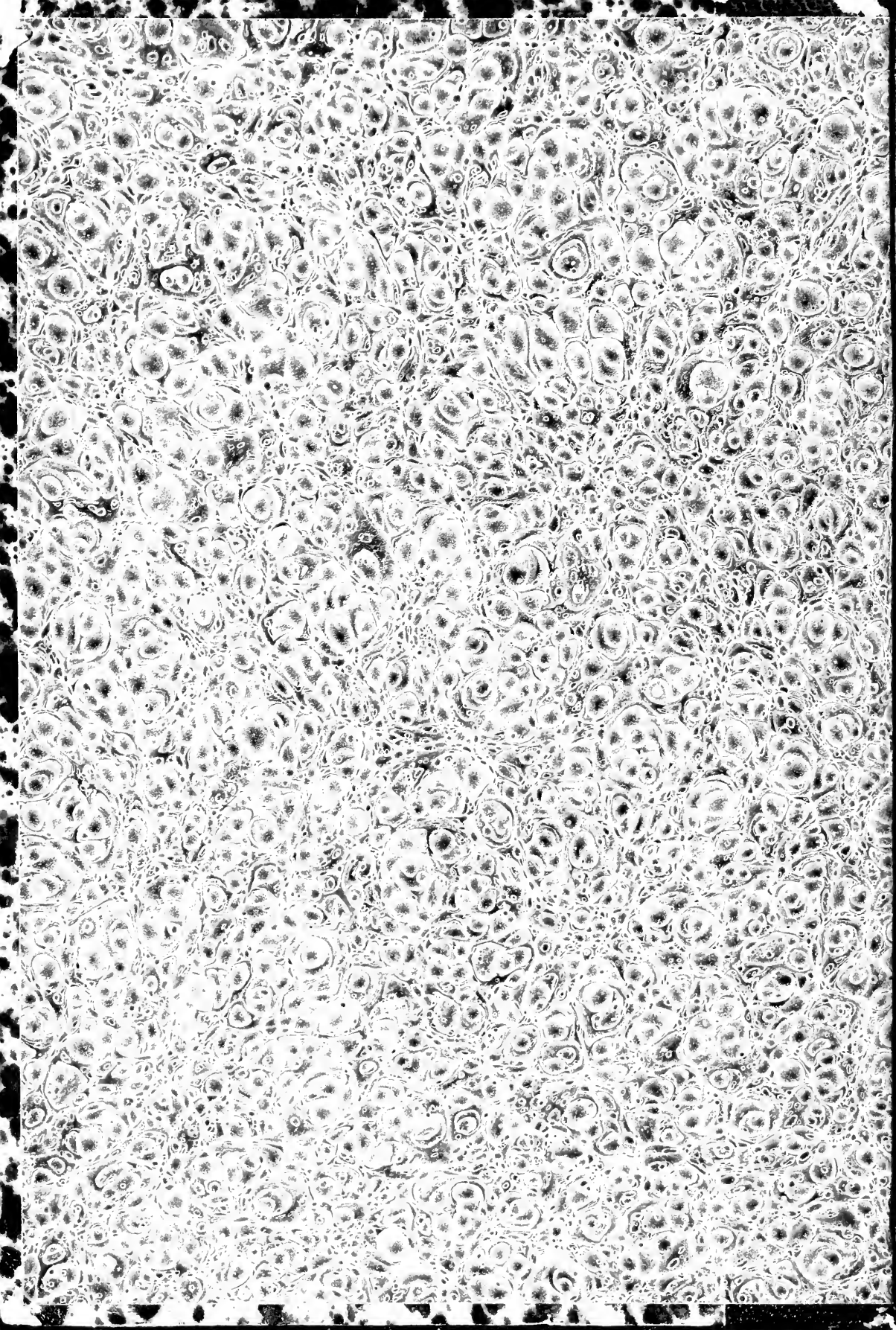
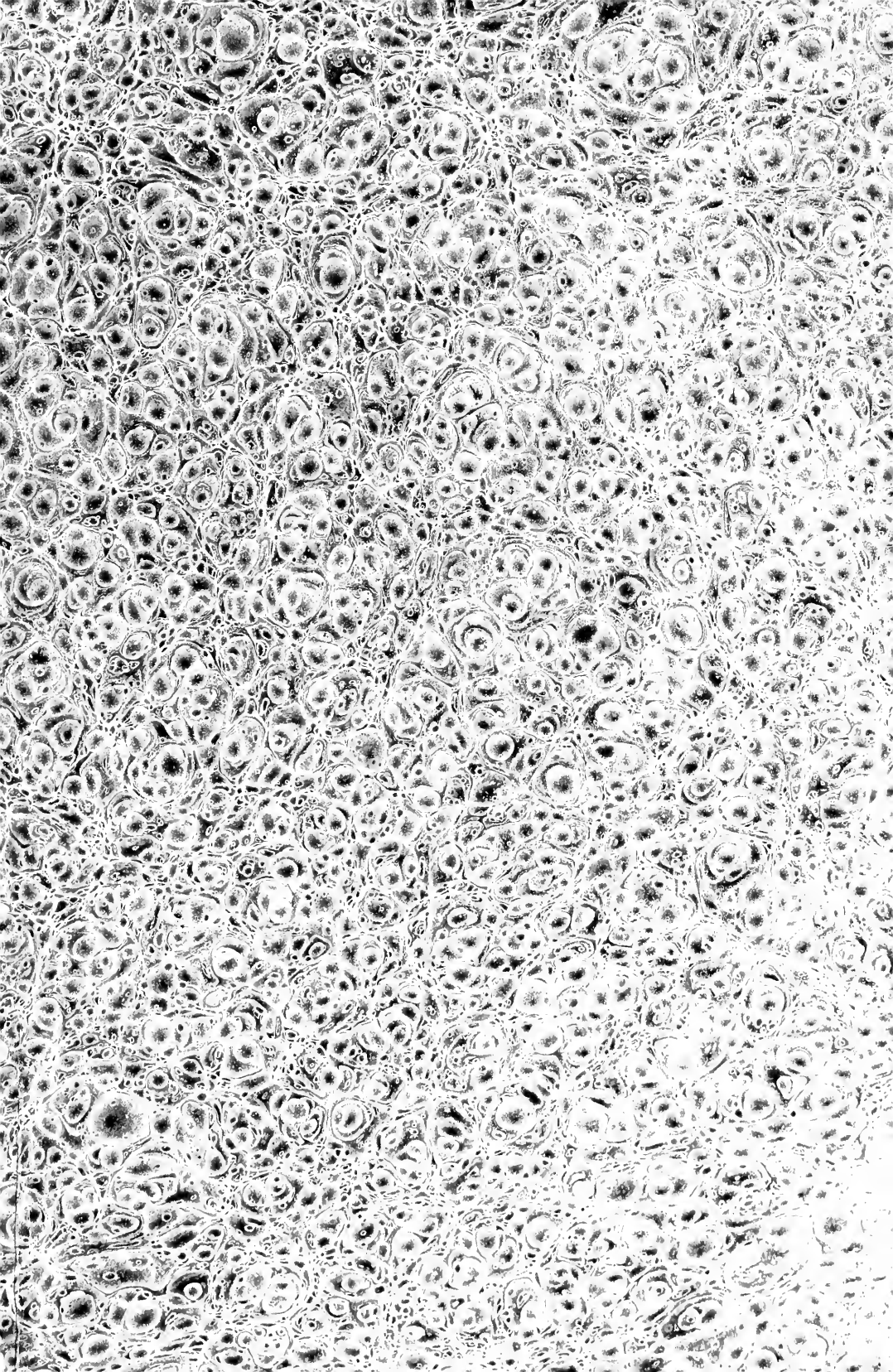




3 1761 04562506 8



















LA CONTROVERSE

DE

Martin Marprelate



LA CONTROVERSE  
DE  
Martin Marprelate  
1588-1590

*Episode de l'histoire littéraire du puritanisme  
sous Elizabeth*

PAR  
G. BONNARD  
DOCTEUR ÈS LETTRES



GENÈVE  
A. JULLIEN, ÉDITEUR  
—  
1916

150 160  
13 / 5 / 19





*A ma Mère.*



## AVERTISSEMENT

---

Un vif intérêt pour les questions d'histoire religieuse, la conviction qu'une connaissance exacte de la mentalité puritaine est indispensable à qui veut comprendre la littérature anglaise des trois derniers siècles, la curiosité naturelle d'un Suisse à l'endroit de formes et de doctrines issues de sa patrie nous ont poussé à entreprendre, il y a plusieurs années, l'étude des origines et de la croissance du puritanisme. Le modeste travail que nous publions aujourd'hui est un simple fragment d'une œuvre que nous rêvions jadis d'écrire, mais que nous n'aurons probablement jamais les loisirs, les forces ou le goût de mener à chef.

\* \* \*

La controverse de Martin Marprelate, grâce aux travaux de MM. Arber, Bond, MacKerrow, Pierce et Wilson, est aujourd'hui assez bien connue. En 1880, E. Arber réunit dans son *Introductory Sketch* la plupart des documents qui permettent de reconstituer la curieuse histoire de l'impression des sept pamphlets puritains. En 1902, M. R. W. Bond, dans le premier volume de sa belle édition de Lyly, chercha à préciser le rôle que l'auteur d'*Euphues* joua dans la campagne antimartiniste. En 1909, M. Pierce fit paraître son *Historical Introduction*, où il analyse les circonstances qui provoquèrent la naissance de Martin et raconte, à l'aide des documents réunis par Arber et d'autres déconcertés par lui-même, l'activité des martinistes. L'année suivante, dans le cinquième volume de son édition monumentale de Nashe, M. R. B. MacKerrow discutait la part prise par son auteur à la controverse et donnait à son tour un récit sommaire des pérégrinations de la presse secrète. De 1907 à 1912, M. J. D. Wilson publia, dans une revue de bibliophilie, *The Library*, une série d'articles suggestifs sur différents problèmes que soulève l'histoire de Marprelate.

Les pamphlets puritains et anglicans ne furent pendant longtemps accessibles qu'aux seuls spécialistes. On en avait seulement les rarissimes originaux dont le British Museum ne possédait pas la collection complète. Mais aujourd'hui presque tous ont été réédités. En 1814, D'Israeli publia *Un Fouet pour un Singe*. De 1842 à 1847, J. Petheram, dans sa série de *Puritan Discipline Tracts*, édita trois des opuscules de Martin et quatre des libelles anglicans. En 1880 et 1882, F. Arber donna d'excellentes reproductions de deux des premiers pamphlets. La plupart des pamphlets antimartinistes sont maintenant réunis dans les éditions de Nashe par A. B. Grosart (1883-1884) et par M. R. B. MacKerrow (1904-1905), de Harvey par A. B. Grosart (1884-1885), et de Lyly par M. R. W. Bond (1904). En 1911 enfin, M. W. Pierce assembla en un volume tous les pamphlets puritains, les accompagnant d'un abondant commentaire.

La controverse a donc été l'objet ces dernières années de travaux assez nombreux. Mais son histoire n'a pas encore été écrite. Et c'est cette lacune que nous avons voulu combler. Il existe, il est vrai, deux ou trois études d'ensemble de notre sujet. En 1879, H. W. Dexter lui consacra une partie de son *Congregationalism of the last 300 years*. Mais il était loin de connaître tous les documents découverts par F. Arber, M. W. Pierce et les éditeurs des *State Papers*. De ceux qu'il connaissait, il n'avait fait qu'une lecture superficielle. Il négligeait toute la campagne antimartiniste. Son ouvrage, du reste, édité à un petit nombre d'exemplaires, est depuis longtemps introuvable. Et la source des récits de la controverse dans des publications aussi sérieuses et aussi récentes que la *Cambridge Modern History* ou la *Social England* de Traill, pour ne citer que les plus importantes, est un petit volume de 1845, *A History of the Martin Marprelate Controversy*, du Rev. Maskell, naturellement vieilli dans toutes ses parties, œuvre du reste d'un anglican scandalisé des libertés de Martin. Pour la *Cambridge History of English Literature*, M. J. D. Wilson écrivit récemment un résumé succinct de la question mais en se plaçant au point de vue de l'histoire littéraire exclusivement. Il nous a



donc semblé que le moment était venu de raconter en détail la controverse, en tenant compte des recherches les plus récentes et en l'envisageant au double point de vue de l'histoire littéraire et de l'histoire religieuse de l'Angleterre.

Nous n'avons pas eu la bonne fortune de découvrir des documents nouveaux de réelle importance. Notre étude de ceux qui ont été publiés ne nous en a pas moins mené sur de nombreux points à des conclusions différentes ou plus précises que les conclusions de nos prédécesseurs. Nous nous sommes efforcé — ce qui avait été trop souvent négligé jusqu'ici — d'apprécier chaque document à sa juste valeur. Mais surtout nous avons voulu donner des pamphlets eux-mêmes une idée aussi exacte que possible, en essayant de démêler, de caractériser, de juger même les éléments variés qui les constituent. Presque toujours, nous avons mêlé la critique à l'analyse. C'était, nous semble-t-il, le seul moyen de faire sentir la vie intense qui anime ces minces volumes.

\* \* \*

Étudiant un épisode de l'histoire littéraire du puritanisme, nous n'avons pas à discuter le problème de la place que la controverse occupe dans la littérature de la Renaissance anglaise. Nous tenons cependant à en dire deux mots ici. Aux environs de 1589, une transformation profonde s'opère dans la société. La victoire sur l'Armada venait de donner au peuple entier le sentiment de sa force, de lui rendre la conscience de ses caractères nationaux essentiels. Il aspire, après une longue éclipse, à jouer de nouveau son rôle dans la vie de l'Angleterre. Il exerce aussitôt une influence marquée sur la littérature. On se tourne de son côté ; on cesse d'écrire pour la cour et les cercles aristocratiques. Marlowe, puis Shakespeare prennent la place de Greene et Lyly. Marprelate et ses adversaires, parmi les tout premiers, s'adressent au peuple, et le font juge d'une grande cause. Mais il y a plus. Le peuple retrouve alors son vieil esprit démocratique : Martin est le premier Anglais des temps modernes à donner à cet esprit une forme littéraire.



# TABLE DES MATIÈRES

---

INTRODUCTION . . . . .	1
CHAPITRE PREMIER. — LA NAISSANCE DE MARTIN MARPRELATE (avril à octobre 1588). La censure de la presse : 1583-1588. — Waldegrave, Penry et Udall. — La presse secrète à Kingston : avril à juin. — Penry, Throckmorton et Martin Marprelate. — La presse secrète transportée à Molesey. — La composition et l'impression du premier pamphlet de Martin. — Le succès de l' <i>Épître</i> . . . . .	6
CHAPITRE II. — L'ÉPÎTRE DE MARTIN MARPRELATE AUX TERRIBLES PRÊTRES (octobre à novembre 1588). Mise en scène. — Exorde inquiétant. — Martin attaque la Hiérarchie en théologien. — Il s'en prend à John Bridges. — Les anecdotes et leurs commentaires : Martin courroucé, ironique, prophétique. — Anecdotes sur Aylmer. — Martin pose ses conditions de paix. — Sa péroraison . . . . .	22
CHAPITRE III. — LES ÉVÊQUES ET MARTIN. LA PRESSE A FAWSLEY (novembre 1588). Les sentiments des évêques à la lecture de l' <i>Épître</i> ; ils délibèrent et agissent. — Enquête à Kingston. — Penry et Sir Richard Knightley. — La presse secrète transportée de Molesey à Fawsley. — Impression de l' <i>Épitomé</i> ; Sharpe et Newnan. — Les imprimeurs quittent Fawsley . . . . .	33
CHAPITRE IV. — L'ÉPITOMÉ DU PREMIER LIVRE DE LA DÉFENSE DE BRIDGES (novembre 1588). <i>Le Savant Discours</i> et la <i>Défense</i> de Bridges. — L'épître préliminaire de l' <i>Épitomé</i> . Changement de ton. — La doctrine puritaine et la défense épiscopale. — Analyse de l' <i>Épitomé</i> : Bridges malmené ; débat sur la question de la discipline ; digression sur Aylmer ; retour au débat précédent . . . . .	40
CHAPITRE V. — LA RÉPONSE ÉPISCOPALE A MARTIN MARPRELATE (décembre 1588 à février 1589). Le silence de Martin. — Activité de la police épiscopale. — Thomas Cooper, évêque de Winchester. — L' <i>Avertissement au peuple d'Angleterre</i> . — Son effet. — Changement de tactique. — Richard Bancroft et son <i>Sermon</i> du 9 février. — La proclamation royale du 13 février et la déposition de Tomkins . . . . .	48

CHAPITRE VI. — LA PRESSE A COVENTRY. LES THÈSES MINÉRALES (décembre 1588 à mars 1589).

Sir R. Knightley, Waldegrave et John Hales. — La presse secrète transportée de Fawsley à Norton, puis à Coventry. — Waldegrave imprime la *Supplique au Parlement* de Penry. — Il reçoit la visite de Penry. — Les *Thèses Minérales*. — Waldegrave termine l'impression de la *Supplique*. — Il imprime *Hay any worke* . . . . .

59

CHAPITRE VII. — MARTIN RÉPLIQUE A COOPER : HAY ANY WORKE (mars 1589).

Titre du nouveau pamphlet. — Épître préliminaire. — Comment Martin procède dans sa réfutation de Cooper. — Divisions de *Hay any worke*. — La dignité du clergé. — Les pouvoirs civils et la discipline ecclésiastique. — Les faiblesses du clergé. — Martin maintient les accusations de l'*Épître* . . . . .

69

CHAPITRE VIII. — L'ORGANISATION DE LA CAMPAGNE ANTIMARTINISTE (avril 1589).

Rage impuissante et perplexité des évêques. — La proposition de Bancroft. — John Lyly, chef de la bande antimartiniste. — Ses collaborateurs : Robert Greene et Thomas Nashe. — Le plan de campagne . . . . .

80

CHAPITRE IX. — LA CAMPAGNE ANTIMARTINISTE. PROTESTATIONS. ATTAQUES SÉRIEUSES (avril à juillet 1589).

Une ballade contre Martin : *Un Fouet pour un Singe*. — Théâtre antimartiniste. — *Mar-Martine*. — Francis Bacon et *Marre Mar-Martin* protestent contre Martin et contre ses profanes adversaires. — Bland dans *Un Appât pour Momus* et A. L. dans *Antimartinus* attaquent vivement Martin. . . . .

89

CHAPITRE X. — MARTIN CHANGE D'IMPRIMEURS. LA PRESSE A WOLSTON (avril à juillet 1589).

Waldegrave se retire. — La presse secrète transportée de Coventry à Wolston. — Throckmorton et Penry en quête d'un nouvel imprimeur. — Hodgkins et ses ouvriers se rendent à Wolston. — Impression des *Thèses Martiniennes*. — Impression de la *Juste Censure* ; les imprimeurs quittent Wolston pour le Lancashire . . . . .

98

CHAPITRE XI. — MARTIN CADET ET MARTIN AÎNÉ (22 et 29 juillet 1589).

La fiction littéraire des fils de Martin. — Les *Thèses Martiniennes* ; préface de Martin ; les thèses ; l'épilogue de Martin

Cadet. — <i>La Juste Censure et Réprimande de Martin Cadet</i> par son frère aîné : discours de l'archevêque à sa police ; les lacunes de l'épilogue de Martin Cadet ; attaque de la Hiérarchie et reproches aux puritains . . . . .	107
CHAPITRE XII. — LA CAMPAGNE ANTIMARTINISTE. SAISIE DE LA PRESSE (août à septembre 1589).	
Réponses aux fils de Martin. — Pasquil et sa <i>Contregiîle</i> . — La presse secrète transportée de Wolston à Manchester et saisie. — Arrestation des complices de Martin. — Les évêques arrêtent la campagne antimartiniste : <i>Martins Months minde</i> . . . . .	121
CHAPITRE XIII. — LA PROTESTATION ET LA FIN DE MARTIN MARPRELATE (septembre 1589).	
Throckmorton, Peury et Waldegrave impriment un dernier pamphlet. — <i>La Protestation</i> . — Throckmorton et Peury se séparent . . . . .	129
CHAPITRE XIV. — FIN DE LA CAMPAGNE ANTIMARTINISTE (octobre 1589).	
Les évêques rouvrent la campagne antimartiniste. — <i>Pappe</i> . — <i>Le Retour</i> de Pasquil. — L'affaire des martinistes : sort des complices de Martin . . . . .	136
CHAPITRE XV. — DERNIERS ÉCHOS DE LA CONTROVERSE (novembre 1589 à juillet 1590).	
On soupçonne Gabriel Harvey d'être Martin. — Son frère Richard prend position dans la controverse. — Lyly et les frères Harvey. — <i>L'Avertissement à Papp-hatchett</i> et <i>Simple Percival</i> . — Trois ecclésiastiques mettent dignement fin à la controverse . . . . .	143
CONCLUSION . . . . .	150
NOTES . . . . .	155
APPENDICE A. — JOB THROCKMORTON ET MARTIN MARPRELATE . . . . .	207
APPENDICE B. — DOCUMENTS JUDICIAIRES permettant de reconstituer l'histoire de la production des sept pamphlets de Martin Marprelate . . . . .	215
APPENDICE C. — BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE des pamphlets de la controverse. . . . .	219
APPENDICE D. — BIBLIOGRAPHIE des ouvrages cités ou à consulter . . . . .	229
ERRATA . . . . .	230



## INTRODUCTION

---

La controverse dite de Martin Marprelate est un épisode de la lutte soutenue par les partisans d'une réforme intégrale de l'Eglise d'Angleterre contre le compromis religieux d'Elizabeth et ses défenseurs. Il est nécessaire, pour la bien comprendre, de connaître, au moins dans leurs lignes générales, l'histoire de l'origine et le caractère des phases antérieures de cette lutte.

\* \* \*

Dès le début de la Réforme en Angleterre, des relations suivies s'étaient établies entre les réformés anglais et les réformés du continent, ceux d'Allemagne et de Suisse plus particulièrement. Les pasteurs de Zurich, entre autres, par une correspondance fréquente, étaient devenus les conseillers, les inspireurs des réformateurs de Cambridge et d'Oxford. Aussi, lorsqu'à l'accession de Marie Tudor des centaines de protestants s'exilèrent, tournèrent-ils tout naturellement leurs pas vers les villes où ils savaient trouver des amis. Les autorités civiles et religieuses presque partout les accueillirent avec bienveillance. On les autorisa à se constituer en congrégations indépendantes régies par leurs propres pasteurs. Il y eut ainsi des Eglises anglaises à Francfort, Strasbourg, Aarau et Genève<sup>1</sup>. Ce séjour de cinq années en terre étrangère eut sur les exilés une influence profonde, influence religieuse et, par contre-coup, influence politique.

Ils quittaient un pays où triomphait l'absolutisme monarchique, où la religion était affaire d'Etat, où la vie religieuse

<sup>1</sup> A Bâle et Zurich, les réfugiés anglais, moins nombreux, ne se constituèrent pas en Eglises proprement dites.

était restreinte à quelques communautés de Lollards, à quelques groupements d'universitaires. Ils se trouvaient transportés dans de petites villes où le peuple, par l'intermédiaire de pouvoirs élus par lui, gérait lui-même ses propres affaires, où l'individu avait une importance, une dignité presque inconnues ailleurs, où la religion était affaire d'Etat, sans doute, mais uniquement parce que l'énorme majorité des citoyens voulait qu'il en fût ainsi, où la vie religieuse était intense, réalité intérieure pour presque chacun. Ils subirent l'influence de ce milieu nouveau d'autant plus fortement que leur tempérament national les y prédisposait. Ils sentirent, au contact des protestants de Genève et Zurich, s'affirmer en eux ce culte de la vie intérieure et cet amour de l'indépendance, de l'autonomie, de la responsabilité individuelles qui distinguent le génie anglais.

Lorsqu'ils purent retourner en Angleterre, ils étaient devenus de convaincus démocrates ; ils allaient s'opposer de toutes leurs forces à l'absolutisme royal ; ils allaient en particulier revendiquer pour le peuple le droit de choisir et de contrôler ses chefs spirituels. Passionnés de vie intérieure, ils allaient se révolter contre un rituel fastueux qui en détournait, contre une uniformité qui la réprimait. Ils espéraient que la jeune reine se laisserait guider par eux dans sa politique religieuse. Ils comptaient réformer définitivement l'Eglise d'Angleterre sur le modèle des Eglises helvétiques.

Elizabeth déçut cruellement leurs espérances. Ses goûts personnels autant que d'impérieuses nécessités politiques lui firent organiser l'Eglise d'Angleterre sur la base d'un compromis entre l'ancienne et la nouvelle religion. Elle aimait la pompe, et la nudité du culte calviniste ou zwinglien ne pouvait lui plaire. De ses ascendants, elle tenait le goût très vif de l'autorité absolue : elle entendit conserver le système catholique de gouvernement ecclésiastique, substituant son autorité à celle du pape. Il lui fallait sauvegarder l'unité de la nation, encore aux deux tiers catholique, mais où la réforme gagnait chaque jour de nouveaux adhérents : le culte qu'elle institua était de nature à satisfaire tous les modérés. Il lui fallait à la fois secouer l'influence espagnole et ménager la susceptibilité espagnole : son



protestantisme pouvait aisément redevenir le catholicisme dont il avait gardé presque toutes les formes extérieures.

\* \* \*

Si déçus qu'ils fussent, les ministres de retour d'exil ne refusèrent en général pas d'entrer dans les rangs du clergé qu'Elizabeth substituait à celui de Marie. Beaucoup d'entre eux furent mis à la tête de paroisses importantes; quelques-uns devinrent évêques. Ils se réconciliaient avec leurs fonctions par l'espoir d'être les instruments d'une nouvelle et plus complète réforme. Du reste, pendant plusieurs années, l'Acte d'Uniformité resta lettre morte. Chacun célébrait le culte à sa façon, usait ou n'usait pas des vêtements sacerdotaux prescrits, se conformait ou ne se conformait pas au rituel imposé. Personne n'intervenait pour rappeler à l'observation de la loi ceux qui s'en écartaient. Les ministres admirateurs de Genève célébraient un culte calviniste, se réunissaient en d'officieux synodes, organisaient leurs congrégations en presbytères. Certains évêques les encourageaient dans cette voie illégale. Peu à peu, leur influence s'étendait et l'on pouvait prévoir un avenir prochain où, la loi continuant à être ignorée, l'Église d'Angleterre aurait abandonné toutes traces de catholicisme.

Mais Elizabeth ne toléra pas longtemps un tel état de choses. Elle saisit, pour y mettre fin, la première occasion venue. Sa politique extérieure la lui fournit. En 1564, pour prévenir une alliance de la France et de l'Espagne, elle parut sourire de nouveau à l'idée d'un mariage avec Charles d'Autriche et assura Monsignor<sup>1</sup> que ses convictions intimes étaient catholiques. En gage de sa bonne foi, elle décida de sévir contre ceux qui entraînaient son Église trop loin de Rome. Parker, le primat, fut forcé de faire respecter l'Acte d'Uniformité. Il publia les *Advertisements* de 1566, en vertu desquels tous les ministres qui refusaient de porter le surplis ou de suivre à la lettre le rituel du *Book of Common Prayers* devaient être suspendus. Rien qu'à Londres, trente-sept pasteurs furent déposés. Ce furent les premiers puritains. Une lutte, qui ne devait prendre fin que des

<sup>1</sup> On appelait alors couramment l'ambassadeur d'Espagne *Monsignor*.

générations plus tard, s'ouvrit alors entre l'Eglise établie et ceux qui voulaient ou la réformer ou obtenir le droit de ne point s'y conformer.

\* \* \*

Le caractère général de cette lutte, de 1566 à 1588, est la monotonie, la répétition année après année des mêmes événements : suspensions, destitutions ou emprisonnements de puritains condamnés par leurs évêques, les archevêques ou la Haute Commission ; pétitions puritaines adressées tantôt à la reine, tantôt au Conseil Privé, tantôt au Parlement ; traités puritains suivis de réponses épiscopales ; discussions au Parlement qui élabore projet de loi après projet de loi pour la réforme de l'Eglise, mais n'en peut faire aboutir aucun en face de l'opposition d'Elizabeth, jalouse de sa prérogative.

Au début, les puritains n'objectaient qu'aux vêtements sacerdotaux, au surplus surtout dont les *Advertisements* de 1566 rendaient le port obligatoire, et à certains détails du rituel tels que le signe de la croix dans la cérémonie du baptême, la genuflexion à la communion. Mais la persécution dont ils étaient les objets de la part des évêques les firent se révolter bientôt contre la Hiérarchie<sup>1</sup> elle-même. Ils lui attribuèrent la responsabilité d'abus et de maux dont il était impossible de se débarrasser d'un coup et qui existaient depuis longtemps : la pluralité des bénéfices, l'absentéisme, le manque de prédicateurs capables. Ils l'accusèrent d'avarice, de vie impure, de vente de biens ecclésiastiques en vue de profits personnels, d'illégalités innombrables. Peu à peu, ces griefs passent au second plan ; ils forment encore la substance de bien des pamphlets et Marprelate lui-même y revient sans cesse. Mais depuis 1584 environ, les puritains devenus franchement presbytériens attaquent les prélats en invoquant le Nouveau Testament : Dieu lui-même a prescrit à Son Eglise une organisation définie, et cette organisation n'est nullement hiérarchique.

C'est par le livre surtout qu'ils répandaient leurs idées. La

<sup>1</sup> *i. e.* le système catholique (hiérarchique) de gouvernement ecclésiastique et ceux qui, dans l'Eglise d'Elizabeth, incarnaient ce système : archevêques, évêques et autres dignitaires.

liste est longue des ouvrages, lourds traités, courtes brochures, publiés par les puritains de 1566 à 1588. Beaucoup sont anonymes. Tous, même ceux d'un Travers ou d'un Cartwright, polémistes habiles, sont mortellement ennuyeux : un style terne, souvent diffus, uniformément grave recouvre du même manteau gris les réclamations, accusations, arguments et raisonnements qui se retrouvent partout.

Les réponses anglicanes au cours des mêmes années sont loin d'être aussi nombreuses. La tâche des défenseurs de l'Église établie était ingrate. On les sent presque sur tous les points d'accord avec leurs adversaires. Ils leur répondent plus par obligation professionnelle que par conviction. Ils ne contestent pas qu'il subsiste de déplorables abus. Ils admettent le caractère provisoire du compromis d'Élisabeth. Leurs seuls arguments pour s'y tenir quelque temps encore sont des raisons d'opportunisme. Aucun d'entre eux n'a de talent. Ils écrivent sur commande. Leurs ouvrages sont longs à venir. Souvent ils sont composés en collaboration, de morceaux mal raccordés. Ils sont tous plus diffus, plus ternes, plus illisibles que même les plus médiocres traités puritains.

Sur ce fond monotone, la controverse de Martin Marprelate se détache avec un relief singulier.

*N. B.* — L'histoire des origines et des premiers pas du puritanisme n'a pas encore été écrite. On en trouvera les éléments aisément accessibles dans les *State Papers*, les *Lettres de Zurich*, le *Journal* de D'Ewes et dans les ouvrages des historiens ecclésiastiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Fuller, Heylin, Burnet, Collier, surtout Strype et Neal. La grande œuvre de Fronde reste l'étude la plus complète et la plus fouillée des aspects politiques de l'époque. Les volumes de Dexter et de Grippen sont utiles à qui cherche à s'orienter dans la vaste littérature contemporaine de controverse.

## CHAPITRE PREMIER

### La naissance de Martin Marprelate.

(Avril à octobre 1588.)

La censure de la presse : 1583-1588 (6). — Waldegrave, Penry et Udall (7). — La presse secrète à Kingston : avril à juin (12). — Penry, Throckmorton et Martin Marprelate (14). — La presse secrète transportée à Molesey (18). — La composition et l'impression du premier pamphlet de Martin (19). — Le succès de l'*Épître* (20).

Le 6 juillet 1583, John Whitgift, évêque de Worcester, était nommé archevêque de Canterbury et primat d'Angleterre. Il arrivait à Lambeth décidé à purger l'Église du puritanisme que son prédécesseur Grindal avait laissé s'y développer impunément. L'un de ses premiers soins fut de mettre un terme à la production des traités par lesquels les avocats d'une nouvelle réforme ecclésiastique propageaient leurs idées. Il se contenta au début de faire respecter les lois et ordonnances sur la presse promulguées dans les premières années du règne d'Elizabeth.

Avant d'éditer un ouvrage quelconque, il fallut dès lors le soumettre à l'approbation des autorités. Les ouvrages de théologie devaient être examinés par l'évêque de Londres ou l'archevêque de Canterbury qui refusèrent systématiquement leur « imprimatur » aux écrits puritains. Il n'était pas facile de passer outre. L'imprimeur qui osait publier un livre sans l'autorisation épiscopale risquait de se voir privé de ses instruments de travail, condamné à une forte amende et même jeté en prison. Travailler en secret lui était presque impossible. Membre d'une corporation désireuse de rester en bons rapports avec les autorités pour ne pas perdre le bénéfice de la charte qui lui garantissait le monopole du métier, il était soumis à une surveillance incessante et jalouse de tous ses confrères. Les organes directeurs de la corporation avaient le droit de venir perquisi-

tionner dans son atelier, à son domicile, au moindre soupçon.

Le décret sur la presse que la Chambre Étoilée rendit en 1586 ne changea pas grand'chose à ce régime. Il se bornait en somme à coordonner les dispositions des lois et ordonnances antérieures et à les préciser. La possession d'une presse à l'insu de la corporation devenait illégale. Aucun imprimeur n'avait le droit de s'établir ailleurs qu'à Londres, exception faite pour les deux imprimeurs spécialement autorisés et spécialement surveillés de Cambridge et d'Oxford. La Haute Commission, que Whitgift avait réorganisée, était chargée de faire respecter la loi. Sa police spéciale aidait les chefs de la corporation dans leur surveillance. Les coupables étaient traduits devant elle, jugés et condamnés par elle. Présidée par l'archevêque en personne, composée en majorité d'hommes qui lui étaient dévoués ou qui n'osaient pas lui résister, elle était l'instrument dont il se servait pour ramener de force l'unité et l'ordre dans l'Église divisée. Tout puritain connaissait par oui-dire ou par expérience personnelle son impitoyable rigueur. Aucun peut-être n'en avait éprouvé l'inlassable sévérité autant que l'imprimeur Waldegrave.

\* \* \*

Fils d'un *ycoman* du comté de Worcester, Robert Waldegrave était venu à Londres après la mort de son père, et était entré en qualité d'apprenti chez l'imprimeur William Greffeth, le 24 juin 1568. Huit ans plus tard, son apprentissage terminé, il devenait à son tour maître imprimeur. Il s'établit non loin de Somerset House. Obéissant à ses convictions religieuses, il ne tarda pas à se spécialiser dans l'impression d'ouvrages théologiques. Les écrivains puritains recoururent volontiers à ses services. C'est de ses presses que sortent la confession de foi et la liturgie de l'Église écossaise, éditées en Angleterre en vue de la propagande presbytérienne. Il poursuivit son activité sans encombre jusqu'en 1583.

Mais avec l'arrivée de Whitgift à Londres s'ouvre pour lui une ère d'incessantes tribulations. Il était alors en contestation avec un collègue au sujet, semble-t-il, du privilège que l'un et

l'autre réclamaient d'éditer les ouvrages d'une certaine catégorie. Waldegrave décida de soumettre le cas au nouvel archevêque, qui lui donna tort. Il revint à la charge avec une lettre de recommandation de Burghley. Whitgift, indisposé de cette insistance et connaissant son homme, répondit en le faisant appréhender et traduire devant la Haute Commission, sous l'inculpation de nous ne savons quel délit. Cette première entrevue avec l'archevêque coûta à l'imprimeur puritain la lourde somme de cent marks.

Dans les quatre années qui suivirent, Waldegrave ne fut pas emprisonné moins de sept fois. C'est la guerre ouverte entre lui et Whitgift. L'imprimeur sort de prison pour imprimer clandestinement un ou deux traités puritains. Les traités paraissent. Signés ou non, l'archevêque y reconnaît sans peine la main-d'œuvre de son ennemi déclaré et lui fait réintégrer son cachot. On veut lui faire prendre l'engagement qu'il ne publiera plus rien sans l'«*imprimatur*» épiscopal. Il refuse obstinément. Ses séjours en prison s'allongent. En 1586 il y passe presque les cinq premiers mois de l'année. Marié et père d'une nombreuse famille, ses convictions sont plus fortes que son intérêt. Libéré en juillet, il ne tardera pas à se lancer dans de nouvelles aventures qui cette fois-ci causeront sa ruine. Il sait qu'en cas de malheur il peut compter sur ses amis pour secourir les siens. Ce n'est pas en vain que depuis des années, sans craindre les rigueurs épiscopales, il s'est fait l'imprimeur de tous les défenseurs du puritanisme.

En automne 1587, il accepte d'éditer une brochure dans laquelle un jeune puritain de sa connaissance, John Penry, exhortait ses compatriotes du Pays de Galles à attirer chez eux des prédicateurs capables de secouer leur indifférence religieuse; et, un peu plus tard, un dialogue où un ami de Penry, John Udall, ministre suffragant à Kingston, près de Londres, essayait de mettre à la portée du grand public les questions qui divisaient anglicans et puritains.

Au printemps de cette même année 1587, Penry avait subi un mois de prison. Il avait eu l'audace de présenter au Parlement, au commencement de mars, une supplique en faveur de ses compatriotes privés de bons pasteurs, et un traité

imprimé à Oxford avec l'autorisation du chancelier de l'université et justifiant longuement sa supplique. Sorti en juillet 1586 d'Oxford où il avait terminé ses études commencées à Cambridge, il n'avait pu se résoudre à signer les Articles de 1583<sup>1</sup>. Ne pouvant entrer dans les ordres, il était retourné dans son pays et y avait mené pendant quelque temps la vie de prédicateur itinérant, parlant le plus souvent en plein air et s'efforçant par son éloquence de réveiller la torpeur des paysans gallois. Frappé de leur ignorance et de leur indifférence, il s'était juré de les enguérir. Mais la tâche excédait ses forces. Elle ne pouvait être accomplie que par de nombreux et dévoués ministres. Qui les enverrait au pays de Galles ? Penry demanda au Parlement d'intervenir. Or les affaires ecclésiastiques n'étaient point du ressort du Parlement. Chaque fois qu'il avait voulu s'en occuper, il avait provoqué la colère de la reine, jalouse du pouvoir que l'Acte de Suprématie lui avait conféré, à elle seule. Aussi accueillit-il froidement la supplique de Penry. Mais l'archevêque et la Haute Commission ne pouvaient tolérer qu'un tout jeune homme affichât ainsi son mépris des chefs véritables de l'Église et d'une des lois constitutionnelles de la monarchie. Ils citèrent Penry devant eux et le condamnèrent à un mois de réclusion. Tous les exemplaires qu'on put trouver de son traité furent détruits.

Doué d'un vrai tempérament d'apôtre et de martyr, il ne renonça pas pour cela à ce qu'il considérait comme son devoir. « Dès que je fus libéré, écrit-il lui-même dix-huit mois plus tard, je vis que mon devoir était de ne pas renoncer à travailler au bien de mes compatriotes en luttant contre leur ignorance et leur aveuglement. » Mais, puisque de s'adresser au Parlement lui a si mal réussi, il va changer de tactique. C'est son pays et les magistrats de son pays qu'il entend maintenant pousser à lutter contre leur propre ignorance, leur propre aveuglement. Il compose alors son *Exhortation*.

L'inspiration nettement démocratique de ce traité, — c'est au peuple à travailler lui-même à son salut, — le dédain qu'on y sent pour l'Église officielle et ses chefs, rendaient impossible

<sup>1</sup> Articles que Whitgift édicta à son entrée en fonctions en 1583 en vue d'obtenir une uniformité absolue dans l'Église. Tout ministre devait jurer de s'y conformer.

son impression autorisée. Penry ne songea même pas à demander l'«imprimatur». Il préférait s'en passer et courir les risques d'une impression clandestine puisque Waldegrave voulait bien s'en charger. L'*Exhortation* sortit de presse probablement dans les premières semaines de 1588. Passa-t-elle inaperçue, fut-elle aussitôt envoyée au Pays de Galles ? En tous cas, ni l'imprimeur ni l'auteur ne semblent avoir été inquiétés ou recherchés.

Ce travail terminé, Waldegrave se mit aussitôt à la composition du *Dialogue* écrit par John Udall.

Le jeune ministre de Kingston n'en était plus à ses débuts dans la littérature théologique et de controverse. Il était l'auteur de plusieurs volumes de sermons et peut-être d'un premier *Dialogue* défendant les ministres puritains, que Waldegrave avait publié en 1584. Dans sa paroisse, son ministère avait suscité une vie religieuse intense que ses supérieurs hiérarchiques voyaient avec défaveur. Et pourtant il préférait l'étude, la méditation à l'action. Il ne cessait d'accroître sa science théologique. Ses œuvres témoignent de ses lectures étendues. A une époque où l'hébreu est encore fort peu en honneur parmi les théologiens anglais, il réunit les éléments d'une grammaire hébraïque. Mais plus encore que les Pères de l'Église ou l'hébreu, les discussions entre anglicans et puritains l'intéressent. Puritain lui-même, il sent le besoin de se rendre parfaitement compte de ce qui le sépare des anglicans. Il fait ainsi converger toutes ses études, toutes ses réflexions sur le problème de la discipline. Il arrive à la conviction que cette discipline n'est pas indifférente. Le Nouveau Testament lui donne les éléments d'un gouvernement de l'Église qu'il sait être réalisé sur le continent. Il faut adopter ce gouvernement en Angleterre, car tout autre est contraire à la parole de Dieu, partant diabolique. Il faut lutter sans répit contre ceux qui s'y opposent, les persuader de leur tort, leur montrer le mal qu'ils font au pays. Il faut aussi conquérir la masse des neutres que ces discussions laissent froids, leur faire comprendre l'importance de la question.

C'était sous l'empire de ces préoccupations qu'il avait écrit son *Dialogue*. Il y veut rendre manifeste à chacun l'état de l'Église d'Angleterre, son impuissance à lutter contre l'indiffé-



rence, l'irréligion et la renaissance du catholicisme. L'organisation hiérarchique et épiscopale de l'Église est seule responsable de cette impuissance. Comment lutter contre des adversaires auxquels on s'efforce de ressembler ? Comment s'intéresserait-on au peuple quand on craint qu'en l'instruisant il ne vous arrache vos privilèges ? Désireux que ces idées parvinssent au grand public, Udall les présentait sous forme d'un petit drame où il y a de la vie, du mouvement, de l'humour même ; ces qualités ajoutées au style limpide, à l'absence de ces citations innombrables qui alourdissent tant le moindre traité puritain, devaient assurer au *Dialogue* un prompt succès.

Waldegrave en termina l'impression les premiers jours d'avril. Soit qu'il eût pris des précautions exceptionnelles, soit que la chance l'eût favorisé, il avait réussi à mener à chef son travail dangereux, sans être surpris par ses confrères. Mais aussitôt que l'ouvrage fut publié et mis en circulation, les autorités ecclésiastiques en eurent connaissance. Une action immédiate s'imposait. Le 16 avril, les chefs de la corporation vinrent à l'improviste faire une perquisition dans l'atelier de Waldegrave. Ils y trouvèrent une presse, quatre casses de caractères et un certain nombre d'exemplaires de *Diotrephes*. Ainsi appelèrent-ils du nom de son principal personnage le dialogue d'Udall. Waldegrave était absent. Ils ne cherchèrent pas à l'arrêter, mais se contentèrent de saisir ses instruments de travail ainsi que les exemplaires de *Diotrephes*, et de transporter le tout à la Halle de la corporation. Le même jour ils expédièrent leur bedeau John Wolfe, qui avait pris part à la perquisition et avait des convictions anglicanes aussi fortes que Waldegrave en avait de puritaines, faire rapport à l'archevêque en séjour alors à Croydon. Whitgift, las de mettre Waldegrave en prison sans succès, résolut de le priver à tout jamais des moyens d'exercer son métier. Il envoya ses instructions à la corporation, et celle-ci, dans une assemblée plénière du 13 mai, décida de faire brûler tous les volumes saisis, de détruire la presse de l'imprimeur puritain en la réduisant en morceaux, de faire fondre les caractères. John Wolfe fut chargé de l'exécution de ces mesures et reçut 12d en paiement de sa peine. Quelques

membres de la corporation avaient bien offert d'acheter la presse et les caractères : l'argent ainsi obtenu aurait été remis à Mrs. Waldegrave qui, avec ses six enfants, allait tomber dans la misère. Mais, cette généreuse proposition ne fut pas admise. L'archevêque entendait sans doute punir sévèrement l'imprimeur qui s'était si longtemps moqué de lui. Comme près d'un mois s'était passé depuis la saisie de ses instruments de travail et que lui-même n'avait pas été poursuivi, Waldegrave pensa qu'on lui pardonnait et qu'on allait lui rendre ce qu'on lui avait pris. Le jour même où se tint l'assemblée plénière qui statua sur son sort, il vint faire inscrire sur les registres de la corporation un volume qu'il voulait imprimer légalement. Son nom disparaît dès lors de ces registres. Il n'y reparaitra que bien des années plus tard.

\* \* \*

Si Whitgift s'était imaginé mettre un terme à l'activité clandestine de Waldegrave, il s'était lourdement trompé. Jamais l'imprimeur puritain ne fut plus actif, jamais il ne fut plus dangereux pour l'Église anglicane que dans les mois qui suivirent. La perquisition et la saisie du 16 avril ne l'avaient pas pris au dépourvu. Il savait ce qu'il risquait en acceptant d'imprimer le *Diotrephes* et s'était arrangé en conséquence. Travaillant pour Udall, il avait, avec son aide, installé une imprimerie de fortune chez une brave femme de Kingston, réussissant à y transporter une presse qu'il gardait en réserve à l'insu et en dépit de ses confrères, un assortiment complet de caractères et tout l'attirail nécessaire. Cet atelier était probablement prêt au milieu d'avril. Avant d'y reprendre son travail, il porta chez une amie dévouée, Mrs. Crane, veuve d'un ministre puritain qui venait de mourir en prison, une boîte contenant une partie des caractères qui lui avaient servi à imprimer *Diotrephes*. Cette boîte avait échappé aux perquisiteurs du 16 avril. Puis il se rendit à Kingston, car Penry lui demandait une nouvelle édition de l'*Exhortation*.

Pendant ces premiers mois de l'année 1588, Penry et Udall s'étaient beaucoup vus. Leur amitié datait de loin. Ils avaient

fait connaissance au cours des trois années que Penry avait passées à Cambridge et ne s'étaient probablement jamais perdus de vue depuis lors. Bien qu'ils fussent de tempéraments fort différents, ils partageaient les mêmes convictions, les mêmes idées ; ils avaient des préoccupations communes. Peut-être est-ce sur le conseil de son ami que Penry se décida à rompre lui aussi une lance en faveur de l'organisation presbytérienne de l'Église d'Angleterre. Il écrivit, changeant une seconde fois de tactique, une longue adresse aux Lords du Conseil Privé, les suppliant de subvenir aux besoins spirituels pressants de ses compatriotes. Dans cette adresse, il introduisit une violente diatribe contre la lourde et confuse *Défense* de l'épiscopat que le doyen de Salisbury, John Bridges, avait publiée l'année précédente. Probablement pour détourner l'attention de la police ecclésiastique, il se décida à ajouter cette adresse à son *Exhortation* dont il publierait ainsi une nouvelle édition revue et augmentée. Comme elle paraîtrait sous le même titre qu'au début de l'année, l'imprimeur et l'auteur ne seraient pas plus recherchés qu'ils ne l'avaient été alors. Waldegrave se chargea naturellement de cette seconde édition. Ce fut son premier travail à Kingston. Il le terminait lorsque parut les premiers jours de mai un traité anglican d'un certain Dr Some qui prenait à partie, courtoisement du reste, l'*Exhortation* de Penry. Penry écrivit aussitôt une note au lecteur que Waldegrave ajouta à la fin de la nouvelle édition. Il y promettait une réponse à Some qui l'avait touché à un point sensible, contestant l'idée que Penry défendait avec tant d'acharnement : la prédication de l'Évangile est indispensable au salut.

Waldegrave craignit, semble-t-il, qu'en mettant immédiatement en circulation cette seconde impression de l'*Exhortation*, il ne fût découvrir l'existence de son imprimerie clandestine. Kingston était bien près de Londres. Il serait peut-être prudent de s'installer ailleurs. Penry qui se disposait à aller voir ses nombreux amis de Northampton se chargea de trouver là-bas un local pour la presse secrète. En attendant de pouvoir l'y transporter, Waldegrave ne mettrait pas encore en vente l'*Exhortation*. Il ne resterait pourtant pas sans travail. La police

épiscopale et les organes directeurs de la corporation avaient saisi dans son atelier de la Cité et chez les libraires bon nombre d'exemplaires de *Diotrophes*. Une nouvelle impression s'écoulerait sans peine. Il valait la peine de la faire. Mais pour qu'on ne la distinguât pas de la première, l'emploi des mêmes caractères s'imposait. Waldegrave en avait heureusement sauvé une boîte qu'il avait déposée chez Mrs. Crane. Au milieu de mai, il envoya sa femme l'y chercher. Non sans difficulté, vu la petite quantité des caractères, il réimprima en deux ou trois semaines le dialogue d'Udall.

Les premiers jours de juin, Penry revint de Northampton. Il retrouva à Kingston son imprimeur et, presque complète, la deuxième édition de son *Exhortation*. Son premier soin semble avoir été de supprimer de tous les exemplaires de cette deuxième édition l'adresse aux Lords du Conseil Privé pour laquelle en somme Waldegrave avait réimprimé son traité. La note au lecteur, modifiée, est reportée à la fin du volume transformé. Pourquoi ce sacrifice de près de cinquante pages auxquelles Penry devait tenir, puisqu'il y avait mis plus de lui-même que dans aucun de ses écrits antérieurs ? Que s'était-il passé durant son séjour à Northampton pour l'amener à une décision aussi surprenante, aussi inattendue ?

Ce qui s'était passé, c'était la naissance de ce mémorable champion du puritanisme sous Elizabeth, « Martin Marprelate, gentleman. »

\* \* \*

La ville et le comté de Northampton étaient l'un des foyers du puritanisme. De 1571 à 1577 la ville elle-même et ses environs immédiats avaient été administrés par le corps des pasteurs et les magistrats exactement comme Genève sous Calvin. Il avait fallu l'intervention du Conseil Privé pour mettre un terme à cet état de choses incompatible avec l'Acte d'Uniformité. C'est à Northampton que ces réunions pastorales ou *prophesyings*, qu'Elizabeth eut tant de peine à supprimer, avaient commencé.

En 1587, quatre ans après l'accession de Whitgift au siège

de Canterbury, il y avait encore dans le comté un de ces synodes annuels généralement appelés *classes*. On prétend que cette année-là Penry y assista. Était-ce simplement qu'il y comptait des amis ? Était-ce que momentanément il occupait un poste de pasteur dans la région ? Nous l'ignorons. Il avait en tous cas noué d'excellentes relations avec plusieurs habitants de la ville et de la campagne avoisinante. Le ministre de Saint-Pierre, Edmund Snape, était de ses amis. Un honorable bourgeois qui, quelques années auparavant, avait été l'un des magistrats de la cité, Henry Godley, allait lui donner sa fille en mariage. Penry connaissait aussi des gens de métier, tels que le relieur Sharpe. Il était le bienvenu au manoir de Sir Richard Knightley, l'un des hommes les plus considérables du comté, plusieurs fois sheriff et député au Parlement, et protecteur des puritains.

Mais de tous ses amis des Midlands, celui avec lequel il s'entendait le mieux était le seigneur de Haseley, près Warwick. Job Throckmorton appartenait à cette nombreuse famille qui donna tant d'hommes distingués à l'Angleterre d'Elizabeth. Très cultivé, spirituel, aimant la plaisanterie et le rire, il était de ces puritains, comme on en trouvait alors, qui n'avaient pas banni toute gaieté de leur vie ou de leur esprit, mais n'en étaient pas moins prêts à tout oser pour l'avancement de leur cause. Comme Penry, il déplorait l'incapacité des écrivains puritains à intéresser le grand public à leurs idées. L'Angleterre était encore la joyeuse Angleterre. La cour ne songeait qu'à se divertir. La plupart des villes faisaient fête aux troupes d'acteurs en tournée. A la campagne, les danseurs de « morrice » bien plus que les prédicateurs attiraient les paysans en foule. A ce public il fallait autre chose que sèche logique, autre chose qu'une pluie de textes évangéliques pour qu'il prêtât son attention aux réclamations des disciples de Calvin. Il demandait à rire, à railler, à plaisanter ; il réclamait des jeux de mots, un langage épicé et savoureux. On s'obstinait à vouloir le gagner sans tenir compte de ses goûts. Et pourtant il fallait le gagner. Lorsque le peu e tout entier serait derrière les réformateurs, le glas de la Hiérarchie aurait sonné. Sans son appui, la fermeté impitoyable de Whitgift aurait bientôt raison de l'obstination

et du courage puritains. Ne pourrait-on pas, pour une fois, renoncer au sérieux, qui est aussi l'ennuyeux, et, pour forcer l'attention de la foule et conquérir sa sympathie, la faire rire, flatter ses goûts ?

Telle fut l'idée à laquelle Penry et Throckmorton aboutirent dans cette seconde quinzaine de mai que Penry passa dans les Midlands. Ils imaginèrent un personnage fictif ; ils le baptisèrent d'un prénom claironnant, qui sentait son homme du peuple et non le courtisan, et d'un nom dont le sens n'échappait à personne ; une heureuse allitération rendait son succès plus certain encore. Sous ce pseudonyme de Martin Marprelate<sup>1</sup>, Throckmorton écrivait, avec l'aide de Penry qui lui fournirait toute la documentation nécessaire, une série de pamphlets contre les évêques et l'archevêque. Il y mettrait tout son esprit, toute sa gaieté, toute l'intensité aussi de ses convictions, toute sa rancune contre les prélats qui persécutaient ses frères en la foi. Il y couvrirait de ridicule ces hommes respectables, en racontant avec verve tous les potins qui couraient sur leur compte, en les traitant avec une familiarité comique, en exposant au grand jour toutes leurs faiblesses.

Penry et Throckmorton arrêterent aussitôt les lignes générales de leur plan de campagne. On commencerait par frapper un grand coup. Le premier pamphlet serait le plus violent et le plus drôle. La théologie y serait reléguée à l'arrière-plan. Ainsi l'attention du public serait conquise. Ensuite seulement viendrait la discussion sérieuse. On prendrait alors à partie cet énorme in-quarto, si ridicule en lui-même par son poids, son style et sa disproportion avec le court traité auquel il répondait, que le doyen de Sarum<sup>2</sup> venait de laborieusement enfanter. Mais l'argumentation serait menée avec brio, souvent interrompue pour raconter une anecdote amusante, coupée d'exclamations, d'apostrophes imprévues, relevée de mille façons, et le lecteur ne pourrait s'empêcher de la suivre jusqu'au bout. Martin Marprelate serait père d'une nombreuse famille. Ses fils écriraient

<sup>1</sup> *Marprelate* est un composé du verbe *mar*, abîmer, et du substantif *prelate*, prélat.

<sup>2</sup> *Sarum* est le nom latin de *Salisbury*.

à leur tour. Puis les pamphlets attireraient des réponses, et ces réponses fourniraient sans doute la matière de nouveaux libelles.

Mais écrire les pamphlets n'était pas tout. Bien plus difficile était de les imprimer. Plus difficile encore d'échapper à la police que la Haute Commission, l'archevêque, le Conseil Privé, la corporation des « Stationers » lanceraient sûrement aux troussees de l'imprimeur et des auteurs. Ni Penry ni Throckmorton n'étaient hommes à se laisser effrayer par la perspective de ces difficultés et de ces dangers. Ils avaient une presse et un imprimeur sous la main. Ils connaissaient assez le courage et l'habileté de Waldegrave pour sentir qu'ils pouvaient compter sur son concours. On déménagerait l'imprimerie aussi souvent qu'il le faudrait, chaque fois que sa présence dans un endroit commencerait à être soupçonnée. On se procurerait des caractères différents de ceux que Waldegrave avait coutume d'employer. Les pamphlets seraient mis en circulation loin du lieu de leur impression et après avoir passé par plusieurs intermédiaires. Des mois s'écouleraient ainsi avant que la police retrouve les traces de la presse secrète.

En cas de capture, les auteurs risquaient autant que l'imprimeur. D'après la loi de 1580 que la Haute Commission invoquerait certainement pour les châtier, la pendaison pouvait être le résultat de leur audacieuse entreprise. Il fallait donc se cachier, non seulement de ses ennemis, mais de ses amis. Le secret resterait à tout jamais entre eux deux. Penry se chargeait de fournir à Throckmorton des documents ; il ne rédigerait rien lui-même. Il pourrait toujours nier être l'auteur, s'il était soupçonné. Throckmorton resterait tranquillement dans ses terres. Il ne changerait rien à sa vie. Avec sa famille bien en cour, les soupçons ne se porteraient pas sur lui. C'était à Penry qu'incomberait le soin de diriger l'impression et la publication des œuvres de Martin Marprelate.

Ces dispositions prises, Penry quitta Throckmorton pour aller retrouver Waldegrave à Kingston et s'entendre avec lui. Il reviendrait bientôt, apportant les documents dont il avait parlé à Throckmorton et qu'il savait où se procurer ; en atten-

dant, il lui laissait un exemplaire de sa seconde édition de l'*Exhortation* dont le passage de l'adresse aux Lords du Conseil Privé concernant John Bridges pouvait lui être utile. Pour empêcher qu'on n'établît le moindre rapport entre lui-même, Penry, et Martin Marprelate qui allait faire du vénérable doyen l'une de ses principales têtes de Turc, il devait supprimer toute cette seconde et nouvelle partie de son traité. Ce fut, comme nous l'avons vu, son premier soin en arrivant à Kingston.

\* \* \*

Penry avait eu l'intention de trouver à Northampton ou dans les environs un local où installer Waldegrave et sa presse. Ses recherches n'avaient pas abouti. Cependant il devenait nécessaire, urgent de quitter Kingston. L'éveil avait été donné. D'un moment à l'autre, une surprise était possible. On aurait pu se contenter de cacher la presse. Mais cela ne faisait le compte ni de Penry qui était en train de composer la réponse promise au D<sup>r</sup> Some et voulait la publier sitôt terminée, ni d'Udall qui avait un manuscrit achevé et ne voulait pas laisser passer l'occasion de l'imprimer, ni de Waldegrave lui-même, à qui ces travaux, si clandestins qu'ils fussent, n'étaient pas sans rapporter quelque argent. Penry s'adressa alors à Mrs. Crane et lui demanda de leur prêter sa maison de campagne à Molesey. Mrs. Crane était toute dévouée à ses amis puritains. Mais quand elle apprit à quel usage sa maison allait servir, elle eut un moment d'hésitation, à la pensée du danger qu'elle courrait si la presse était trouvée chez elle. Penry la rassura en lui disant que ce n'était pas pour longtemps ; il comptait pouvoir bientôt installer Waldegrave dans le comté de Northampton. Mrs. Crane l'autorisa alors à se servir de sa maison de campagne. Molesey n'est qu'à une heure de marche de Kingston. Soigneusement empaquetée, de manière à ce que personne ne pût reconnaître ce que c'était, la presse y fut transportée. Il était temps. Le 10 juin, la corporation des « Stationers » venait faire une perquisition à Kingston ; elle en fut pour ses frais, car on n'y trouva rien. Les braves imprimeurs rentrèrent à la Cité bre-douille, mais sans doute satisfaits de leur journée : ils étaient



allés et revenus par eau et s'étaient fait servir aux frais de la corporation de substantiels repas.

Vers le milieu de juin, Waldegrave reprend son activité. Il imprime maintenant cette *Démonstration* qu'Udall avait composée pour servir de manuel aux ministres interrogés par la Haute Commission ou leurs évêques et qui est un exposé de presbytérianisme intégral très complet, bien ordonné et habilement étayé de citations bibliques. Udall lui-même en corrige les épreuves. Il est sans cesse à Molesey. Une cabale, menée semble-t-il par un usurier fâché de ce que dans ses sermons le pasteur, comme tous les puritains d'alors, attaquaît l'usure, venait de le priver de son ministère.

\* \* \*

Cependant Waldegrave avait accepté de continuer son activité sous la direction de Penry et de se faire l'imprimeur de Martin. Rien donc ne s'opposait à l'exécution du projet arrêté. Tout en travaillant à sa réponse à Some, Penry réunit les documents dont Throckmorton avait besoin. Il était de mode parmi les puritains de tenir un compte exact des persécutions dont ils étaient les victimes, de noter les questions que leurs juges leur avaient posées et les réponses qu'ils y avaient faites. Ces notes manuscrites circulaient sous le manteau et servaient à entretenir le zèle, l'indignation puritains. Udall lui-même avait eu en sa possession divers papiers où étaient racontées toutes les histoires qui couraient sur le compte des dignitaires de l'Église. Ce sont là les documents que Penry se procura. Il y ajouta des récits précis concernant ses amis, récits qu'il leur demanda vraisemblablement d'écrire, et il alla porter sa récolte à Haseley. Throckmorton se mit au travail en juillet. Penry qui séjournait tantôt à Northampton où la présence de sa fiancée le retenait, tantôt à Molesey, trouvait encore le temps de terminer sa réponse à Some et d'entreprendre un troisième, ou, si l'on compte l'adresse aux Lords du Conseil Privé de la deuxième édition de l'*Exhortation*, un quatrième traité où il exposait la situation spirituelle du Pays de Galles; il demandait au Parlement de nouveau d'y porter remède. Il fit imprimer

à Molesey en juillet-août le premier de ces deux ouvrages. Waldegrave, qui semble avoir travaillé seul à la presse secrète, put enfin prendre quelques jours de repos bien mérité. Penry profita de ce temps d'arrêt pour se marier. Le 5 septembre, en l'église de la Toussaint, la grande église au centre de Northampton, il épousa Eleanor Godley.

Throckmorton avait enfin terminé son premier pamphlet : le second était sur le métier. Quelques jours après son mariage, Penry retourne à Molesey avec le précieux manuscrit signé de Martin Marprelate. Waldegrave, grâce à l'argent que fournissait Throckmorton, s'était procuré de beaux caractères gothiques, du papier en abondance, tout ce dont il avait besoin pour un travail soigné. On se mit à l'œuvre sans plus tarder. Penry corrigait les épreuves et aidait aussi l'imprimeur. En trois ou quatre semaines, une édition de quelques centaines d'exemplaires était sortie de presse. Tandis que Penry retournait à Northampton, désireux sans doute de retrouver sa jeune femme, et prenait ses dispositions pour le transport de la presse de Molesey à Fawsley, près Northampton, Waldegrave s'occupait de la vente de *l'Épître* aux évêques, de Martin Marprelate. Les profits lui en revenaient, d'après l'arrangement conclu avec Penry. Il déposa quelques exemplaires chez des bourgeois de Kingston, où les puritains étaient nombreux, mais transporta la plus grosse partie de l'édition à Londres. Le prix de vente n'était pas fixé. A Kingston, l'un des intermédiaires vendait le pamphlet 6d., tandis que chez d'autres, on pouvait se le procurer pour 2d. Il est probable que Penry avait pris avec lui pour les répandre dans les Midlands un certain nombre d'exemplaires.

\* \* \*

Avant la fin du mois, chacun avait entendu parler de Martin Marprelate. On l'avait lu du bas au haut de la société. Le succès était très grand. Throckmorton et Penry avaient voulu frapper un grand coup, forcer l'attention du public. Ils avaient pleinement réussi. Leur intention était de se concilier les sympathies du peuple et c'est le peuple qui riait le plus franchement aux facéties de Martin. Quelques mois plus tard, un de ses

adversaires décrit ainsi l'effet de l'*Épître* sur les habitués d'une taverne : « Le bonhomme ne manquait pas d'esprit ; il savait faire rire les commères et les ivrognes qui le lisaient, tout en buvant leur ale, assis sur les bancs de l'auberge. Quand ils n'avaient aucun chanteur aveugle, c'était de Martin qu'ils usaient pour se seconder d'un bon rire. » A l'autre extrémité de l'échelle sociale, à la cour, le succès n'était pas moins vif. Martin lui-même le constate dans son second pamphlet : « J'ai été, dit-il, reçu à la cour. Chaque courtisan y parle de ma seigneurie. » Le comte d'Essex, le dernier favori d'Elizabeth, ne cachait point qu'il goûtait fort la truculence et la familiarité de cette attaque contre l'épiscopat. On raconte qu'au milieu de février, la reine lui parla de la proclamation du 13 qui défendait d'avoir en sa possession le pamphlet. Essex, tirant un exemplaire de sa poche, le présenta à Elizabeth en disant d'un ton comique : « C'en est fait de moi ! » Il ne perdit pas la faveur de la reine pour cela.

Si les uns riaient, d'autres se scandalisaient ou s'indignaient. Dans d'innombrables églises les prédicateurs tonnèrent contre lui. A Oxford et Cambridge la jeunesse applaudissait ; mais les hommes graves fulminaient contre le pamphlétaire « éhonté, menteur, à la langue intempérante, vrai brandon de discorde. » Le 9 novembre, il est si populaire qu'il devient le héros d'une ballade. Le 15, son nom est synonyme de médisant : dans une lettre à Burghley, un nommé Thym qui avait brigué une charge au collège des Hérauts, sans l'obtenir, se plaint de ce que d'autres aient été plus favorisés que lui ; mais au lieu de médire d'eux, il termine ainsi : « Je ne veux pas exposer les défauts de chacun de peur qu'on ne me prenne pour l'un des fils insensés de Martin Marprelate. »

Comment s'explique ce succès si vif, c'est ce qu'une analyse de l'*Épître* permettra de comprendre.

## CHAPITRE II

### L'Épître de Martin Marprelate aux Terribles Prêtres.

(Octobre à novembre 1588.)

Mise en scène. Exorde inquiétant (22). — Martin attaque la Hiérarchie en théologien (23). — Il s'en prend à John Bridges (25). — Les anecdotes et leurs commentaires: Martin courroucé, ironique, prophétique (27). — Anecdotes sur Aylmer (30). — Martin pose ses conditions de paix. Sa péroraison (31).

Le clergé de l'Église d'Angleterre est réuni en séance publique et solennelle. Petit, sec, l'air calme et hautain avec ses yeux bien ouverts où brille un regard ferme, ses sourcils relevés, ses lèvres fortes qu'il serre et pousse en une moue dédaigneuse entre la moustache tombante et la barbe longue et soyeuse, l'archevêque de Canterbury préside l'auguste assemblée. Parmi les évêques qui siègent autour de lui, aux premiers rangs, Monseigneur de Londres, John Aylmer, et Monseigneur de Winchester, Thomas Cooper, se distinguent par les airs importants qu'ils assument. Derrière, ce sont les dignitaires inférieurs de l'Église, tels que le doyen de la Cour des Arches, Richard Cosin; Goodman, abbé de Westminster et Bridges, doyen de Salisbury; des membres de la Haute Commission, de la censure ecclésiastique et même du bas clergé.

Brusquement un gentilhomme puritain fait irruption dans la salle. Quelques amis l'accompagnent. D'une voix forte, il se met à lire une longue épître à l'assemblée stupéfaite. Les évêques et leurs acolytes gardent un silence glacial, mais le public que Martin ne tarde pas à conquérir souligne la lecture de remarques sympathiques.

\* \* \*

Son exorde est inquiétant. Ce puritain est-il respectueux comme il le doit de ses vénérables auditeurs, ou feint-il seulement

de l'être ? Pourquoi ces lapsus malheureux qui font sourire dès les premiers mots ? Ne prononce-t-il pas *paltripolitan*<sup>1</sup> pour *metropolitan*, *poisoned*<sup>2</sup> pour *puissant* ? Où donc en veut-il venir ? A qui en a-t-il ? Ses idées se pressent en désordre. Il en introduit une et l'abandonne aussitôt pour en indiquer une autre ; une troisième surgit ; il y court, mais pour un instant seulement. C'est une pétition qu'il déclare présenter, et sa pétition prend dès l'abord une allure de réquisitoire.

Mais l'équivoque ne dure pas. Bien vite, la Convocation<sup>3</sup> comprend qu'elle est l'objet d'une attaque comme jamais encore les puritains n'en ont osé mener. Les premières paroles de Martin étaient respectueuses ; pourtant, une certaine exagération les rendait déjà suspectes. Cette obséquiosité fait place maintenant tantôt à la politesse ironique, à la considération affectée du castigateur pour sa victime, tantôt à une familiarité qui, facilement, tourne à l'insolence, à l'outrage, tantôt encore à l'insulte qu'une indignation généreuse inspire. Les lapsus sont bien d'intentionnels jeux de mots destinés à exciter le rire de la foule aux dépens de personnages respectables. Le désordre du début n'est qu'une feinte pour piquer la curiosité en la déroutant, en la taquinant, en se jouant d'elle. C'est au gros livre que le doyen de Salisbury vient de publier en défense du gouvernement hiérarchique de l'Église d'Angleterre que Martin veut livrer bataille. Mais cet in-quarto monumental ne lui est qu'un prétexte. Il s'en prend dès la quatrième page à la Hiérarchie elle-même, à tous ceux qui l'incarnent et qui, en la défendant, se défendent eux-mêmes. *L'Épître* semblait promettre une pétition en faveur de la liberté de pensée ; elle est un réquisitoire de théologien et d'exigeant moraliste contre l'archevêque, les évêques et leurs partisans.

De théologien, tout d'abord. Une nation chrétienne, déclare Martin, ne saurait tolérer ni pape ni antéchrist. Or les évêques d'Angleterre sont tous de petits, de misérables papes, de petits, de misérables antéchrists. Ils doivent donc disparaître. Nie-t-on

<sup>1</sup> *Paltry*, médiocre.

<sup>2</sup> *Empoisonné*.

<sup>3</sup> *La Convocation* est l'assemblée administrative du clergé de l'Église anglicane.

la mineure de son syllogisme, il se fait fort de la prouver. Sont papes et antéchrists tous ceux qui s'attribuent une autorité quelconque sur des pasteurs que Dieu a voulu tous égaux entre eux et sans supérieurs ecclésiastiques. Or c'est là précisément ce que font les évêques anglais :

Tous nos Seigneurs Evêques, dis-je, sont de petits et misérables papes, de petits et misérables antéchrists, des usurpateurs. S'ils persistent à le demeurer, je ne doute pas qu'ils ne donnent naissance à toute une postérité de jeunes papes et de jeunes antéchrists. *Per consequens*, on ne peut tolérer dans une nation chrétienne ni eux, ni leur maudite engeance, dit Martin Marprelate. Tel est le jugement, ô mes frères, que je porte sur vous. Faites-en votre profit... répliquez quand vous l'oserez, on saura vous recevoir. Et si vous aviez la témérité d'en discuter avec moi, je ne manquerais point de vous renvoyer à la maison tout déconfits.

Martin ne se contente pas de raisonner en bon logicien ; il sait agréablement de mille manières ce qu'un autre eût rendu sans doute fort ennuyeux. Sa phrase, dans sa brièveté, a la vivacité, la clarté d'une pensée sûre d'elle-même, prompte et pénétrante. Son ton désinvolte, hautain et plein de bonhomie tout ensemble, conquiert la sympathie du lecteur. C'est le ton de la confiance en soi, de la maîtrise de soi, de la certitude de vaincre ; il exprime l'insouciance de qui tient son ennemi à sa merci, et peut se permettre de jouer un moment avec lui, de lui laisser l'illusion d'un avantage pour soudain fondre sur lui et le clouer au mur. Pas un instant non plus, Martin n'oublie qu'il pérore devant nombreuse assemblée. Il interroge celui-ci, il interpelle celui-là. Aux spectateurs qui l'interrompent, il répond vivement qu'ils aient à se mêler de ce qui les regarde, on leur donne les explications requises. Il ajoute encore à ce style concis, nerveux, à ce ton fait pour plaire, à ce comique d'intermèdes inattendus, le gros sel d'insultes copiieuses et le sel fin de subtils raisonnements. Aussi comprend-on la satisfaction qu'il ressent en arrivant au terme de son argumentation.

\* \* \*

Mais un syllogisme, si correct, si agréablement mené qu'il soit est sans vertu sur l'âme populaire. Martin le sait mieux que personne. Il y a recouru, il y recourra encore parce qu'il entend

servir les goûts de chacun ; il s'adresse entre autres à des théologiens qui ignorent toute arme de persuasion autre que la logique formelle ; il veut aussi montrer aux évêques et à leurs apologistes qu'il peut les battre sur leur propre terrain. Mais ce n'est pas d'eux, c'est du peuple qu'il attend son succès. Et c'est pour le peuple que Martin va débaler toute une collection d'anecdotes où l'archevêque, l'évêque de Londres, d'autres dignitaires, grands et petits, de l'Église, sont acteurs bafoués, tantôt ridicules et tantôt coupables de fautes vénielles ou graves. Ainsi, se posant en moraliste, il déconsidérera ses adversaires aux yeux de l'opinion publique bien plus efficacement que par tous les raisonnements du monde.

Les premières anecdotes ne sont pas les meilleures. Dans l'une qui paraît bien n'être qu'une calomnie, l'évêque de Londres, John Aylmer, est accusé du recel de pièces de drap volées à d'honorables marchands de la Cité. D'autres, dont le comique échappe au lecteur moderne en raison d'incompréhensibles allusions, mettent en scène Whitgift qui, sans esprit de repartie, ne sait que répondre aux railleries d'une commère puritaine à la langue bien pendue.

Mais Martin, là-dessus, laisse de côté ses cancanes pendant quelques pages et s'en prend à John Bridges, le doyen de Salisbury :

Oh ! oh ! Frère Bridges ! quand donc répondrez-vous au livre intitulé *Réponse aux calomnies de Bridges* ? Mais, j'y songe, vous avez plus pressante besogne : il vous faut quêter parmi vos collègues l'argent nécessaire au paiement de Chard, l'imprimeur de votre *Défense...* car personne n'y veut mettre son argent, à moins que ce ne soit pour recouvrir des pots de moutarde. Il y a longtemps, dit-on, que vous êtes un bon écrivain. Votre premier ouvrage aurait été cette excellente farce : *L'aiguille de grand'mère Gurton*. Cette petite chose montre que son auteur ne manquait ni d'esprit ni d'invention : je ne la crois point votre œuvre. Car vos écrits semblent sortir du cerveau d'un étourneau, tant ils sont dépourvus de savoir et de jugement. Puis vous écrivîtes — selon votre médiocrité, dites-vous — contre les Papistes. Enfin, vous composâtes une page de vers sur tous les noms donnés au Seigneur dans la Bible — monument admirable ! Eh quoi ! le vaurien mon frère n'a-t-il rien fait d'autre ? — Ah ! oui, certes ; mes humbles excuses ! Il a, contre ses frères, écrit le gros volume dont je m'occupe ici.

Et Martin de s'en occuper ! C'est le style de la *Défense* qu'il commence par railler : certaines phrases sont si longues qu'on ne saurait les lire jusqu'au bout sans perdre haleine ; d'autres si confuses, si incorrectes que leur sens reste caché. Il passe ensuite à l'une des opinions de l'auteur. « Frère John » ou, comme il l'appelle encore avec familiarité et variété, « Maître Doyen », « Doyen John », déclare en quelque endroit que l'évêque peut, dans son ressort, exercer son autorité sur tous les membres de l'Église. Trahison pure ! s'écrie Martin ; tout homme qui méconnaît l'Acte de Suprématie est un traître ; or, soumettre la reine à l'autorité épiscopale, c'est méconnaître cette loi constitutionnelle du royaume qui fait du souverain le chef de l'Église ; ou bien, Bridges entend-il exclure la reine du giron de l'Église ? Il ne saurait échapper à l'une ou à l'autre de ces conclusions. De quel droit, du reste, donne-t-il à l'évêque pareille autorité ?

Martin va-t-il ici discuter à son tour le problème capital : la parole de Dieu impose-t-elle à l'Église une organisation plutôt qu'une autre ? Non certes : il lui faudrait quitter la raillerie, renoncer aux anecdotes amusantes, abandonner son ton moqueur — bref, ennuyer son public. Il s'en tire cette fois par une de ces kyrielles de raisonnements absurdes et absurdement enchaînés, vraies pantalonades intellectuelles, l'une des formes préférées, comme on sait, du comique élizabéthéen. Il y reviendra plus tard, car il compte bien que Bridges ne se retirera pas de la lutte :

A moins que vous ne me répondiez ou confessiez par écrit que tous nos Seigneurs Evêques... sont de chétifs et misérables papes, usurpateurs et antéchrists, j'allumerai dans les tanières de ces renards un feu tel qu'il ne s'éteindra point tant qu'il en restera un seul en Angleterre.

Les syllogismes ont beau être malicieux ou fantaisistes, ils sont toujours des syllogismes, et s'ils amusent les esprits déliés, ils ne valent ni l'apostrophe insultante ni l'insinuation scandaleuse pour agir sur les esprits plus lents. Aussi Martin ne veut-il point quitter son ennemi sans l'avoir traité autrement qu'en logicien :



On ne peut se tenir de rire à voir tous les tours du Docteur quand il s'agit de berner ces bons puritains. Il sait de temps à autre et sans bruit faire dire à tel auteur exactement le contraire de ce qu'il dit, puis il se passe le mouchoir sur les lèvres et regarde ailleurs, se donnant un air innocent... Son habileté à s'éloigner de la question et à passer à autre chose est merveilleuse. Mais que ne ferait un Doyen pour attraper un évêché ?... Frère Bridges, un mot ou deux avant de nous séparer. Dites donc, où peut-on acheter un cheval semblable à celui que vous donâtes à Sir Edward Horsey ? Où peut-on emprunter les cent livres dont vous lui fîtes cadeau pour vous avoir aidé de sa recommandation à obtenir votre décanat ? Allons, allons ! je vois que tu n'es qu'une oie. Cache donc mieux ton jeu, morbleu, la prochaine fois. Faut-il donc que je sois au courant de ces trafiquages ? S'il m'arrive de répandre le bruit que les pasteurs sont promus par simonie, ne m'en avez-vous pas donné le droit ? Dame Simonie sans doute est servante des évêques !

\* \* \*

Les dix-huit pages qui suivent sont parmi les meilleures que Martin ait jamais signées. Il y déploie une verve, un entrain, une abondance et une variété de ressources et de talents, une vie en un mot, qui défient l'analyse. Mais il ne polit point son ouvrage. Il n'en efface pas d'inutiles redites. Il n'en ajuste pas avec un souci délicat d'ordonnance facile à saisir les différents morceaux. Toutes ses forces sont tendues vers ce seul but : jeter bas l'ennemi qu'il assaille et dont il connaît la puissance, la rigueur sans pitié. S'il fait œuvre littéraire, c'est sans le vouloir et parce qu'il possède à un haut degré le don de traduire en paroles la richesse étonnante de sa personnalité. L'intensité de son mouvement intérieur, la force de ses convictions et de ses émotions, donnent à ses moindres phrases le qualité suprême de la vie. A le lire, on se sent en contact avec un tempérament d'une vitalité débordante, à la fois homme d'action et homme de pensée, emporté et querelleur, prompt à prendre la mouche et à partir en guerre, mais aussi rapide d'intelligence que de geste, curieux de tout, volontiers railleur et ironique, passant avec naturel de la bouffonnerie à l'éloquence indignée. L'Angleterre d'Elizabeth était riche, on le sait, en tempéraments semblables.

Martin a donc pris congé de Bridges avec l'impudence que l'on a vue. Il est libre maintenant de reprendre son attaque du

haut clergé en général. Il accuse les évêques et l'archevêque d'illégalités de tous genres. Il leur reproche leur indulgence à l'égard des catholiques — indulgence qui fait un étrange contraste avec leur rigueur envers les puritains. Il les accuse de favoriser ainsi et de préparer traîtreusement le retour du pays au papisme. Il leur reproche enfin leur impatience de toute initiative populaire, leur orgueil aristocratique, leur prétention à se mettre au-dessus du droit commun. Leurs agissements illégaux, la faveur qu'ils marquent aux ennemis de la Réforme, la dureté avec laquelle ils sévissent contre ceux qui rêvent une Eglise d'Angleterre sur le modèle de celle de Genève, leurs sentiments anti-démocratiques, leur arbitraire, Martin les illustre en racontant une douzaine d'anecdotes caractéristiques, dont il tire la leçon en intercalant entre elles des intermèdes variés. Apostrophes, menaces ou prières, pétitions ou avertissements, discussions courtoises ou cris d'indignation, plaintes ou insultes, ces intermèdes sont d'une variété inépuisable. Tantôt il raille, tantôt il invective brutalement, tantôt il s'emporte. Ici, il pétille d'ironie. Là, la colère enfle sa voix et lui donne des accents prophétiques. Le voici, par exemple, courroucé :

Est-ce donc merveille que nous ayons dans le clergé tant de pourceaux, de chiens muets, de non-résidents, avec leurs serviteurs les prêtres sans feu ni lieu, tant d'immondes pécheurs, voleurs, meurtriers, adultères, ivrognes, gloutons et vauriens ; tant d'imbéciles ignorants et athées, tant d'Evêques papistes et cupides ; et, dans l'Eglise, tant et de si monstrueuses corruptions ? Hélas ! on n'y portera pas remède, puisque nos prélats impudents, effrontés... osent, contrairement à ce que chacun sait, contrairement à leur propre conscience, affirmer jusque devant Sa Majesté que tout va bien alors que tout n'est qu'ulcères et que plaies ; alors que le mal s'attaque, mortel, au cœur lui-même.

Le veut-on dolent par ironie ?

Voici que très amèrement se lamente Martin Marprelate : les papistes veulent à tout prix nous faire croire qu'en matière religieuse notre brave John de Canterbury et eux-mêmes ne sont guère d'opinion différente. Voici Reynolds, le papiste de Reims, qui, dans son livre contre Maître Whitaker, recommande les ouvrages écrits par Sa Grâce en réponse à T. Cartwright pour défendre l'état corrompu de notre Eglise. Il prétend que le dit John a moult idées qui le prouvent bon catholique. Hélas !

mes maîtres, perdrons-nous notre Métropolitain de telle sorte ? Prenons-en bonne note. Avertissons Sa Majesté et veillons à ce que les Espagnols ne nous le ravissent point. Tant que nous le garderons, nous n'avons à craindre ni les Espagnols ni nos autres ennemis ; puisque la religion de notre Archevêque et la leur diffèrent si peu !

Enfin, dernier exemple, le voici solennel et prophétique, en parlant de la famille que Waldegrave a dû laisser sans soutien :

Soyez certains, ô vous tous, que les pleurs de ces malheureux seront, un jour, si puissants que vous ne pourrez rien contre eux, si vous ne renouez pas à nous persécuter.

Mais les anecdotes elles-mêmes sont ce que l'*Épître* contient de plus curieux, de plus intéressant. La vie anglaise à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle nous est fort mal connue : rien qui permette à l'imagination de se la représenter vivement, ni littérature réaliste comme le *Prologue* des *Contes de Canterbury*, ni lettres de famille comme les *Paston Letters*, ni mémoires comme ceux d'Évelyn et de Pepys. Sur certains aspects de cette vie, tout au moins, les anecdotes que raconte Martin sont comme autant de fenêtres ouvertes. Nous voyons les gestes, nous entendons les paroles exactes de ceux qu'elles mettent en scène : marchands et prélats, bourgeois de Londres et de la province, ministres et hommes de loi. Nous nous mêlons aux intrigues que nouent quelques villageois de Sidborough pour se débarrasser de leur pasteur, aux factions qui divisent la bourgade paisible de Kingston.

Leur intérêt historique, ces anecdotes le doivent à leur valeur littéraire. Ce sont de vraies comédies de mœurs en raccourci. Il y a en Martin un peintre de la vie commune et un dramaturge. Il a lui-même été témoin des scènes qu'il narre, ou en a vu de toutes semblables. Elles se sont gravées dans sa mémoire avec précision et dans leurs traits essentiels. Il sait observer minutieusement et choisir avec discernement entre ce qui importe et ce qui n'importe pas. Puis il a le don d'animer ses personnages. De l'esquisse d'un geste, d'une parole, il fait surgir un homme aux yeux du lecteur. Si sommaires que soient les silhouettes qu'il évoque, on les sent intensément vivantes. Voici, par exemple, le récit d'une entrevue d'un homme de

loi avec l'évêque de Londres. Maître Madox défendait les intérêts d'un pauvre berger de Fulham, spolié par un serviteur d'Aylmer. Monseigneur avait essayé de faire pression sur le tribunal en faveur de son serviteur :

Voyant sa démarche vaine, John le Muet envoya chercher le dit Maître Madox. Il vint. On échangea des paroles violentes. John le Prêtre dit à Maître Madox qu'il n'était qu'un insolent. Ignorait-il qu'il parlait au Seigneur de Fulham ? A quoi le bonhomme répliqua qu'il était propriétaire à Fulham avant que Don John en devînt le Seigneur, et qu'il espérait l'être encore quand lui et toute son engeance, Madame sa fille et les autres, en seraient partis. A l'ouïe de ce discours, la montarde monte au nez de mon bon frère. Dans sa fureur, il jure qu'il sera Seigneur de Fulham aussi longtemps qu'il vivra, et ce en dépit de l'Angleterre entière. « Eh ! tout doux », s'écrie Maître Madox, « non point en dépit de Sa Majesté, je vous prie. » — « C'est ainsi que je l'entends », grogne John le Muet, « mais, et c'est moi qui te le dis, tu n'es qu'un Jack<sup>1</sup> de me traiter ainsi. » Maître Madox répondit que son nom était en effet John et que si tout John était un Jack, il voulait bien en être un lui-même.

C'est encore l'évêque de Londres que met en scène l'anecdote suivante : Deux marchands de Londres, exécuteurs testamentaires d'un nommé Allen, épicier, vinrent trouver Aylmer pour lui réclamer le paiement d'une note de 20 *l.* qu'il devait à Allen :

Et voici de quelle manière suave vous leur répondîtes après un moment de réflexion : « Vous n'êtes que des coquins ! vous n'êtes que des vilains ! vous n'êtes que de fieffés fripons ! Je ne vous dois rien. Je puis vous montrer ma quittance. » — « Seigneur », dirent-ils, « montrez-nous votre quittance et nous nous tiendrons pour satisfaits. » — « Non », dit-il, « je ne vous la montrerai pas. Allez donc me poursuivre en justice, allez ! » L'un des marchands dit alors : « Est-ce ainsi que vous nous traitez quand nous réclamois notre dû ? Sachez que nous ne sommes point gens à le souffrir. » Entendant cette réponse, Don John de Londres s'écria : « Hors d'ici, filez ! Citoyens ? — ah ! mais non, vous n'êtes que des coquins. Vous êtes pires que Mammon l'infâme ! » Puis, levant les deux bras et les laissant retomber avec violence, il ajouta : « Voleurs ! filous ! Recevez la bénédiction d'un évêque et videz les lieux. »

Sans exagération, Martin Marprelate peut se dire un « compagnon dangereux ». Il tient registre de toutes les vilénies épiscopales :

<sup>1</sup> *i. e.* un imbécile.

Si vous ne vous amendez pas, elles viendront toutes, un jour ou l'autre, à la lumière... Si vous ne cessez pas de persécuter de pieux chrétiens et de bons sujets, qui s'efforcent de vivre honnêtement dans la crainte du Seigneur et dans l'obéissance à Sa Majesté, toutes vos actions seront dévoilées au monde. Je ferai de vous un exemple pour la postérité.

\* \* \*

Mais, par contre, il se déclare prêt à conclure une paix honorable si les évêques veulent bien promettre de favoriser la prédication de l'Évangile, de n'admettre au ministère que des hommes qualifiés, de ne plus exiger le respect des Articles de 1583, de ne plus déposer un ministre qui a parlé des corruptions de l'Église ou refusé de se conformer en tous points au rituel, de ne plus entraver la cause de la Réforme. On le voit, Martin réclame pour les puritains pleine et entière liberté de pensée et d'action. A ce prix seulement, les prélats ne seront plus molestés. En effet, s'ils observent ces conditions de paix, ils ne pourront empêcher l'Église de se purger des corruptions qui la souillent. Or les puritains ne souhaitent pas tant la mort de la Hiérarchie que la pureté de l'Église.

Mais si les conditions qu'il pose sont violées, Martin rentrera en campagne. Il postera dans chaque diocèse un petit Martin chargé de prendre bonne note de tous les manquements du haut et bas clergé. Et surtout, il publiera les pamphlets qu'il a, dit-il, en préparation, son « *Episcomastix* », ses « *Paradoxes* », où il démontrera, par exemple, que le diable ne sait pas mieux jurer et jouer aux boules que l'évêque de Londres, ses « *Dialogues* », ses « *Miscellanea* », ses « *Variae Lectiones* », ses « *Faits et gestes des Papes anglais* ». Il conclut en accusant les évêques d'être seuls cause de toutes les dissensions qui déclinent l'Église d'Angleterre. S'ils étaient moins ignorants, ils auraient depuis longtemps reconnu qu'ils sont dans l'erreur. Et Martin retrouve dans un coin de sa besace toute une collection de racontars qui prouvent l'ignorance du haut clergé. Il les présente avec la même verve infatigable qu'anparavant, mais sans se renouveler vraiment. Cela l'amène enfin à sa péroraison qui est aussi nette, aussi digne que son exorde avait été ambigu et irrévérencieux :

Repentez-vous, ô pasteurs, et vous tout spécialement, ô Evêques ! Prêchez la vraie foi, ô Evêques... renoncez à vos seigneuries ; réformez vos familles et vos enfants qui sont des modèles d'inconduite. Ne résistez plus à la Vérité révélée. Vous avez séduit Sa Majesté et son peuple. Priez Sa Majesté de vous pardonner et le Seigneur d'effacer vos péchés... En un mot, devenez de bons chrétiens, vous serez ainsi de bons sujets et cesserez de nous tyranniser... Ainsi parle... votre digne et savant frère, Martin Marprelate.

---

## CHAPITRE III

### Les évêques et Martin. La presse à Fawsley.

(Novembre 1588.)

Les sentiments des évêques à la lecture de *l'Épître* ; ils délibèrent et agissent (33). — Enquête à Kingston (35). — Peury et Sir Richard Knightley (36). — La presse secrète transportée de Molesey à Fawsley (37). — Impression de *l'Épilome* ; Sharpe et Newman (38). — Les imprimeurs quittent Fawsley (39).

Lorsqu'un ouvrage puritain paraissait sous le couvert de l'anonymat, les autorités ecclésiastiques ne se donnaient en général pas la peine d'en rechercher l'auteur. Elles se contentaient de punir l'imprimeur que sa corporation identifiait facilement, et de détruire autant d'exemplaires du volume qu'elles pouvaient en saisir.

Une procédure aussi indulgente ne pouvait suffire dans le cas de Martin. Ce nouveau champion du puritanisme attaquait la Hiérarchie d'une manière qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait employée : la courtoisie faisait place à l'insolence, la discussion théorique à la calomnie. Mais il était surtout dangereux par la publicité qu'il donnait à des vues que le clergé seul en somme avait discutées jusqu'alors : il tendait à créer un mouvement d'opinion hostile au gouvernement de l'Église par les prélats et favorable à une organisation toute démocratique des assemblées de fidèles. Archevêque<sup>1</sup> et évêques craignaient sans doute de se voir déposséder des situations enviables qu'ils occupaient. Cette appréhension égoïste, mais bien naturelle, n'était cependant pas, comme voudraient le faire croire certains écrivains, le seul sentiment qui les poussât à agir contre Martin avec la dernière énergie. Ils représentaient dans l'État, mieux en somme qu'aucun autre corps constitué, le principe d'autorité, d'ordre imposé à la nation, et les plus

<sup>1</sup> Le siège d'York était momentanément inoccupé.

intelligents d'entre eux comprenaient parfaitement que leur ruine serait le signe de l'anarchie prochaine.

Quoi qu'il en soit, dès que Whitgift eut eu connaissance de l'*Epître*, à la fin d'octobre ou dans les premiers jours de novembre, il réunit un conseil des évêques les moins éloignés, à savoir ceux de Londres, Lincoln et Winchester. Ce conseil décida de rechercher tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient été mêlés à la composition, l'impression et la publication du pamphlet, pour les traduire en justice soit devant la Chambre Étoilée, soit devant la Haute Commission. Mais, vu la gravité du cas, cette poursuite se ferait si possible avec l'approbation, la sanction des pouvoirs civils, la reine et le gouvernement. En outre, Martin ne resterait pas sans réponse. L'évêque de Winchester, Thomas Cooper, venait de composer un *Avertissement au Peuple Anglais*, où il réfutait de son mieux les arguments ordinaires des puritains en faveur du presbytérianisme. Cet ouvrage était, semble-t-il, déjà sous presse. On décida d'en arrêter l'impression et d'en retarder quelque peu la publication pour y insérer la défense des prélats et autres dignitaires ecclésiastiques calomniés ou bafoués dans l'*Epître*. L'*Avertissement* serait ainsi, en même temps qu'une réponse générale aux puritains, une réplique effective aux médisances et aux railleries de Martin.

Whitgift ne perdit point de temps. Le 14 novembre il reçut une lettre lui enjoignant, au nom de la reine, de faire tout son possible pour découvrir et emprisonner les coupables, et l'invitant à s'entendre, à cet effet, avec quelques-uns des évêques et trois membres désignés du Conseil Privé. Cette lettre, l'archevêque l'avait sollicitée. Burghley, qui ne cachait point ses sympathies puritaines et son peu d'estime pour l'épiscopat, ne l'avait probablement écrite qu'à contre-cœur et sur l'ordre exprès d'Elizabeth. La reine s'était décidée, après bien des années d'atermoiements, à mettre un terme à cette agitation qui menaçait son trône autant que ses évêques. L'héritière des Tudor ne se laissait pas tromper par les protestations de loyalisme et de dévouement absolu que les défenseurs du puritanisme glissaient dans tous leurs ouvrages.



Mais l'archevêque n'avait pas attendu la réponse de Burghley pour lancer ses policiers sur la trace des auteurs et imprimeurs de l'*Épître*. La première piste suivie semble avoir été celle qui, en juin, avait mené à Kingston quelques membres de la corporation des « Stationers ». Le 14 novembre, une enquête s'ouvre dans cette bourgade des environs de Londres. Elle n'apporte pas grand résultat. Les bourgeois interrogés parlèrent surtout d'Udall et donnèrent sur lui des renseignements nombreux, mais qui ne semblaient pas prouver que ses occupations eussent beaucoup de rapport avec l'activité d'un auteur ou imprimeur clandestin ; ils ne mentionnèrent ni Penry, ni Waldegrave. On retrouva les maisons où le pamphlet avait été mis en vente, mais comment il y était arrivé, qui l'y avait déposé, personne ne voulut le dire. Il n'y avait guère de traîtres dans le camp puritain. Le pasteur en titre de Kingston, Stephen Chatfield, déposa qu'il avait lu chez son ex-suffragant des notes dont il croyait reconnaître la teneur dans certains passages de l'*Épître*. L'indication parut insuffisante et Udall ne fut pas inquiété.

Cependant les conjectures sur la véritable identité de Martin allaient leur train : les uns opinaient pour Field ; d'autres pour Wiggington, d'autres encore pour Marbury<sup>1</sup>. L'excitation qu'il avait causée n'était pas encore calmée lorsqu'à la fin de novembre, un pamphlet extérieurement tout semblable à l'*Épître* et signé comme elle de « Martin Marprelate, gentleman », fut mis en circulation de la même manière détournée. C'était l'*Épitomé* de la *Défense* de Bridges que Martin promettait dans son premier pamphlet. Bien que nous n'ayons aucune indication précise sur l'accueil que le public lui fit, nous pouvons être certains que le succès n'en fut pas moindre.

Où donc, et dans quelles circonstances, l'*Épitomé* avait-il été imprimé ?

\* \* \*

Penry avait obtenu de Mrs. Crane l'autorisation d'installer la presse clandestine à Molesey en l'assurant que ce ne serait

<sup>1</sup> Field, Wiggington et Marbury étaient de notoires ministres puritains.

pas pour longtemps. Ses recherches d'un local convenable aux environs de Northampton restèrent malheureusement plusieurs mois infructueuses. Il dut, lorsqu'au milieu de septembre il reçut de Throckmorton le manuscrit de l'*Épître*, se décider à l'imprimer encore à Molesey. Il le fit à son corps défendant, sans doute : Londres et Whitgift étaient bien près ; les « Stations », en juin déjà, étaient venus perquisitionner à Kingston, certains d'y trouver leur confrère Waldegrave ; un accident quelconque pouvait les mener de Kingston à Molesey tout proche, où deux volumes déjà étaient sortis de presse ; les habitants de l'endroit ne soupçonnaient-ils rien ? devait-on compter sur leur ignorance, ou leur discrétion ?

En tout cas, on ne pouvait songer à rester chez Mrs. Crane après la publication du premier pamphlet : les risques de découverte doubleraient aussitôt. Il fallait donc à tout prix trouver quelqu'un qui voulût bien héberger l'imprimeur et ses instruments de travail.

Avant de quitter Northampton, aux environs du 20 septembre, Penry fit une dernière tentative. Il s'adressa à Sir Richard Knightley. Le manoir seigneurial des Knightleys, Fawsley House, est à quelque douze milles de Northampton. Sir Richard y résidait peu. Ses fonctions de shériff, de lord lieutenant, de député l'obligeaient à des séjours plus ou moins longs à Londres ou Northampton. Ce manoir inoccupé, isolé en pleine campagne, ferait admirablement l'affaire de Waldegrave. Mais son propriétaire permettrait-il d'y installer la presse secrète ? Il ne pouvait compromettre à la légère la situation considérable qu'il occupait dans le comté. Son caractère grave le ferait désapprouver la légèreté de Martin. Penry n'osa pas lui dire toute la vérité. Il lui demanda l'autorisation d'imprimer à Fawsley, sur une presse qu'il y amènerait, un traité analogue à sa supplique au Parlement éditée à Oxford l'année précédente. Sir Richard ignorait que l'*Acquity* avait été confisquée par l'autorité ecclésiastique, et détruite. Comme Penry, il trouvait le clergé généralement incompétent et notoirement insuffisant. Imprimer secrètement un ouvrage qui proposait un remède pratique à cet état de choses regrettable lui parut une

faute vénielle ; d'autant plus qu'à l'instar de tous les puritains réfléchis, il contestait probablement la légalité du Décret de 1586<sup>1</sup>. Il accorda donc l'autorisation demandée, promit d'avertir son intendant à Fawsley, Lawrence Jackson, et remit à Penry un anneau qui lui permettrait de se faire reconnaître de Jackson.

Trois semaines plus tard, l'impression de l'*Épître* terminée, Penry revint à Northampton. A Upton, village voisin, il loue un char dont il embauche le propriétaire comme conducteur. Ce paysan, nommé Jeffs, se trouve être un des fermiers de Mr. Valentine Knightley, fils de Sir Richard. Penry l'emmène aussitôt avec son char à Molesey. Il fallut plusieurs jours pour ce trajet de 80 milles ; c'était l'automne, et, en aucune saison, les routes du XVI<sup>e</sup> siècle n'étaient excellentes. On n'arriva à destination que les tout derniers jours d'octobre. La presse avait été démontée, et, avec ses accessoires, soigneusement emballée dans un certain nombre de corbeilles que Jeffs mit sur son char, sans savoir ce qu'elles contenaient. En transportant l'une d'elles, il en vit tomber de petites choses de plomb ou de fer que Penry, à son grand étonnement, lui dit être des lettres. On reprit la direction de Northampton sans tarder. Mrs. Crane, avertie probablement du départ de ses hôtes compromettants, vint le 1<sup>er</sup> novembre s'assurer qu'ils laissaient tout en ordre dans sa maison de campagne.

La presse mit près de trois semaines à atteindre Fawsley. Il fallait prendre des précautions, éviter les chemins les plus fréquentés, peut-être ne faire route que de nuit. On n'avancait que de quelques milles par étape. Enfin, aux environs du 17 novembre, Penry eut la satisfaction d'arriver au bout de son périlleux voyage. Laisant Jeffs et son char à une petite distance du manoir, il alla seul se présenter à Jackson, l'intendant. Il lui montra l'anneau de Sir Richard et, de la part de son maître, lui donna l'ordre de le laisser déposer quelque part à Fawsley ce qu'il apportait. Jackson avait reçu ses instructions. Il conduisit Penry à un bâtiment des communs éloigné de la maison d'habitation, qu'on appelait la « nursery » et qui était peut-être

<sup>1</sup> Ce Décret sur la presse aurait dû être une loi votée par le Parlement pour paraître légal aux yeux des puritains.

une sorte de serre, et lui en donna la clef. C'est là que Jeffs, une heure ou deux plus tard, apporta toutes les corbeilles qui contenaient la presse et ses accessoires. Jackson remarqua qu'un objet, semblable à une pierre noire, n'était pas emballé comme le reste. Peut-être était-ce le rouleau. Penry congédia alors son charretier, en le payant largement.

Le lendemain ou le surlendemain, Waldegrave, accompagné d'un ouvrier, arriva à Fawsley House. Il se faisait appeler Shamme ou Shem et, pour expliquer sa présence, se dit chargé par Sir Richard de classer les archives du manoir. Penry lui avait remis le manuscrit de l'*Épitomé* et la clef de la « nursery ». La presse fut aussitôt montée et les imprimeurs se mirent à l'œuvre avec une incroyable ardeur. En moins de huit jours, la composition de ce pamphlet de plus de 40 pages, la correction, œuvre de Penry qui vient constamment à cheval de Northampton, et le tirage des premières feuilles sont choses faites. Le travail a été si intense que l'ouvrier de Waldegrave tombe malade. Inquiet, Waldegrave demande au chapelain de Fawsley, Edward Sharpe, de venir voir son ouvrier. Sharpe est, on le comprend, fort surpris de découvrir une presse et des feuilles d'impression où il pensait ne trouver que des actes poussiéreux. Il rassura, semble-t-il, Waldegrave sur l'indisposition de son aide. Et, avant de quitter la « nursery », il s'empara de quelques-uns des feuillets dispersés.

Waldegrave continua seul l'impression. Penry songea à le soulager d'une partie au moins du brochage. Il se mit en rapport avec un relieur de Northampton, Sharpe, qui l'accompagna un jour jusqu'aux environs de Fawsley. Penry le pria d'attendre quelques instants et revint une heure plus tard avec un sac de toile bourré de livres, que Sharpe emporta. Le lendemain, Penry lui en envoyait un nouveau paquet. Sharpe paya à Penry tous ces exemplaires de l'*Épitomé*, les brocha, puis les vendit à son propre compte. Waldegrave brocha lui-même, ou avec l'aide de son ouvrier rétabli, les exemplaires qu'il tirait encore. Vers le 28 ou le 29 novembre, un certain Humfrey Newman, cordonnier de son métier, porta à Londres probablement, et en passant par Northampton, une nouvelle série de pamphlets.

Là-dessus, Penry reçut de Sir Richard l'ordre catégorique de cesser le travail et de quitter Fawsley avec ses imprimeurs. Son chapelain avait lu ce qu'il avait pris dans l'officine de Martin. Tout puritain qu'il fût, les facéties du « gentleman » le scandalisèrent. Il alla trouver son maître et lui fit remarquer combien cet écrit était grossier, combien surtout il était dangereux pour ceux qui avaient été complices de son impression. Sir Richard partagea l'indignation du chapelain. Et si la pensée du danger ne le troublait guère, le manque de franchise de Penry dut le vexer.

Penry, Waldegrave et son ouvrier quittèrent aussitôt Fawsley. Ils laissèrent la presse dans la « nursery ». Leur travail pouvait être considéré comme terminé. Plusieurs centaines d'exemplaires de l'*Épitomé* avaient été mis en circulation. Ils n'en demandaient pas davantage. Throckmorton n'avait rien de prêt ; la *Supplique au Parlement* de Penry pouvait attendre ; la presse n'était donc pas nécessaire pour le moment. Lorsqu'elle le serait de nouveau, on verrait à lui trouver un autre local ; jusque-là, elle ne risquait rien chez Sir Richard Knightley. Penry passa quelques semaines tranquilles chez son beau-père. Il y mit la dernière main à une réponse au *Godly Treatise* que Some avait publié en septembre. Il y commença un réquisitoire contre l'archevêque de Canterbury et la Haute Commission qui l'avaient, injustement selon lui, emprisonné en 1587. Quant à Waldegrave, on peut raisonnablement supposer qu'au lieu de retourner à Londres où il n'eût pas été en sécurité, il accepta l'hospitalité de quelqu'un des nombreux puritains de Northampton.

## CHAPITRE IV

### L'Épitomé du premier livre de la Défense de Bridges.

(Novembre 1588.)

Le *Savant Discours* et la *Défense* de Bridges (40). — L'épître préliminaire de l'*Épitomé* (40). — Changement de ton (41). — La doctrine puritaine et la défense épiscopale (42). — Analyse de l'*Épitomé* : Bridges malmené (44) ; débat sur la question de la discipline (45) ; digression sur Aylmer (45) ; retour au débat précédent (46).

En 1584, R. Waldegrave avait publié un mince volume qui, rapidement, obtenait un vif succès. L'auteur anonyme de ce *Savant Discours* décrivait avec clarté, mais d'une manière complète, l'organisation presbytérienne ou calviniste de l'Église. Il montrait que cette organisation ecclésiastique était seule autorisée par la Parole de Dieu et en demandait avec insistance l'adoption en Angleterre. Les évêques ne pouvaient laisser se propager de telles idées. A leur demande, John Bridges, doyen de Salisbury et polémiste plus ambitieux qu'intelligent, se chargea de répondre au *Savant Discours*. Après trois ans de labeur, il accoucha d'un énorme in-quarto. Un style diffus, prolix, souvent obscur, des subtilités de dialecticien malhabile où l'argumentation se perd, vouaient à l'oubli cette *Défense du Gouvernement de l'Église Anglicane*. Martin l'en préserva. Son *Épitomé* est un résumé critique du premier livre de la *Défense*, on prétend l'être. En réalité, il n'en étudie qu'une vingtaine de pages sur cent-trente.

\* \* \*

Dans une nouvelle épître en tête de son pamphlet, Martin décrit l'effet produit naguère par son entrée en scène. Il se moque des évêques qui le recherchent en vain ; il note avec satisfaction qu'on l'accueille partout avec faveur, et même à la cour ; il raille gentiment ses bons frères les puritains que ses plaisan-

teries ont scandalisés. Dans ces quatre pages, nous le retrouvons tout entier : familier jusqu'à l'impudence, spirituel, goguenard, ironique, emporté, brutal, sérieux avec comme une ombre fugitive de mélancolie lorsqu'il reproche ou menace, puis de nouveau aimable, souriant, bon enfant ; mais sa colère qui naguère se répandait en grossières invectives s'est atténuée ; il semble préférer la raillerie douce à l'amertume du sarcasme, la caresse perfide de l'ironie au rire populaicier.

Une modification de même nature est bien plus sensible encore dans le pamphlet lui-même ; sensible certes, mais comme inexplicable au premier abord. Martin a-t-il vraiment changé ? Il n'a rien perdu de son insolence désinvolte, de son assurance, de son audace. Son habileté à dramatiser son discours, à le couper en scènes aux interlocuteurs changeants, à varier son ton n'a pas diminué ; il abonde toujours en mots drôles ; la raillerie, l'ironie continuent à jaillir en lui comme d'une source inépuisable. Il vous conte encore à l'occasion d'amusantes et curieuses petites anecdotes. Le moment venu, son indignation éclate avec la même ferveur, la même conviction. Mais voici : l'insulte copieuse lui est devenue étrangère. On chercherait en vain dans *l'Épitomé* une de ces kyrielles de mots malsonnants dont il y a plus d'un exemple dans *l'Épître*. La grossièreté, le rire aux éclats vulgaires ont aussi disparu. Par contre, certains aspects de son talent qu'il avait laissé deviner seulement, s'imposent ici. On le découvre ironiste consommé, dialecticien délié, humoriste de bonne compagnie. Bref, Martin est devenu un gentilhomme. Devenu ? Non... Il a bien plutôt repris son vrai caractère. Son dévergondage, son manque de tenue dans *l'Épître* donnent parfois l'impression passagère de ne pas être tout à fait sincères. Une fausse note, dirait-on, s'y entend ici et là. L'idée vous effleure alors qu'on est en présence d'un esprit fin, sinon raffiné, qui joue, par calcul et par plaisir, à l'homme du peuple, en affecte la voix et les gestes et réussit néanmoins à vous persuader de son sérieux. Et c'est ce sérieux même qui vous empêche de croire à la pose. Mais, moins bruyant, moins abandonné, *l'Épitomé* paraît plus constamment naturel. Un homme du monde à qui le respect

des conventions sociales n'a pas enlevé son tempérament prime-sautier, son abondante vitalité feindra avec succès l'homme plus près de la nature. L'homme du peuple ne pourra jamais sans ridicule imiter le courtisan. Martin, si sérieux fût-il, prenait bien dans son premier pamphlet une attitude calculée : il posait au manant. Avec son second, il retrouve son vrai caractère.

Ce n'est pas sans raison. En entrant en campagne, il avait voulu forcer l'attention des indifférents. Étonner et scandaliser, tout en portant un coup direct à l'autorité épiscopale : tels avaient été ses moyens. Ils lui ont réussi. Chacun maintenant, du haut au bas de l'échelle sociale, prête l'oreille, attend ce qu'il va dire avec une curiosité impatiente. Martin se sent sûr de ses auditeurs. Il peut aborder devant eux le problème qui lui tient à cœur, défendre la solution pour laquelle il risque, en somme, sa vie. Il sait qu'on l'écouterà, pourvu toutefois qu'il n'ennuie pas, qu'il soit clair, bref et spirituel. Plus n'est besoin de recourir à la farce, à la grossièreté, à la violence. Leur emploi du reste ferait tort à la cause. On crierait au blasphème, au sacrilège. Il peut, sans regret, abandonner sa pose. Dans l'*Epître*, la question essentielle était juste indiquée ; par tactique, Martin en éludait la discussion. Par tactique encore, il la discute dans l'*Epitomé*. Continuer à dauber sur la Hiérarchie sans avoir démontré irréfutablement son bon droit ne serait pas de bonne politique. La démonstration au contraire justifiera tout effort ultérieur de discréditer les évêques.

\* \* \*

L'Eglise, prétendent les puritains, a reçu de Dieu par l'intermédiaire des apôtres une organisation précise et définitive : les pasteurs prêchent et, avec l'aide des anciens, dirigent et surveillent l'assemblée des fidèles ; les docteurs enseignent ; les diacres administrent les fonds de la communauté et s'occupent des pauvres. Cette organisation ne saurait être modifiée en quoi que ce soit sans désobéir aux injonctions précises du Seigneur.

C'est sous l'inspiration directe de Calvin que les puritains



étaient arrivés à cette conviction-là. Pour eux, comme pour lui, la Bible est littéralement la Parole de Dieu. Dieu y donne à l'homme une règle de vie. Si Ses instructions ne concernent pas tous les détails de la vie, c'est qu'Il s'est borné à régler l'essentiel, ce que Lui-même tient pour essentiel. Si donc la Bible contient des indications sur l'organisation de l'Église, ce sera la preuve suffisante que Dieu considère cette organisation comme essentielle et ne veut pas la laisser aux caprices des hommes. Or, les Actes des Apôtres et les Épîtres apostoliques contiennent de semblables indications. Les chrétiens ont donc le devoir impérieux de les suivre à la lettre, de ne s'en écarter en rien.

Les puritains déduisaient leur système de passages du Nouveau Testament qui, pour un esprit non prévenu, laissent dans le vague certains points de l'organisation des communautés chrétiennes primitives ; quelles étaient, par exemple, les attributions précises de l'épiscopus ? Mais ces difficultés ne les arrêtaient pas. Ils ne les voyaient même pas. Inconsciemment, ils les résolvaient dans le sens de leurs tendances populaires. Ils lisaient la Bible avec leurs yeux de démocrates impatientes de l'autocratie épiscopale, assoiffés de « self-government ». Et ils n'avaient pas le moindre doute que ce qu'ils y croyaient trouver n'y fût vraiment. Aussi est-ce avec la plus parfaite assurance d'exécuter la volonté de Dieu qu'ils attaquaient le système épiscopal : puisque la Bible ne prévoit pas d'« office » supérieur à celui du pasteur, les évêques existent en dépit des intentions divines expresses ; puisqu'elle met l'autorité religieuse en garde contre l'exercice du pouvoir civil, les évêques désobéissent journallement aux ordres divins.

A cela les partisans de l'épiscopat répondaient : rien ne prouve que l'organisation de l'Église ait été fixée une fois pour toutes ; il semble, au contraire, parfaitement légitime d'admettre qu'elle puisse être modifiée suivant les circonstances, adaptée aux nécessités du moment ; du reste, même s'il était certain que l'Église doit toujours être organisée sur le modèle institué par les apôtres, on ne pourrait affirmer que les évêques n'ont pas droit à l'existence ; Paul n'a-t-il pas fait de Tite

l'évêque, voire l'archevêque, de la Crète ? Ce sont ces arguments-là que Bridges avait développés dans les quelque vingt pages de sa *Défense* auxquelles Martin, par l'*Epitomé*, entend répondre en théologien et en logicien, mais en théologien qui n'endort pas, en logicien qui ne fatigue pas. Tâche difficile, et qu'il n'accomplit pas partout avec le même succès. Tout bien considéré, il ne s'en tire pas moins à son honneur. Par quels moyens ?

\* \* \*

Le volume entier de M. le Doyen contient seize livres, plus une vaste Préface et une Epître au lecteur. L'Epître et la Préface ne comptent pas plus de huit feuilles, et guère moins de sept. Vous pouvez voir ici un exemple de la facilité avec laquelle on salit du papier, quand on a le don d'écrire. L'ouvrage complet (brièvement condensé en un livre portatif, si toutefois votre cheval est solide, de cent soixante et douze feuilles de bon papier) est une réfutation...

C'est dans cette veine irrévérencieuse d'ingénieuse et fertile invention comique, d'ironie ingénue, d'humour tempéré que s'ouvre l'*Epitomé*. Martin s'amuse un instant du gros volume ; il en raconte l'origine en pince-sans-rire si maître de lui qu'on a peine à ne pas le croire sérieux ; il feint d'en admirer le style, pour, aussitôt, le mieux débîner :

Il n'y a pas dans ce livre trois périodes entières qui ne soient ornées d'un fort beau et très visible solécisme. Oh ! très excellente éloquence, éloquence insurpassable ! Il parle de tout si à propos que jamais il n'aborde la matière traitée. Don rare pour un savant écrivain !

Puis il malmène l'infortuné défenseur des évêques lui-même, l'accuse sans retenue de n'avoir écrit son pitoyable in-quarto que pour parvenir à coup sûr au siège épiscopal, l'accable de son mépris, et passe ainsi en peu d'instants par trois ou quatre humeurs différentes.

La gaité n'est plus de mise dans les pages suivantes. Martin y expose le point de vue puritain dans la question de l'organisation ecclésiastique. Il le fait avec rapidité, lucidité, précision et rigueur logique, mais sans un sourire, sans un éclat de voix. C'est tout juste s'il se permet un ricanement discret à la pensée que Bridges croit en savoir plus long que saint Paul.

Il a d'abord amusé son lecteur pour lui donner envie de lire le pamphlet jusqu'au bout ; il le met maintenant à même de comprendre la discussion dans laquelle il va se lancer. Il l'a rendu désireux et capable de la suivre<sup>1</sup>.

Voici comment Martin mène le débat : il présente d'abord l'argumentation de son adversaire. C'est parfois une simple et honnête citation. C'est plus souvent un résumé où la pensée de Bridges est dénaturée sans vergogne ; il y manque une prémisses, tout un syllogisme et le pauvre docteur paraît raisonner en ignorant ou en imbécile, alors que sa vraie pensée n'avait rien d'absurde, autant du moins que ses longues phrases obscures permettent de le discerner. Cela fait, Martin feint de se mettre du côté des anglicans. Il félicite le doyen des excellents arguments qu'il a découverts. Il le met en avant, l'excite à la lutte. Il se constitue son impresario avec une bonhomie perfide, un respect moqueur. Puis, sans avertissement, le voilà qui reprend place à côté de ses vrais frères et qui, pendant une minute ou deux, arrose son soi-disant protégé de brocards et de sarcasmes. Mais bien vite il retourne à la place qu'il s'est choisie défendre son gros et gras docteur contre ces insolents puritains qui veulent le forcer à penser logiquement, lui qui en est incapable et qui, du reste, s'y refuse obstinément. Et Martin de démontrer à grand renfort de logique formelle que de toutes les formes de raisonnements son ami ne connaît que le paralogisme. Alertes, déliées, rapides, agrémentées de ces attitudes variées du champion puritain, des protestations éplorées de son adversaire, débitée sur le ton d'une conversation familière, toute cette discussion n'en est pas moins fatigante par sa subtilité, son vocabulaire parfois trop technique et une trop grande uniformité dans sa marche. Une diversion était nécessaire. Elle vient à point nommé.

Bien des années auparavant, en 1559, John Aylmer, qui n'était pas encore revenu de l'exil et était loin de songer à briguer de hautes dignités ecclésiastiques, avait publié à Stras-

<sup>1</sup> Il y a donc dans l'*Épitomé* : 1<sup>o</sup> une amusante entrée en matière, 2<sup>o</sup> un exposé sérieux des idées puritaines, 3<sup>o</sup> une discussion de ces idées entre Bridges et les Puritains, qu'intrompt une digression sur Aylmer.

bourg une réponse au fameux pamphlet de Knox contre le gouvernement de l'État par une femme. Il s'y constituait le champion de la jeune reine d'Angleterre dont il ne s'attira pourtant pas la faveur. Son ouvrage, en effet, écrit sous l'inspiration des réformateurs suisses, exprimait fortement la plupart des idées que les puritains allaient défendre. Il contenait en particulier une série d'attaques acerbes contre les évêques anglais et contre l'épiscopat en général. Depuis lors, soit que ses convictions eussent changé, soit que, comme l'affirme Martin, son ambition eût fait taire sa conscience, Aylmer s'était complètement rallié à l'Église établie et était devenu la main droite de Whitgift dans la lutte contre les non-conformistes. Martin a donc beau jeu à l'accuser d'hypocrisie. Il cite ses pages les plus éloquentes et fait méchamment ressortir la contradiction entre ses déclarations convaincues de puritanisme intégral et sa vie publique. Il semble ressentir pour le puissant évêque de Londres une haine féroce. Ni le calme, ni l'ironie ne lui sont possibles quand il a affaire à cet ennemi-là. Toute sa dureté, toute sa violence lui reviennent aussitôt.

Semblable à une bête brute, furieuse et insensée, sans crainte du danger, sans voir plus loin que votre nez, vous n'épargnez personne. Vous déchirez des dents et des ongles. Vous criez : A bas tous ceux qui suivent l'Évangile ! Saisissez-les ! Fourrez-les en prison !... Peu vous importe, pourvu que vous puissiez vous faire passer (sans l'être en réalité) pour le sujet obéissant de la reine, que vous désobéissiez à Dieu et le trahissiez, Lui et le royaume !

Mais la bonhomie reprend ses droits sitôt que Martin revient à son sujet :

Hélas ! Hélas ! Frère Bridges, tout ce temps je vous ai oublié ! Mon frère Londres et moi-même étions si occupés que nous ne pensions guère à vous. Que ne me rappelez-vous que vous m'attendiez ? Tant pis ! nous dépêcherons votre affaire d'autant plus vite. Vous verrez que je n'en serai que plus aimable envers vous. Voyons donc comment vous venez à bout de ces puritains...

La discussion n'a pas changé d'objet. Il s'agit toujours de l'organisation de l'Église. Mais avant l'intermède sur l'hypocrisie d'Aylmer, on admettait de part et d'autre que Dieu avait

bel et bien doté l'Église primitive d'une organisation précise et complète et l'on discutait de la nature de cette organisation, de la nécessité à la garder intacte. Maintenant Bridges prétend ne trouver nulle part la preuve que Dieu ait donné à Son Église un gouvernement plutôt qu'un autre. C'est dans cette dernière partie de l'*Épitomé* que Martin déploie toutes les ressources de son esprit et égale, en certaines de ses pages, les pamphlétaires les plus célèbres. Il fait invinciblement songer à Pascal, aussi bien par son habileté à manier le dialogue et à laisser à son adversaire le soin de se trahir lui-même, que par la souplesse de son ironie qui passe par tous les tons : le sérieux, le grave, le moqueur, l'aimable, le pétillant, le méchant, le compatissant, le détaché, le véhément. L'ironie, l'humour sont malheureusement intraduisibles. Une citation, pâle reflet, image déformée d'une flamme ondoyante aux riches couleurs, ferait ici trop grand tort au satiriste puritain. Non sans regret, nous devons nous contenter de renvoyer le curieux au pamphlet lui-même.

Enfin, accumulant en guise de conclusion les preuves irréfutables de l'ignorance de « John O'Sarum », Martin prend congé de son « doux Docteur » sur un errata malicieux et venimeux.

## CHAPITRE V

### La réponse épiscopale à Martin Marprelate.

(Décembre 1588 à février 1589.)

Le silence de Martin (48). — Activité de la police épiscopale (49). — Thomas Cooper, évêque de Winchester (50). — *L'Avertissement au Peuple d'Angleterre* (52). — Son effet (54). — Changement de tactique (55). — Richard Bancroft et son *Sermon* du 9 février (56). — La proclamation royale du 13 février et la déposition de Tomkins (58).

Après la publication de l'*Epitomé*, à la fin de novembre, Martin Marprelate resta silencieux pendant près de trois mois. Sir Richard Knightley avait formellement défendu à Penry et Waldegrave de plus rien imprimer à Fawsley. Il fallait trouver un nouveau, un quatrième local pour la presse secrète, avant de pouvoir l'utiliser derechef. Et ces recherches prenaient du temps. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, ce n'est pas avant les derniers jours de janvier que Waldegrave fut réinstallé et put se remettre au travail. Son premier ouvrage, du reste, fut la composition et l'impression partielle du pamphlet que Penry avait écrit à la fin de l'été et au commencement de l'automne précédents, une nouvelle *Supplique au Parlement* en faveur du Pays de Galles, semblable à celle qui, au printemps 1587, l'avait conduit à la prison. C'est sous prétexte de publier cette *Supplique* qu'il avait obtenu de Sir Richard l'autorisation d'établir l'imprimerie clandestine à Fawsley.

Mais le silence de Martin s'explique surtout par la conjecture que pour l'instant il n'avait rien de nouveau à dire. Un plan de campagne avait bien été élaboré ; il prévoyait, comme nous l'avons vu, trois phases distinctes : une attaque bruyante, une discussion sérieuse, de nouvelles attaques destinées à ruiner définitivement le crédit des évêques. Les deux premières phases étaient maintenant passées. La troisième se révélait sans doute

beaucoup moins aisée qu'il n'avait paru à distance. Dans l'*Épître* et dans l'*Épitomé*, Martin avait multiplié les promesses de pamphlets à venir ; il en donnait déjà les titres et, pour certains tout au moins, en indiquait en gros la matière. Quand il en vint à l'exécution de tous ces beaux projets, il crut sans doute qu'il ne pourrait pas trouver de nouveaux arguments contre l'épiscopat ; sa provision de cancanes et d'anecdotes était épuisée. Il décida donc sagement d'attendre. Ses adversaires lui répondraient sans doute et leurs réponses lui seraient l'occasion et lui fourniraient la substance de nouveaux écrits. Il ne se trompait pas.

\* \* \*

En effet, pendant ce long silence de leur redoutable ennemi, les évêques ne restèrent point inactifs. L'enquête de Kingston n'avait donné aucun résultat. Aucun des témoins interrogés n'avait prononcé le nom de Waldegrave. Les experts de la corporation des « Stationers » avaient en vain essayé d'identifier les caractères gothiques des pamphlets de Martin. Les soupçons ne s'en portèrent pas moins sur l'imprimeur puritain dont les instruments de travail avaient été détruits quelques mois auparavant. En pleine nuit, la police fit irruption dans sa maison, au grand effroi de sa femme et de ses enfants ; Waldegrave venait de partir pour Fawsley ; furieux de ne plus le trouver, les poursuivants<sup>1</sup> saccagèrent son atelier, s'emparèrent de tous les livres qui y étaient encore et les vendirent pour rien aux rares passants qu'à cette heure tardive ils rencontrèrent dans les rues.

Le 6 décembre, l'archevêque fit comparaître devant lui, au palais de Lambeth, son vieil ennemi, le ministre Giles Wiggington, chez qui la police avait perquisitionné et découvert des exemplaires de l'*Épître* et de l'*Épitomé*. Wiggington était l'un de ces rares puritains qui ne pensaient pas que le rire pût faire tort à la religion. Whitgift le connaissait de longue date ; il le craignait et le détestait pour son esprit frondeur et malicieux, sa langue aiguisée et ses répliques mordantes ; il l'avait fait

<sup>1</sup> Les documents appellent *pursuivants* tous les officiers de police.

emprisonner plus d'une fois. Il lui demanda s'il connaissait Martin. Wiggington, qui avait sans doute rencontré Penry chez Mrs. Crane dont il était fréquemment l'hôte, était peut-être au courant. Mais il refusa catégoriquement de répondre. Il affirma simplement que lui-même n'était pas l'auteur des pamphlets incriminés, ajoutant qu'il les approuvait fort et qu'il ne doutait pas que Dieu ne bénît cette entreprise-là et toutes les entreprises semblables. Ces paroles courageuses et imprudentes lui firent réintégrer la prison.

Whitgift n'ignorait pas qu'à la cour même, Martin avait beaucoup de lecteurs. Mais il ne paraît pas avoir cherché à se rendre compte comment les courtisans se procuraient leurs exemplaires. Il n'interrogeait que des bourgeois et des gens du peuple, sans aucun succès d'ailleurs. Le 1<sup>er</sup> janvier, ce fut au tour d'Henry Barrowe, l'un des chefs des non-conformistes séparatistes. Ses réponses ne contribuèrent en rien à dissiper le mystère dont Martin s'était enveloppé.

Un peu plus tard, la police crut avoir trouvé une nouvelle piste menant à la presse secrète. On la suivit pendant deux jours sans aboutir. Au courant de janvier, les poursuivants étendirent leurs opérations jusqu'à la contrée de Northampton. Un certain Richard Walton y vint perquisitionner et enquêter avec zèle. Il était muni d'un mandat signé entre autres de l'archevêque et avait le droit de se faire aider dans ses recherches par les magistrats locaux. Le 29, il vint visiter le cabinet que Penry s'était installé chez son beau-père et s'empara d'un certain nombre de livres et de manuscrits ; c'est alors que disparut la réponse au *Godly Treatise* de septembre 1588. Walton voulut même forcer le maire de Northampton à arrêter le jeune puritain. Mais cet honorable magistrat se contenta d'avertir Penry qu'il eût à se tenir sur ses gardes.

\* \* \*

Dans leur colloque au début de novembre, l'archevêque et les trois évêques de Londres, Lincoln et Winchester avaient décidé non seulement de poursuivre leur nouvel adversaire, mais de répondre à ses accusations plus ou moins calomnieuses.



Thomas Cooper, évêque de Winchester, avait alors sous presse un *Avertissement au Peuple d'Angleterre*; il s'était efforcé d'y réfuter, d'une manière plus concise que Bridges, mais, somme toute, en usant d'arguments analogues, les théories puritaines d'organisation ecclésiastique. A la demande de ses collègues, il en fit suspendre l'impression et remania son ouvrage; il supprima, semble-t-il, un certain nombre de feuilles à partir de la page 40 et les remplaça par les réponses officielles des évêques à Martin. Ainsi partiellement transformé, l'*Avertissement* parut vers le milieu de janvier.

Ce n'est pas seulement parce que Cooper avait un traité contre les puritains tout prêt que ses collègues le chargèrent de répondre à Martin. Cooper était l'un des plus âgés des dix-huit évêques en charge en 1588. Né aux environs de 1517, il avait plus de soixante-dix ans. Sa vie, tout entière consacrée au travail, était sans tache. Son savoir étendu le faisait estimer même de la reine. Son grand âge, son caractère éminemment vénérable imposeraient, sans doute, au public, donneraient du poids à la réponse épiscopale. Contre lui, Martin n'avait prononcé aucune accusation. Il s'était contenté de rire en passant de son grand dictionnaire latin qui n'est qu'une adaptation du *Thesaurus* de Robert Estienne. Sans doute, il lui avait reproché son emportement, son humeur souvent méchante; il lui avait donné un rôle légèrement ridicule dans le récit de la première entrevue de Penry avec la Haute Commission. Mais quand on songe à la manière dont Martin fustige les onze autres évêques dont il parle dans l'*Épître*, on comprend que Cooper ait été considéré comme le mieux placé pour répondre.

Thomas Cooper ne mit pas son nom en tête de l'*Avertissement*. Il se contenta de signer de ses initiales, T. C., l'épître au lecteur. Or, le plus grand théologien du puritanisme naissant, Thomas Cartwright, signait aussi T. C. la plupart de ses nombreuses publications. Sous ces mêmes initiales, il avait en 1572 publié, lui aussi, un *Avertissement*. Le vieil évêque s'avisa sans doute de cette ruse innocente pour piquer la curiosité du public et mystifier un instant ses adversaires. L'équivoque, du reste, ne pouvait durer et ne dura pas.

\* \* \*

Les évêques, de par leurs fonctions, sont les ministres de Dieu. Ils peuvent ne pas valoir les apôtres. C'est à eux néanmoins que l'Angleterre doit son retour à la Vérité. Ils ont donc droit à toute notre reconnaissance. Et pourtant on les calomnie, on médit d'eux. Qu'on ne s'en étonne point ! Les ministres du Seigneur ont toujours été calomniés. On a toujours médit de ceux qui occupent des postes élevés. Les puritains leur reprochent de ne pas pratiquer eux-mêmes la morale qu'ils prêchent. Mais, quelle que soit leur vie, Dieu parle par leur bouche. Contentons-nous de L'écouter. En enfants respectueux, cessons de critiquer ceux qui sont nos pères spirituels. S'ils errent, ce n'est pas à nous, c'est à l'Etat de les juger. Puis, n'oublions pas qu'ils sont des hommes et sachons leur pardonner leurs fautes vénielles. On nous défie de leur trouver une raison d'être dans les Ecritures. Qu'importe ? L'organisation de l'Eglise n'est pas affaire de foi.

Timide, conciliant, Cooper semble donc admettre dans cet exorde que les critiques puritaines ne sont pas sans fondement ; il accorde à ses adversaires que l'épiscopat n'est pas voulu de Dieu. La même modération, le même désir de ne pas envenimer la querelle inspirent ses réponses à Martin. Il prend successivement la parole au nom de chacun des prélats les plus malmenés dans l'*Epître* : l'archevêque, l'évêque de Londres, les évêques de Rochester et de Lincoln. Puis il ajoute quelques graves sentences de défense personnelle. Il ne paraît pas être l'auteur responsable des apologies de ses collègues. Son seul rôle a été, probablement, de rédiger les notes ou les explications orales que chacun d'eux lui avait fournies. Les accusations de Martin sont passées en revue dans l'ordre même où le lecteur les rencontre dans l'*Epître*. Cooper répond à chaque point sans aigreur ni indignation. Il s'efforce de rétablir les faits ; avec candeur et naïveté, il donne tous les éclaircissements qu'il juge utiles. Il fait sourire par son insistance maladroite à remettre au point les racontars qui fleurissent le plus la calomnie et ne méritaient que le silence du dédain. Le sens de l'humour lui manque à un degré incroyable et la lourdeur de ses périodes,

la confusion de ses explications rendent plus drôles encore les bons mots de Martin, plus amusantes et plus vivantes les anecdotes de l'*Épître*.

Mais ces réponses à Martin n'ont rien à voir avec l'argument même de l'*Avertissement* qui reprend et se poursuit après elles comme si rien n'était venu l'interrompre.

L'organisation hiérarchique de l'Église n'est pas d'institution divine. Pourquoi donc les évêques, au lieu de chercher à la remplacer par l'idéal puritain, s'en sont-ils constitués les défenseurs ? C'est que, tout d'abord, il ne leur appartient pas d'y rien changer. Ils n'en sont point les auteurs. Elle est l'œuvre du souverain conseillé par les hommes les plus sages du royaume. C'est ensuite qu'ils ne voient aucune raison pour ne pas laisser à l'Église d'Angleterre l'organisation qui lui agréait. Les Écritures n'imposent aucun système de préférence à un autre ; elles confèrent donc tacitement aux chrétiens le droit de s'organiser à leur guise. Les protestants du continent ont usé de ce droit sans hésitations. Les divergences qui séparent les luthériens des calvinistes en sont la preuve. Pourquoi refuser ce même droit à l'Église d'Angleterre ? Du reste, l'adoption du presbytérianisme se heurterait à des difficultés pratiques insurmontables. Comment trouver dans chaque paroisse les hommes capables de remplir les fonctions de pasteurs, docteurs, anciens et diacres ? Où surtout se procurerait-on le nombre nécessaire de ministres à qui on pourrait confier la conduite d'un troupeau ? Admettons cette organisation nouvelle réalisée : comment garantirait-on à l'assemblée des fidèles son indépendance ? Ne sera-t-elle pas le jouet des intrigants, des ambitieux ? Comment pourra-t-elle, en véritable connaissance de cause, se donner un pasteur qui lui convienne ? Qui la préservera des discordes et des querelles intestines ? Qui maintiendra, entre les paroisses ainsi isolées, une réelle unité de doctrine, de rituel et empêchera la naissance spontanée d'une multitude de sectes ? Mais surtout l'abandon de l'épiscopat ébranlerait les fondements mêmes de l'État. D'innombrables lois devraient être abrogées. Un des trois États du royaume tomberait. La démocratie enfin s'installerait victo-

rieuse dans l'Église d'où elle partirait sans tarder à la conquête de la monarchie.

Les puritains, depuis longtemps, accusaient les évêques de s'enrichir aux dépens de l'Église et de leurs ouailles, de tolérer la corruption des cours ecclésiastiques, de favoriser l'ignorance et l'inconduite du bas clergé, de ne songer qu'à leur bien-être. Ils auraient voulu que le souverain privé de leurs domaines et de leurs revenus ces tristes serviteurs et ne leur allouât plus que de maigres pensions. Cooper consacre tout le reste de son ouvrage, soit plus de la moitié, à démontrer le mal-fondé de ces imputations et le droit des prélats à leur fortune. Cette dernière partie de l'*Avertissement* ne touche donc pas à la question de l'existence de la Hiérarchie. Martin, dans sa réplique à l'évêque de Winchester, la négligea. Elle est en dehors de la controverse dont nous traçons l'histoire.

\* \* \*

L'*Avertissement* eut un succès rapide. Le titre l'annonçait comme une réponse à « Martin le libelliste ». Personne ne pouvait s'y méprendre : la réponse était officielle et son auteur était lui-même un évêque. Aussi chacun était-il curieux de voir comment les prélats se défendaient. Pour satisfaire la demande, l'imprimeur dut publier en hâte une deuxième, puis, un peu plus tard et avec un plus grand soin, une troisième édition.

Mais Cooper et ses collaborateurs n'en furent pas moins déçus. Ils avaient compté ruiner le prestige de leur ennemi, et démontrer aussi bien le caractère mensonger de ses accusations que la vanité de ses raisons. Ils échouaient : au lieu de diminuer le prestige de Martin, ils l'avaient accru ; personne ne paraissait disposé à admettre leurs explications ; on semblait s'accorder à trouver les arguments puritains en faveur du presbytère plus solides que les leurs en faveur de l'épiscopat. Et c'était leur faute. Ils avaient manqué d'habileté. Ils avaient trop attendu du bon sens du public, au lieu de parler à ses préjugés. Qui en effet aurait encore pu traiter Martin de quantité négligeable ? Les évêques ne l'honoraient-ils pas d'une réponse ? Ne le proclamaient-ils pas le plus dangereux de leurs

adversaires ? Ne reconnaissaient-ils pas l'étendue de son influence ? Ceux qui ne l'avaient pas encore lu s'empressèrent de se procurer ses pamphlets. Martin avait lancé ses accusations avec malice et légèreté. La moindre de ses allusions, la moindre de ses anecdotes frappait. L'impression vive qu'elles faisaient ne pouvait se dissiper à la lecture des explications épiscopales ; elle se renforçait bien plutôt. Martin soutenait que Dieu ne sanctionne pas l'organisation hiérarchique de l'Église, tandis qu'Il en sanctionne l'organisation presbytérienne. Et dans son second pamphlet il s'était fait fort de le démontrer, Bible en main. Il n'y avait qu'une manière de lui répondre victorieusement : il fallait affirmer que Dieu sanctionne l'organisation hiérarchique de l'Église et qu'Il n'en sanctionne pas l'organisation presbytérienne, et le démontrer, si possible, à coup de textes bibliques. Seul cet argument pouvait porter sur la foule pour qui la Bible était l'autorité suprême.

Au lieu de cela, Cooper avait admis que les évêques n'étaient point d'institution divine, sans se rendre compte que cette admission les condamnait irrémédiablement aux yeux de tous les Anglais religieux qui entendaient les puritains enthousiastes réclamer jour après jour l'organisation dont Dieu lui-même, disaient-ils, avaient doté Son Église. Il les avait défendus en usant d'arguments excellents, pétris de bon sens, pleins de perspicacité, inspirés par une juste appréciation des nécessités matérielles. Mais il négligeait de répondre directement à la seule question posée avec insistance par tous ceux dans le grand public que la controverse intéressait : quelle est en cette matière la volonté du Seigneur ? Son argumentation tout entière, et là surtout où un cerveau moderne la juge raisonnable et solide, portait à faux. Martin restait sans réponse, triomphant et se riant des évêques, de leur police et de leur pamphlet. C'est la constatation que Whitgift et ses collègues durent faire vers la fin de janvier.

Il ne semble pas qu'ils y arrivèrent d'eux-mêmes. Ce fut probablement l'esprit lucide et aigu de Richard Bancroft, le futur successeur de Whitgift au trône archiépiscopal, qui leur fit voir clairement la situation. Bancroft n'avait encore que

quarante-quatre ans. Mais son intelligence et son peu d'amitié pour les puritains avaient déjà attiré sur lui l'attention, l'estime de ses supérieurs. Il était alors membre de la Haute Commission, trésorier de Saint-Paul, chanoine de Westminster et chapelain du Lord Chancelier, Sir Christopher Hatton. Il donna le conseil de changer de tactique à l'égard de Martin et de retourner contre lui ses propres arguments. Il fallait renoncer à rien concéder aux puritains, proclamer le droit divin des évêques et en trouver les preuves dans les Écritures. Le sermon que, le 9 février, il prononça à la Croix de Saint-Paul, à l'ombre de la grande cathédrale disparue, marque nettement cette nouvelle attitude de l'Église établie vis-à-vis de ses détracteurs. Martin rendait à l'anglicanisme un grand service : il l'obligeait à prendre conscience de lui-même.

\* \* \*

Cooper avait eu quelques paroles sévères pour son adversaire. Il lui avait reproché en particulier de partir en guerre à un moment où « la marine formidable des Espagnols est à peine hors de vue, où le son terrible de leurs canons retentit encore, dirait-on, à nos oreilles ». Mais, dans le désir évident de ne pas tomber dans le même travers que lui, et de se concilier la sympathie des modérés, il s'était abstenu de toute expression violente.

Bancroft n'est plus retenu par les mêmes scrupules. Dès les premières pages, il refuse de discuter avec Martin. Supérieur et méprisant, il l'écrase sous des citations patristiques habilement choisies qui lui permettent de le traiter sans ménagement, de l'insulter, sans se commettre lui-même à des paroles grossières. Dans la suite de son sermon, où le nom de Martin revient sans cesse, c'est chaque fois avec une nuance de dédain qu'il le prononce. Il ne se montre nullement effrayé des attaques que subit l'Église. Son ton rassuré contraste avec le ton tremblant, effrayé de l'*Avertissement*.

« Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils viennent de Dieu ; car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. » Sur ce texte, qui mettait audacieusement tout le mouvement puritain du côté

de Satan, Bancroft fit un sermon en trois points, suivant la coutume. Innombrables sont les faux prophètes. Sont tels, par exemple, tous ceux qui demandent le remplacement de la Hiérarchie par le presbytère. Leurs opinions sont de pures hérésies. Ils interprètent les Écritures à leur fantaisie. L'organisation des Églises apostoliques était entièrement différente de ce qu'ils s'imaginent. Ce n'est point, du reste, l'amour de Dieu qui les pousse, mais bien leur présomption, leur ambition désordonnée, leur égoïsme et leur désir de s'appropriier les biens des évêques. Bancroft, volontairement sans doute, ignore tout ce que le puritanisme naissant contenait de noble : son ardent désir de se conformer aux ordres divins, quoi qu'il en coûtât, son humilité, non sans doute vis-à-vis des hommes, mais vis-à-vis de son Dieu, son esprit de renonciation au monde. Cooper, lui, avait au contraire reconnu à ses adversaires leur désir de perfection et de pureté, leur zèle, leur désintéressement. Bancroft semble déterminé à prendre sur tous les points le contrepied de son prédécesseur.

Comment discerner les faux des vrais prophètes ? En se laissant guider par l'Écriture, « pierre de touche de la vérité ». Mais chacun ne peut avoir le droit de discuter éternellement le sens à donner à certains textes bibliques. C'est affaire aux synodes d'établir l'interprétation la meilleure. Sans le dire expressément, Bancroft fait clairement entendre ici que l'interprétation hiérarchique des textes concernant l'« *episcopos* » est la seule que l'on puisse admettre, car c'est celle qu'officiellement admet l'Église établie.

Tous ceux donc qui s'insurgent contre l'ordre institué sont de faux prophètes. Il ne faut point les suivre. Il ne faut point prêter l'oreille aux vaines réclamations des puritains, de très jeunes gens pour la plupart, qui, « si vous les fâchez, jurent en savoir davantage que tous les anciens Pères ». Ils errent en toutes leurs opinions. Et nulle part autant que dans la question du gouvernement de l'Église. Car les évêques sont de droit divin les chefs de l'Église depuis le temps des apôtres.

Bancroft affirme plus qu'il ne prouve ; même amplifié comme il le fut en vue de la publication, son sermon reste un

sermon et ne devient point une discussion théologique. Il est écrit avec clarté. Une grande fermeté, une assurance d'autoritaire, une conviction qui se connaît toute et ignore les tempéraments ou les concessions, l'animent de l'exorde à la péroraison. Il ne pouvait manquer d'avoir une réelle influence. Les puritains indignés de la façon cavalière et toute nouvelle dont Bancroft les traitait lui répondirent sans tarder. Certains hommes d'État ne virent pas sans inquiétude l'épiscopat se soustraire ainsi à l'autorité du magistrat civil et prétendre ne relever que de Dieu seul. L'idée lancée par le futur archevêque n'en fit pas moins son chemin et, si Martin fait pressentir le Long Parlement, Bancroft est le père intellectuel de Laud.

\* \* \*

Le jeudi qui suivit le sermon de Bancroft à la Croix de Saint-Paul, une proclamation royale fut publiée. Elle visait Martin ; sans le nommer, il est vrai. Sa Majesté, considérant que certaines personnes ont publié secrètement des livres séditieux contre la prérogative royale et l'épiscopat, déclare ne point vouloir souffrir de pareilles entreprises, ordonne de saisir les exemplaires qu'on trouvera, interdit la publication de nouveaux pamphlets et invite tous ceux qui sauraient quelque chose des auteurs et imprimeurs coupables à le dire, sans crainte d'être en aucune façon molestés.

Deux jours plus tard, Nicholas Tomkins, le domestique de Mrs. Crane, dans la maison de campagne de qui l'*Épître* avait été imprimée, comparut à Lambeth et fut interrogé par le Dr Cosin. La police avait enfin suivi la presse secrète jusqu'à Molesey. De Tomkins, elle apprit à la suite de quelles circonstances ce village était devenu pour un temps la résidence de l'imprimerie illicite. Mais elle n'en tira aucune information qui pût la guider dans ses recherches actuelles.

Moins de quinze jours plus tard, Martin Marprelate rompait son silence de trois mois et, dans son double caractère de satiriste et de réformateur, reprenait contact avec le public. Il jetait en une seule page un nouveau défi aux évêques, au gouvernement, aux poursuivants.

---



## CHAPITRE VI

### La presse à Coventry. — Les Thèses Minérales.

(Décembre 1588 à mars 1589.)

Sir Richard Knightley, Waldegrave et John Hales (59). — La presse secrète transportée de Fawsley à Norton, puis à Coventry (61). — Waldegrave imprime la *Supplique au Parlement* de Penry (62). — Il reçoit la visite de Penry (63). — Les *Thèses Minérales* (64). — Waldegrave termine l'impression de la *Supplique* (66). — Il imprime *Hay any Worke* (67).

Momentanément dispersés à la fin de novembre, l'imprimeur de Martin et ses acolytes ne se remirent au travail qu'à la fin de janvier 1589. L'imprimerie clandestine fut alors installée dans un ancien couvent de Coventry. Trois nouveaux pamphlets en sortirent. L'un d'eux, œuvre de Penry, est sans rapport avec la controverse qui nous occupe. Les deux autres sont de Martin. Le champion puritain y répond à l'*Avertissement* de Thomas Cooper. C'est l'histoire détaillée de l'installation et de l'activité de la presse secrète dans ce quatrième local, telle qu'on peut la reconstituer à l'aide de documents rares et imprécis, que nous allons raconter en ce chapitre.

\* \* \*

Décembre tirait à sa fin. Depuis près d'un mois, Waldegrave restait inactif. Cette oisiveté forcée ne pouvait que peser à son caractère énergique, à ses goûts laborieux. Il choisit la première occasion venue pour en sortir. Apprenant que Thomas Cartwright, installé alors à Warwick, mettait la dernière main à un ouvrage contre les Jésuites, il fit aussitôt des démarches pour en obtenir le manuscrit et avoir ainsi quelque chose à imprimer. D'ailleurs, Penry, hôte de son beau-père, continuait son travail assidu. Il achevait sa réplique au Dr Somer et son nouvel appel au Parlement en faveur du Pays de Galles. Waldegrave, même

sans que Martin eût tenu aucune de ses promesses, voyait se rapprocher le moment où la presse lui serait de nouveau nécessaire. Aussi retourna-t-il à Fawsley aux environs de Noël.

Sir Richard Knightley, qui s'y trouvait alors, l'accueillit avec bienveillance et Waldegrave lui demanda l'autorisation de reprendre sa besogne dans la « nursery » du château. Il comptait, disait-il, recevoir sous peu un manuscrit de Cartwright : il avait besoin, pour l'imprimer, de la presse et du local. Sir Richard n'avait pas oublié la manière dont Penry l'avait joué. Le livre du vénérable et savant puritain n'était-il pas un simple prétexte ? N'était-ce pas en réalité de nouveaux pamphlets incendiaires que Waldegrave voulait publier ? En réponse, l'imprimeur affirma la parfaite honnêteté de ses intentions. Martin, du reste, attendant que ses adversaires lui fournissent l'occasion de rentrer en campagne, restait muet.

Malgré cette évidente sincérité, Sir Richard ne revint pas sur l'interdiction qu'il avait prononcée un mois auparavant. Il se sentait suffisamment compromis et ne voulait pas aggraver son cas. La police, il est vrai, n'était pas encore apparue dans la contrée. Mais on pouvait compter sur sa visite dans ce foyer de puritanisme. N'apprendrait-elle pas alors que Fawsley avait été pour un temps l'officine de Martin, l'implacable ennemi des prélats ? Trop de gens savaient ou soupçonnaient la vérité. En somme, Fawsley était brûlé. Laisser Waldegrave s'y réinstaller, c'était lui faire courir le danger d'être pris et pendu. C'était aussi, pour Sir Richard lui-même, s'exposer à un châtiement plus grave que celui qui le menaçait déjà. Il refusa donc l'autorisation sollicitée. Mais la cause de la réforme ecclésiastique lui tenait à cœur. Et si Waldegrave pouvait être utile à cette cause en reprenant son activité d'imprimeur errant et caché, ce n'est pas lui, Sir Richard, qui l'en empêcherait. Il l'y aiderait bien plutôt.

Or, un neveu de Lady Knightley possédait à Coventry une vaste demeure : les « White Friars »<sup>1</sup> étaient un ancien couvent de Carmélites, Henri VIII en avait fait cadeau, en 1544, à un

<sup>1</sup> *i. e.* le couvent des Frères blancs.

certain Sir Ralph Stadler de qui un frère de Lady Knightley l'avait acheté, pour y mourir en 1572. Son fils, John Hales, vivait bien à Coventry, mais n'habitait pas l'ancien couvent qui, situé un peu à l'écart des maisons voisines, au sud-ouest de la ville et occupé par un seul concierge, ferait admirablement l'affaire de Waldegrave : il pourrait y installer sa presse à l'insu de tout le monde et dans quelque chambre retirée. Sir Richard lui proposa de lui remettre une lettre pour Hales ; l'imprimeur acceptant, il écrivit aussitôt à son neveu. Il lui recommandait le porteur de la missive, un homme pauvre et digne d'intérêt, et lui demandait de le laisser s'établir aux « White Friars » pour peu de temps. Il savait que son neveu n'élèverait pas d'objections et ne poserait pas de questions. Hales avait de grandes obligations envers son oncle et ne pouvait que complaire sans autre à sa requête.

Muni de cette lettre, et accompagné d'un domestique de Fawsley, Waldegrave se rendit peu après Noël à Coventry. Il remit à son destinataire la lettre de Sir Richard. Le propriétaire des « White Friars » n'hésita pas un instant à prêter sa maison au protégé de son oncle, quoiqu'il le vît pour la première fois. Il lui en donna les clefs. Il ne lui demanda pas ce qu'il allait y faire. Waldegrave, de son côté, ne lui offrit aucune explication. Comme presque tous les gentilshommes de la région, Hales était de tendances puritaines. Mais l'imprimeur n'en jugea pas moins superflu de lui dire en quoi consistait son activité. Et, pendant plus de six semaines, Hales resta dans l'ignorance de ce qui se passait chez lui.

Waldegrave alla sans doute voir les locaux qu'on mettait aussi discrètement à sa disposition, puis revint à Northampton. A son retour, il informa Sir Richard qu'il pourrait s'installer dans le vieux couvent ; mais il ne lui demandait pas d'y faire déjà transporter ses instruments de travail. Était-ce qu'il n'avait encore reçu aucun des manuscrits qu'il attendait ? Fut-il de la peine à se procurer l'encre et le papier nécessaires ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, il ne monta son imprimerie qu'à la fin de janvier.

Cependant, Sir Richard commençait à se sentir inquiet

d'hospitaliser la presse secrète. Bien que Martin n'eût rien publié depuis la fin de novembre, la police restait toujours aussi acharnée à sa poursuite. Elle menait ses recherches avec la plus grande vigueur. Elle se rapprochait de Northampton. Une perquisition à Fawsley était d'un jour à l'autre plus à craindre. Si la presse était découverte, c'en était fait des projets de Waldegrave et de ses amis. Lui-même, Sir Richard, aurait peine à se disculper si le corps du délit était trouvé chez lui : mieux valait le cacher ailleurs. Le 8 ou le 9 janvier, il envoya un serviteur de confiance, Stephen Gifford, avec la presse et tous ses accessoires, au village peu éloigné de Norton où il possédait une ferme. Gifford cacha dans la maison de ferme ces objets dangereux. Ils y restèrent à peu près quinze jours.

Aux environs du 23, Waldegrave décida de s'installer aux « White Friars », Penry venant de lui remettre le manuscrit de sa *Supplique au Parlement* en faveur du pays de Galles. Il nantit Sir Richard de sa décision. Stephen Gifford, avec le char et les chevaux de son maître, transporta la presse de Norton à Coventry. Il connaissait la valeur et la nature compromettante de son chargement. Au passage d'une rigole, il crut rester embourbé. Appeler à l'aide était impossible. Après un moment d'angoisse, il réussit à se tirer d'affaire. Il atteignit sans doute l'ancien couvent sans traverser la ville. Waldegrave l'y attendait. On installa l'imprimerie, suivant une tradition locale, dans une chambre de derrière, éloignée des appartements du concierge.

L'imprimeur se mit tout de suite au travail. Il ne paraît pas avoir eu d'ouvrier. Il semble même être son propre correcteur. La correction des épreuves jusqu'alors avait été, selon toutes apparences, l'ouvrage de Penry. Mais les allées et venues incessantes de Penry entre Northampton et Fawsley avaient intrigué beaucoup de personnes et éveillé leurs soupçons. Waldegrave s'en était aperçu et avait prié son ami de ne pas venir le voir à Coventry. Ayant ainsi tout à faire, la composition, l'impression et la correction, il ne pouvait mener son travail avec la même rapidité que naguère. Au bout de trois semaines, il n'avait encore tiré que les bonnes feuilles de la *Supplique au Parlement*. C'est alors, le dimanche 16 février, qu'il reçut inopiné-

ment la visite de Penry, conduit aux « White Friars » par le propriétaire lui-même.

Penry, qui continuait à vivre à Northampton chez son beau-père, avait enfin reçu un nouveau manuscrit de Throckmorton. C'était un simple avant-goût de la réponse à Cooper encore sur le métier, mais bientôt achevée. Il importait de le publier au plus vite. Il réveillerait la curiosité du public qu'un silence de trois mois avait laissée s'assoupir. Il ferait désirer avec impatience la venue d'un plus substantiel pamphlet. Penry, enchanté que Martin reprît sa plume acérée, lut au relieur Sharpe ce dernier libelle en montrant une évidente satisfaction : il le jugeait « une excellente petite chose ». Il décida de le porter lui-même à Waldegrave et d'interrompre, s'il le fallait, l'impression de la *Supplique* pour composer et imprimer aussitôt ces *Thèses minérales*.

Le dimanche 16 février au matin il est à Coventry. Au sortir du prêche, il rencontre John Hales. Il lui demande de le conduire aux « White Friars ». Hales n'y était pas allé depuis qu'il en avait donné les clefs à l'envoyé de Sir Richard Knightley. Il entra avec Penry, et retrouva le pauvre homme que son oncle lui avait recommandé. Il comprit du coup à quel usage on faisait servir sa maison ; sa surprise ne fut point déguisée. Mais on lui fit cadeau d'un exemplaire terminé<sup>1</sup> de la *Supplique au Parlement* en la lui décrivant comme analogue de tous points à un ouvrage publié jadis à Oxford avec autorisation ; on lui parla de l'impression prochaine d'un livre de Cartwright, dont Waldegrave avait peut-être déjà reçu le manuscrit. Hales put ainsi s'en retourner tranquilisé, quoique mystifié.

Car, aussitôt après son départ, l'impression des *Thèses minérales* était décidée entre les deux complices de Martin. Waldegrave interrompit sa besogne. En trois ou quatre jours, il composa le libelle sous la forme d'un simple in-plano et en tira un nombre considérable d'exemplaires, employant les beaux caractères gothiques de l'*Épître* et de l'*Épitomé*, tandis qu'il imprimait la *Supplique au Parlement* avec les caractères romains dont

<sup>1</sup> Probablement un simple paquet de bonnes feuilles.

il avait tant usé l'été précédent. Le jeudi ou le vendredi, le relieur Sharpe recevait un ballot que Newman, ce cordonnier silencieux dont le rôle dans la conspiration était de disséminer les produits de la presse secrète, vint chercher le lendemain. Sharpe garda cinquante exemplaires de l'in-plano, et les vendit sans doute à son profit.

\* \* \*

Thèses minérales<sup>1</sup> et métaphysiques que nos vénérés évêques se chargent de défendre contre l'une et l'autre Université et toutes les Églises réformées de la chrétienté. On y découvrira la quintessence de la théologie des bonnets carrés. En outre, en vue de prévenir les arguties de ces querelleurs de puritains, chacun pourra de ses yeux voir par qui et où ces énormités ont été déjà soutenues, et cela à la gloire éternelle de nos très vénérés Pères.

Tel est l'en-tête de l'in-plano. Viennent ensuite, sur deux colonnes, 37 thèses trouvées, les unes réellement, les autres soi-disant, dans les ouvrages, les sermons ou même les paroles occasionnelles des évêques et de leurs partisans. Ces thèses sont des plus variées. Les unes sont bel et bien des points de discipline ou de doctrine soutenus par l'Église établie : que la supériorité de l'archevêque et des évêques sur les ministres est aussi certaine que la consubstantialité du Père et du Fils (1), que la descente aux Enfers du Christ ressuscité est un fait avéré (3), que la lecture de la Bible est un moyen de salut aussi efficace que le sermon (11, 13), que le magistrat civil peut légalement modifier l'organisation ecclésiastique (12). D'autres sont des idées que l'Église établie ne sanctionnait pas officiellement, mais que tel ou tel de ses défenseurs avait une fois ou l'autre émises, sans se douter qu'il contredisait un confrère ou se mettait en opposition avec les vues de la reine et du gouvernement. Martin, qui fait de chacune de ces thèses une arme dont la pointe se retourne contre ceux qui sont censés l'employer, saisit ces occasions de faire traiter l'archevêque, par exemple, d'« hérétique absurde » ou de « fou à lier » par les savants docteurs qui l'entourent (25, 26); ou encore de faire accuser le souverain et ses

<sup>1</sup> Martin emploie évidemment le mot *minéral* en vue d'un effet comique; il souligne un non-sens par une allitération.

ministres par un prélat ou un autre d'illégalités pendables (31, 35). Certaines sont des raisonnements tenus par un John Bridges ou un Thomas Cooper et dont ils n'ont pas prévu toute la portée. Le premier, Martin le transforme malicieusement en apologiste des mauvais ministres (10), le second en champion du Pape (18). En voici qui ne sont que des paroles imprudentes, inconsidérées ou maladroitement échappées à tel haut dignitaire dans un moment de distraction, un mouvement de colère au cours d'un de ces exaspérants interrogatoires de puritains entêtés : ces malins en avaient gardé chrétiennement le souvenir précis. L'évêque de Worcester prétend que le papisme vaut mieux que le puritanisme (6). Celui de Lichfield déclare que le danger espagnol est dû aux prières et aux jeûnes puritains (7). Aylmer soutient que le surplis n'est que la livrée imposée par la reine à ses domestiques (22).

Mettre son ennemi en contradiction avec lui-même, montrer les conséquences dangereuses et insoupçonnées des raisonnements qu'il tient, relever ses inadvertances, ce sont là procédés de loyale controverse. Mais le citer en tronquant la citation, tirer de ses idées d'abusives conclusions au moyen de paralogismes subtils, lui prêter des opinions qu'il n'a point, dont même il se défend, ces procédés déloyaux Martin n'hésite pas à s'en servir. Mais il le fait avec une cautèle si surprenante, une dextérité si méphistophélique, que ses adversaires ne pouvaient qu'en rester abasourdis. Ils se sentent roulés, mais il leur faut un long et pénible effort pour se dégager de la misérable position où le public croit qu'ils se sont fourvoyés eux-mêmes, tandis qu'ils savent bien n'y être que par la faute de l'ennemi. Ils ne peuvent que désespérer faire comprendre à la foule que ce qu'ils disent n'est pas le moins du monde ce qu'ils pensent. Ainsi R. Some avait bel et bien dit qu'un baptême en dehors du giron de l'Église est valable et c'est cette hérésie que Martin lui donne à défendre. Mais il l'avait accompagnée de moult considérations qui en enlevaient tout le venin, et dont on ne lui fait plus souffler mot ici (16). Ailleurs Aylmer soutient cette thèse que le Christ jurait, sacrait dans ses discours. Reportez-vous au passage où Martin dit la trouver, et vous la

trouverez ; mais à la réflexion vous verrez que Martin joue sur les mots, substitue son sens à lui au sens que le malheureux évêque donnait à l'expression « ma foi » (4). Bridges distingue bien quelque part les évêques en évêques de Dieu et évêques du Diable. A cette prémisse Martin ajoute sans en rien dire sa propre opinion que les évêques d'Angleterre ne sont point voulus de Dieu, et met en la bouche du pauvre « Jean d'Sarum » cette théorie que « tous les Seigneurs évêques d'Angleterre sont évêques de Satan » (15).

Ces *Thèses* étaient donc merveilleusement calculées pour faire du tort à l'épiscopat dans l'esprit des simples, qui furent toujours les plus nombreux. Elles relèvent les opinions le plus généralement controuvées, ou les plus absurdes des anglicans, à qui elles attribuent sous les apparences de la bonne foi des idées hérétiques ou révolutionnaires. Nulle part ailleurs Martin n'emploie, sciemment tout au moins, ces procédés de fourbe. S'il en use ici, c'est que lui-même considère cette bagatelle comme en dehors de la discussion sérieuse et passionnée qu'il mène, c'est aussi sans doute qu'en rentrant en lice il voulait, comme la première fois, bien qu'avec de tout autres moyens, frapper brutalement ses adversaires.

Ami lecteur, conclut-il au nom des évêques, si tu comais quelqu'un qui ose disputer l'une quelconque des thèses ci-dessus... défendre Jésus-Christ, la vérité de sa parole... maintenir la vérité admise dans les Églises réformées et contredire les erreurs des papistes... dis-lui de nous déclarer son nom et nous lancerons la police à ses trousses. Quel qu'il soit, son cas sera bien tranquillement jugé entre lui et les murs de la Gatehouse ou toute autre prison.

\* \* \*

Vers la fin de cette même semaine du 16 au 23 février, Waldegrave reprit l'impression de la *Supplique au Parlement*. Il l'achevait une semaine à dix jours plus tard. Penry, averti que son ouvrage était prêt à être broché, embaucha de nouveau le relieur Sharpe de Northampton, et convint avec lui, semble-t-il, que le brochage se ferait à Wolston, petit village sur la route de Northampton à Coventry, chez un gentilhomme puritain qui apparaît ici pour la première fois comme un nouveau com-



plice des imprimeurs de Martin. R. Wigston, *esquire*, était le seul gentilhomme du village. Son zèle pour la cause de la réforme de l'Église était moindre que celui de sa femme, mais dans le ménage ce n'était pas lui qui commandait. Mrs. Wigston avait offert ses services à Penry et, comme le beau-père de Sharpe vivait à Wolston, le relieur y pourrait venir brocher les pamphlets de Coventry sans éveiller de soupçons.

Penry et Sharpe se rendirent ensemble à Coventry. Ils descendirent chez un ami du premier. Hales les y retrouva. Le même jour, dans l'après-midi, Hales et Penry prirent le chemin de l'imprimerie clandestine. Sharpe voulut les suivre. Mais on lui fit signe de se retirer. Déjà en arrivant en ville, dans la matinée, le relieur avait demandé à son compagnon de le mener voir Waldegrave; Penry le lui avait refusé sous prétexte que l'imprimeur ne voulait pas de visites. Sharpe quitta Coventry, vexé de n'avoir pu satisfaire sa curiosité, et alla à Wolston où il passa la nuit chez son beau-père.

Le lendemain matin, Newman vint le chercher; il venait d'apporter au Prieuré, chez les Wigston, environ mille exemplaires de la *Supplique*. Sharpe, au lieu de commencer aussitôt son travail, préféra le faire chez lui. Nous ne savons pourquoi. L'installation qu'on lui offrait ne lui parut peut-être pas suffisante. En tous cas on accéda à ses raisons. Penry se trouvait aussi au Prieuré. Le relieur lui acheta cent exemplaires du volume, pour les vendre à son compte. Puis, avec l'aide de Newman, il transporta toute l'édition à Northampton. Le brochage achevé, Newman emporta neuf cents exemplaires à peu près du côté de Londres. Leur dissémination se fit par les moyens ordinaires. Tout cela se passait avant la mi-carême qui cette année-là était le 9 mars.

Depuis plus de cinq semaines, Waldegrave travaillait sans arrêt. Un repos lui était nécessaire. Il passa quelques jours au Prieuré de Wolston. Le 10 au plus tard, il était de retour dans la chambre solitaire des « White Friars », avec le manuscrit d'un quatrième pamphlet de Martin Marprelate, qui lui était parvenu sans doute par l'entremise de Penry. Quinze jours après il en avait terminé l'impression. L'inévitable

Newman apporta à Sharpe sept cents de ces nouveaux libelles à brocher. Le reste de l'édition, Waldegrave lui-même l'avait envoyé directement à Londres. Quand Sharpe eut fini son ouvrage, Newman lui laissa cent exemplaires et emporta le reste. Mais il revint peu après et prit les cent volumes laissés à Sharpe. La vente était rapide et facile. Le relieur fut furieux de ce qu'on lui enlevait cette source de gain. Les conspirateurs devaient un jour se repentir de si peu ménager leur ami.

A la fin de mars 1589, chacun pouvait constater que les efforts des évêques avaient jusque-là misérablement échoué et que Martin était aussi vivant, insaisissable et dangereux que jamais.

## CHAPITRE VII

### Martin réplique à Cooper : *Hay any worke*.

(Mars 1589.)

Titre du nouveau pamphlet (69). — Epître préliminaire (70). — Comment Martin procède dans sa réfutation de Cooper (71). — Divisions de *Hay any worke* (72). — La dignité du clergé (73). — Les pouvoirs civils et la discipline ecclésiastique (73). — Les faiblesses du clergé (77). — Martin maintient les accusations de l'*Epître* (79).

De tout temps, les petits artisans en quête d'ouvrage ont parcouru les rues de Londres lançant à voix perçante leurs appels divers. Ainsi, sous Elizabeth, le tonnelier ou boisselier annonçait son passage aux bourgeoises en criant : « *Ha'ye any work for the Cooper ?* », « Avez-vous de l'ouvrage pour le tonnelier ? », ou, si nous voulons rendre la portée exacte et le rythme propre de ce cri consacré, « C'est l'tonnelier, l'tonnelier qui passe ! » Martin s'empare de cette phrase familière à chacun et en fait le titre de sa réplique à l'*Avertissement*. Le vieux tonnelier de Winchester demande de la besogne ? semble-t-il s'écrier ; qu'à cela ne tienne ? nous allons lui en fournir ; voici un nouveau pamphlet ; qu'il y réplique, si toutefois il le peut... Car Martin a deviné sans peine que T. C. n'est autre que Thomas Cooper. Il joue sur le nom du prélat et tantôt renvoie le digne homme, qui s'est fourvoyé dans la polémique religieuse, à ses tonneaux et à ses seilles, tantôt, faisant allusion à ses arguments qu'il juge défectueux, lui reproche de ne fabriquer que des vases qui coulent, tantôt encore le menace de faire sauter les cerces qui retiennent les douves de ses raisonnements, tantôt enfin le baptise d'un de ces inoubliables surnoms allitératifs dont il a le secret, « Tom Tubtrimmer<sup>1</sup> ».

Comme l'*Épitomé*, le nouveau libelle s'ouvre sur une épître

<sup>1</sup> *Tub*, seille, tonneau ; *trimmer*, substantif formé sur le verbe *trim*, parfaire.

aux « terribles prêtres ». Sur son ton de douce raillerie, d'ironie onctueuse, de souriante malice, Martin remercie les évêques de la peine qu'ils ont prise à lui répondre : ils l'ont fait connaître ainsi d'un public plus étendu. Puis, avec vivacité, une vivacité sautillante, pleine d'imprévu, il montre que ses adversaires reconnaissent tacitement leurs erreurs. De l'ironie il passe à l'insulte et reprend un instant son sérieux pour donner, avec la satisfaction de se sentir plus malin que les prélats et fort perspicace, ses raisons d'identifier T. C. avec Cooper. Un gros rire le secoue à l'idée de l'ignorance du vieil ecclésiastique. Mais l'ignorance n'empêche personne de devenir évêque. Preuve en est Chaderton, de Chester, qui passe son temps à jouer aux cartes.

Prenez garde, frère Chester, le jeu n'est point licite, croyez-m'en. — Poli ! s'amuser un peu en hiver n'est pas faute grave... quand il fait mauvais temps et qu'on ne peut ni jouer aux boules ni aller à la chasse. Ne permettez-vous donc point qu'on se récréé ?

*L'Avertissement* prétend être une réponse à Martin. Cette réponse n'occupe en réalité pas cinquante des deux cent cinquante-deux pages du volume : elle est encadrée dans une copieuse apologie opportuniste de l'épiscopat ; et, dans toute la deuxième partie de son ouvrage, qui est la plus longue, T. C. réfute péniblement certaines opinions qu'il attribue aux puritains. Martin a d'emblée discerné ces trois éléments distincts. Il ne s'occupera, dans son pamphlet d'aujourd'hui, que des deux premiers. Le troisième, il en fera la matière d'un libelle ultérieur. Mais il ne peut entièrement le négliger ici ; il y consacre les dernières pages de son épître liminaire.

Cooper, dit-il, dénature à plaisir les opinions des réformateurs. Les idées qu'il leur prête et qu'il prend la peine de combattre ne sont que le produit de son propre cerveau, car jamais aucun vrai puritain ne les a émises. Au reste, ce n'est point par inconscience qu'il agit ainsi, c'est par malignité : il entend déconsidérer aux yeux de la reine les partisans d'une réforme de la discipline. Incapables de réfuter leurs contradicteurs qui démontrent l'illégalité de la Hiérarchie, les évêques

veulent éluder l'obligation de leur répondre en les calomniant. Mais Martin ne veut pas que les évêques se tirent d'affaire à bon compte. De nouveau il les défie de défendre, Bible en main, leur organisation ecclésiastique. Sa manière ici forme le plus vif contraste avec le ton du début. Grand amateur des sautes brusques de style et d'humeur, il quitte le comique pour le sérieux. Son style se dégage de tout ornement et se montre à nu, musclé, vigoureux, de mouvement rapide et aisé. Son humeur n'est plus à l'ironie, à la raillerie, à la plaisanterie ; une indignation sincère le rend violent ; un mépris hargneux de son ennemi le pousse au ricanement, à l'insulte ; convaincu, il devient éloquent.

\* \* \*

Le pamphlet lui-même, distingué de l'espèce de préface que nous venons d'analyser, est une réfutation de l'épître au lecteur, puis des soixante-quinze premières pages de l'*Avertissement*. Martin procède ici de la manière la plus simple. Il suit Cooper pas à pas. Il rapporte la pensée de son adversaire, tantôt en le citant, tantôt en le résumant, et répond chaque fois. Citations ou résumés de l'évêque alternent ainsi avec les remarques, les commentaires, en quelques lignes ou en plusieurs pages, du champion puritain.

Certes, on ne saurait concevoir façon plus rudimentaire de composer une réfutation. Celui qui s'en contente met de côté tout souci d'art ; il ne doit craindre ni les répétitions lassantes, ni l'illogisme ou le désordre dans la disposition de sa matière. Elle est maladroite : on ne réfute efficacement un ensemble d'idées qu'en démolissant les principes fondamentaux sur lesquels il repose. Et l'on risque fort de ne pas même voir ces principes si l'on s'acharne à réfuter son adversaire phrase après phrase. Elle est enfin dangereuse : à celui qui s'en sert, elle fait trop aisément encourir l'accusation de déloyauté ; n'est-il pas facile et tentant de donner un sens nouveau à des citations dégagées de leur contexte ? et peut-on résumer sans trahir ?

Si Martin a adopté une telle méthode de réfutation malgré ses inconvénients, c'est qu'elle était d'un usage courant

parmi les polémistes religieux de deuxième ordre, c'est aussi qu'elle était la plus commode et la plus expéditive. Du reste il a cherché, dans une large mesure, à corriger ce qu'elle a de maladroit, à ne point mériter qu'on l'accusât de fourberie. S'il n'a su ou pu éviter ni les redites agaçantes ni l'incohérence, il a réussi, comme nous le verrons tout à l'heure, à concentrer l'intérêt du lecteur sur un nombre très restreint de questions. Et tandis que dans l'*Épitomé* il ne s'était nullement gêné pour donner à plus d'une reprise une idée fautive de la pensée de Bridges, en la résumant arbitrairement, Martin rapporte ici la pensée de Cooper avec un réel souci d'exactitude. Il laisse aux citations le sens qu'elles ont dans leur contexte. Ses résumés sont pesés avec soin. Deux ou trois fois seulement, il se permet de présenter les idées de son adversaire en en faisant ressortir la fausseté ou les conséquences inadmissibles. C'est sans doute plus encore prudence que véritable souci de loyauté. S'il pouvait croire que personne n'irait le confronter avec les pages filandreuses et obscures de Bridges, il devait présumer que beaucoup au contraire s'assureraient de son honnêteté dans le cas de l'*Avertissement*.

*Hay any worke* n'a d'autre plan que celui que lui imposent les pages de Cooper réfutées ou commentées. Néanmoins, il est possible d'y distinguer quatre parties bien différentes par le sujet traité. Dans la première Martin commente l'épître au lecteur de l'*Avertissement*. Dans la deuxième, il s'en prend à une phrase de cette même épître et cherche à démontrer au pouvoir civil qu'il est de son devoir de substituer le régime presbytérien au régime épiscopal. Dans la troisième, il accompagne de ses remarques les trente premières pages de l'*Avertissement* même, où le vieil évêque réclamait pour lui et ses confrères un peu de respect, d'indulgence, en considération de mérites incontestables et de la fragilité humaine. Enfin, dans une dernière partie, Martin maintient celles des accusations de l'*Épître* que Whitgift, Aylmer et leurs collègues avaient jugé bon de repousser. Une conclusion brève et burlesque termine l'ouvrage où rien extérieurement ne différencie les parties que nous y distinguons. Reprenons rapidement

chacune d'entre elles ; voyons ce qu'y dit Martin et comment il le dit.

\* \* \*

T. C. avait fait part à son lecteur bienveillant des craintes qu'il éprouvait en prenant la défense des évêques, craintes pour sa tranquillité, sinon sa sûreté personnelle. Il savait ses adversaires impitoyables, mais déclarait courir joyeusement au danger, puisqu'il s'agissait de venger la dignité pastorale outragée.

On conçoit aisément l'état d'hilarité aimable, l'amusement que de pareils propos ne pouvaient manquer de faire naître en Martin. Aussi répond-il à son adversaire peu rassuré sur un ton propre à le faire trembler, justifie-t-il aussitôt ses pires craintes en le traitant, lui et tous ses amis avec lui, avec plus d'insolence et d'outrages que jamais, tout en repoussant en riant l'accusation de blasphème, tout en se gaussant de cette fameuse dignité pastorale, qui n'a jamais existé, preuve en soit l'anecdote suivante :

Il y a dans notre voisinage un homête prêtre qui, jadis, fut acteur... En mai dernier, un beau dimanche, il monte en chaire bien résolu à prêcher de son mieux. Mais voyez ce qu'il advint. Un gamin, dans l'église, entend passer sur la place le « Summer Lord » et son Jeu de Mai ou peut-être Robin Hood et ses danseurs de « morrice ». Vite sort le gamin. Le brave prêtre, bien qu'il fût en chaire, se souvint de ses anciens compagnons ; voyant le gamin filer, il arrête son prêche et s'écrie : « Ah ! ah ! ma foi, mon garçon ! Est-ce bien eux ? Alors attends, je te suis ! » Et le voici qui descend et, sans autre, quitte son troupeau !

\* \* \*

Cooper, « Reverend T. C. », ainsi que respectueusement l'appelle Martin chaque fois qu'il lui laisse la parole, cherchait dans cette même épître au lecteur les raisons de la haine qu'il sentait grandir autour des évêques ; il croit les trouver dans le fait qu'ils se sont constitués les défenseurs de lois voulues par la reine, par le royaume entier, et les adversaires d'innovations importées on ne sait d'où.

C'est sur ce thème que Martin part en guerre pour plus de

vingt-cinq pages. Bien loin d'être, comme vous vous l'imaginez, les défenseurs de la légalité, vous en êtes les pires ennemis, crie-t-il aux évêques. Car votre légalité est, aux yeux de Dieu, la pire des illégalités. Vous êtes les adversaires les plus redoutables de la prospérité de l'Etat. Et le pouvoir civil, qui n'a aucun droit de modifier l'organisation ecclésiastique prescrite par le Seigneur, a le devoir de vous supprimer.

Telles sont les idées qu'il veut ici faire pénétrer dans les cerveaux de ses lecteurs. Il y dépensera toute sa verve entraînante, tout son trésor d'imprécations, d'insultes et d'adjurations, toutes ses ressources de logicien comique. Son discours a les apparences de la rigueur logique. En réalité, ce ne sont pas de solides raisonnements qui s'enchaînent, mais bien des pétitions de principes qui se suivent ; chaque syllogisme contient une prémisse qu'un nouveau syllogisme doit venir démontrer ; on est entraîné malgré soi, l'esprit inquiet, troublé, exposé, sans qu'il puisse se ressaisir, à la répétition obsédante des idées que Martin veut que chacun connaisse : l'organisation hiérarchique de l'Eglise anglicane est contraire à la volonté divine expresse ; il faut que le magistrat lui substitue le gouvernement presbytérien. Martin est bien de son temps. Sa subtilité en matière de raisonnement doit avoir fait la joie des courtisans. Il lui aurait été facile de donner à sa pensée un développement plus naturel. Mais cette simplicité lui déplut. Il préféra, tout en gardant le vêtement syllogistique, commencer par la conclusion, renverser ses idées, se donner l'air de ne point savoir les lier suivant les règles de l'école. Il réussit ainsi à produire, pendant quelques pages, une sorte d'affolement cérébral chez ses lecteurs, affolement dont ils furent sans doute les premiers à rire en arrivant au point où tous ces raisonnements absurdes étaient remis sur leurs pieds, affolement qui rendait plus forte encore l'impression que devaient faire sur eux les seules idées claires qui s'émergent nettement du flot trouble et pressé des paralogismes.

Rétablissons suivant son ordre logique la pensée de Martin dans ces pages de burlesque intellectuel. Il pose en principe que le Christ, et, par le Christ, Dieu lui-même, a prescrit à Son



Eglise une constitution définie, que cette constitution est celle des presbytériens. Or l'Eglise est le corps visible du Christ. Les « offices » de l'Eglise sont les membres du corps. Supprimer l'un quelconque de ces « offices », ou le remplacer par un « office » d'invention humaine, serait blesser le corps du Christ ou lui enlever un membre de chair pour lui donner un membre de bois. Personne, aucun magistrat, aucun souverain ne peut impunément commettre un tel sacrilège. Les pouvoirs civils n'ont donc aucune prise sur l'Eglise telle que le Christ l'a instituée. Mais l'organisation épiscopale de l'Eglise anglicane n'est point prescrite par Lui. C'est provoquer la colère divine que que s'en faire les défenseurs et les évêques attirent la vengeance de Dieu sur le royaume et son souverain. Qu'on supprime leur influence pernicieuse en les supprimant eux-mêmes !

Un moment vient où Martin lui-même est las du dévergondage qu'il s'est imposé en parlant de matières si sérieuses. Il s'interrompt un instant, poussé par un besoin naturel de justifier ses procédés. Il le fait avec gravité, fermeté, avec la tranquillité sereine de celui qui, bien qu'attaqué de tous côtés, se sait dans son bon droit.

Je ne suis point naturellement disposé à plaisanter en ces choses sérieuses. Je m'appelle Martin Marprelate. Il y en a beaucoup qui n'aiment point ce que je fais. Sans doute ai-je mes défauts ; car je suis un homme. Mais mes actes, je le sais, sont licites et justes. Je voyais qu'on étouffait la cause du gouvernement du Christ et que la politique antichrétienne des évêques était tenue cachée. On ne pouvait amener le public à lire quoi que ce fût en faveur de la première ou contre la seconde. C'est pourquoi j'ai cherché un moyen de l'y amener. Je m'aperçus alors que les hommes de ce temps... aiment fort à rire et à s'égayer. C'est alors que je m'engageai dans cette voie. J'avais le droit d'agir ainsi. Certes. Car, en de certaines circonstances, il est permis de plaisanter, même en parlant des choses les plus graves... Jamais du reste je n'ai profané la Parole de mes plaisanteries. Je me suis servi du rire pour faire surgir la vérité en pleine lumière. Le Seigneur est l'auteur de la gaieté et de la gravité. Comment ne serait-il pas permis de les employer l'une et l'autre au service de la vérité, quand les circonstances le commandent ?

Mon dessein était, et est encore, de faire du bien. Je sais n'avoir fait aucun mal... Par mes écrits je sais à n'en pas douter que j'ai rendu au Seigneur et à ce Royaume de grands services. Car j'ai démasqué leurs pires ennemis...

Se tournant maintenant du côté du gouvernement, de ceux qui sont chargés de diriger la nation, Martin s'efforce de les persuader que les puritains et non les évêques ont le bon droit pour eux. Il est pressant, vif, éloquent, mais toujours sérieux. Les ruses et les plaisanteries, le sarcasme ou l'ironie, il n'en use point ici. L'idée que, par la faute de l'épiscopat, la nation est réprouvée, que tout entière elle s'est mise, aux yeux de Dieu, en état de péché, communique à ces pages un frémissement d'émotion presque anguste. Il veut ne plus être que persuasif, et cela par la force seule de la vérité qu'il tâche à formuler avec la clarté la plus grande. Les répétitions ne l'effraient point, si plus de lumière en résulte. Les évêques, il ne cesse de le redire, sont les ennemis de l'État parce qu'ils poussent le magistrat à commettre le sacrilège de toucher au corps du Christ. Il leur lance ses imprécations les plus violentes, où l'on sent l'écho des prophètes d'Israël :

Vous êtes ceux par qui l'État sera sans doute renversé ; c'est vous qui aurez à rendre compte du sang que l'Espagnol ou d'autres ennemis répandront... Vous persécutez vos frères... vous et vos serviteurs n'êtes pas seulement la plaie de l'Église, vous en êtes la peste. C'est vous qui mutiliez l'Église, qui la rendez difforme ; vous la maltraitez, vous la persécutez, vous la tourmentez, vous la blessez ; vous la maintenez en captivité et dans les ténèbres ; vous protégez les chefs aveugles des aveugles ; vous calomniez, insultez et déformez la Sainte discipline du Christ pour que les membres brisés, les membres de bois que vous êtes gardent la place des vrais membres, des membres naturels du corps du Christ...

L'esprit des martyrs l'anime. Il revendique pour lui seul l'honneur et le danger de son entreprise. Il ne craint nullement la pendaison qui le menace. A sa mort, vingt autres Martins se lèveront pour reprendre la lutte.

Mais il ne peut soutenir longtemps ce ton d'exaltation. Un style familier où la violence se tempère d'ironie, d'allure nonchalante et bon enfant, lui est plus naturel. C'est de ce ton-ci qu'il répond à toute une série d'objections que T. C. faisait au système presbytérien. Il repousse ici l'accusation courante de démagogie. L'organisation dont le Christ a doté l'Église n'est pas démagogique ; elle est monarchique en ce qui regarde son chef, le Christ ; aristocratique avec les anciens ; démocratique avec le

peuple. De même le gouvernement du royaume est monarchique en la personne de Sa Majesté ; aristocratique avec la Chambre Haute, ou mieux avec le Conseil Privé ; démocratique avec la Chambre des Communes. Et Martin se défend de vouloir transformer le gouvernement ou faire de l'Eglise un foyer de démagogie.

Tour à tour plaisant et sérieux, véhément et calme, il a de nouveau discuté la question qui divisait l'Eglise d'Angleterre. Il l'avait abordée de front dans son second pamphlet. Ici, il suppose ses lecteurs parfaitement au clair sur les positions de chacun des partis, et se contente de démontrer lequel a le bon droit pour lui. Il quitte ce sujet, conscient de l'avoir traité à fond et d'avoir répondu d'une manière définitive à tout ce que Cooper disait en défense de la Hiérarchie. Il va maintenant s'en prendre aux trente premières pages de l'*Avertissement*.

\* \* \*

Nos évêques, ainsi raisonnait T. C., ne sont sans doute pas parfaits. Mais nous pouvons nous estimer heureux d'avoir, en de tels temps, des ministres tolérables. Sachons leur être reconnaissants de nous avoir apporté la lumière, les respecter et ne point ajouter foi aux accusations calomnieuses que leurs ennemis lancent contre eux. Si même ils étaient fautifs, nous devrions voiler leurs fautes plutôt que les exposer en plein jour.

Martin rapporte ces propos de son adversaire en soulignant chacun d'eux de ses remarques. On devine ce qu'elles sont. La moquerie, la raillerie, le sarcasme, l'ironie, l'insulte, la malice s'y jouent et s'y combinent. En veut-on des exemples ?

On reproche aux évêques, disait T. C., leur avarice, leur manque de charité, les entraves qu'ils mettent à l'œuvre de réforme ecclésiastique ; on les accuse de simonie. Les hommes au gouvernement ne doivent point accueillir de pareils on-dits. Car en tous cas nos évêques n'ont jamais, comme Aaron, commis le péché d'idolâtrie.

Là-dessus, Martin de s'écrier :

Je supplie nos autorités de ne croire en aucun cas aucune vérité au préjudice de nos évêques. Car ces puritains, et bien que les évêques

s'avouent eux-mêmes aussi mauvais que Balaam, ne pourraient jamais prouver que nos bons Pères se sont rendus coupables d'idolâtrie comme Aaron. Et tant qu'ils ne sont pas pires que Balaam, il n'y a aucune raison de les honnir. Ce monde, vous le savez bien, est un monde méchant. On ne peut obtenir la plus modeste situation sans protection. Faudrait-il donc déranger ses amis sans leur rien donner ?... Jouer aux boules sept jours par semaine est récréation bien permise. Apprenez que Jean de Londres a parfois prêché trois fois l'an à la Croix de Saint-Paul... Il est raisonnable qu'il emploie le reste de l'année à se refaire la santé...

T. C. veut qu'on cache les fautes de nos Pères spirituels ?

Eh quoi ! Gravat, ministre du Saint-Sépulchre, est ivre une fois par semaine. Que faire ? De braves enfants, s'ils faisaient leur devoir, prendraient des torches, quelque matin glacé, et les Metaient allumer à son nez. Ainsi peut-être soustrairait-on à son doux visage quelque parcelle du feu qui l'enflamme... Et si on le trouvait dans le ruisseau ? Faudrait-il — au risque de se crotter comme un cochon — le relever aux yeux de tous, se le mettre sur le dos et l'emporter chez lui ? ou jeter sur lui une couverture et le laisser reposer là jusqu'à ce qu'il puisse donner à ses jambes le conseil de le porter à la maison ? Vous me semblez, frère T. C., défendre ici les évêques bien maladroitement. Vous agissez comme un voleur qui dirait à un honnête homme : « Il me faut ta bourse. Pardonne-moi, je suis ainsi ; je suis voleur par tempérament. Si toutefois tu en répands le bruit, tu manques de charité à mon égard. Bien que le vol soit ma profession, la charité veut qu'on le cache. » Ainsi dites-vous. Nos évêques ne s'occupent qu'à persécuter et à destituer les ministres de Dieu, qu'à se maintenir dans leurs offices antichrétiens. Mais la charité veut que leurs fautes soient tenues secrètes, ou qu'on ne les reprenne qu'avec douceur. N'y a-t-il donc pas de différence, T. C., entre ceux qui commettent une faute par faiblesse, sans en faire leur occupation journalière, et sans la prétendre permise, et nos évêques qui persistent à exercer une profession antichrétienne et prétendent qu'ils le peuvent justement ? Croyez-vous vraiment qu'ils l'abandonneront si on leur parle doucement, gentiment ? Alors, brave Jean de Canterbury, je t'en supplie, cesse de nous persécuter ; brave Jean de Canterbury, quitte ta papauté ; bon Père Jean de Londres, ne sois plus un évêque de Satan, ne sois plus traître à Dieu et à sa parole ! Et vous tous, mes braves et chers enfants<sup>1</sup>, devenez des hommes honnêtes ; ne mutilez plus, ne déformez plus l'Eglise ! Doux Pères, que maintenant persécuter ne soit plus votre seul souci ; gentils Pères, cessez de maintenir le peuple dans l'ignorance ; braves Pères, cessez de maintenir un clergé de muets ! Ne soyez plus la ruine de l'Eglise ! Braves, chers Bébés, aban-

<sup>1</sup> *good sweet Boys* ; jeu de mots par allitération ; le lecteur attend *Bishops* ; de même plus loin *Babes*.

donnez vos sinécures et tous vos autres péchés, chers Papes : laissez libre passage à la vérité ! Et voilà, T. C., j'ai parlé doucement aux bons Pères. Je veux maintenant attendre quelque temps et voir s'ils veulent s'amender...

\* \* \*

Dans la quatrième et dernière partie de *Hay any worke*, Martin réplique aux pages de l'*Avertissement* où Cooper avait, en son nom, présenté les défenses des prélats attaqués dans l'*Épître*. Les accusations repoussées sont passées en revue dans l'ordre où elles se trouvent chez Cooper. On a ainsi une série de morceaux séparés sans aucun rapport les uns avec les autres et qui vous mènent sans transition de Cartwright au *præmunire*<sup>1</sup>, des rapports entre Whitgift et les papistes à Waldegrave, de l'histoire de Maître Madox au boulingrin de l'évêque de Londres. A tous les tons littéraires auxquels nous a déjà habitués Martin s'ajoute ici la parodie. Martin contrefait les passages de l'*Avertissement* sur lesquels Cooper avait sans doute pris le plus de peine, et dont il attendait le plus. Quelques-uns de ces morceaux sont d'un vif intérêt, ceux en particulier qui se rapportent à Waldegrave. Mais la plupart sont si brefs que leur comique n'apparaît qu'en comparant avec soin l'accusation de l'*Épître* avec la réponse de l'*Avertissement*. Ils sont faits de questions ironiques, d'allusions et d'exclamations. Martin réussit à soutenir sa verve jusqu'à la fin de cette besogne fastidieuse. Mais on sent que sa patience est à bout. Il a hâte de poser la plume et termine son pamphlet sur une dernière médiosance et une dernière pirouette.

<sup>1</sup> Voy. la note de la p. 118.

## CHAPITRE VIII

### L'organisation de la campagne antimartiniste.

(Avril 1589.)

Rage impuissante et perplexité des évêques (80). — La proposition de Bancroft (81). — John Lyly, chef de la bande antimartiniste (83). — Ses collaborateurs : Robert Greene et Thomas Nashe (86). — Le plan de campagne (87).

Les policiers ou poursuivants épiscopaux ne mirent pas longtemps à se procurer des exemplaires du dernier pamphlet de Martin. Avant la fin de mars, Whitgift et ses collègues de la Haute Commission l'avaient lu avec les sentiments qu'on devine, de rage et de dépit. Ils étaient obligés de constater l'insuccès radical des mesures qu'ils avaient prises contre le mystérieux champion de la réforme ecclésiastique.

Leur police n'avait point encore réussi à le dépister. Après des mois de laborieuses recherches, elle commençait à peine à se douter que la presse secrète avait été, était peut-être, cachée dans le voisinage de Northampton. Elle surveillait Penry et le relieur Sharpe, mais en tant que puritains notoires et sans les soupçonner d'être les complices de Martin. Elle ne savait rien de positif.

La réponse préparée en commun, l'*Avertissement* de Cooper, n'avait fait qu'exciter la verve de l'adversaire. Bien loin de se taire, de se sentir découragé en voyant que les prélats n'avaient nulle intention de renoncer à leurs situations et privilèges, il recommençait son attaque sur de nouveaux frais, il renouvelait ses outrages, ses défis, il les assurait qu'il ne les craignait pas, il les menaçait enfin d'un nouveau libelle ; et la menace, cette fois-ci, ne paraissait pas lancée à la légère.

Surtout, l'influence de Martin sur le grand public, sur le peuple en particulier grandissait tous les jours. La proclama-

tion royale du 13 février avait peut-être refroidi la faveur que certains courtisans montraient à l'impudent puritain. Sans doute encore les réformateurs modérés eux-mêmes désavouaient hautement leur trop bouillant défenseur. Ses éclats de voix, ses railleries, ses invectives, ses attaques personnelles les scandalisaient. Ils jugeaient de telles armes incompatibles avec la dignité d'une controverse religieuse. Mais les évêques ne s'en sentaient pas moins les objets d'un mépris presque universel. Le public entier maintenant discutait la question de la réforme ecclésiastique. Martin avait atteint son but.

On peut imaginer sans peine l'effet de ces constatations sur les membres du corps épiscopal et de la Haute Commission. Ils étaient certainement humiliés : la première rencontre avait été une défaite pour eux. L'humiliation en de telles circonstances engendre la colère : ils étaient furieux, mais effrayés aussi : si l'on ne réagissait pas contre elle, l'influence de Martin ne tarderait pas à créer un mouvement d'opinion hostile à l'épiscopat. Ce mouvement serait encouragé, soutenu par certains conseillers d'Elizabeth, aux sympathies puritaines avouées. Sans doute la reine tenait à ses évêques. Irait-elle jusqu'à leur sacrifier sa popularité ? Il valait mieux ne pas y compter. Mais plus encore qu'humiliés, furieux ou effrayés, ils étaient perplexes : le silence, qui eût mieux convenu à leur dignité blessée, eût été dangereux et une action immédiate s'imposait. Mais, comment l'entreprendre ? Des fautes tactiques avaient été commises. Il s'agissait de ne pas les répéter. Ce qu'il fallait ne pas faire était clair ; ce qu'il fallait faire l'était moins. Consternés, Whitgift et ses collègues étaient dans une véritable impasse.

\* \* \*

Ce fut Richard Bancroft qui les en tira. Deux mois auparavant, il était déjà intervenu dans la bataille. C'était lorsqu'on commençait à réaliser que le système de défense de l'anglicanisme était peu satisfaisant. Il avait compris où résidait la force des puritains et, audacieusement, au droit divin du presbytère il avait opposé le droit divin de la Hiérarchie. Cette posi-

tion nouvelle devait, avec le temps, donner à l'Église établie des assises inébranlables et lui conférer aux yeux du peuple un prestige que, sous Elizabeth, elle ne connut jamais. Mais, à la fin de mars 1589, la portée de l'affirmation du futur archevêque n'était apparue qu'à de rares esprits. Entre les mains des défenseurs de l'épiscopat, elle était encore une arme totalement inefficace. Il fallait autre chose et Bancroft le trouva.

En sa qualité de membre de la Haute Commission, il avait voix au chapitre. Il proposa donc de répondre à Martin en attaquant les puritains comme Martin avait attaqué les évêques, en usant du même ton, des mêmes procédés, en répondant à la calomnie par la calomnie, en opposant la raillerie à la raillerie, l'injure à l'injure, l'imprécation à l'imprécation. C'était là le seul moyen de le faire taire, de combattre son influence sur le peuple avec chance de succès. Les évêques naturellement ne pouvaient recourir en personne à ce moyen de défense ; il était au-dessous de la dignité même du plus infime ecclésiastique ; il exigeait un talent, des ressources d'esprit qui ne sont pas l'apanage des gens d'église. Bancroft proposa de sonder des professionnels de la plume et de les lancer dans une guerre de pamphlets, de comédies et de farces, en vers et en prose, contre Marprelate. On leur tracerait d'une manière toute générale la ligne de conduite qu'ils auraient à tenir, on leur indiquerait les quelques arguments sérieux dont ils devraient faire usage ; et, pour le reste, ils seraient libres de suivre leur fantaisie. Leur embauchage par les évêques serait non seulement tenu secret, mais même déguisé sous une parade d'indépendance.

En dépit de son caractère insolite et peu loyal, on fit bon accueil au moyen que préconisait l'ingénieux docteur. Sa proposition fut acceptée avec reconnaissance, et on passa aussitôt à son exécution. Les prélats ne pouvaient évidemment se mettre directement en rapport avec ces fournisseurs de plaisirs profanes qu'étaient les Lyly ou les Greene. Il leur fallait un mandataire bien au courant de leurs désirs et intentions, sans position à compromettre, quelqu'un qui ne risquerait pas de trahir leur secret et pourrait sans peine aborder un homme de lettres ou un autre. Nous ignorons qui fut ce mandataire. Bancroft



réunissait toutes les conditions désirables : serviteur éprouvé de l'épiscopat, ses fonctions de chapelain du Lord Chancelier le mêlaient au monde où fréquentaient les écrivains ; qui, mieux que lui, aurait pu dire aux auxiliaires à engager ce qu'il convenait de faire ? Il semble donc raisonnable de supposer que Bancroft fut chargé de pourvoir à l'exécution de sa proposition.

\* \* \*

A qui allait-il s'adresser ? L'hésitation ne lui était pas possible. Un homme s'imposait à lui, l'auteur fameux de l'*Euphues*. John Lyly était alors l'homme de lettres le plus en vue à Londres. Il avait bien quelques confrères plus jeunes dont la renommée, sans égaler encore la sienne, commençait à lui porter ombrage. Mais ces écrivains, dont le plus connu était le romancier Greene, étaient dépourvus de toute situation sociale. Ils passaient une existence débraillée dans les bas-fonds de la populace londonienne. La faveur fugitive d'un noble protecteur les en tirait parfois, mais jamais pour longtemps. La vie de bohème était la seule qui leur convînt. Lyly, tout au contraire, dès son arrivée à la capitale, plus de dix ans auparavant, avait toujours vécu dans les cercles de la haute société. De l'entourage de Burghley, il avait passé à celui de Lord Oxford, dont il était depuis longtemps le protégé favori. A la cour même, il s'était fait une position enviée. Il jouissait de la faveur royale. Elizabeth, qu'il avait subtilement et abondamment flattée dans ses comédies allégoriques, lui avait octroyé le titre d'écuyer du corps. Elle lui promettait pour bientôt les fonctions importantes et rémunératrices de directeur des menus-plaisirs. Il venait enfin, grâce sans doute à la faveur de quelque noble famille, d'entrer au Parlement. Familier des plus grands, député à la Chambre des Communes, regardé avec bienveillance par la souveraine elle-même, destiné à de hautes charges, véritable prince des lettres, personne de sa profession n'occupait pareille situation. Son nom devait être le premier à se présenter à l'esprit du mandataire épiscopal.

N'avait-il pas du reste tout ce qu'il fallait pour entreprendre

et mener à bien une guerre de plume contre Martin ? Il passait pour très spirituel. La vie de cour et sa profession d'auteur comique l'avaient habitué à manier la réplique vive, la raillerie, l'ironie. Il avait toujours réussi dans toutes ses entreprises. Ses deux romans avaient passé par plusieurs éditions. De flatteurs applaudissements, le sourire de la reine accueillaient chacune de ses pièces. Malgré sa condition plutôt modeste, il avait su par son talent, son habileté à l'exploiter, par son intuition des goûts du beau monde, passer de l'université à l'antichambre du plus puissant personnage du royaume, de l'antichambre de Burghley à l'intimité d'Oxford, puis au palais, puis à la présence souveraine elle-même. Pouvait-on remettre le soin de venger les évêques en de meilleures mains qu'en celles de cet homme à qui tout réussissait ? Au reste, cet amuseur des dames du palais et des courtisans ne s'intéressait-il pas aux grands événements de la vie publique ? N'avait-il pas dit son mot sur la rivalité de Marie Stuart et d'Elizabeth ? sur l'angoissante question de la succession au trône ? La défaite de l'Espagnol ne lui avait-elle pas inspiré d'éloquents propos, où vibraient la joie et l'orgueil de la nation ? Ne s'était-il pas laissé nommer député par un bourg du Wiltshire ? La lutte que la Hiérarchie soutenait contre les puritains ne pouvait le laisser indifférent.

Mais on pouvait se demander si un écrivain fastidieux comme lui accepterait une besogne qui le forcerait à écrire vite. Depuis *Euphuus and his England*<sup>1</sup>, il n'avait songé à plaire qu'à des courtisans. N'hésiterait-il pas à s'adresser à un public que jamais encore il n'avait approché ? Par contre, les puritains ne cessaient d'attaquer la littérature profane, le théâtre en particulier, de leurs plus violentes diatribes. Lyly devait à son art de rompre une lance contre eux. Imbus d'esprit démocratique, ne visaient-ils pas, au delà de l'épiscopat directement menacé, la noblesse, et même le pouvoir royal ? La reconnaissance n'obligeait-elle pas Lyly à défendre contre leurs pires ennemis, quand l'occasion s'en présentait, ceux qui daignaient le protéger et l'applaudir ? Leicester, que détestait Lord Oxford, favorisait sourdement les puritains. N'était-ce pas une manière

<sup>1</sup> Son deuxième roman, 1580.

excellente de montrer son affection pour son patron, que d'attaquer un parti que Leicester soutenait ? Enfin par tradition de famille, Lyly ne pouvait refuser son aide à l'Église établie. Son père n'en avait-il pas été un dignitaire inférieur d'une certaine importance ? Son frère n'y commençait-il pas brillamment sa carrière ?

Quoi qu'il en soit, l'écrivain, après de brèves hésitations, accepta de mener contre Martin la campagne imaginée par Bancroft. Il n'était pas de ces auteurs qui répugnent à l'idée de produire sur commande ; faire violence à ses goûts, à son talent pour gagner quelque argent ne froissait pas sa sensibilité d'artiste. Et puis il avait des raisons positives pour ne pas repousser la tâche qu'on lui offrait. Il cherchait depuis quelque temps à se rapprocher du peuple. Sentait-il que la gloire des Marlowe et des Peele obscurcirait bientôt la sienne ? prévoyait-il le mépris, l'oubli où toute la littérature de cour dont il était le plus brillant représentant allait disparaître ? En tous cas sa dernière comédie, il l'avait écrite un peu pour la foule qui applaudissait *Tamerlan*<sup>1</sup> ou la *Bataille d'Alcazar*<sup>2</sup>. Et, puisque l'occasion se présentait de s'adresser à ce public-là tout en rendant service à la noblesse et à la reine, pourquoi n'en profiterait-il pas ? Ce service en outre lui vaudrait leur reconnaissance. On récompenserait son zèle. Il obtiendrait enfin la place promise depuis longtemps. Du reste il avait besoin d'argent. Ses fonctions décoratives au palais ne lui rapportaient rien, et lui coûtaient fort cher. Les évêques pouvaient le bien payer. Enfin il entrevit peut-être dans cette polémique l'occasion de jouer un bon tour à son vieil ennemi Gabriel Harvey, le savant professeur de Cambridge. Il y avait en lui un fonds de malice et de vilénie qui, à la lumière des événements subséquents, rend cette dernière supposition parfaitement vraisemblable.

\* \* \*

Mais Lyly ne pouvait songer à mener seul une pareille entreprise. Non seulement il n'était pas sûr d'avoir le talent, les res-

<sup>1</sup> de Marlowe, 1587.

<sup>2</sup> de Peele, 1588 ou 1589.

sources intellectuelles qu'il fallait pour y réussir, mais surtout le travail était trop considérable. Il s'agissait de composer plusieurs pamphlets, en vers et en prose, de veiller à leur impression, à leur diffusion, de noter leur effet sur le public; de composer, monter et faire répéter des pièces de théâtre; d'avoir toujours une riposte prête aux répliques du libelliste puritain; enfin, de tenir la comptabilité compliquée de la campagne. Notre auteur devait avoir recours à des collaborateurs.

Or, il pouvait en trouver sans peine. Ses confrères reconnaissaient sa principauté dans le monde des lettres et tous ou presque tous se soumettaient à son influence; ils le recherchaient sans doute. Lyly n'eut qu'à choisir parmi eux. Nous ne savons pas exactement combien il en embaucha. Il semble toutefois qu'il eut deux collaborateurs attirés et permanents, plus un certain nombre d'auxiliaires occasionnels. Nous ignorons qui furent ces derniers. Les deux premiers au contraire nous sont connus. Ce sont Robert Greene, romancier déjà célèbre, et Thomas Nashe, encore inconnu, mais que ses pamphlets contre Harvey devaient révéler peu après à l'Angleterre littéraire.

Robert Greene était plus jeune que Lyly de quelques années. En 1589, il n'avait que trente ans. Mais son aîné ne l'avait pas de beaucoup précédé dans la carrière. Il avait écrit son premier roman en 1580. Depuis presque dix ans qu'il donnait, avec succès, romans sur romans dans le goût du jour, brefs, invraisemblables, poétiques et moraux, il n'avait pas conquis la fortune. Car c'était le vrai type du bohème de lettres, insoucieux du lendemain. Sa pénurie, sa plume agile, son culte de l'euphuisme n'eussent point été peut-être titres suffisants pour lui assurer une part dans la campagne antimartiniste. Mais il possédait du théâtre populaire une expérience qui manquait à Lyly. Le succès de son ami et compagnon d'orgie Marlowe avait excité son émulation et il venait de faire jouer son *Alphonse, roi d'Aragon*. Il s'y montrait assez habile metteur en scène d'une chronique guerrière, et capable de manier une langue forte, pourvue de l'emphase nécessaire à qui voulait s'attirer l'approbation du parterre.

Les cercles littéraires de Cambridge et de la capitale étaient seuls encore à connaître Thomas Nashe, à apprécier sa culture, sa vivacité d'esprit, sa verve endiablée et sa bonne humeur. A l'université, bachelier de dix-huit ans, il avait collaboré à une comédie satirique jouée par les étudiants, comédie qui valut à son auteur principal l'expulsion de son collège. Sans terminer ses études, il avait quitté Cambridge l'automne précédent et était venu à Londres, décidé à suivre la carrière incertaine d'homme de lettres, à vivre un peu du produit de sa plume, davantage des faveurs de quelque haut protecteur. Il avait en poche le manuscrit de son *Anatomie de l'Absurdité* que l'éditeur Hackett voulut bien accepter, mais qu'il n'imprima qu'une année plus tard. Cette satire des écrivains admirateurs du beau sexe, des puritains ennemis de tout plaisir, des astrologues, que continuent une défense de la bonne poésie, une discussion médicale sur le régime alimentaire, et que terminent de sages conseils sur la méthode à suivre dans ses études, avait cependant circulé en manuscrit, comme il était d'usage. Sa langue souple et châtiée, ses quelques passages éloquentes suffirent à faire au jeune homme une réputation qui lui valut l'amitié de Greene et l'admission à l'intimité des gens de lettres. Il n'avait pas encore prouvé par une œuvre son génie de pamphlétaire. Mais le début de son *Anatomie* promettait un satirique mordant et sa conversation montrait sans doute de quoi il était capable. Lyly eut la main heureuse en choisissant ce nouveau venu qui, aux yeux des générations suivantes, eut presque seul la gloire d'avoir réduit au silence Martin Marprelate.

\* \* \*

Ses collaborateurs engagés, Lyly leur dit ce qu'ils devaient faire : couvrir Martin de ridicule, d'outrages et d'insultes pour ruiner son prestige sur le peuple ; combattre son influence sur les gens plus réfléchis en montrant que le presbytérianisme n'était qu'un premier pas vers l'anarchie, la révolution, la guerre civile, l'abolition des privilèges de la noblesse et de la royauté, que Martin était donc un imposteur ou l'homme de paille d'une faction qui visait à la ruine de l'État.

En commun probablement on arrêta les détails du plan de campagne. On se mettrait immédiatement à composer des pièces de théâtre ; en attendant qu'elles fussent prêtes, on lancerait un premier pamphlet en vers ; et chacun s'occuperait d'amasser la matière de nouveaux libelles, en collectionnant tous les scandales publics ou privés qu'on pût mettre à l'actif des puritains. Les péripéties de la lutte, Martin lui-même les provoquerait par ses ripostes. Car on était bien sûr que ce vaillant escrimeur ne se laisserait point abattre sans une solide défense.

*N. B.* — L'idée que nous pouvons nous faire aujourd'hui de la campagne antimartiniste est forcément incomplète, imparfaite. Les pièces de théâtre qui en furent l'essentiel ont disparu. C'est à peine si, grâce à des allusions contemporaines, nous pouvons deviner ce qu'elles étaient. Il ne nous est pas non plus possible de déterminer la part de chaque auteur dans les productions qui subsistent. Nous avons essayé néanmoins de reconstituer dans les chapitres suivants cette campagne qui dura, avec un arrêt en septembre, d'avril à novembre 1586.

## CHAPITRE IX

### La campagne antimartiniste. Protestations.

#### Attaques sérieuses.

(Avril à juillet 1589.)

Une ballade contre Martin : *Un Fouet pour un Singe* (89). — Théâtre antimartiniste (91). — *Mar-Martine* (92). — Francis Bacon et *Marre Mar-Martin* protestent contre Martin et contre ses profanes adversaires (94). — Bland dans *Un appât pour Momus* et A. L. dans *Antimartinus* attaquent gravement Martin (95).

Au milieu d'avril, à toutes les boutiques de libraires serrees à l'ombre de la vieille cathédrale, parut une mince brochure. Elle n'avait ni nom d'auteur ni nom d'imprimeur. Mais un titre significatif, *Un Fouet pour un Singe ou Martin dévoilé*, suffisait à attirer l'attention. Il y avait moins de trois semaines que le terrible, l'insaisissable puritain avait publié sa dernière diatribe. La curiosité qu'il excitait était à son comble. On se demandait sans doute si l'épiscopat lui répondrait et comment il le ferait cette fois-ci. Aussi chacun s'empressa-t-il d'ouvrir la brochure anonyme. Elle ne contenait ni docte réfutation de l'ennemi de la Hiérarchie, ni languissante apologie des prélats, mais bien une alerte satire, une vive attaque de Martin et du puritanisme — et elle était en vers.

Le singe alors, aussi souvent que l'âne, était surnommé Martin. Marprelate a pris le seul prénom qui lui convienne. Car il se conduit en vrai singe : le rimeur s'engage à le prouver en trois points. Un singe grimace à tout venant, qu'il soit paysan ou prince ; il ricane et gesticule à tort et à travers. Ainsi fait Martin. Il raille sans distinction tous les corps de l'État ; il calomnie, jure et se parjure, pousse d'absurdes exclamations, se démène et gambade comme un danseur de « morrice », se met en fureur comme un malfaiteur en prison, et rudement

insulte petits et grands. Pourquoi donc fait-il le fou en matière si grave ? Il s'imagine convertir ainsi les sages à ses idées. Mais les sages n'écoutent point ce que marmottent les singes. Second point : les singes déchirent tout ce qu'ils attrapent. Ils n'ont de repos qu'ils n'aient démolé tout ce qu'ils voient debout. Martin, de même, déchire les vêtements sacerdotaux, les livres de prière, l'Eglise du Seigneur ; il entend démolir les cathédrales, arracher aux évêques leurs revenus, dépouiller les universités de leurs biens. Et pensez-vous qu'il s'arrêtera en si beau chemin ? « Lui qui maintenant s'écrie : pourquoi donc des Evêques ? bientôt dira : pourquoi des Rois ? Les saints sont libres. » Comme Jean de Leyde et Jack Straw, Martin aspire à la royauté. Que la noblesse, que les autorités prennent donc garde à ce drôle, qui prétend mettre un jour son talon sur la nuque de son maître ! Troisième point : ce qu'un singe ne peut obtenir par flatteries, il vous l'arrache d'un coup de dents. Martin ne cache pas qu'il usera de ses poings, de ses dents et de ses ongles. Si sa plume ne triomphe, son couteau vaincra. Alors, ce que ni le Pape, ni le roi d'Espagne n'ont été capables de faire, Martin l'accomplira. Il ruinera le pays ; en détruisant l'Eglise, il détruira l'Etat ; car l'un ne saurait subsister sans l'autre. O Angleterre, toi que Dieu rend si prospère par la grâce de l'Evangile et d'un sage gouvernement, veille à ce que ces fauteurs de discorde ne causent ton malheur. Et vous, hommes graves qui vous donnez la peine de répondre aux grimaces de Martin, cessez de perdre ainsi votre temps. Nous finirons bien par réduire le monstre au silence, par lui mettre la main au collet. Adieu donc, Martin, arrête un travail qui ne peut que te porter malheur, et entreprends labeur plus profitable.

Cette ballade, si elle ne mérite pas les éloges qui lui ont été parfois décernés, est loin d'être sans valeur. Sa composition est d'une simplicité toute classique. Elle est écrite en une langue abondante en locutions populaires, énergique et expressive. Le style en est d'une lucidité peu commune alors. Sans doute le rythme est monotone, et cette monotonie devient un peu accablante par l'abus de l'allitération, mais pour nous, non pour le public auquel elle était destinée. L'Anglais du peuple



a toujours aimé, il aime encore les alternances régulières de temps forts exagérés et de temps faibles rapides. Jugée comme un morceau de rhétorique populaire, on ne peut la tenir en médiocre estime. C'est une habile parodie de Martin ; une caricature un peu grossière, mais amusante, de ses manières brusques, de ses sautes d'humeur, de ses changements imprévus de ton. Les idées et arguments que les évêques avaient imposés à leurs défenseurs y sont exprimés avec force. Lyly lui-même, rhéteur consommé, pourrait bien en être l'auteur. La campagne que Bancroft avait suggérée s'ouvrait par un succès que prouva bientôt la nécessité d'une seconde édition d'*Un Fouet*.

\* \* \*

Mais le théâtre était un moyen plus efficace encore de combattre l'influence de Martin sur le peuple. Le théâtre jouait alors, en quelque mesure, le rôle du journal qui ne vint au monde que cent ans plus tard. On se servait de lui pour vulgariser les idées. Toutes les grandes questions nationales avaient été discutées sur la scène en des moralités où l'allégorie s'expliquait par l'histoire. Récemment encore, à l'occasion de la défaite de l'Armada, Philippe II avait été bafoué sur les planches. Lyly et ses collaborateurs n'innovaient donc pas en y traînant Martin. Ils composèrent un certain nombre de pièces qui obtinrent un succès très vif, mais dont aucune ne nous est parvenue. Nous pouvons cependant nous en faire une idée grâce aux nombreuses allusions qu'y font les pamphlétaires mêlés, de près ou de loin, à la controverse.

Une comédie représentait Martin malade. Il appelle à lui une foule de médecins qui lui administrent purgations et clystères, le saignent à la veine du cou, examinent ses humeurs et son sang et prononcent son diagnostic. Le pauvre homme est poitrinaire. Dans moins d'un an, il mourra, ayant craché ses poumons. Un *Jeu de Mai* mettait en scène la troupe moqueuse des danseurs de « morrice ». Ils accouraient chaussés de leurs brodequins à grelots. Mar-Martine, chevauchant le cheval de bois, les conduisait. Ils santillaient et se trémoussaient autour du « May-pole », où peut-être il faut imaginer Martin ligoté et

arrosé de sarcasmes, de railleries et d'insultes. Il y avait encore une moralité où Martin tenait le rôle du Vice que le Diable finissait par entraîner en enfer. Dans un masque il apparaissait sous un complexe et symbolique déguisement : une crête de coq indiquait sa présomption ; un visage de singe son habitude de se moquer des choses les plus saintes ; un ventre de loup, sa cupidité : il veut arracher leurs biens aux évêques pour s'en gorger lui-même ; des griffes de chat, sa manie de tout déchirer. Enfin, dans une dernière comédie, on voyait venir Dame Divinité, personnification de la Hiérarchie, tout émue : Martin avait essayé de lui faire violence, mais elle s'était bellement défendue et montrait sur sa joue griffée les traces de la lutte. Furieux de son insuccès, Martin jurait de se venger et empoisonnait la chaste personne qui vomissait en scène toutes ses dignités et tous ses revenus.

Ces cinq pièces ne furent pas données en même temps. On commença, semble-t-il, par la première comédie et le *Jeu de Mai*. Le masque et la moralité suivirent. La dernière comédie, dont la satire semble à deux tranchants, vint plus tard, lorsque se croyant à l'abri de toutes poursuites, nos auteurs se permirent de franchir les limites de la décence élémentaire. Les représentations commencèrent vers la fin d'avril et continuèrent sans interruption jusqu'en août. De l'aveu de Martin lui-même, des milliers et des milliers de gens y assistèrent. Plus d'un théâtre, semble-t-il, avait été réquisitionné par Lyly, et plus d'une troupe. Les finances d'entrée avaient été supprimées, ou réduites à presque rien. La foule se gaussait de Martin maintenant, comme, quelques semaines plus tôt, elle se gaussait des évêques. Le succès de la campagne était assuré.

\* \* \*

Le second pamphlet n'y ajouta probablement pas grand-chose. Il parut au milieu de mai. En juin il se vendait partout, mais non pour sa valeur intrinsèque inexistante. Seul son titre, suggéré par Marprelate lui-même, lui assurait des acheteurs. *Mar-Martine* est un pot-pourri de morceaux versifiés dépourvus d'esprit, de comique et d'intérêt. On y sent la collaboration de

plusieurs auteurs. Preuves en sont la variété des mètres et des dialectes, la répétition lassante des mêmes arguments dans des pièces qui se suivent. Les unes sentent le travail pénible d'un écrivain qui compose à contre-cœur ; les autres, au contraire, ont tous les caractères de l'improvisation. L'incohérence, l'obscurité, la platitude et la grossièreté leur sont communes. Elles s'adressent tantôt à Martin pour l'insulter, l'accuser de mœurs inavouables, le menacer, l'exhorter à s'amender ; tantôt au Parlement pour le presser de sévir contre les puritains avant qu'il soit trop tard ; ou à l'Angleterre pour la conjurer de ne point écouter cet ennemi de sa paix et de sa prospérité ; ou encore aux évêques pour les mettre en garde contre une politique de concessions à l'égard des rebelles. D'autres se proposent simplement de dévoiler le véritable caractère de Martin ; hypocrite, il cache sa convoitise sous des professions de désintéressement, sa concupiscence sous des manières de saint homme ; révolté contre l'État autant que contre l'Église, jaloux de tous ceux qu'il sent au-dessus de lui, ce n'est qu'un papiste déguisé.

Rien dans ces idées qu'*Un Fouet* et le théâtre n'eussent déjà, et d'une manière plus réussie, abondamment développé. On ne comprendrait guère la composition et la publication de *Martin* si l'on n'y voyait le résultat d'une joyeuse soirée passée en commun autour d'une table de cabaret par Greene, Nashe et leurs auxiliaires inconnus ; chacun, entre deux rasades de vin d'Espagne payé par l'argent épiscopal, y va de sa production improvisée ou préparée, couplet qui veut être pointu et n'est qu'absurde, quatrain de bouts-rimés, ballades incohérentes, parodies du style de Martin. Toutes ces élucubrations réunies furent remises à l'imprimeur qui les arrangea tant bien que mal, gardant pour la fin une épitaphe qu'on clouera sans doute un jour au gibet d'où pendra le traître.

\* \* \*

Tous ceux pour qui religion est synonyme de gravité, de sérieux s'étaient, nous l'avons vu, scandalisés de la désinvolture insolite avec laquelle Marprelate alliait la légèreté du clown

à la discussion de questions ecclésiastiques. Mais au moins les autorités compétentes leur donnaient-elles pleine satisfaction par leur activité à rechercher le coupable, par leur sévérité à condamner ses libelles en attendant de pouvoir le condamner lui-même. Que durent-ils ressentir en voyant les puritains bafoués au théâtre, odieusement malmenés en des vers grossiers épicés de sous-entendus ignobles ? Sans doute Lyly et ses acolytes s'étaient soigneusement abstenus de toucher à l'aspect religieux de la question ; ils la transformaient par ordre en question politique. Il n'en restait pas moins qu'ils attaquaient Martin pour défendre l'épiscopat, l'anglicanisme ; et ils les défendaient avec des méthodes injustifiables.

Les protestations ne tardèrent pas à s'élever de plusieurs côtés. En août, les représentations théâtrales furent interdites ; Lyly, qui avait préparé un nouveau drame, dut le garder dans ses cartons. Francis Bacon, alors jeune avocat de vingt-huit ans, écrivit et fit circuler en manuscrit ses pensées sur les controverses qui divisaient l'Église. On y lit entre autres ces paroles significatives :

... ne plus avoir pour le mal la pitié religieuse qui convient ; ne plus ressentir d'indignation à l'égard du péché ; faire de la religion un sujet de comédies et de satires ; sonder les blessures en riant ; mêler l'Écriture et le langage grossier, parfois dans une même phrase, sont choses indignes d'un chrétien, indignes d'un homme... Je tiens en haute estime l'évêque qui a répondu au premier pamphlet de ce genre ; il s'est souvenu qu'il fallait répondre à un insensé, mais non en l'imitant ; il n'a pris garde qu'au sujet qu'il traitait, nullement à la personne avec qui il avait affaire. Et, certes, j'espère que Messieurs les évêques n'ont rien à voir avec cet échange de libelles, mais désapprouvent pleinement ceux qui les défendent ainsi... Et, de même qu'il eût été désirable que ces écrits n'eussent jamais vu le jour, de même il est à souhaiter que, puisqu'ils ont été répandus, tous les hommes de conscience et d'intelligence les condamnent comme les folies immodérées de personnes légères et coupables.

Les protestations que soulevait la controverse depuis l'entrée en campagne des plumitifs de la Hiérarchie ne prenaient pas toujours une forme aussi sévère. En juin parut une réplique à *Mar-Martine*, non signée ; *Marre Mar-Martin* contient quatre pages de vers très médiocres où l'auteur tape à tour de rôle sur

Martin et *Mar-Martine* et les voue l'un et l'autre aux peines éternelles pour tout le mal qu'ils font à l'Angleterre. Leurs querelles remplissent d'aise et d'espérance les papistes, mais de tristesse et d'appréhension tous les braves gens. Ces simples idées sont malheureusement vêtues d'une forme prétentieuse, tantôt obscure par vaine recherche d'esprit, tantôt ampoulée par essai piteux d'éloquence.

\* \* \*

Excepté le peuple, qui marquait les coups avec ce plaisir propre aux spectateurs de matches disputés, et ceux qui bénéficieraient directement de la lutte, on eût sans doute très généralement préféré que l'épiscopat fût défendu avec dignité, comme il l'était en maint endroit par les ministres en leurs sermons. C'est ainsi qu'au début de mai, le Rev. Bland de Bedford avait vivement attaqué en chaire les puritains et leur impudent champion. Critiqué par quelques-uns de ses collègues de sympathies presbytériennes Bland leur répondit par son *Appât pour Momus*, qui n'est pas autre chose que le sermon incriminé publié « sans changements mais avec additions ». En un style affecté, où Lyly eût constaté avec horreur ce que devenaient ses procédés sous la plume d'un maladroit, le Rev. Bland invective tous les adversaires de l'Église établie et plus spécialement le « Momus acariâtre, le profane Lucien de ce temps ». Si vif que soit son langage, jamais il ne franchit les limites permises alors à l'éloquence de la chaire ; sous l'apprêt de la forme, on le sent sincèrement indigné ; il ne déplace pas la question comme les auteurs d'*Un Fouet pour un Singe*, de *Mar-Martine* et des pièces antimartinistes, mais répond en théologien qui se respecte à un théologien qui ne se respecte pas. De si médiocre valeur que soit en lui-même le sermon de Bland, il est un précieux et unique exemple du ton adopté par les innombrables prédicateurs qui pendant cette année 1589 luttèrent de leur mieux contre la croissance du puritanisme à laquelle Martin avait puissamment contribué.

C'est le même ton d'indignation vive et affligée, c'est le même sérieux dans l'argumentation que nous retrouvons dans

un pamphlet latin adressé par un laïque qui signe A. L. aux étudiants d'Oxford et Cambridge, en juillet. Martin avait d'emblée, par sa méthode et son audace, conquis tout une partie de la jeunesse universitaire : « Pervenit ad aures nostras suspicio non levis aliquos esse vestrum, quos illius ineptiae tenent irretitos ». Pendant longtemps A. L. qui modestement s'appelle « quidam Londinensis », s'était refusé à croire à ces rumeurs. Mais il dut finalement se rendre à l'évidence et constater à sa grande tristesse que les jeunes gens se laissent éblouir « verborum delectu atque orationis virtutibus », sans accorder attention suffisante au « rerum pondus ac momentum ». Il s'est donc décidé à composer son *Antimartinus* à l'usage des « eruditi juvenes utriusque Academiae ». Cette « Monitio » de soixante pages cherche à démontrer solidement et sagement que Martin est un hérétique, que ses accusations contre l'épiscopat sont des calomnies, et qu'il doit être puni avec la plus grande sévérité. A. L. appuie son argumentation sur de nombreux exemples empruntés à l'histoire ancienne ; il l'émaille d'appels pathétiques aux autorités ; il la relève d'une description complaisante des crimes et des vices de Martin. Il cherche à être aussi éloquent, aussi persuasif que possible, car le mal contre lequel il aimerait réagir est profond. Il voit « maiori dolore... tantam esse levitatem nonnullorum Academicorum, ut non solum Martini libros summa cum delectatione legerent, sed eius etiam defensionem (quanvis timidiorum) in se susciperent ».

\* \* \*

Mais tandis que toute l'Angleterre s'occupait ainsi de sa Seigneurie, qu'on le lisait, qu'on le discutait, qu'on le défendait à l'université ; que les églises, dimanche après dimanche, entendaient son nom mêlé à des invectives, à des reproches, à des blâmes, parfois à des louanges ; qu'il était le héros vilipendé des théâtres, le sujet ou l'occasion de pamphlets en prose eu-  
phuistique ou latine, de libelles en vers ; qu'une bande d'écrivains soudoyés par les évêques l'attaquait, que de simples particuliers de leur propre initiative lui répondaient — Martin restait coi. Juillet approchait de sa fin et le combatif gentleman

n'avait pas réapparu. Déjà ses ennemis criaient au triomphe. Ils affirmaient qu'éreinté de tous côtés, il avait perdu courage et n'osait plus se montrer. Il se tenait caché, effrayé de l'ardeur que mettaient les poursuivants, dirigés maintenant par Bancroft, à le découvrir. Peut-être aussi, se disait-on, certains résultats de sa campagne lui donnaient-ils à réfléchir. Il n'avait pas prévu que Burghley et Walsingham appuieraient Whitgift dans sa politique d'impitoyable répression des non-conformistes. Il avait échoué dans ses efforts répétés de persuader au gouvernement que l'intérêt de l'État était dans l'abolition de la Hiérarchie, tandis que ses adversaires avaient convaincu, même, semblait-il, les membres du Conseil connus pour leurs sympathies puritaines, que le sort de l'État était lié à celui de l'Église établie. Sans doute, jusqu'au jour où la police lui mettrait la main au collet, n'entendrait-on plus sa voix railleuse et indignée tour à tour... On se trompait. Coup sur coup, dans la dernière semaine du mois, deux petits pamphlets se répandirent, d'abord dans les cercles puritains, puis dans le grand public. Deux fils de Martin, le frère cadet et le frère aîné, Martin Junior et Martin Senior, les signaient. Ils avaient hérité de toute la verve, de tout l'esprit, de tous les trucs de leur vénéré père, et c'était bien sa voix qu'ils faisaient de nouveau retentir aux oreilles des évêques consternés.

---

## CHAPITRE X

### Martin change d'imprimeurs. La presse à Wolston.

(Avril à juillet 1589.)

Waldegrave se retire (98). — La presse secrète transportée de Coventry à Wolston (99). — Throckmorton et Penry en quête d'un nouvel imprimeur (100). — Hodgkins et ses ouvriers se rendent à Wolston (101). — Impression des *Thèses Martiniennes* (103). — Impression de la *Juste Censure* ; les imprimeurs quittent Wolston pour le Lancashire (104).

Nous avons dû raconter l'impression clandestine des quatre premiers libelles de Martin Marprelate sans parler une seule fois de Job Throckmorton. Ni son nom, ni celui de Haseley, son manoir, ne se rencontrent dans les documents qui nous ont permis de reconstituer cette histoire. Et pourtant ses relations devaient être continuelles avec Penry, plus ou moins fréquentes avec Waldegrave et Newman. Mais elles furent si bien tenues secrètes qu'aucun des complices moins importants, ni Mrs. Crane, ni Sir Richard Knightley, ni Sharpe, ni Hales, ne semble les avoir soupçonnées. A leurs yeux, Penry est le seul directeur de l'entreprise.

Cependant un événement imprévu, apportant un désarroi momentané dans le camp des martinistes, força Throckmorton à sortir de l'effacement où il avait été entendu qu'il se tiendrait. Waldegrave, aussitôt l'impression de *Hay any worke* terminée, annonça son intention de se retirer. Il se sentait très fatigué. Février et mars avaient été pour lui deux mois de labeur presque ininterrompu, et poursuivi dans de mauvaises conditions hygiéniques. Hales, inquiet de savoir une presse en pleine activité aux « White Friars », et désireux de s'en débarrasser le plus vite possible, sans pour cela interrompre le travail commencé, faisait surveiller l'imprimeur par un de ses serviteurs. Waldegrave, sans doute sous la menace d'une dénonciation qui l'aurait



mené au gibet, était forcé de travailler vite et en ne prenant que le repos le plus indispensable. Son gardien ne le laissait pas sortir de l'atelier devenu, comme il le dit lui-même, une prison. Il devait, le plus souvent, se contenter de repas froids. Quelques semaines de ce régime avaient usé ses forces et son courage. Puis les pamphlets qui sortaient de ses mains étaient désapprouvés par beaucoup de puritains. Il l'avait constaté lui-même en de nombreuses conversations avec les ministres de la région. Enfin il avait reçu le manuscrit de l'ouvrage de Cartwright qu'il attendait depuis longtemps et désirait imprimer sans trop tarder. Les raisons ne lui manquaient donc pas pour justifier auprès de Penry et de Throckmorton sa décision de renoncer à les aider plus longtemps. Il eut avec eux une entrevue à Haseley, aussitôt son travail à Coventry terminé. Ils lui demandèrent, semble-t-il, de ne pas les abandonner tout à fait et Waldegrave les laissa sous l'impression qu'il reviendrait, quelques semaines plus tard, reprendre son poste. On se sépara sans aigreur. Penry lui confia le manuscrit de son *Appel au Parlement* terminé trois semaines plus tôt, et Throckmorton celui d'une réponse au Dr Some écrite l'automne précédent, mais qu'il ne s'était décidé à publier qu'en apprenant la saisie de la réponse préparée par son ami. En possession donc de trois ouvrages, Waldegrave partit pour le Devon, espérant y trouver les moyens de les imprimer.

Peu après ce départ, Hales déclara qu'il ne voulait pas garder chez lui la presse compromettante. Penry, en quête d'un nouveau local, s'adressa à son amie de Wolston qui avait souvent exprimé le désir d'aider plus directement qu'elle n'avait encore fait à l'impression des pamphlets de Martin. Mrs. Wigston envoya un char chercher les instruments de travail laissés, emballés, à Coventry, et les cacha, en attendant le jour où ils seraient utilisés de nouveau, dans une chambre au sous-sol du Prieuré. Son zèle pour la cause de la réforme disciplinaire de l'Église lui faisait perdre de vue toute considération de prudence.

Pendant, Waldegrave n'avait fait que passer dans le Devon. N'y trouvant pas ce dont il avait besoin, il s'était em-

barqué pour la France et s'était installé dans la cité huguenote de La Rochelle pour y imprimer ses trois manuscrits. La nouvelle en parvint à Haseley au milieu de mai. Penry et Throckmorton crurent que leur ami désertait la cause puritaine, ne songeait plus qu'à ses propres intérêts et ne reviendrait pas. Or, ils pouvaient moins que jamais renoncer à la lutte si heureusement menée jusqu'alors. Martin commençait à être attaqué de tous côtés. Non seulement des prédicateurs lui lançaient l'anathème, mais des acteurs le bafouaient et le discréditaient, des pamphlétaires l'insultaient grossièrement, l'accusaient de trahison et d'hypocrisie. Ne pas leur répondre, c'était s'avouer vaincu ; ne pas essayer de maintenir le prestige de Martin auprès du peuple, c'était perdre tout le bénéfice des premiers mois de la campagne. On n'aurait donc réussi qu'à provoquer une réaction antipuritaine ! Penry et Throckmorton devaient persister dans leur entreprise. Ils n'hésitèrent pas à chercher un imprimeur pour remplacer le déserteur et rendre possible la publication des pamphlets qui allaient être prochainement prêts. Penry demanda tout d'abord au relieur Sharpe s'il pouvait et voulait prendre la place de Waldegrave. Sharpe répondit évasivement. Ce n'est pas qu'il ignorât le métier, mais il avait peur de se commettre davantage dans l'aventure avant d'en avoir pesé tous les risques. Penry n'insista pas. Newman fut alors mandé à Haseley et chargé de trouver quelqu'un à Londres. Il n'y mit pas longtemps et son choix fut excellent. John Hodgkins se montra, à tous égards, le digne successeur de Waldegrave.

\* \* \*

Bien qu'il fût salpêtrier de son état, Hodgkins connaissait l'art typographique ; il l'avait probablement appris sur le continent, car jamais et à aucun titre il n'avait été membre de la corporation des « Stationers ». Débrouillard, intelligent, dévoué, il était de plus puritain convaincu. Il semble avoir accepté avec enthousiasme le travail périlleux qui lui était offert.

Il se mit sans retard à préparer son activité nouvelle. Sui-

vant les directions de Newman, il se procura le papier et l'encre nécessaires, puis, chose plus difficile, une seconde presse qu'en juin il envoya dans la direction du nord et cacha quelque part, peut-être à Warrington en Lancashire. Ces préparatifs n'allaient pas sans des séjours plus ou moins longs dans les Midlands, tantôt à Haseley, tantôt à Wolston. Il voulut aussi se procurer des aides. Penry refit une tentative auprès de Sharpe aux environs du 20 juin. Mais la femme du relieur revenait d'un séjour à Londres avec l'impression que les autorités regardaient les martinistes du plus mauvais œil. Sharpe refusa catégoriquement son concours. Quelques jours plus tard, Hodgkins lui-même, puis Newman revinrent à la charge, mais essayèrent de nouveaux refus. Cependant Throckmorton terminait deux petits pamphlets qu'il voulait faire paraître avant le substantiel *More Worke*, et aussitôt que possible. Hodgkins alors embaucha à Londres deux jeunes « Stationers », membres de la corporation, ce qui n'était pas sans dangers ; mais sans doute n'eut-il pas le choix ! Il leur fit solennellement jurer de ne jamais parler de ce qu'ils auraient à imprimer. A l'un, Valentyne Symmes, engagé en qualité de compositeur et de correcteur, il promit 20*l.* par an ; à l'autre, Arthur Thomlyn, simple ouvrier illettré, *Sl.* ; sans compter leur entretien. Symmes était un puritain, un des « frères ». Thomlyn ne paraît pas l'avoir été. Mais l'un et l'autre furent fidèles à leur serment. La torture seule put les faire parler, et à un moment où leur silence ne pouvait plus être utile à personne.

Le 9 ou le 10 juillet, Newman, qui portait alors la livrée de Sir Richard Knightley et, sous ce couvert, s'occupait à Londres de la vente et de la dispersion des pamphlets de Martin, vint trouver Hodgkins, lui dit que le moment était venu de partir pour les Midlands avec ses ouvriers, et lui remit une lettre pour Penry qu'il trouverait à Haseley.

Hodgkins et ses deux ouvriers se mirent en route aussitôt, voyageant à pied. Le 13 juillet, qui était un dimanche, ils arrivèrent dans la matinée à Adderbury, petit village à mi-chemin entre Oxford et Warwick, sur les bords de la Cherwell. C'est là que vivaient les parents de Symmes. Symmes et Thomlyn

s'y arrêrèrent. Hodgkins voulait atteindre Haseley dans la soirée pour y passer la nuit ; il avait au moins dix heures de marche devant lui ; il quitta donc ses compagnons en donnant l'ordre à Symmes d'être à Warwick le lendemain matin, et à Thonlyn d'être à Coventry le lendemain soir. A Haseley, il trouva en effet Penry qui le chargea d'une lettre pour Mrs. Wigston. Il avait installé déjà son imprimerie au Prieuré de Wolston et c'est là qu'il se rendait. Penry l'assura qu'un manuscrit lui parviendrait sans tarder. Le lendemain matin, après déjeuner, ayant passé la nuit au manoir de Throckmorton, il partit pour Wolston en faisant le détour de Warwick où son premier ouvrier devait l'attendre. Penry insista pour l'accompagner. Ils n'avaient pas fait cent pas qu'ils virent au milieu du sentier un petit rouleau de papier. Hodgkins le ramassa : c'était la plus grande partie du manuscrit des *Thèses Martiniennes* publiées par Martin Cadet. Il nous est malheureusement difficile de pénétrer, à la lumière des documents découverts, la raison de toutes ces précautions.

Tandis que Penry retournait à Haseley, Hodgkins continua son chemin. A Warwick, il retrouva Symmes. Il le mit au courant du travail qu'ils allaient faire, lui montra le manuscrit qui venait de lui parvenir de façon si curieuse, et l'informa qu'ils se rendaient à un village voisin où leurs instruments de travail étaient préparés. Tout en marchant il lui fit voir la lettre adressée à Mrs. Wigston. Symmes, ayant eu l'occasion les jours suivants de faire connaissance avec les écritures de Throckmorton et de Penry, affirma lors de son interrogatoire que cette lettre était de la main du premier.

\* \* \*

Lorsque Hodgkins et son ouvrier arrivèrent au Prieuré, ils n'y trouvèrent pas les propriétaires. Mrs. Wigston s'était rendue à Coventry pour quelque réunion religieuse. Son mari ne parut pas. Mais les imprimeurs n'en furent pas moins fort bien accueillis par une dame More, qui les attendait. Car Mrs. Wigston avait obtenu de son docile époux la permission d'héberger de soi-disants brodeurs qui viendraient travailler pour elle, ainsi que

la promesse de ne point se mêler à cette affaire qui ne le concernait pas. Les serviteurs avaient reçu les injonctions les plus strictes de ne pas entrer dans la chambre où les brodeurs devaient s'installer et de ne pas chercher à voir leur ouvrage.

Dans un de ses séjours à Wolston, Hodgkins avait débarrassé la presse amenée de Coventry en avril, et aménagé l'atelier. Thomlyn, que son maître avait envoyé chercher le lundi soir, arriva le mardi et, le même jour, on se mit à la composition des *Thèses Martinicennes* avec les caractères romains que Waldgrave avait employés pour l'impression des pamphlets de Penry. Moins habiles que leur prédécesseur, Hodgkins et Symmes craignirent probablement d'user des caractères gothiques plus difficiles à reconnaître <sup>1</sup>.

Rentrée de Coventry le mardi soir, Mrs. Wigston vint le mercredi voir ses hôtes. Elle les trouva au travail. Elle leur souhaita cordialement la bienvenue chez elle et s'excusa de ne pouvoir les loger mieux ni rendre leur séjour au Prieuré plus agréable. Mais la nécessité de se cacher leur imposait quelques désagréments.

Le jeudi, la composition du pamphlet, dont les dernières feuilles manuscrites avaient été, entre-temps, remises à Hodgkins, fut achevée et le tirage commença. Les imprimeurs reçurent, ce jour-là, la première visite de Penry qui revint le vendredi avec Throckmorton. Throckmorton lut les épreuves, corrigea l'orthographe de certains mots, et demanda à Symmes qui était en train de composer s'il comprenait les nombreuses ratures et corrections. Sur deux points, Symmes avait des doutes. Aussitôt Throckmorton lui expliqua les passages difficiles. Il se tourna ensuite vers Hodgkins et, lui parlant à l'oreille mais assez haut pour être entendu des ouvriers, lui demanda si ses aides le satisfaisaient et s'il pouvait compter sur leur fidélité. Hodgkins répondit affirmativement. Après le départ des visiteurs il donna lecture à Symmes et Thomlyn d'un nouveau pamphlet dont Penry venait de lui remettre le manuscrit.

<sup>1</sup> Le désir de rendre aussi vraisemblable que possible la fiction des fils de Martin fut peut-être aussi pour quelque chose dans le choix de caractères différents.

Le lundi 21 ou le mardi 22, l'impression des *Thèses Martiniennes* était terminée. Notre vieille connaissance le relieur aida Hodgkins et Newman à les brocher. Sharpe avait été forcé, nous ignorons pourquoi, de quitter Northampton et était venu s'établir chez les parents de sa femme. A sa vive surprise et, ajouta-t-il, à son vif chagrin, il retrouva l'imprimeur à Wolston, alors qu'il le croyait plus au nord du pays. En dépit de son intention arrêtée de ne plus travailler pour les Martinistes, il se laissa persuader de leur prêter une fois encore son concours. Newman, peu après, emporta toute l'édition, environ 800 exemplaires, à Londres.

\* \* \*

La composition du second pamphlet avait été commencée le mardi 22. Son impression fut achevée le 29. Throckmorton ne semble pas avoir fait une nouvelle visite au Prieuré ; mais Penry y revint en tout cas le mercredi 23. Ce jour-là Symmes lui fit remarquer qu'un certain passage était inintelligible. Sans hésiter, Penry le biffa et le corrigea. Les deux ouvriers n'avaient encore reçu aucun salaire. Hodgkins leur avait dit qu'un gentleman qu'ils rencontreraient dans les Midlands les payerait. Ce même mercredi, il leur dit que leur visiteur était le gentleman dont il leur avait parlé. Symmes alors, le soir venu, alla avec son patron trouver Penry qui passait la nuit au Prieuré, et lui demanda quand lui-même et son camarade toucheraient leurs premiers gages. Penry lui garantit que les promesses de Hodgkins seraient respectées, pourvu toutefois qu'eux-mêmes fussent fidèles à leur parole. Symmes renouvela son serment, mais ne reçut rien. On attendait probablement, pour payer les ouvriers, que leur travail eût duré plus longtemps et que leur fidélité eût été davantage éprouvée.

C'est également pendant l'impression du deuxième pamphlet, la *Juste Censure* de Martin Cadet par Martin Aîné, que Mr. Wigston apprit, on ne sait comment, le vrai caractère des brodeurs et la vraie nature de leur travail. Il se fit lire les *Thèses Martiniennes* qui le scandalisèrent par leur ton. Il fut furieux de ce que sa femme l'eût dupé. Mais sa colère passa vite : il

n'interrompit point le travail commencé, ne dit mot à personne de ce qui se passait chez lui et ne se refusa pas à garder les imprimeurs aussi longtemps qu'on le jugerait utile. Le vendredi 25, Hodgkins put avertir ses ouvriers qu'on resterait encore à Wolston pour imprimer un troisième ouvrage. Il venait en effet de recevoir le manuscrit de la première partie de *More Worke for the Cooper*. Il avait été entendu avec Penry qu'il trouverait comme par hasard ce manuscrit dans une des pièces inoccupées du Prieuré, où quelqu'un aurait feint de le laisser tomber par mégarde. Néanmoins lorsque, le mardi 29, la *Juste Censure* fut achevée, Hodgkins s'était ravisé et avait décidé de transporter son atelier ailleurs. Penry et Mrs. Wigston essayèrent en vain de le faire rester à Wolston. Il avait sans doute de bonnes raisons pour quitter un endroit commode et s'exposer aux ennuis, aux risques d'un déménagement et d'une réinstallation. Peut-être se méfiait-il de Sharpe. Le relieur indécis, changeant, faible, curieux et babillard, que l'appât d'un gain ralliait à la cause puritaine, que la peur en éloignait, n'avait jamais eu sa confiance. Il lui avait caché son séjour à Wolston. Il lui expliqua maintenant qu'il s'en allait parce qu'il avait promis à sa femme de rentrer à la maison trois semaines plus tôt et parce que le travail qu'on lui faisait faire lui déplaisait. Ces raisons, Sharpe put, au moment même, les prendre pour de bon argent ; mais elles n'étaient certainement pas les vraies raisons de Hodgkins : trois semaines auparavant, il n'avait pas encore quitté Londres et nous allons le retrouver aux environs de Manchester, toujours au service des martinistes.

Quoi qu'il en soit, dans la matinée du mardi 29, ses ouvriers et lui démontèrent la presse et, à la demande de Mrs. Wigston, la dissimulèrent sous un tas de paille ou de foin. Ils emballèrent ensuite les casses des caractères gothiques utilisés pour les quatre premiers pamphlets de Martin, des romains et des italiques dont ils venaient de se servir. Un charretier dont Hodgkins avait loué les services vint dans l'après-midi. On chargea sur son char, outre les trois paires de casses, l'encre qui restait et environ douze rames de papier, et il reçut l'ordre de mener le tout à Warrington, sur la Mersey, où Hodgkins l'attendrait. On lais-

sait donc au Prieuré une presse et la petite boîte de caractères romains et italiques qu'en avril 1588 Waldegrave avait réussi à soustraire aux perquisiteurs de sa corporation et avec lesquels il avait imprimé à Kingston une deuxième édition du *Diotrephes* d'Udall<sup>1</sup>. Hodgkins reçut de Penry 5*l.* pour son travail jusqu'alors ; Mrs. Wigston donna 2*s.* 6*d.*, et son mari 2*s.* à chacun des ouvriers ; et les imprimeurs prirent congé de Penry et de leurs hôtes.

Cependant Sharpe brochait à Wolston toute l'édition de la *Juste Censure*. Il en fit un ballot et l'adressa, suivant les instructions qu'il avait reçues, à un tailleur de Londres, Lawrence Wood, que Newman avait mis dans le secret. Le « carrier » de Warwick se chargea du transport de ce ballot. Il le déposa au « Sarazins Head », une auberge de la Cité. Newman, qui en attendait l'arrivée, alla aussitôt avertir Wood, le pria de retirer le paquet arrivé à son adresse, et de le faire porter dans une maison voisine du « Tilted Yard », lui donnant 5*s.* pour les frais du « carrier » et 6*d.* pour ceux du porteur. C'est de cette maison mystérieuse que, dans les tout premiers jours d'août, la *Juste Censure* se répandit à Londres.

<sup>1</sup> vid. p. 14.



## CHAPITRE XI

### Martin Cadet et Martin Aîné.

(22 et 29 juillet 1589.)

La fiction littéraire des fils de Martin (107). — Les *Thèses Martiniennes* : préface de Martin (109) ; les thèses (109) ; l'épilogue de Martin Cadet (112). — *La Juste Censure et Réprimande de Martin Cadet* par son frère aîné : discours de l'archevêque à sa police (114) ; les lacmes de l'épilogue de Martin Cadet (117) ; attaque de la Hiérarchie et reproches aux puritains (118).

Nous connaissons maintenant les raisons du silence de Martin pendant les quatre mois écoulés depuis la publication de *Hay any worke*. Throckmorton n'avait pas tardé à se mettre à écrire le pamphlet promis, *More Worke for the Cooper*. Mais, comme il y discutait de nouveau toutes les idées sur lesquelles puritains et anglicans différaient, comme il y examinait tous les arguments et griefs contre Martin de Cooper et des émules de Cooper, quelques mois de travail lui étaient nécessaires pour en mener à chef la composition. En outre le départ de Waldegrave avait suscité certaines difficultés. Il avait fallu trouver un nouvel imprimeur. Hodgkins à son tour avait employé plusieurs semaines à se procurer en cachette les instruments dont il avait besoin, et les aides dont il ne se sentait pas capable de se passer.

Or, depuis avril — on était en juillet, — Martin était en butte aux attaques des pamphlétaires soudoyés par la Hiérarchie et bien des gens voyaient en sa disparition prolongée un aveu de défaite. Throckmorton éprouva donc le désir naturel d'expliquer le silence du vaillant adversaire des évêques avant de le laisser lui-même rentrer en scène. Il imagina l'ingénieuse fiction que voici.

Martin Marprelate est muet depuis des mois. Chacun se demande ce qu'il est devenu. Les uns pensent que, dans quelque

retraite favorable au travail, il prépare de nouveaux libelles. D'autres prétendent qu'il a été blessé, voire même tué, au service de Sa Majesté, sur les côtes du Portugal. D'autres enfin ont peur qu'il ne soit tombé aux mains des évêques. Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux dans tous les bruits qui courent ? Ses fils eux-mêmes l'ignorent. Ils ne savent qu'une chose : leur père a bel et bien disparu. Il ne leur écrit plus jamais. Est-il donc mort ? Ils se refusent à le croire. Est-il en vie ? Ils n'osent trop y compter. Dans cette incertitude, le cadet prend la plume à son tour, entre en lice contre les ennemis de son père et poursuit le combat que Martin avait commencé. Il a, dit-il, trouvé par hasard dans la campagne, au pied d'un buisson, une liasse de papiers divers de la main paternelle ; quelque passant distrahit les avait laissés tomber là ; la pluie, l'humidité les avaient mis en triste état ; la plupart étaient illisibles, inutilisables. Une collection de thèses était cependant moins abîmée que le reste. Ce n'était évidemment qu'un brouillon : phrases incomplètes, références insuffisantes, répétitions, arrêt final brusque au milieu d'une période, tout le prouvait. Néanmoins, Martin Cadet se décide à publier ce fragment sous sa seule responsabilité. Il n'y fait pas la moindre correction par respect pour son père et par crainte d'être accusé de présomption ; il l'introduit pourtant d'un mot au lecteur et le fait suivre d'un épilogue de sa composition.

Là-dessus, colère du frère aîné, que son cadet n'a pas même consulté. Et huit jours après les *Thèses Martinicennes*, c'est la *Juste Censure* de Martin Cadet par Martin Aîné qui le semonce, lui reproche son irréflexion, le corrige, mais aussi pour ne point le décourager tout à fait lui donne sa part d'éloges, tempérés de critiques, il est vrai.

Ces deux nouveaux pamphlets, ainsi que l'analyse que nous allons en faire et les citations que nous allons en donner le montreront, continuent l'attaque de la Hiérarchie : les fils ont contre leurs ennemis les mêmes griefs que leur père ; ils reprennent ses arguments ; ils usent des mêmes procédés, de l'insulte et de l'irrévérence, de la moquerie et de l'ironie ; mais ils affirment plus qu'ils ne démontrent, et chacun a bien son ton à lui :

Martin Cadet de fausse modestie qui voile à peine la hardiesse des propos et leur violence, Martin Aîné de souriante bouhionie et de malicieuse parodie. Ainsi, soutenant jusqu'au bout la fiction qu'il avait imaginée, Throckmorton ne donne à chacun des fils qu'une des faces du caractère si complexe dont il avait doué le père.

\* \* \*

Les *Thèses Martiniennes* sont précédées d'une préface, censée de Martin lui-même. Il débute sur un ton doux, contrit ; on le dirait las, découragé. Une fois de plus il constate que chacun, amis et ennemis, s'accorde à trouver sa manière déplorable. S'est-il donc trompé ? Ne ferait-il pas mieux de défendre la cause à laquelle il s'est dévoué sans recourir à la violence, ni aux personnalités, ni au rire ? Au moins se concilierait-il les puritains. Car des évêques, il a cessé de rien espérer. Il a sincèrement essayé de les guérir de leurs infirmités. Tous ses efforts ont été vains : ils ne veulent point admettre qu'ils soient malades. Aussi se décide-t-il à quitter la partie. Mais, avant de prendre congé de ceux qu'il a tant molestés, il leur fera sentir une dernière fois combien sa plume est acérée. Sa vigueur alerte et coutumière lui revient à la pensée de cette passe d'armes finale. L'odeur du combat lui rend sa verve ; la mine repentante, le ton modeste disparaissent ; il est de nouveau le guerrier que nous connaissons, au verbe violent, hautain et dédaigneux, à l'esprit indomptable, au cœur assuré de la victoire. Il jette son gant aux prélats. Il les provoque à un débat public, à une discussion écrite, s'ils le préfèrent, où les seules armes permises seront la Parole de Dieu et la saine logique. Car jusqu'à maintenant « le feu et le bûcher, les chaînes et les verges, la moquerie et l'insulte » ont été leurs moyens habituels de défense.

\*

Les thèses elles-mêmes sont au nombre de cent-dix. Les vingt-cinq premières résument la doctrine puritaine. L'Église est le corps du Christ ; les offices de l'Église sont les membres de

Son corps (1). Seul, le Seigneur a le droit de décréter quels seront ces offices (2). Modifier l'organisation dont Il a doté l'Eglise, c'est enfreindre Sa prérogative (4). Cette organisation est parfaite (3), définitive (5, 6). Nul, si ce n'est Lui, ne doit y toucher (8-11, 24). Les offices institués et maintenus par Lui sont ceux de pasteur, docteur, ancien et diacre (7, 12, 19). En supprimer un, c'est estropier Son corps (13-15) ; en remplacer un par quelque invention humaine, c'est Le rendre difforme (16). Le magistrat civil doit adopter la discipline du Christ (22). Bien loin de causer un préjudice quelconque à l'État, cette discipline ne peut qu'en assurer la stabilité (20-21), car seule elle est légitime (23-25).

Appuyées sur cette doctrine-là, les thèses 26 à 48 attaquent la Hiérarchie. Le gouvernement de l'Eglise d'Angleterre est illégitime (26, 33, 35-37). Les archevêques et évêques qui s'arrogent une supériorité sur les ministres leurs égaux et qui exercent le pouvoir des magistrats civils existent en opposition à la volonté du Seigneur (39-42). Les lois qui sanctionnent leur existence sont inadmissibles, au même titre que celles qui réglementent les maisons de tolérance (34). En provoquant la colère divine, ils sont un danger pour la nation (28). Traîtres à Dieu, ils trahissent aussi l'État (29, 33). Ils sont un reliquat du papisme (46-47). Ils doivent donc disparaître (27). Les combattre, c'est continuer la tradition des martyrs de la Réforme en Angleterre (44-45).

Toutes ces affirmations se trouvent déjà dans les premiers pamphlets. Les *Thèses Martiniennes* n'ont encore apporté à la controverse aucune idée originale. Mais voici que la pensée des martyrs suggère à Martin un argument inédit et imprévu. Plus spécieux que solide, cet argument ne manque pas de piquant.

Les écrits des martyrs contiennent — il est du moins facile de le soutenir — la doctrine de l'Eglise au moment de la Réforme. Et, puisque Elizabeth n'a jamais prétendu faire autre chose que rétablir la religion instituée par son père, la doctrine des martyrs est encore celle de l'Eglise. Or Tyndale, Barnes, Fryth ont été les adversaires implacables des prélats. Négligeant la différence qui séparaît les évêques catholiques d'Henri VIII des

évêques protestants d'Elizabeth, Martin proclame que la véritable doctrine de l'Église d'Angleterre condamne la Hiérarchie (48-55).

D'où une longue série de conclusions. Suivant la doctrine de l'Église d'Angleterre, les évêques sont nécessairement corrompus (57) ; ce sont des serviteurs de la Bête (59, 62-63) ; des ministres de l'Antéchrist (60) ; des élus de Satan (61) ; des faux prophètes (65-66) ; des tyrans (88-90). Suivant cette doctrine, le pouvoir civil est strictement refusé aux membres du clergé (64, 67-71) ; tous les ministres sont égaux entre eux (72-78) ; la seule ordination valable est conférée par le corps pastoral (78-80) ; la censure épiscopale est illégale ; il n'en faut pas tenir compte (81-87) ; l'absentéisme, la pluralité des bénéfices, l'incompétence des pasteurs sont choses intolérables (91-92) ; tout loyal protestant a le devoir impérieux de se révolter contre l'autorité usurpée des évêques (93-95).

Il y a donc dans la religion nationale deux principes contraires : la vraie doctrine de l'Église et la Hiérarchie. En maintenant l'une et l'autre, nos magistrats provoquent des troubles dans l'État. Ces troubles ne cesseront qu'au jour où la Hiérarchie disparaîtra. Les défenseurs de la vraie doctrine, qui ont pour eux la Parole de Dieu et la tradition réformée, ne sauraient en aucun cas céder. Les magistrats du reste ne peuvent sans crime supprimer la vérité (96-110).

Ces thèses sont de simples affirmations. L'usage aurait voulu qu'elles fussent accompagnées de références aux autorités invoquées, la Bible et les œuvres des martyrs. Dans les *Thèses Minérales* de février, Martin s'était conformé à cet usage. La hâte avec laquelle le nouveau pamphlet fut composé, le désir peut-être de rendre aussi vraisemblable que possible la fiction de notes inachevées expliquent qu'il ne le fasse pas ici. Mais il lui aurait été facile de le faire ; les ouvrages de Tyndale, Fryth et Barnes contiennent la critique de l'épiscopat dont il parle et l'*Épitomé* citait déjà tous les passages de la Bible sur lesquels les puritains étayaient leur système. Car Martin ne songe plus à berner ses adversaires, à ruser avec eux. Il les attaque de front, loyalement, en une langue nerveuse, sobre et

lucide, sur un ton grave, franc et ferme, où se perçoit comme une vibration sourde d'enthousiasme, d'indignation, de conviction profonde.

\*

Le plaisir d'écrire, le chagrin de ne pas savoir ce que son père est devenu, le désir de contribuer à la chute des prélats ont poussé Martin Cadet à ajouter un épilogue à l'ouvrage paternel qu'il édite. Il dédie cet épilogue à ses très chers oncles, Maître John de Canterbury et ses collègues. Gentiment persifleur, il leur demande des nouvelles de Martin :

Parlez donc, chers oncles, l'avez-vous assassiné en cachette dans l'une ou l'autre de vos prisons ? L'avez-vous étranglé ? L'avez-vous empoisonné à la mode italienne ? Que lui avez-vous fait ? L'avez-vous étouffé sous une ou deux grasses prébendes ? Eh quoi ! Mon père, j'en suis sûr, n'avalerait jamais semblables pilules...

Mais les évêques n'ont pas encore attrapé le vieux renard. Peut-être s'en empareront-ils un jour ? Qu'entendent-ils alors faire de lui ? Le garder, de peur que ses fils ne le négligent ? Mais si l'âge, la maladie ou la misère le forçaient à dépendre d'autrui, ses enfants le recevraient avec joie. Lui-même ne voudrait pour rien au monde causer le moindre dérangement aux bons évêques, ses frères. Quoi ! ils le logeraient à la Tour, à Newgate<sup>1</sup> ?

Une maison plus humble, moins forte... lui suffirait parfaitement. Il ignore cette ambition qui pousse beaucoup parmi ses frères à bâtir de plus somptueuses demeures que celles de leurs parents.

Si Martin Cadet manie l'ironie, cette arme favorite de son père, avec succès, il paraît s'en lasser vite et lui préférer un discours direct et tout simple. Sa malice se contente de quelques roseries et grossièretés qu'il débite d'un air candide, et qui émaillent le sérieux de ses propos. Il reproche aux puritains leur couardise, leur ingratitude. Ne vont-ils pas en avoir honte maintenant que Martin a réussi à mettre l'épiscopat en contradiction avec la doctrine de l'Église ?

<sup>1</sup> Prisons de Londres.

Prenez garde que la postérité ne vous accuse d'avoir trahi, par amour pour votre tranquillité, la doctrine que vous deviez transmettre intacte à vos enfants, même s'il vous en coûtait mille fois votre vie. Car, en vérité, si vous parcourez les ouvrages de Tyndale, Barnes, Fryth... vous verrez combien les meilleurs d'entre vous sont loin derrière eux en constance, en courage et en zèle.

Ils devraient remercier Dieu d'avoir suscité un Martin qui distrait les évêques pendant qu'eux-mêmes, les puritains, se rallient et se concertent pour attaquer les ennemis de la vraie foi. Ni l'Etat, ni Sa Majesté ne peuvent leur être reconnaissants du silence qu'ils n'observent qu'en se rendant complices du mal. Et quand la reine verra où est la vérité, ce qui ne saurait tarder, elle cherchera en vain des hommes capables de la secourir dans la réforme qu'elle entreprendra. Mais si les martyrs condamnent la tiédeur de leurs descendants, que pensent-ils des prélats ? Ne les appellent-ils pas « les verges que le Seigneur emploie pour châtier Son Eglise et qu'Il brûlera ensuite au feu de l'enfer ? » La lutte contre ces hommes qui veulent passer à la postérité comme les pires ennemis de Dieu, est une cause sacrée que Martin Cadet adjure son père de ne pas abandonner :

Ne crains aucune de ces bêtes, aucun de ces policiers, de ces Mar-Martins, de ces acteurs, prélats, papes, diables, ni rien de ce qu'ils peuvent faire. Montrez-vous ce que vous étiez dans *Hay any worke* et vous verrez tons ces coquins de prêtres se cacher tremblants dans leurs niches. On prétend que vous avez vidé votre sac et n'avez plus rien à dire... On affirme qu'auteurs et rimeurs t'ont décontenancé et que tu n'oses plus montrer ta face.

Montre-leur donc que « tu méprises ces marmitons, ces vidangeurs qui ont vendu leur honneur pour quelques sous » et font rire à leurs dépens les badauds.

En attendant le retour de son père, Martin Cadet se charge de donner à *Mar-Martine* une leçon de sa façon. Ce jeune puritain révèle ici une accointance intime avec les dessous scandaleux de la vie londonienne et une audace dans l'insulte outrageante qui dépasse d'un coup les inventions paternelles. Il traite *Mar-Martine* de maquereau, et sa mère d'entremetteuse :

Ses vers montrent bien qu'il a été élevé dans un bordel.

Puis il consacre un paragraphe plein d'une pitié méprisante et moqueuse aux acteurs,

ces misérables affamés, qui n'ont même pas un honnête métier qui leur permette de vivre, ces vils valets qui pour deux sous jouent des rôles de bouffons ignominieux, à la délectation de tous les coquins du pays... Que voilà bien d'admirables soutiens du palais de Lambeth et du trône de Canterbury !

Sa modestie, dont il aime à parler, n'empêche point le jeune homme de donner en terminant un double conseil à son oncle Canterbury. Que l'archevêque cesse de tyranniser l'Église ! En persécutant les enfants du Seigneur qui l'a comblé de bienfaits immérités, il montre une noire ingratitude dont il risque fort d'être puni. Qu'il cesse également de publier des pamphlets qui ne font qu'exposer son ignorance et ruiner son crédit !

\* \* \*

Content de son premier essai dans l'art épistolaire où son père lui sert de modèle, Martin Cadet, en le signant, se promet de recommencer. Mais son frère ne l'entend pas de cette oreille ; pour l'en empêcher, il lui adresse sa *Juste Censure et Réprimande de Martin Cadet, en laquelle la pétulance irréfléchie du jeune fou est vivement reprise et l'enfant reçoit une verte leçon, je vous assure, de son révérend frère, Martin Aîné, fils et successeur du fameux Martin Marprelate le Grand.*

Martin Cadet sait-il ce qu'il fait ? Croit-il être agréable à son père en publiant ces thèses inachevées ? en attirant derechef l'attention sur cet ennemi détesté des tout-puissants prélats ? On semblait renoncer à poursuivre Martin, mais maintenant l'archevêque va réunir ses poursuivants et leur tenir ce beau discours :

Or, donc, Messires, la Haute Commission et moi-même qui en suis le chef ne sommes-nous pas pourvus d'une brave bande de limiers, aussi longtemps que nous vous avons à notre service ? Qu'en pensez-vous ? Jaloux de notre honneur et de nos privilèges, vous avez sans doute trouvé la presse où s'impriment ces « Martins » séditieux ! Vous avez sans doute diligemment cherché l'imprimeur Waldegrave ; le savetier Newman ; Sharpe, le relieur de Northampton ; et ce Gallois rebelle, Penry, qui, vous le verrez, se révélera l'auteur de tous ces libelles ! Tous mes remerciements.



Maître Mouday, vous tenez bien votre parole. Ah, ah ! Judas, qui as déjà trahi les papistes, il me semble que tu veux nous trahir, nous aussi ! Ne m'as-tu pas promis de m'amener, avant la Saint-André, Penry, Newman, Waldegrave, la presse, les caractères et toute la boutique ? Et tu vois bien que nous sommes maintenant aussi loin de les saisir que jamais. Or, si nous tardons à les attraper, ils vont faire à notre Église plus de mal encore qu'ils n'en ont fait. Car voici un jeune Martin tout frais éclos de quelque œuf empoisonné de ce pamphlétaire séditieux, le vieux Martin. J'ai le cœur ulcéré à la pensée que moi qui, par la faveur de Sa Majesté, ai plus de pouvoirs pour réprimer ces puritains qu'aucun évêque depuis trente ans, je dois cependant être plus tourmenté, plus molesté par eux en six ans que tous mes précédésseurs ne l'ont été en vingt-quatre. Et tout cela vient de votre perfidie, de votre négligence. Veillez donc à mieux remplir votre devoir ! Tenez-vous-le pour dit ! Sinon, que je sois damné corps et âme si je ne vous mets tous à la porte !

Après cet exorde où l'ironie, la colère, le sarcasme, la frayeur, les menaces se combinent en une parodie des propos habituels à Whitgift quand, en séance de la Haute Commission, il examinait un nonconformiste entêté, l'archevêque donne à ses poursuivants de nouvelles instructions pour découvrir Martin et ses complices. Il leur remet des mandats d'arrêt avec lesquels ils pourront appréhender tous les suspects. Il les envoie dans tous les coins de Londres et dans toutes les parties de la province. Il en poste cinq ou six dans le quartier des libraires, autour de Saint-Paul. Il veut que deux d'entre eux, qui n'y soient point connus, entrent dans l'échoppe de Maître Boyle, à l'enseigne de la Rose : ils y trouveront peut-être des étrangers ; qu'ils engagent la conversation avec eux ! Qu'ils leur parlent de Martin avec éloges ! Et ces étrangers, se laissant prendre au piège, se montreront ce qu'ils sont sans doute, et leur confieront peut-être le secret désiré. Partout où prêchent des prédicateurs populaires, les poursuivants doivent se trouver ; ils verront dans l'assemblée des groupes où l'on parle à voix basse avant le sermon ; qu'ils s'approchent ! Ils surprendront d'utiles informations. D'autres surveilleront tous les arrivages et toutes les expéditions de papier et d'encre, ouvriront les paquets adressés à des puritains pour s'assurer qu'ils ne contiennent pas de « Martins ». Qu'ils aient encore un œil sur toutes les maisons puritaines, jour et nuit, sans oublier celle du Lord Maire lui-même !

En un mot, je veux que vous teniez toute l'étendue des domaines de Sa Majesté et vous trouverez Martin... Car je veux l'avoir ou je veux ne plus être archevêque de Canterbury. Il serait mort au Portugal, dit-on ? Certes non ! Avant de mourir là-bas, il sera pendu ici. Je vous dis qu'il se cache en quelque coin du pays, préparant de nouveaux méfaits. En vérité, je le considère, lui et sa progéniture, comme pires que les Jésuites. Ces Martinistes sont tous des traîtres, tous des ennemis de Sa Majesté. Ils veulent renverser l'Etat. Ils ne tiennent compte d'aucun avertissement. Ils empirent tous les jours. Je pensais que personne n'aurait l'audace d'écrire, si ce n'est ce coquin de malheur, Martin lui-même. Mais s'il jouit encore de la liberté, ses enfants seront bientôt aussi fous que lui. Son impunité leur donnera l'audace de s'élever contre l'Etat. C'est pourquoi, attrapez-le-moi, ou j'en perdrai la raison.

Martin Aîné prétend montrer à son cadet quels dangers la publication inconsidérée des thèses va faire courir à leur père, en provoquant un regain d'activité dans le camp épiscopal. Mais ce n'est qu'un prétexte. En réalité, il entend ridiculiser à son tour les ennemis héréditaires de sa famille. C'est là son vrai but, comme c'était celui de son père et de son frère ; mais sa moquerie est bien plus fine, bien plus effective que la leur. Ce discours de Whitgift à ses poursuivants, dont notre analyse et nos citations n'ont pu donner qu'une bien pâle idée, est tout près d'être un chef-d'œuvre de satire subtile et pénétrante. Il s'en faut de quelques redites et d'une ou deux faiblesses d'expression. C'est d'abord une caricature de l'archevêque, caricature spirituelle, non bouffonne : certains traits de caractère du prélat, son humeur colérique, ses violences de langage, sa rancune, son entêtement y sont soulignés plus qu'exagérés. C'est ensuite une raillerie sarcastique de la police épiscopale incapable de découvrir Martin qui se rit d'elle, la berne, échappe à ses recherches les plus habiles, raillerie qui tire une saveur comique du fait qu'elle est mise dans la bouche de Whitgift. C'est encore une amusante peinture de l'affolement des évêques, du régime de suspicion sous lequel on essayait de tenir les puritains, des courses, des veilles et des travaux des poursuivants. C'est enfin une affirmation nouvelle de la hardiesse des Martinistes, de leur superbe indifférence pour l'ennemi : ils lui donnent tous les noms des complices, cachant seulement

l'identité de Martin lui-même. Bref, Martin Aîné met en scène, en un morceau savoureux de fine comédie, un archevêque involontairement grotesque qui fait rire, bien malgré lui, des auxiliaires qu'il a choisis et des mesures qu'il a prises pour lutter contre un ennemi dont il est incapable d'avoir raison.

\*

Martin Aîné est avant tout un humoriste, comme son cadet était un persifleur ; il voit ses adversaires d'un œil chargé de malice et prompt à remarquer l'aspect ridicule des gestes et des attitudes. Il nous a montré son oncle Canterbury discourant ; il nous le montre maintenant cavalcadant en tête d'une escorte nombreuse et somptueusement accoutrée — c'est ainsi que Whitgift avait coutume de faire ses tournées d'inspection dans sa province — et exigeant partout la mort par le fer et le feu de tous les fidèles sujets du Christ. Non content d'envoyer ses policiers en tous sens, il traque personnellement Martin. Mais Martin ne sera pas seul à souffrir de l'imprudence de son fils cadet. De nombreux innocents seront soupçonnés, emprisonnés. Et quant à lui-même, Martin Aîné se plaint du peu d'égards que son frère a eu pour lui, publiant les thèses sans même lui demander conseil. Il ne voudrait pas cependant le décourager tout à fait et après lui avoir ainsi longuement reproché de faire plus de mal que de bien, il le loue de son talent, de sa pénétration, de son courage, de son esprit, de sa franchise :

Je ne puis nier, mon garçon, que tu ne sois Tom le véridique, tout comme ton père, et que tu ne peux supporter de parler de ton oncle Cantur avec des circonlocutions et des paraphrases ; mais en toute simplicité et netteté, tu lui dis ce que tu penses ; tu lui dis en face, sans t'encombrier de ces phrases frivoles « Si votre révérence me le permet... », tu lui dis nettement, dis-je, qu'il est un monstre d'antéchrist, un oppresseur intolérable de l'Église de Dieu.

Mais en bon frère qui craint de rendre son cadet présomptueux en n'accompagnant pas ses éloges de critiques, Martin Aîné souligne deux lacunes, graves selon lui, dans l'épilogue des *Thèses Martiniennes*. Puisque son père lui en donnait de si beaux exemples, Martin Cadet aurait dû ajouter quelques pro-

positions de son invention contre la Hiérarchie. Puisque son père se plaignait des puritains, il aurait dû, mieux qu'il n'a fait, leur reprocher leur mollesse. Martin Aîné procède aussitôt à réparer ces oublis. De nouveau, sous prétexte de corriger son frère, il part en guerre contre l'épiscopat, pour son compte. En un style d'homme de loi, sentencieux et de savante apparence, il formule un certain nombre de propositions puritaines : les évêques sont tous des voleurs, des bandits et des loups ; ils sont tous coupables de simonie ; ils entravent la marche de la vérité ; ils gaspillent le patrimoine de l'Église à maintenir leur pompe et à persécuter les vrais membres de l'Église du Christ ; en s'appelant Lords, ils ont contesté le titre ecclésiastique de la reine, se sont rendus coupables d'un délit de « *praemunire* »<sup>1</sup> et sont punissables de destitution. Martin Aîné n'a pas l'air de prendre ces accusations avec le même sérieux que son frère ou que son père dans leurs moments d'éloquence passionnée. L'humoriste persiste en lui. Il semble plus préoccupé de bafouer les accusés que de venger la loi outragée. C'est du même ton de violence froide, feinte à demi, qu'il accable Whitgift en une dernière proposition :

Homme méchant ! Si tu veux être admis ailleurs qu'en enfer, dans le Royaume du Christ, détourne-toi de ta méchanceté. Que les hommes et les anges soient témoins de ta conversion. Ta haute situation ne peut te sauver de Son courroux, car tu opprimes Sa vérité, tu persécutes et emprisonnes Ses enfants. Et puisses-tu ne pas tarder à te repentir, de peur que tu n'appelles avec les vierges folles, alors qu'on n'ouvrira plus. Ici-bas déjà tu peux voir les signes évidents de la colère de Dieu contre toi. Tu recherches les honneurs et je ne sais personne de plus méprisabile que toi... Tes propres créatures elles-mêmes ne t'honorent que comme des sycophantes et des parasites honorent leur tyran...

Martin Cadet n'aurait pas dû se borner à condamner en termes généraux la lâcheté des puritains. Il aurait dû leur montrer comment ils pouvaient agir, sans courir de risques et avec le plus de chances de réussir. Martin Aîné dit ici son idée : il faudrait que tous ceux, nobles et bourgeois, riches et

<sup>1</sup> Les délits de « *praemunire* » (des premiers mots de la sommation à comparaître : *praemunire facias...*) étaient commis par ceux qui refusaient au souverain sa prérogative, particulièrement en matière religieuse.

pauvres, ministres et fidèles, qui désirent une réforme du gouvernement de l'Église, présentent d'un commun accord une pétition à la reine et aux Lords du Conseil Privé. Cette pétition demanderait qu'on luttât contre l'ignorance générale en mettant autant que possible à la tête de chaque paroisse un ministre capable ; qu'on débarrassât l'Église de tous les offices illégitimes ; qu'on établît le gouvernement seul autorisé par le Seigneur ; qu'enfin, pour mettre un terme aux disputes entre presbytériens et partisans de l'épiscopat, on réunît une conférence qui décidât de quel côté se trouve la vérité ; ou, si cette dernière demande est jugée inacceptable, qu'au moins les fidèles sujets de la couronne ne pussent être, sans droit de recours possible, condamnés par les évêques pour défendre la Parole de Dieu et la vraie doctrine de l'Église d'Angleterre.

Les puritains sont bien coupables de ne pas agir ainsi. Ils réuniraient sans peine cent mille signatures d'hommes honorablement connus, tous sujets loyaux, fidèles et dévoués de Sa Majesté. L'effet d'une pétition semblable serait énorme. Elle montrerait ce que valent les affirmations des prélats qui prétendent que les puritains ne sont qu'une poignée de rebelles sans influence. La reine elle-même comprendrait enfin le sens du jargon épiscopal. Et Martin Aîné, heureux de quitter les propos sérieux et de retrouver matière à badinage, explique à son jeune frère que l'anglais des évêques s'obtient en attribuant aux mots un sens différent de leur sens naturel. Il lui en donne d'amusants exemples et lui recommande la lecture de la grammaire et du lexique composés par son père pour bien comprendre ce jargon nouveau, où présenter une humble supplique à Sa Majesté veut dire se révolter contre elle, où l'on traduit : « Les puritains en établissant le royaume du Christ se font les fermes soutiens de la couronne et des dignités de leur vénérée souveraine Elizabeth » en : « Les puritains cherchent à renverser Elizabeth, sa couronne et ses dignités ».

Avant de conclure sa réprimande, il lui reproche une dernière conséquence de la publication des thèses et le critique de n'avoir pas répondu en vers à *Mar-Martine*. Tous les évêques maintenant vont traquer Martin. Aylmer en particulier

excitera les poursuivants d'un discours semblable à celui de Whitgift : et Martin Aîné cite la « madmonition »<sup>1</sup> où le Beelzebub de Londres ajoute encore aux conseils ridicules donnés par l'archevêque à sa police. Quant à la réponse à *Mar-Martine*, il la refait en rimant la naissance du mauvais pamphlétaire, son épitaphe, et sa confession auriculaire du haut du gibet. Puis il termine sur de graves paroles et de sages conseils :

En dépit de tes petits défauts, sois sûr que je te veux du bien... Avant de nous séparer, reçois de ton aîné cette leçon : sois silencieux et taciturne ; écoute chacun, ne parle qu'à peu de gens. Fais comme moi : feins de ne point reconnaître ton père ; si je le rencontrais dans la rue, je ne lui demanderais point sa bénédiction... de peur que nous ne tombions aux mains de John Canterbury.

---

<sup>1</sup> Composé burlesque de *mad*, fou et *admonition*, avertissement.

## CHAPITRE XII

### La campagne antimartiniste. Saisie de la presse.

(Août à septembre 1589.)

Réponses aux fils de Martin (121). — Pasquil et sa *Contregifle* (122). — La presse secrète transportée de Wolston à Manchester et saisie (124). — Arrestation des complices de Martin (126). — Les évêques arrêtent la campagne antimartiniste : *Martins Months minde* (127).

Les *Thèses Martiniennes* étaient sorties de presse le 22 juillet. Newman lui-même les transporta à Londres où elles se répandirent dès les derniers jours du mois. Une semaine plus tard c'était le tour de la *Juste Censure*. Du coup tombèrent toutes les conjectures que formait le public sur le sort de Marprelate. Le valeureux pamphlétaire n'était ni mort, ni emprisonné, ni même découragé, quoiqu'il feignît de l'être. Toujours caché dans quelque coin du pays, il ne songeait qu'à lutter de plus belle contre la Hiérarchie. Car personne alors ne prit au sérieux la fiction littéraire qu'il avait imaginée pour amuser ses lecteurs, expliquer son long silence, et dépister peut-être les poursuivants lancés à sa recherche. On retrouvait trop la manière du père dans les élucubrations des soi-disant fils. Et si Martin avait pris soin de composer au cadet comme à l'aîné des physionomies distinctes, ces physionomies n'étaient que des faces isolées de sa plus riche et plus complexe personnalité.

Cette réapparition de leur adversaire ne pouvait surprendre les évêques. Ils le connaissaient assez pour savoir qu'il ne cesserait pas de les attaquer tant qu'il aurait sa liberté et les moyens de se faire imprimer. La tactique employée contre lui n'avait pas réussi à lui imposer silence. Mais au moins elle l'atteignait dans son prestige aux yeux du peuple ; elle répandait cette idée que la sécurité de l'État et la stabilité de l'Église étaient intimement liées. On pouvait y persister.

Tandis que les représentations théâtrales continuaient avec le même succès, les auteurs à la solde des évêques reçurent l'ordre d'écrire contre Martin de nouveaux libelles. Lyly commença la composition du seul pamphlet antimartiniste que nous puissions avec pleine certitude lui attribuer en entier ; ce travail ne lui plaisait guère ; il le menait lentement, s'y livrant à contre-cœur ; il ne le publia que deux mois plus tard. Puis, aidé de ses collaborateurs, il entreprit un récit burlesque de la maladie, de la mort et des funérailles de Martin, et se mit à fabriquer de nouvelles pièces de théâtre : une comédie où les réunions de prières des Frères et Sœurs puritains devenaient l'occasion ou étaient le prétexte d'intrigues amoureuses — Martin y jouait un rôle de coquin ; une tragédie allégorique qui dramatisait l'histoire d'Haman et Mardochée, Haman étant Martin et Mardochée un évêque.

\* \* \*

Mais bien avant qu'aucune de ces productions fût prête, Pasquil d'Angleterre, « cavaliero », était entré en scène. Nouveau défenseur de la Hiérarchie, il publia aux environs du 10 août une réponse à Martin Cadet en une courte brochure de six pages. Il ne fait pas partie de la bande dirigée par Lyly. Il n'est point écrivain de profession. Il combat pour son compte. Il n'a pas de collaborateurs. Sans doute il n'ignore pas tout-à-fait les auteurs légers de *Mar-Martine*, mais sa gravité l'en sépare. Il se contente d'accepter les hommages que ceux-ci ne tardent point à lui rendre, mais ne répond guère à leurs avances. Il emploie les mêmes procédés, les mêmes arguments qu'eux, mais donne aux arguments politiques une importance moindre qu'aux religieux. Il se dit élève et disciple de Jewel, le fameux évêque et théologien de Salisbury, mort près de vingt ans auparavant. Il se compare à une pierre taillée et mise en place par les constructeurs de l'Église. Pasquil semble donc être un digne ecclésiastique que sa conscience et un certain don de satiriste poussèrent à prendre part à la controverse. Il ne nous est pas possible de l'identifier davantage.

Il n'était point le premier Anglais à écrire sous le nom de



Pasquil. La gloire du savetier romain et de la statue de la Piazza Novana où l'on affichait des brocards en vers contre le gouvernement papal et ses grands personnages avait pénétré en Angleterre avant le milieu du siècle. Un libelle était déjà couramment appelé un pasquil, sinon une pasquinade. En se couvrant de ce pseudonyme, le nouveau défenseur des évêques montrait son intention d'exercer sa satire aux dépens des puritains plutôt que d'écrire une apologie de l'épiscopat.

Et c'est bien là ce qu'il fait dès son premier pamphlet. L'aventureux, le hardi, le renommé Pasquil — ainsi se qualifie-t-il lui-même — s'apprête à passer sur le continent afin d'y faire imprimer deux grands ouvrages qu'il a préparés contre ses ennemis. Mais avant de quitter l'Angleterre, il entend les prévenir des coups terribles qu'il leur portera bientôt. A bord du bateau qui le mène du pont de Londres à Gravesend où il va s'embarquer, il écrit sa *Contregille* à Martin Cadet, le raille, l'insulte et lui annonce la publication prochaine de son « Almanac des Chouettes » et de sa « Vie des Saints ». Dans le premier de ces ouvrages, il révélera au lecteur, par l'observation des astres les causes et circonstances de la naissance les phases de la croissance et la fin probable du puritanisme. Dans le second, il imite la Légende dorée mais ses héros sont les innombrables puritains sur qui, au cours d'un récent voyage dans l'Essex, le Kent, et aux environs de Northampton, il a pu recueillir de savoureuses anecdotes. Il en mêle quelques amusants spécimens aux injures débitées avec componction et flegme, aux accusations habituelles d'hypocrisie, aux reproches de déloyauté, à de lourdes railleries. Il rit de Martin dont tous les efforts ne peuvent que se briser devant la force sereine de l'épiscopat, la sagesse de la souveraine et le bon sens du peuple tout entier. Sur un ton de charité condescendante il l'avertit qu'un jour viendra où ceux qui aujourd'hui paraissent le soutenir lui tourneront le dos et le laisseront seul exposé au ressentiment légitime des pouvoirs établis. Sentencieux, calme et mielleux jusque dans l'outrage, Pasquil a bien plus l'onction de l'homme d'église que la vaillance forte en gueule du « cavaliero » qu'il prétend être. Son premier écrit, en dépit d'un style

parfois pittoresque avec bonheur, toujours riche, abondant sans faire appel ni à la langue vulgaire ni à la langue des pédants, est de maigre valeur : il n'ajoute aucun élément nouveau à la controverse ; il est dépourvu d'originalité, d'invention, d'esprit ; à part un ou deux passages, il n'amuse ni n'intéresse.

\* \* \*

Quinze jours après la publication de la *Contre-gifle*, les écrivains antimartinistes se virent forcés, par ordre supérieur et subitement, d'arrêter la campagne qu'ils menaient en somme avec succès. La nouvelle venait d'atteindre Londres que la presse de Martin était saisie et ses imprimeurs arrêtés. Martin lui-même n'était pas encore découvert, mais ses complices ne tarderaient pas à dévoiler le mystère de son identité. Il n'avait du reste plus les moyens de nuire. Dans ces conditions, permettre aux acteurs et aux pamphlétaires de se moquer encore d'un ennemi dont on n'avait plus rien à craindre, alors que leurs railleries grossières soulevaient les protestations de tant d'honnêtes gens, eût été de mauvaise politique. Il suffisait de laisser la foule sous l'impression d'un Martin vaincu et ridicule ; elle ne risquait plus de s'enthousiasmer pour la cause des réformateurs.

Mais qu'était-il arrivé à Hodgkins et ses ouvriers ?

Ils avaient, ainsi que nous l'avons vu, quitté Wolston le soir du 29 juillet, et s'étaient rendus à Warrington, petite ville au sud du Lancashire, où ils arrivèrent le vendredi 1<sup>er</sup> août. Le char qui transportait les caractères d'imprimerie, l'encre et le papier les y rejoignit le lundi suivant. Comme on le déchargeait, survint un incident malheureux où Hodgkins vit la cause directe de son arrestation ; les paquets s'étaient disloqués dans le long trajet sur les routes raboteuses et des caractères tombèrent par terre. Ces petits morceaux de plomb intriguèrent vivement les badauds qui regardaient le déchargement. Pour satisfaire leur curiosité, l'imprimeur leur dit que c'était de la grenaille et que lui-même et ses compagnons étaient des salpêtriers ou poudriers. Il est probable que cette explication ne satisfît pas chacun.

Le Lancashire — à un degré moindre cependant que les Midlands — était un foyer de puritanisme. Il y avait de ces réunions appelées « prophesyings », fréquentées et soutenues même par des dignitaires de l'Église établie, dans de nombreuses maisons autour de Manchester. Hodgkins trouva assez rapidement le local qu'il lui fallait à Newton Lane, sur la route de Manchester à Oldham. Pendant ses recherches, il avait laissé ses ouvriers à Warrington. Le jeudi 7 août, il vint les y retrouver et les envoya aussitôt à Newton Lane installer l'atelier. Un nouveau charretier y mena, outre le matériel apporté de Wolston, la presse que Hodgkins s'était procurée deux mois auparavant et qu'il avait cachée probablement à Warrington. Le lundi 11, les imprimeurs commençaient leur travail. Ils achevaient la composition de la première partie de *More Works* et en entreprenaient l'impression le jeudi 14. Hodgkins se croyait à l'abri de toute surprise. Après le *More Works*, il comptait imprimer un ou deux autres ouvrages. Il fit part de ces projets à ses ouvriers. Le travail allait bon train lorsqu'une descente de police vint soudain l'interrompre. Imprimeurs, presse, manuscrits, feuilles déjà imprimées, tout fut saisi. Quelqu'un sans doute s'était avisé de montrer la grenaille des poudriers à un homme assez compétent pour y reconnaître des caractères d'imprimerie. La police locale avait été mise au courant du séjour d'imprimeurs clandestins à Warrington. Elle avait suivi leurs traces et les prenait en flagrant délit. Elle avertit immédiatement le Comte de Derby, Lord-lieutenant du Lancashire ; dès le lendemain il interrogea Hodgkins et ses ouvriers qui se refusèrent à parler. L'examen du manuscrit suffit cependant à lui faire comprendre qui ils étaient. Il les envoya aussitôt à Londres sous bonne escorte.

Le voyage se fit à cheval et dura une semaine.

En dépit d'une surveillance étroite Hodgkins réussit, plus d'une fois, à s'entretenir avec Symmes et Thomlyn. Il les conjura de rester fidèles à leur serment, de ne pas dire où les pamphlets de Martin Cadet et Martin Aîné avaient été imprimés, de ne pas prononcer le nom de Wigston. Il les assura que leur emprisonnement serait bref et que tant qu'il durerait, ils ne

manqueraient de rien. Il promit que leur salaire leur serait payé comme s'ils travaillaient. A leur sortie de prison, on irait en Irlande reprendre le travail en se servant de la presse cachée à Wolston.

Les prisonniers arrivèrent à Londres le 22 ou le 23 août, et furent enfermés provisoirement dans quelque une des geôles de la Cité, nous ne savons laquelle. Les autorités civiles furent aussitôt averties de la capture des imprimeurs de Martin et un exprès fut envoyé à l'archevêque alors à Canterbury. Whitgift reçut la bonne nouvelle avec des sentiments de soulagement bien compréhensibles. Mais il entendait faire expier aux imprimeurs toutes les blessures que Martin avait infligées à son amour-propre et à celui de ses collègues. Le 24 août, il écrivit aux Lords du Conseil Privé afin de les pousser à se montrer très sévères : « ...pour la dignité de ma profession, pour le scandale qu'ils ont provoqué parmi les faibles et les ignorants, je désire qu'ils reçoivent un châtement proportionné à la gravité de leur crime. Il faut que ce soit vous, mes Lords, qui les punissiez, afin qu'on sache bien qu'on ne peut pas nous insulter sans que la Justice nous défende ». Le Conseil Privé n'avait pas attendu la lettre de l'archevêque pour se réunir. Ce même 24 août, bien que ce fût un dimanche, il tint une séance et décida, sous l'inspiration, semble-t-il, de Bancroft, de faire emprisonner les trois coupables dans des cachots séparés de Bridewell ; il nomma une commission de trois membres chargée d'interroger les prisonniers, de les soumettre à la torture pour les faire parler, s'il était nécessaire.

L'emploi de la torture n'apprit pas aux autorités le secret de Martin. Hodgkins garda héroïquement le silence. A la fin d'octobre, on le transféra à la Tour. Ses deux ouvriers livrèrent peu à peu ce qu'ils savaient, mais ils ne savaient rien d'essentiel. La lumière devait venir d'un autre côté. Sharpe, le relieur de Northampton, fut arrêté à Wolston vers le 10 septembre, sur la dénonciation d'un fermier des Wigston. Il n'hésita pas à dire tout ce qu'il savait des pamphlets de Martin et pensa se concilier les bonnes grâces des autorités en s'accusant lui-même d'avoir travaillé avec Waldegrave, Penry, Newman, à Fawsley,

à Wolston et à Coventry. Sa déposition eut pour conséquence l'arrestation de Sir Richard Knightley, de Mr. et Mrs. Wigston, de Hales, et la recherche active de Penry, Newman et Waldegrave. Martin lui-même n'était pas découvert, mais tous ses complices étaient en prison ou impitoyablement traqués. On pouvait célébrer sa mort sans redouter son retour à la vie. Les évêques permirent donc la publication, en guise de clôture à la campagne antimartiniste, de *Martins Month's minde* <sup>1</sup>, histoire de la mort et des funérailles de leur terrible ennemi.

\* \* \*

Ce long récit, que Marforeus dédie à Pasquil d'Angleterre, est remarquable surtout par sa grossièreté soutenue. Mais il ne manque ni de vivacité, ni d'un certain mouvement dramatique. On y trouve des silhouettes croquées avec finesse, des situations dont le comique est habilement mis en valeur. Les arguments sérieux identiques à ceux des autres pamphlets de la bande de Lyly sont ici présentés sous forme allégorique ou symbolique, et toujours amusante.

Martin, ayant entrepris de renverser l'Église et de jeter le trouble dans l'État, fut attaqué de toutes parts. Ses amis et ses ennemis tombèrent sur lui à bras raccourcis. Il douta alors de la justice de sa cause et fut pris de langueur. Les médecins qu'il fit venir lui déclarèrent sa fin prochaine. Sincèrement repentant, il décida de quitter cette vie mieux qu'il ne l'avait vécue, manda auprès de lui ses deux fils et les exhorta, souvent interrompu par des gémissements et des pleurs, à ne pas imiter sa conduite. Car ses blasphèmes, ses folies, son langage licencieux le menaient au tombeau. Il leur donna lecture de son testament et rendit l'âme en un dernier hoquet. Les médecins firent son autopsie et trouvèrent sa vieille carcasse merveilleusement corrompue. La nuit venue, on l'emporta et, sans lui chercher plus décente sépulture, on le jeta sur un fumier.

C'est sur cette note malséante que se serait terminée la controverse de Martin Marprelate si Martin lui-même n'était subi-

<sup>1</sup> Pour le sens de ce titre, voir *note*.

tement réapparu pour regretter, en un pamphlet minuscule et mal imprimé, l'arrestation de ses imprimeurs et la saisie du *More Worke*, son travail de tant de mois, pour protester surtout que cette catastrophe ne l'empêchera point de persister dans son dessein de renverser la Hiérarchie.

---

## CHAPITRE XIII

### La Protestation et la fin de Martin Marprelate.

(Septembre 1589.)

Throckmorton, Penry et Waldegrave impriment un dernier pamphlet (129). — *La Protestation* (130). — Throckmorton et Penry se séparent (134).

Nous ne savons pas exactement quand Penry et Throckmorton apprirent la capture de leur imprimeur. Si la nouvelle leur fut envoyée directement de Manchester, comme il est vraisemblable, par quelque ami ou complice puritain, elle les atteignit vers le 20 août. Si, au contraire, ce fut la rumeur publique qui la leur apporta ou leurs agents de Londres qui la leur mandèrent, ils ne la reçurent que dans les tout derniers jours du mois. Quoiqu'il en soit, elle n'eut pas sur eux l'effet qu'elle aurait eu sur des hommes moins courageux, moins convaincus de la justice de leur cause, moins habiles à se tirer d'affaire en toute circonstance. Ils résolurent de continuer le combat et, pour bien marquer leur intention, de publier aussitôt que possible un nouveau pamphlet où Martin crierait bien haut que rien ne l'empêcherait de taper sur les évêques, tant qu'ils s'obstineraient à rester à leurs postes. Throckmorton écrivit au commencement de septembre *La Protestation de Martin Marprelate*.

Leur intention avait peut-être été de l'imprimer au Prieuré de Wolston sur la presse que Hodgkins y avait laissée enfouie sous un tas de paille ou de foin, et avec les caractères qui n'avaient pas été emportés en Lancashire. Ils comptaient peut-être se faire aider par Sharpe. Malheureusement le relieur fut alors arrêté chez les Wigston. Penry le connaissait assez pour être sûr que la menace de la torture suffirait à lui faire dévoiler presque tout ce qu'il savait de l'impression des pamphlets. Dans ces conditions, aller à Wolston imprimer la *Protestation* eût été

folie. Throckmorton par contre n'était soupçonné de personne. C'était dans son manoir que le travail pouvait reprendre avec le plus de chances d'être mené à bonne fin. Avant donc que Sharpe eût parlé et que les Wigston eussent été arrêtés à leur tour, il fit transporter à Haseley même la presse et les caractères. Il se fit envoyer de Londres par un certain James Meddows l'encre et le papier nécessaires. Et, aux environs du 10 septembre, Penry et lui se mirent à composer et à imprimer, au fur et à mesure vu la petite quantité de caractères, les premières pages du pamphlet. Ils n'avaient pas songé à engager un nouvel imprimeur. Ce qui avait fini par effrayer Waldegrave, ce qui jetait Hodgkins en prison ne pouvait tenter personne. Ils avaient l'un et l'autre vu des imprimeurs au travail. Penry surtout depuis plus d'une année avait pu apprendre les principes du métier. Ils s'estimèrent assez habiles pour se passer d'un professionnel. Et ils commencèrent par s'en passer. Dans ses huit premières pages, le pamphlet porte partout les traces de leur inexpérience et de leur maladresse : emploi de corps différents dans un même mot, lettres retournées, marges sinueuses, innombrables coquilles, doublons, confusion dans les signatures. Ils en étaient là de leur travail lorsque Waldegrave survint. Il revenait de La Rochelle où il avait imprimé les ouvrages que Penry et Throckmorton lui avaient remis à son départ pour le Devon. Il comptait trouver les deux amis à Haseley et s'arranger avec eux pour la vente de l'*Appel au Parlement* et de *Some en ses Couleurs*. Il les y trouva en effet, se débattant de leur mieux contre les difficultés d'un métier dont ils ne connaissaient pas tous les secrets. Il arrivait à point nommé pour composer et imprimer le reste de la *Protestation* où l'on sent la main d'un typographe expert. Newman n'avait pas encore été arrêté et ce fut probablement lui qui, après le brochage, transporta à la fin de septembre l'édition à Londres.

\* \* \*

« *La Protestation de Martin Marprelate, en laquelle, nonobstant la capture de son imprimeur, il fait savoir au monde qu'il ne craint ni prêtre fier, ni pape antéchrist, ni prélat tyran-*



*nique, ni bonnet carré impie, mais qu'il défie toute leur bande et leur offre, aux conditions ci-après énumérées, de paraître en dispute publique pour défendre sa cause contre eux et tous les leurs. Lequel défi, s'ils n'osent le relever, il proclame qu'avec l'aide de Dieu il ne cessera de les attaquer eux et leur postérité jusqu'au jour où ils auront entièrement disparu de notre Eglise.»*

La résolution, l'intrépidité, l'insolence généreuse, la vision claire de la situation des partis adverses, toutes contenues dans le titre, inspirent d'un bout à l'autre le pamphlet lui-même, tour à tour fervent et ironique, impudent et pathétique, hautain et humoristique. Ce n'est point une œuvre littéraire, composée avec soin et volontairement diverse comme les pamphlets de juillet. Ce sont des notes hâtivement écrites sans souci de littérature, sans préoccupation même d'un effet à produire, avec le désir de bien montrer que la catastrophe de Manchester n'arrête rien. Dans la pensée de Throckmorton, la *Protestation* n'était que la préface d'une phase nouvelle de la controverse.

Martin, s'adressant à son lecteur, débute calmement. S'il ne peut empêcher ses paroles de tourner au sarcasme chaque fois qu'il pense à ses ennemis détestés, du moins son ton général est-il modeste et sérieux. La capture de son imprimeur lui a certes porté un coup sensible ; elle l'a même forcé à un retour sur lui-même. Mais son examen de conscience lui a, une fois de plus, démontré que la cause qu'il défend est la cause de Dieu. Aussi ne peut-il l'abandonner. Il ne craint point les hommes qui ne peuvent tuer que le corps. Il se sent protégé par son Père céleste :

Dans Sa grande miséricorde, Il nous aime d'un amour qui surpasse d'autant l'amour d'un père terrestre pour ses enfants que Celui qui nous aime ainsi dépasse tous les parents d'ici-bas. Cette conviction enracinée profondément dans le cœur de nous tous qui souffrons et souffrirons pour cette cause nous sera un réconfort au sein de toutes nos détresses.

Ce sont des accents comme ceux-là, rares chez Martin lui-même, malgré ses moments fréquents de spontanéité, uniques dans la littérature théologique de l'époque, qui font sentir tout ce que l'intellectualisme des puritains couvrait de pur, de brûlant sentiment religieux.

Soutenu par sa foi, Martin ne perd pas courage. Il exhorte son lecteur à ne pas juger de la bonté d'une cause par son succès. Les fondations du martinisme sont autrement solides que celles de la Hiérarchie et ce n'est pas la force qui pourra les ébranler. On ne tue pas la vérité par la violence. De bonnes raisons seules et non les mandats d'arrêt, les poursuivants, les menaces et les instruments de torture sont dignes de défendre une juste cause. Les évêques devraient avoir honte de refuser aux réformateurs ce qu'ils réclament depuis si longtemps : une dispute publique. Martin, en répétant obstinément ce qu'il a dit si souvent, ne paraît point lassé. Son éloquence plus sobre mais non moins passionnée que dans ses premiers efforts a gagné en tenue ce qu'elle a perdu, volontairement sans doute, en abondance. Formellement, il fait à ses adversaires la proposition de paraître en personne pour défendre sa cause, à condition qu'on ne lui fasse aucun mal et que, si la logique et la Parole ont raison d'eux, les évêques fassent aussitôt leurs malles pour Rome. Leur refus d'accepter sa proposition lui permettra de se proclamer vainqueur :

Que toutes les nations, églises et universités sous le Ciel et que tous les hommes d'aujourd'hui et de demain sachent que, pour ce que... tous les savants ouvrages qui étalent aux yeux du monde la corruption et l'illégalité... des évêques sont jusqu'ici restés sans réponse et que, selon toute probabilité, ils ne seront réfutés que par des calomnies, des propos orduriers et obscènes, des injures, par la prison et la torture..., les évêques avouent que leur cause est insoutenable, et qu'il ne leur reste pour la défendre aucune arme si ce n'est une impudence de putain, la corde, la hache, les fers, le fouet et la torture et autres instruments semblables hérités de leurs pères, les anciens ennemis et persécuteurs de l'Eglise.

Il promet d'afficher cette proclamation partout à Londres et dans le pays.

Martin a rarement jusqu'ici soutenu son ton convaincu, naturellement éloquent, pendant autant de pages. Les évêques s'imaginent qu'il est père de famille. Ce manque de perspicacité — un père de famille pourrait-il rester aussi longtemps caché ? — le fait sourire. Il s'en gausse un instant et affirme qu'il est encore célibataire.

En vérité je n'ai ni femmes ni enfants. Non que j'aie l'intention de n'en avoir jamais; car, en dépit de toute la rage et de tous les aboiements des jeunes chiens de Lambeth, il se pourrait bien que je me marie prochainement.

Il quitte ce badinage mi-sérieux, mi-frivole pour répondre, posément d'abord puis avec un humour de plus en plus marqué, à certains arguments des pamphlétaires épiscopaux: qu'il n'écrit que pour amuser ses lecteurs, que son affectation de religion masque sa convoitise, qu'il travaille à enrichir les courtisans avides des dépouilles de l'Église. Il répond avec dédain ces imputations et accusations, et passe habilement de sa position défensive à une attaque virulente des évêques qui gaspillent si effrontément leurs revenus et ruinent si efficacement leurs domaines que ce qu'ils laisseront des biens ecclésiastiques ne pourra tenter personne. Mais leur vie pompeuse et mondaine comparée à leur manière d'agir contre les puritains n'est que faute légère. Ce qui les damnera à coup sûr c'est leur mode d'interroger et de condamner sans témoin, c'est le serment *ex officio*<sup>1</sup>, c'est leur façon de forcer le prévenu à s'accuser lui-même. Ces pages sont d'un humoriste en ce sens que Martin s'indigne avec retenue et exagération voulue à la fois: tout au fond, nous le savons sincèrement, chaleureusement indigné; mais il fait croire qu'il ne l'est pas en l'étant avec un entrain factice, sans cependant laisser son lecteur oublier qu'il l'est. Le véritable humour anglais, fait, comme on l'a montré récemment, de cet enchevêtrement de feintes, a en Marprelate l'un de ses tout premiers maîtres.

Sans transition, et sans excuse, il saute à une rapide analyse du pamphlet qu'on lui a saisi à Manchester. *More Worke* contenait moult choses ingénieuses, définitions du vrai martiniste qui n'est « ni un Browniste, ni un Cooperiste, ni un Lambéthiste, ni un Schismatique, ni un Papiste, ni un Athée », mais bien l'ennemi de tous les ennemis de Dieu et de la reine; intermèdes burlesques où les *Mar-Martine*, les Dick Bancroft, les rimeurs et acteurs étaient bellement ridiculisés; sermons pour

<sup>1</sup> Les évêques faisaient prêter au prévenu le serment de dire tout ce qu'il savait *ex officio mero*, ce qui le forçait à s'accuser lui-même.

rire mis dans la bouche de certains suppôts de la Hiérarchie, Perne « Tourne-casaque » et Bridges, le théologien à « l'esprit rapide et léger » ; graves admonestations aux puritains, réfutation et parodie du D<sup>r</sup> Some, scènes de comédies ou de romans où tous les adversaires de Martin tenaient des rôles de bouffons, d'imbéciles ou de coquins. C'était en somme, si nous en croyons l'auteur, un merveilleux pot-pourri où l'on retrouvait Martin dans presque toutes ses humeurs. Sa disparition, sa destruction probable par les agents épiscopaux sont fort regrettables.

\* \* \*

Cependant le séjour dans les Midlands devenait de plus en plus dangereux pour Penry. L'interrogatoire de Sharpe avait mis en évidence son rôle de premier plan dans la campagne martiniste. S'il n'était pas Martin lui-même, il était son agent principal. La police le recherchait activement. Le séjour de Haseley n'était pas sûr depuis que Hodgkins et ses ouvriers étaient soumis à la torture. On pouvait compter sur Hodgkins, mais Symmes et Thomlyn avaient aussi vu Throckmorton à Wolston en juillet et pouvaient le dénoncer. Throckmorton, bien en cour, inconnu de la plupart de ses complices, pourrait se disculper. Il n'avait qu'à paraître innocent, qu'à continuer à vivre tranquillement sa vie de gentilhomme campagnard. Mais si Penry était pris, rien ne pouvait le sauver de la potence. Aussi, dès que l'impression de la *Protestation* fut achevée, décida-t-il de fuir et de se réfugier en Ecosse. Il resta quelques jours encore aux environs de Haseley, se cachant ici et là et se maintenant en communication avec son ami qui lui fit parvenir les moyens d'entreprendre son voyage. Il se pourrait que Waldegrave l'eût accompagné. Vers le 10 octobre, il passa à Newcastle et alla serrer la main d'Udall qui y était pasteur depuis le commencement de l'année. Udall, trois mois plus tard, interrogé par la Haute Commission qui allait le jeter dans la prison où il devait mourir, raconta en deux mots son entrevue avec son vieil ami : « Il vint me voir et me saluer, mais il n'entra pas et n'accepta aucun rafraîchissement. » Quelques jours plus tard, Penry était en sûreté sur terre écossaise.

Lorsque Newman fut arrêté à son tour, au cours de l'autonne, tous les complices de Martin à l'exception de Penry et de Waldegrave étaient pris. La justice pouvait commencer son travail. Martin lui-même restait indécouvrable. A la suite de la confession des ouvriers de Hodgkins, des soupçons, mais peu graves, semblent avoir pesé sur Throckmorton. On raconte qu'un mandat d'arrêt même fut lancé contre lui. Le poursuivant chargé de l'exécuter rencontra, en arrivant dans la cour du manoir, un serviteur auquel il demanda où était son maître. Throckmorton se trouvait momentanément au cabinet qu'à Haseley on appelait « Scotland ». Le serviteur, un simple, répondit que son maître était en Écosse. Et le poursuivant, persuadé que la vérité sort de la bouche des innocents, n'insista pas et s'en alla. Throckmorton, comme nous le verrons plus loin, n'échappa pas jusqu'au bout à la police épiscopale. Mais son vrai rôle dans la controverse ne fut établi que lorsque le silence se fut fait sur l'affaire des martinistes. Whitgift lui-même alors ne se souciait plus de le rompre.

---

## CHAPITRE XIV

### Fin de la campagne antimartiniste.

(Octobre 1589.)

Les évêques rouvrent la campagne antimartiniste (136). — *Pappe* (137). — *Le Retour* de Pasquil (138). — L'affaire des Martinistes : sort des complices de Martin (141).

Whitgift et ses collègues ignoraient dans quelles conditions la *Protestation* avait été imprimée. Ils ne savaient pas que Martin, au moment même où il jurait de recommencer ses attaques, était en fait à bout de ressources. Ils durent au contraire, en ce début d'octobre, croire à l'existence d'une vaste conjuration dont la confession de Sharpe ne leur avait donné que quelques fils. Ils se dirent sans doute que les martinistes disposaient de plusieurs presses, de plusieurs imprimeurs, d'innombrables complices silencieux, dévoués et assez habiles pour échapper aux poursuivants. Leur victoire, qui depuis plus d'un mois leur paraissait assurée, était du coup remise en question. Par son courage, par l'aisance avec laquelle il narguait les prélats, Martin ne manquerait pas de ramener à lui les sympathies. Il fallait prévenir un mouvement d'opinion en sa faveur, faire rire à ses dépens avant qu'on songeât à s'enthousiasmer pour lui.

Or, en arrêtant la campagne antimartiniste à la fin d'août, les évêques avaient forcé leurs défenseurs inavoués à mettre de côté des manuscrits presque achevés. Ils en autorisèrent maintenant la publication. Lyly ajouta quelques pages au pamphlet qu'il avait écrit en réponse aux fils de Martin. Le grave ecclésiastique qui signait Pasquil termina, non les ouvrages qu'il annonçait dans sa *Contregifle*, mais un dialogue sur la nature du puritanisme et les dangers qu'il fait courir à l'État. Ces deux pamphlets parurent en octobre, le premier vraisemblablement

aux environs du 15, le deuxième peu après le 20. Ils terminent la controverse proprement dite. D'autre part on permit aux théâtres de redonner les pièces où Martin était ridiculisé, sinon d'en monter de nouvelles.

\* \* \*

L'un des sous-titres du *Pappe* de Lyly, *Crack me this nut*<sup>1</sup>, donne à entendre que le lecteur trouvera dans le pamphlet matière à réflexion, s'il veut bien essayer d'en comprendre le sens véritable. La même idée est reprise plus loin ; sans le savoir, Lyly refait la fameuse comparaison de Rabelais : « Je ne suis pas qu'anecdotes, énigmes, rimes et plaisanteries... Si Martin brise l'os, il y trouvera de la moelle. » La substantifique moelle du *Pappe* nous est déjà familière. Les reproches communément adressés à Martin par la bande de Lyly, les insultes dont on le couvrait depuis des mois, les accusations dont on le noircissait la composent. Martin n'est qu'un coquin, un impudent par nature, un homme foncièrement mauvais. Il convoite les biens d'autrui. Incapable de les ravir, une colère impuissante le fait déraisonner en un langage ignoble et ridicule. Les mœurs des puritains sont infâmes : ils se vautrent dans l'adultère et la fornication. Martin lui-même est un cocu et ses fils sont des bâtards. Il feint de n'en vouloir qu'à la Hiérarchie. En réalité c'est l'Eglise elle-même qu'il entend renverser. Cela fait, il montera à l'assaut de l'État. Qu'on ne se laisse pas prendre à ses déclarations de loyauté ! L'esprit des pires démagogues l'anime. Il veut tout niveler et la reine sera sa principale victime. Or on ne peut changer les formes vénérables du gouvernement sans porter le coup le plus grave à la prospérité de la nation. Martin qui se prétend l'adversaire des seuls évêques est l'ennemi de son pays, un traître.

Il faut au lecteur une abondante dose de patience pour démêler ces idées, ces arguments, ces accusations dans l'enfilade étourdissante et endiablée de plaisanteries, d'anecdotes, d'apologues, de réponses à Martin Cadet et à son frère, de défis, d'insultes qui se suivent, dans le plus grand désordre, pendant des

<sup>1</sup> *i. e.* Cassez-moi cette noix. Pour le sens de *Pappe*, voir *note*.

pages et des pages. Et toute cette matière variée, présentée pêle-mêle au lecteur, jetée comme à la brassée devant lui, Lyly l'a recouverte du même style dur, volontaire, calculé, aux facettes innombrables et éblouissantes. Ce style est bien celui de l'*Euphuus*, mais comme agité d'une trépidation, d'un mouvement fiévreux, malaisé. Les antithèses et les comparaisons, les mille artifices destinés à marquer le parallélisme des phrases ou des membres de phrases, allitérations, consonances, assonances, rimes, jeux de mots surtout, tous les caractères de l'euphuisme s'y retrouvent, mais plutôt comme des habitudes invétérées de l'écrivain, que comme des moyens pour lui de faire œuvre d'art.

\* \* \*

*Le Retour du renommé Cavaliero Pasquil d'Angleterre* est, de tous les pamphlets anglicans de la controverse, le plus intéressant. Il tient un juste milieu entre la pesanteur ennuyeuse de l'*Avertissement* de Cooper, et le fol dévergondage de *Martin* ou de *Pappé*. Il sait être grave sans lasser l'attention, amusant sans indécence. Pasquil ne néglige pas son style comme l'évêque, il ne le raffine pas comme l'homme de lettres. Il est ici clair avec naturel, élégant sans recherche; il est incapable de vulgarité; ses plaisanteries, même les moins fines, sont débitées sur un ton distingué; on le sent sincèrement attaché à la cause qu'il défend; il a pour le système hiérarchique un respect mêlé d'affection; il l'idéalise et n'en parle pas sans émotion. Son hostilité contre Martin — on ne saurait dire sa haine du puritanisme, la haine étant un sentiment trop violent pour cet homme amène — est celle d'un aristocrate qu'effraient les progrès de l'esprit démocratique, d'un conservateur timide qu'effarouchent les idées révolutionnaires. L'un des charmes de ce pamphlet est le contraste entre le vrai caractère de Pasquil et les allures cavalières qu'il affecte de temps à autre; il y a là un élément piquant de comique atténué, discret. Car Pasquil se souvient parfois qu'il est le renommé «cavaliero» chargé de pourfendre Martin. Il élève un instant la voix, mais il ne peut soutenir longtemps un air de matamore. Il raille son adversaire et



parfois avec bonheur, mais vite il oublie son rôle de satiriste pour reprendre un ton de prédicateur. Il revient du continent sans sa « Vie des Saints », sans son « Almanac des Chouettes ». Nous n'en sommes point surpris. Le brave homme s'est mépris sur ses capacités en promettant ces deux ouvrages. Il est également incapable de fantaisie et de grossièreté soutenue.

Un matin d'automne, le navire qui ramène Pasquil jette l'ancre dans le port de Sandwich. Et, tandis que ses ennemis guettent son arrivée par la Tamise, il vient pédestrement à la Cité. Devant la Bourse, il rencontre son ami Marforius. Il est de bonne heure, les marchands ne se réunissent pas encore, la place est déserte : les deux compagnons vont avoir, sans crainte d'être dérangés, une longue causerie. Le premier soin du voyageur est de s'enquérir du succès de la *Contregifle*.

Il faudrait une journée d'été et une nuit d'hiver pour vous tout raconter, lui répond son ami. Votre pamphlet fut le bienvenu à la cour ; les universités le reçurent avec gratitude ; on vous loue dans les villes ; et dans chaque paroisse de la campagne les gens sont prêts à vous accueillir sans se mettre en frais, mais de bon cœur... La seule chose qui les chicane est de ne pas savoir qui est Pasquil.

Pour satisfaire la légitime curiosité de ses nombreux et sympathiques lecteurs, Pasquil raconte alors à Marforius son histoire. Barbier jadis dans la ville éternelle, ses clients le tenaient au courant de tous les secrets des grands, quand un pape, jaloux, le changea en pierre pour l'empêcher de divulguer ce qu'il savait. Statue devenu, il continuait à prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui. C'est ainsi qu'un beau jour il apprit des étudiants du séminaire anglais que de nombreuses sectes divisaient l'Église de leur pays. Désireux de vérifier en personne l'état religieux de l'Angleterre, il quitta Rome et vint à Londres. Il n'avait pas oublié son métier et le barbier Sprignol lui donna de l'ouvrage dans sa boutique. Là, pour la première fois, il entendit parler de Martin. Sa curiosité ainsi éveillée, il n'eut de cesse qu'il n'eût approfondi la question du martinisme. Et le voilà qui se lance dans un interminable exposé du danger que les sectes font courir à l'État. Marforius l'écoute respectueusement, osant à peine l'interrompre de loin en loin pour l'engager

à modérer son indignation, quand elle le fait hausser le ton, pour lui rappeler que Martin n'est pas dépourvu de puissants protecteurs, et qu'il peut y avoir un certain danger à l'attaquer sans ménagements. Pasquil ne lui prête qu'une attention distraite. Il mène son argument avec conviction, avec logique, avec sérieux. Il l'illustre d'exemples empruntés à l'histoire. Il l'étaye de nombreuses références aux Écritures. Savonarole, Byzance, Venise, la guerre civile en France, lui servent tour à tour. Il fait une peinture saisissante d'une famille désunie par des divergences de religion :

Le fils négligera son devoir filial, car il juge son père un réprouvé ; le père méprisera un fils qui ne partage pas sa foi ; la femme n'aura plus guère de respect pour son mari qu'elle s'imagine damné ; le mari se conduira grossièrement à l'égard de sa femme qui lui désobéit. Le serviteur n'honorera pas comme il le doit un maître qu'il estime l'esclave du diable ; et le maître ne protégera pas le serviteur qui n'a pas les mêmes convictions que lui.

La diversité des sectes qui ruine ainsi une famille, ruine également un État. Et comment se fait-il que tant de sectes naissent ? Pasquil l'explique en traçant avec perspicacité le portrait de Martin, le puritain-type. Martin proclame vérités d'Évangile ses moindres dadas ; ses fantaisies les plus saugrenues il les attribue au Saint-Ésprit ; il interprète la Bible d'une manière abusive. « Il prend la Parole par le nez avec une paire de pincettes et la fait passer par où il lui plaît. » Il n'a ni charité, ni patience, ni humilité. Orgueilleux, il préfère son opinion à celle de plus autorisés que lui. Dans son ignorance, il est jaloux de ceux qui en savent plus que lui et refuse de leur obéir. Immodeste, il entend attirer sur lui l'attention de chacun.

Pasquil aurait sans doute longtemps encore disséqué le caractère de son ennemi si onze heures n'avaient soudain carillonné aux clochers voisins. La Bourse allait s'ouvrir. Les marchands arrivaient en hâte. Il est temps de s'arrêter. Avant de le quitter, Pasquil donne à son ami une brève épître à remettre à Martin en réponse à la *Protestation* : « Cette querelle, dites-vous, ne pourra se vider que dans le sang. Tant mieux ! Pasquil sera le premier à faire le sacrifice de sa vie à la cause de la Hiérarchie... »

\* \* \*

Il n'eut jamais à mettre à l'épreuve sa généreuse résolution de mourir en défendant ses chers évêques. L'arrestation de Newman vint bientôt rassurer Whitgift et ses collègues. Elle leur apprit, non certes qui était Martin, mais qu'avec la fuite de Penry la réapparition du mystérieux pamphlétaire n'était plus à redouter. Elle leur permit de respirer de nouveau. Ils avaient eu le dernier mot dans la controverse. Plus le silence et l'oubli se feraient vite sur Marprelate et ses libelles, mieux cela vaudrait.

Ils arrêtaient donc la campagne que Bancroft avait organisée. Un seul pamphlet, *An Almond for a Parrat*, fut publié après *Pappe* par les défenseurs inavoués de l'épiscopat ; encore ne fut-ce que bien des mois plus tard. Et si Pasquil revint en scène dans l'été de 1590, c'était un nouvel ouvrage de Penry que cette fois il attaquait. Au commencement de novembre, les représentations antimartinistes furent définitivement interdites. Et peu à peu l'intérêt qu'avait suscité Martin disparut.

L'affaire des martinistes, cependant, suivait son cours normal. Sir Richard Knightley, Hales, Mr. et Mrs. Wigston, Sharpe, Newman étaient en prison, ainsi que Hodgkins et ses deux ouvriers. Ils avaient tous, excepté Hodgkins, dit ce qu'ils savaient de l'impression des pamphlets. Ils étaient tous convaincus d'avoir été, à des degrés divers, complices de Martin. Au début de janvier, Udall fut à son tour arrêté. Amené à Londres le 9, il fut interrogé le 13. Les autorités judiciaires avaient maintenant réuni tous les éléments du procès. L'attorney-general, Sir John Puckering, dressa l'acte d'accusation contre les coupables, y comprenant Waldegrave et Penry qu'on espérait bien appréhender un jour ou l'autre, et Throckmorton que, pour une raison qui reste inexpiquée, on n'arrêta pas, qu'on ne cita même pas. On plaida l'affaire le 13 février 1590.

Sir Richard, son neveu, les Wigston furent condamnés à d'énormes amendes. Bien que nous ne le sachions pas exactement, il est probable que Sharpe, Newman et les imprimeurs payèrent d'un long emprisonnement leur part de responsabilité dans la

publication des libelles de Throckmorton. Throckmorton lui-même ne fut pas inquiété jusqu'à l'automne. Mais aux assises du comté de Warwick en octobre 1590, il fut accusé de complicité avec Martin. Reconnu coupable, il fut condamné, nous ne savons à quelle peine. Mais il obtint, en s'adressant directement au Lord Chancelier, que sa condamnation fût levée.

Udall, emprisonné comme auteur de *Diotrephes* et de la *Démonstration*, mourut en prison. Quant à Penry et Waldegrave, ils reprirent une vie normale à Edimbourg. Waldegrave devint même l'imprimeur du roi, à la suite duquel il revint à Londres. Assagi par l'âge, il reprit sa place dans la corporation des « Stationers », mais mourut peu après. Penry commit l'imprudence de retourner en Angleterre en 1592 pour présenter une pétition à la reine. Arrêté par la police épiscopale, il fut sommairement jugé et pendu peu après. Sa jeune femme se retira en Hollande avec ses quatre enfants.

---

## CHAPITRE XV

### Derniers échos de la controverse.

(Novembre 1589 à juillet 1590.)

On soupçonne Gabriel Harvey d'être Martin. Son frère Richard prend position dans la controverse (144). — Lyly et les frères Harvey (145). — *L'Avertissement à Papp-hatchett* et *Simple Percival* (146). — Trois ecclésiastiques mettent dignement fin à la controverse (148).

La controverse dont nous racontons l'histoire prend fin avec l'arrêt de la campagne antimartiniste, que les évêques semblent avoir imposé à leurs défenseurs au début de novembre 1589. Martin après sa *Protestation* de septembre ne reparait plus. Ses adversaires après *Le Retour* de Pasquil se taisent pour de longs mois, et si l'un d'entre eux revient à la charge en mars 1590, c'est probablement qu'il ne peut se résigner à mettre au panier son manuscrit, comme les circonstances et l'obéissance aux autorités lui en auraient fait un devoir. La publication de *An Almond* semble du reste avoir passé presque inaperçue : elle n'avait plus aucune raison d'être. Ces hommes de lettres, momentanément réunis dans une même besogne, s'étaient séparés. Greene était retourné à sa vie de bohème et Lyly à la cour. La bande des martinistes était dissoute et ne devait jamais se reformer. Mais de même que divers pamphlets dont nous avons parlé avaient paru pendant la lutte, suscités par elle, de même, la lutte une fois terminée, parut-il un certain nombre de petits volumes qui, sans faire partie de la controverse, n'auraient pas vu le jour sans elle ; ils en prolongent l'écho de plus en plus faible jusqu'au mois de juillet de l'année suivante. Il convient de les passer en revue, ne serait-ce que pour bien marquer qu'on ne doit pas, comme on l'a fait trop souvent, les confondre avec les pamphlets de la controverse proprement dite.

\* \* \*

Au moment où chacun s'occupait de savoir qui pouvait bien être Martin, il s'était trouvé des gens pour soupçonner un savant professeur de Cambridge, Gabriel Harvey. Ces soupçons étaient sans aucun fondement et la police épiscopale ne paraît pas s'en être jamais inquiétée. Gabriel Harvey était à Cambridge un homme considérable, plus par ses connaissances encyclopédiques et le tour original de son esprit que par sa situation dans l'université. Simple associé de Trinity Hall et professeur de rhétorique, son caractère colérique, cassant, impatient de toute contradiction, ne lui avait point attiré les sympathies de ses collègues. L'amitié de quelques rares esprits, un Spenser, un Sidney, ne le consolait pas de n'avoir pu obtenir les hautes charges qu'il avait brigüées. Mais son autorité n'en était pas moins très grande dans ce monde de savants. Latiniste éminent, philosophe adversaire d'Aristote, juriste, il était encore curieux de littérature et de politique, de science et de théologie. Ses ennemis l'accusaient de pédantisme et longtemps on a parlé du pédant Harvey. En réalité c'était un esprit en avance sur ses contemporains et méconnu par eux. Ils lui reprochaient son amour du paradoxe, sans se douter que le paradoxe d'aujourd'hui est souvent la vérité de demain. C'est cette humeur paradoxale qui donna peut-être une ombre de vraisemblance aux soupçons de ceux qui le disaient Martin. Mais à Cambridge au moins on savait à quoi s'en tenir sur les vues religieuses de Gabriel Harvey et sur son esprit qui n'avait rien de commun avec celui du pamphlétaire puritain. Harvey jugea inutile de se défendre personnellement contre de vagues calomnies.

Son frère cependant, Richard, de dix ans plus jeune, se sentant atteint par des insinuations qui visaient son aîné, résolut de prendre nettement position dans la dispute entre adversaires et défenseurs de l'épiscopat. Il était alors, semble-t-il, ministre de Chislehurst. Depuis plusieurs années en tous cas il s'occupait plus particulièrement de théologie. Il composa donc une volumineuse réfutation du puritanisme et résolut de la faire paraître à la suite d'un *Discours Théologique sur l'Agneau de Dieu* où il

condensait ses longues méditations sur l'essence du christianisme. Sa réfutation du puritanisme, sérieuse et pondérée, suit les lignes habituelles. Il combine les arguments politiques et théologiques. Il soutient que les évêques sont institués par Dieu et s'applique à les blanchir des accusations dont on les couvrait. Il s'étend longuement sur les dangers que les partisans d'une réforme ecclésiastique font courir au pays. Contre Martin lui-même, il ne ménage pas les expressions violentes. Il lui applique les épithètes de monstre, d'autéchrist, il l'appelle un « grave orateur aux arrière-pensées de coquin », un « assassin couvert de sang », un « coupe-gorge habillé en bouffon », un « renard rusé sous la peau d'un agneau ». Il y avait là de quoi imposer silence aux médisants qui s'obstinaient à associer le nom de Harvey à celui de Martin.

Sur ces entrefaites, et avant que le *Discours Théologique* eût pu paraître, *Pappe* sortit de presse. Lyly y assouvissait une vieille rancune contre Gabriel Harvey. Bien des années auparavant, en 1580, Harvey avait publié ses *Trois Lettres Familières*, dont la troisième contient un poème intitulé *Speculum Tuscanismi* et qui est une satire de l'Anglais affectant les modes italiennes. A cette époque Harvey était l'ami de Lyly ; il dit lui-même qu'il l'aimait fort, qu'il ne lui avait pas refusé les éloges, sans doute lors de la publication de son premier roman ; que même il lui avait rendu des services. Néanmoins, et sans qu'il soit possible de démêler pourquoi, Lyly accusa Harvey d'avoir voulu ridiculiser Lord Oxford dans son poème satirique. Oxford, au premier moment, crut son protégé et Harvey, craignant le ressentiment du comte, dut se cacher. Bientôt cependant, Oxford comprit qu'il avait été égaré par des calomnies et Harvey reprit sa vie professorale sans être inquiété. Lyly fut furieux d'avoir échoué dans sa tentative de nuire à son ex-ami et il se promit de recommencer à la première occasion. Il attendit près de dix ans. Ce fut lui probablement qui fit courir le bruit que Harvey pourrait bien être Martin. En tous cas il reprit à son compte cette insinuation dans son pamphlet d'octobre, la glissant au milieu de railleries et d'insultes. Il rappelle l'histoire du *Speculum Tuscanismi* et se moque de la

peur qu'Harvey eut alors ; il rit de ses prétentions littéraires, de son pédantisme ; il l'appelle un imbécile, un sot ; il va même jusqu'à bafouer son père, un honnête cordier de Saffron-Walden. Non content de maltraiter ainsi Gabriel, il s'en prend à son frère Richard ; Richard, avant de se vouer à la théologie, s'était beaucoup occupé d'astrologie ; en 1583, il avait publié des prédictions pour le 23 avril de cette année-là, qui avaient fait grand bruit mais qui tournèrent à la confusion de leur auteur, aucune ne s'étant réalisée. Lyly rappelle ce souvenir cuisant. Richard avait la réputation d'être un peu trop galant avec les femmes de ses paroissiens. Lyly fait clairement allusion à ces bruits scandaleux. Il l'accuse enfin, tout comme Gabriel, d'être le père de Martin.

C'en était trop. Ni Gabriel ni Richard ne voulurent laisser passer ces calomnies sans y répondre. Ils se mirent à composer un pamphlet chacun où, tout en attaquant vivement l'auteur de *Pappe*, ils prirent grand soin de marquer nettement leur attitude hostile à l'égard de Martin et leur sympathie pour les évêques.

Gabriel termina le 5 novembre son *Avertissement à Papp-hatchet et Martin Marprelate*. Mais il se contenta de le faire circuler en manuscrit et ne le livra à l'imprimeur que plusieurs années plus tard. L'*Avertissement* est une hautaine réfutation du puritanisme, très érudite et très ennuyeuse, totalement dépourvue d'arguments originaux, mais encadrée entre deux furibondes kyrielles d'insultes variées à l'égard de Lyly et de sa « charogne de pamphlet puant et dégoûtant ». La haine et la colère emportent des phrases qui se pressent l'une après l'autre sans ordre et vous étourdissent par une étonnante richesse de vocabulaire, une extraordinaire fécondité de comparaisons et d'images propres à abîmer l'adversaire. Ici et là quelque juste description de *Pappe*, si l'on ne tient pas compte des arguments solides que Lyly y avait glissés. Ce ne sont que

...méprisables sonnettes, plaisanteries éventées et gauches... une œuvre fantastique et maise, sans rime ni raison, bizarrement brouillée et brochée, de façon si écervelée et de matière si fiélee que dans ce débordement de pamphlets frivoles et ridicules on en trouverait difficilement de plus vague et de plus absurde.



Ailleurs, il dit de Lyly :

Qui a jamais ouvert un discours en termes plus tapageurs ; qui jamais le continua avec de plus grossières railleries, ou le conclut sur plus folles pirouettes ; qui s'est jamais éreinté à chercher plaisanteries plus banales ? Quel homme pourrait sans honte lire pareil fatras, fatras de cabaret ou de saltimbanque ?

Richard écrivit sous le pseudonyme de *Simple Percival*, *pacificateur de l'Angleterre*, une sorte de petit drame où Percival, brave provincial frais débarqué à Londres, rencontre Pappe et ses adversaires en pleine dispute, les invite à la taverne voisine et là s'efforce de leur démontrer le mal qu'ils font au pays et de les réconcilier. Nous le voyons attablé entre un Martin fantôme et la petite bande des littérateurs à la solde épiscopale. Il s'adresse tantôt à l'un, tantôt aux autres. Il leur parle avec douceur. Il leur fait ses reproches sur un ton sans aigreur. Il écoute attentivement ce que chacun d'eux a à dire. Il prend peine à comprendre leurs raisons, qu'il discute avec calme. Mais c'est en vain qu'il essaye de les rapprocher. Il se heurte à leur obstination égale. Il les quitte enfin inquiet du sort que son intervention lui réserve : ne s'est-il pas fait des ennemis dans les deux camps ? Il a raillé Martin, il a mis en doute son sérieux, il lui a donné de sages conseils : « Honore les cheveux gris... apprends à respecter ces deux ornements de l'État, l'âge et l'autorité ». Il a pris le parti des évêques. Mais il a laissé percer, sous la suavité de ses manières, sa haine des pamphlétaires antimartinistes et déjà il les voit faire « le poing dans leurs manches ». Il ne tient pas à prendre part aux luttes qui déchirent le pays, mais si on l'attaque, il saura se défendre.

Un réel mouvement dramatique, un style recherché, l'inépuisable abondance des comparaisons (plus grotesques que burlesques, il est vrai), donnent à ce pamphlet une certaine valeur littéraire. *Simple Percival* fut secrètement imprimé et publié vers la fin de l'année. Quelques semaines plus tard paraissait le *Discours Théologique*. Plus personne ne songea à attribuer aux Harvey les libelles de Martin et les deux frères se retirèrent de la controverse où ils n'étaient entrés que pour fermer la bouche aux médisants et rendre à Lyly la monnaie de sa pièce.

\* \* \*

La manière abrupte dont la controverse s'était terminée, le caractère surtout des dernières productions contre Martin, n'étaient pas pour plaire à tout le monde. Il se trouva deux honnêtes ecclésiastiques pour essayer, dans l'hiver 1589-1590, de clore le débat sur un ton plus convenable, et un troisième, en été 1590, pour tenter une réconciliation des ministres divisés de l'Église d'Angleterre. Leurs traités ne rappellent en rien ceux de Martin ou de ses adversaires; les personnalités, les violences de langage en sont absentes; le style en est uniformément sérieux. Tous trois sont partisans déclarés de l'épiscopat mais ils déplorent également que les évêques se soient laissé défendre par des rimailleurs et des acteurs, bouffons et satiristes au désintéressement suspect. Ils impriment leurs écrits avec l'assentiment des autorités et ne se cachent pas derrière des pseudonymes ou l'anonymat. Enfin, c'est de leur propre gré et non sur ordre qu'ils écrivent.

L'auteur d'*Un Miroir pour les Martinistes et tous les autres Schismatiques*, petit quarto de 34 pages, signe T. T., mais ne peut être identifié. Sans la moindre originalité de style ou de pensée il parle de l'avantage à n'avoir qu'un seul rituel dans un même pays, de l'impossibilité à atteindre la perfection même en matière ecclésiastique, de la nécessité de procéder graduellement et prudemment en toute réforme. Il confond Martin avec tous les schismatiques, les membres de la Famille d'Amour, les Brownistes, dont Martin avait pris grand soin de se distinguer. T. T., on le voit, connaît fort mal la controverse. Il ne paraît même pas savoir sur quoi elle roulait.

Même ignorance dans l'*Avertissement Amical à Martin Marprelate* de Léonard Wright. Évidemment Martin ne passionne plus l'opinion publique. Ses pamphlets qu'on ne pouvait plus se procurer qu'à grand'peine ne sont plus lus que par les puritains. Le souvenir de ses violences, de son audace subsiste seul. Wright s'imagine que Martin et ses disciples sont des séparatistes, et qu'ils ne veulent sortir de l'Église établie que pour une question de rituel. Aussi lui est-il facile de crier au scandale

et d'affirmer que tout le bruit provoqué par Martin est sans motif sérieux.

Le Révérend Anthony Marten, par contre, dans *Une Réconciliation de tous les Pasteurs et du Clergé de l'Église d'Angleterre*, ne diminue pas l'importance du débat. Il expose honnêtement toutes les objections que les puritains font au système hiérarchique. Mais il y répond en essayant de prouver que le gouvernement des évêques est plus conforme à la volonté de Dieu que le gouvernement des anciens. Il espère ainsi ramener à l'obéissance la plupart des mécontents. Pour la seconde fois<sup>1</sup>, l'idée semée par Bancroft plus d'une année auparavant est reprise par un défenseur de l'anglicanisme. Nous la voyons germer dans les derniers traités contre Marprelate. Cela seul suffirait à marquer l'importance de la controverse dans l'histoire des idées de l'Angleterre.

---

<sup>1</sup> Une première fois dans le *Discours Théologique* de R. Harvey.

## CONCLUSION

---

Dans toute l'histoire littéraire de la lutte entre puritains et anglicans, des *Advertiments* de Parker en 1566 au Long Parlement, la controverse de Martin Marprelate est un épisode unique.

Unique d'abord par l'étonnante personnalité du pamphlétaire puritain. Satiriste autant que polémiste, ce libelliste laisse deviner un dramaturge, un romancier, un orateur. Il est capable des accents les plus personnels qu'on trouve dans la prose de son temps et de tirades si alambiquées qu'il faut pour les lire une patience d'érudit. Il est tour à tour sérieux et moqueur, éloquent et enjoué, indigné et ironique. Il débite aussi volontiers le bon mot que l'injure. Il est conteur d'anecdotes plaisantes et savant disputeur. Il connaît l'abandon de la colère et les réticences de l'humour. La subtilité et la plus parfaite simplicité lui sont également naturelles. Il s'attarde ici ; il prend là une allure endiablée. Toujours au fond obstinément semblable à lui-même, il est trop vivant, trop passionné pour ne pas se montrer comme renouvelé à chacune de ses productions. Il débute par une *Épître* bruyante et moqueuse, et termine sur la sobre éloquence de la *Protestation*, après la gravité et l'ironie de l'*Épitomé*, le burlesque de sa réponse à Cooper, l'ingénieuse fiction des jeunes Martins. Si peu châtié qu'il soit, si loin qu'il paraisse de vouloir faire œuvre littéraire, il n'en est pas moins un écrivain né et qui a sa place dans la littérature de la Renaissance anglaise.

Unique ensuite par le caractère insolite de la défense épiscopale. Elle débute de façon coutumière. Mais bientôt les graves ecclésiastiques se retirent. Ils cèdent la place à une bande joyeuse d'écrivains profanes qui, moyennant bon argent, s'engagent à mettre en fuite par leurs railleries et leurs insultes l'audacieux ennemi de la Hiérarchie.

Unique enfin par l'histoire si curieuse de l'impression des sept pamphlets puritains. Cette histoire, nous avons jugé qu'il valait la peine de la conter en ses détails, pour l'énergie, la ténacité, l'enthousiasme qu'elle révèle chez les organisateurs de la campagne, chez Penry avant tout, champion inconscient de la liberté d'opinion et victime de ceux qui ne la tolèrent pas.

\* \* \*

Les puritains ne retrouveront jamais pour défendre leurs idées un écrivain aussi personnel, aussi capable d'agir sur la foule. Un second Martin eût-il surgi, qu'ils l'auraient désavoué plus nettement encore que certains d'entre eux ne désavouèrent Marprelate. Car le rire, la raillerie, les bons mots leur devenaient chaque jour plus odieux. A grands pas ils s'acheminaient vers cet esprit caractéristique auquel le nom de puritanisme est resté attaché et qui n'atteint son développement complet qu'au dix-septième siècle.

Plus jamais non plus les évêques n'eurent l'occasion ni le désir de recourir aux services mercenaires d'hommes de lettres pour se défendre. Leurs adversaires n'usent plus des procédés de Martin et ces procédés seuls les avaient décidés à adopter la proposition de Bancroft. Du reste, en dépit des forces croissantes de l'opposition, ils sentent leur position de plus en plus assurée. Sous Elizabeth, ils ne savaient s'ils étaient de transitoires pis-aller que le gouvernement maintenait par opportunisme ou si leur ordre était une institution définitive. Sous les successeurs d'Elizabeth, ils n'ont plus cette inquiétude de se voir dépouiller de leurs revenus et dignités. Ils se sentent l'un des piliers essentiels de la société anglaise. Ils ont l'assurance que leur cause est la cause même de la monarchie. Dès lors ils osent mépriser ceux qui les attaquent. L'opinion publique peut être contre eux : peu importe. Ils ne songent plus à soudoyer des pamphlétaires et des comédiens pour agir sur elle.

Il ne se trouvera plus de nonconformiste pour tenter l'aventure désespérée des imprimeurs de Martin. La pendaison de Penry, la torture de Hodgkins, la fin lamentable d'Udall serviront de leçon aux puritains qui luttèrent dès lors en restant

presque toujours dans les bornes de la légalité. Ils sentent du reste leur nombre grandir d'année en année. Ils prennent conscience de leur puissance. Ils savent que le jour viendra où ils seront les maîtres. Le temps travaille pour eux et c'est de patience qu'ils manquent le moins.

Martin et ses adversaires, Penry et ses imprimeurs, ne firent point école, et la littérature de la lutte entre partisans et ennemis d'une réforme de la discipline reprit dès 1590 le cours tranquille et monotone qu'elle avait eu jusqu'en 1588. Grave, médiocre, terne elle avait été. Terne, médiocre et grave elle redevint. Elle n'excita plus jamais l'intérêt des indifférents. A distance, la controverse de Martin Marprelate semble une flamme brillante surgissant un instant de fumées grises et traînantes.

\* \* \*

La transformation du puritanisme et de l'anglicanisme explique le caractère unique de notre controverse. Elle explique aussi l'oubli total ou presque total qui si vite oblitéra tout souvenir précis de Martin, de ses libelles, de ceux qui y répondirent, du bruit que pendant quelques mois ils firent en Angleterre. Quelques noms seuls subsistent. L'heureuse trouvaille de Marprelate suggère des Marpeople, Mar-Sixtus, Marall et Mar-Text. Pasquil est également pour un siècle un pseudonyme favori. Et Nashe, dont les pamphlets contre Harvey sont oubliés, dont les romans n'ont plus guère de lecteurs, concentre sur lui seul la gloire d'avoir imposé silence à Martin. Mais l'histoire de la dispute devient un tissu de fables, les titres des productions de l'un et l'autre camp sont pitoyablement confondus. Personne ne songe à rétablir les faits, à ouvrir ces minces et rares brochures pour en tirer quelque lumière. Les historiens ecclésiastiques eux-mêmes ne leur accordent qu'une attention distraite, n'éprouvent à leur égard aucune curiosité.

Mais cet oubli où tomba si tôt la controverse ne signifie point qu'elle resta sans influence, que dans l'histoire religieuse de l'Angleterre elle est un événement, curieux sans doute, intéressant même en lui-même, mais négligeable. Sur les destinées

du puritanisme, les violences de langage de Martin furent sans action directe. Mais elles rendirent plus sévères encore les persécutions que subissaient tous les nonconformistes, elles provoquèrent l'Acte de 1593. Elles furent donc l'une des forces qui produisirent l'esprit dit puritain, que d'incessantes tribulations patiemment supportées dans la conviction entêtée de son bon droit rendent compréhensible. Bien plus importante cependant est l'action exercée par Marprelate sur les destinées de l'anglicanisme. En essayant de conquérir l'opinion par l'affirmation du droit divin du presbytère, il donna à Bancroft l'idée de revendiquer ce *jus divinum* pour la Hiérarchie. Or l'épiscopat anglican en se réclamant de la tradition apostolique a conféré un sens mystique à ce qui n'était que le résultat d'un compromis politique ; il a consacré le caractère distinctif de l'Eglise d'Angleterre et lui a inspiré sa surprenante vitalité.

---





## NOTES

---

### Principales abréviations employées dans les notes.

- Ames-Herbert, *Typ. Ant.* = Ames, J., *Typographical Antiquities or the History of Printing in England, Scotland & Ireland...* augmented by W. Herbert, 3 vols., London, 1785-1790.
- Arber, I. S. = Arber, E., *An Introductory Sketch to the Martin Marprelate Controversy, 1588-1590*, London, 1880.
- Arber, *Transcript* = Arber, E., *A Transcript of the Registers of the Company of Stationers of London*, 5 vols., London, 1875-1894.
- Bond, *Lyly* = Lyly, J., *The Complete Works of...* edited by R. W. Bond, 3 vols., Oxford, 1902.
- D. N. B. = *Dictionary of National Biography*, 66 vols., London, 1885-1901.
- Grosart, *Nashe* = *The Complete Works of Thomas Nashe...* for the first time collected and edited... by A. B. Grosart, 6 vols., The Huth Library, 1883-1884.
- Grosart, *Harvey* = *The Works of Gabriel Harvey* collected and edited... by A. B. Grosart, 3 vols., The Huth Library, 1884-1885.
- Howell, S. T. = Howell, T. B., *State Trials*, 34 vols., London, 1809-1828.
- MacKerrow, *Nashe* = *The Works of Thomas Nashe* edited from the original texts by R. B. MacKerrow, 5 vols., London, 1910.
- Pierce, H. I. = Pierce, W., *An Historical Introduction to the Marprelate Tracts A Chapter in the Evolution of Religious and Civil Liberty in England*, London, 1908.
- Pierce, M. T. = *The Marprelate Tracts, 1588, 1589*, edited with notes historical and explanatory by W. Pierce, London, 1911.
- Sutcliffe, *Answer* = Sutcliffe, M., *An Answer unto a certaine calumnious letter published by M. Job Throckmorton... wherein the vanitie both of the defence of himselfe and the accusation of others is manifestly declared*, London, 1595.

N. B. — La lecture de l'appendice B est également nécessaire à l'intelligence des références.

---

## Chapitre premier.

(Les nombres en caractères gras sont les numéros des pages, ceux en *italiques* les numéros des lignes.)

**6, 1.** Sur Whitgift, cf. *D. N. B.* et Clayton, *Whitgift*. — 8-10. Ces lois et ordonnances sur la presse sont : a) la charte octroyée à la corporation des *Stationers* par Marie et Philippe en 1556, et confirmée par Elizabeth : vid. Arber, *Transcript*, I. XXI ; b) l'article 51 des Injonctions d'Elizabeth de 1550 : vid. Arber, *I. S.*, 40-50 ; c) le décret de la Chambre Étoilée du 29 juin 1556 : vid. Strype, *Parker*, 221-222 ou Neal, *Puritans*, I. 151-152 ; d) la loi sur la presse de 1580 : vid. Neal, *Puritans*, I. 243-244.

**7, 2.** Décret de la Chambre Étoilée du 23 juin 1586 : vid. *State Papers, Dom. Eliz.*, vol. CXC, art. 48 ou Arber, *Transcript*, II. 807-812. — 9-10. Sur la réorganisation de la Haute Commission par Whitgift, cf. Strype, *Whitgift*, I. 266. — 21-24. Ces renseignements sont fournis par l'inscription, sur le registre de la corporation, de Waldegrave comme apprenti de Greffeth : vid. Arber, *Transcript*, I. 372. — 24-26. La date exacte de l'admission de Waldegrave à la franchise de la corporation n'est pas connue, le registre de 1576 étant perdu. L'apprentissage durait huit ans. Waldegrave pouvait donc devenir maître-imprimeur à son tour dès le 25 juin 1576. Le registre de 1577 donne son adresse dans la liste des adresses des maîtres-imprimeurs. Cf. Arber, *Diotrephes*, VII. — 26-29. Du 17 juin 1578 au 11 septembre 1587, les registres de la corporation portent les inscriptions de vingt-trois ouvrages que Waldegrave reçoit l'autorisation d'imprimer. Quinze de ces vingt-trois ouvrages sont de caractère religieux et six de ces quinze sont d'inspiration puritaine : vid. Arber, *Transcript*, II. 328-475, *passim*. — 29-31. Arber, *Transcript*, II. 386, 391. — 34 *sqq.* Marprelate, *Hay any worke*, 40 (Pierce, *M. T.*, 272-273) ; Arber, *Transcript*, I. 507, 512, 517.

**8, 9.** Le mark valait 13s. 4d. : vid. *Enc. Brit.*, 11th ed., 17, 728 d. — 10-12. Marprelate, *Hay any worke*, 41-42 (Pierce, *M. T.*, 274-275). — 12-16. Marprelate, *Epistle*, 23 ; *Hay any worke*, 41 (Pierce, *M. T.*, 52, 274). — 16-18. Marprelate, *Hay any worke*, 42-43 (Pierce, *M. T.*, 275-276). — 18-19. Cet emprisonnement, le plus long que subit Waldegrave, ne peut être daté avec une entière précision. Marprelate, *Hay any worke*, 42 (Pierce, *M. T.*, 275) en parle dans les termes suivants : « ... that time, when his Grace kept him twenty weeks together in the White Lion for printing *The Complaint of the Commonalty*... ». Or ce traité anonyme, *A Lamentable Complaint of the Commonalty, By way of Supplication To the High Court of Parliament, For a Learned Ministry* [Brit. Mus. 4103 b.], est daté *In Anno 1585*. Le 7 octobre 1585, Waldegrave reçoit l'autorisation conditionnelle<sup>1</sup> d'imprimer une paraphrase du prophète Jérémie.

<sup>1</sup> Si l'« imprimatur » épiscopal lui était accordé.

A ce moment-là donc il est libre. Son séjour en prison de cinq mois pourrait avoir précédé ou suivi. En effet, son nom, entre le 22 septembre 1584 et le 18 juillet 1586, n'apparaît qu'une seule fois, le 7 octobre 1585, sur les registres de la corporation : vid. Arber, *Transcript*, 435, 444, 449. Cependant, vu le grand nombre de ses emprisonnements depuis l'arrivée de Whitgift à Lambeth, la date la plus tardive nous paraît la plus vraisemblable. — 19-20. En avril 1588, Waldegrave avait six enfants : vid. Marprelate, *Epistle*, 24 (Pierce, *M. T.*, 53). — 28. Sur Penry, cf. *D. N. B.* — 27-30. Ce traité, le deuxième ouvrage signé par Penry, est : *An exhortation unto the governours, and people of hir Maiesties countrie of Wales, to labour earnestly, to haue the preaching of the Gospell planted among them*. La première édition paraît avoir complètement disparu. Tous les exemplaires dont nous avons connaissance [Brit. Mus. 702. a. 39 ; Bodl. C. 24. Th. Seld. ; Lambeth XXIX. 9. 13 (5.) ; Aberystwyth Library] portent sur la page du titre ces mots : « There is in the ende something that was not in the former impression », et, à la page 41 : « Thus I have set downe the exhortation, word for word, as it was in the former impression. » Ce sont donc des exemplaires d'une deuxième édition ; ils prouvent l'existence d'une première édition, vraisemblablement de quelques mois antérieure. Or, il est possible de dater très exactement cette deuxième édition. Sa forme originale est représentée par l'exemplaire de 110 pages de la bibliothèque d'Aberystwyth : cf. J. D. Wilson, *A New Tract from the Marprelate Press, The Library*, 1909, 230 sqq. A la page 110, Penry écrit : « To the Reader. Master D. Somes booke was published this day, I have read it... » L'ouvrage dont Penry parle est : *A Godly Treatise containing and deciding certaine questions, moued of late in London and other places, touching the Ministerie, Sacraments, and Church : written by Robert Some Doctor of Diuinitie... Imprinted at London by G. B. Deputie to Christopher Barker... 1588* [Brit. Mus. 4107. a. 115], dont la préface est datée : « London, Maij 6. 1588. » Suivant l'usage du XVI<sup>e</sup> siècle, cette date est celle, non de la composition, mais de l'impression de l'ouvrage. Le *Godly Treatise* fut donc publié peu après le 6 mai 1588. A ce moment-là, l'impression de la deuxième édition de l'*Exhortation* s'achevait. Cette deuxième édition est donc du milieu de mai. La première, antérieure de quelques mois, peut être datée du début de l'année, ou un peu avant. Penry sortit de prison en avril ou mai 1587. C'est peu après qu'il entreprend l'*Exhortation* : cf. p. 9. — Nous n'avons aucun moyen d'identifier de façon absolue l'imprimeur de la première édition de l'*Exhortation* avec Waldegrave. Mais il est certain que la deuxième fut imprimée par lui. Les caractères en sont identiques à ceux dont il se servit pour imprimer, en février 1586, la *Supplication* de Penry : cf. p. 63 ; ils furent reconnus pour les siens par ses confrères, que les autorités ecclésiastiques avaient consultés : cf. *infra* 193, 9-11. Aucun imprimeur ne semble avoir disputé à Waldegrave l'honneur périlleux de travailler pour les puritains. Il est par conséquent

naturel de penser que ce fut lui qui imprima la première édition de l'*Exhortation*. — 31-32. Sur Udall, cf. *D. N. B.* — 31-34. Ce dialogue intitulé *The state of the Church of Englande, laide open in a conference betweene Diotrefhes a Bishop, Tertullus a Papist, Demetrius an In-keeper, and Paule a Preacher of the word of God...* [Brit. Mus. 100. a. 7 ; Lambeth xxx. 9. 1. ; etc... Édition moderne par Arber, *English Scholar Library*, n° 5, 1879 — rééditée en 1895 par Constable & Co] est anonyme. Mais Udall en est certainement l'auteur. Il n'en refusa pas la paternité lors de son interrogatoire du 13 janvier 1589 : vid. *A New Discovery of Old Pontificall Practises*, London, 1643 (Arber, *I. S.*, 171). Penry et Tomkins le lui attribuent : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 95 ; *Tomkins*, Arber, *I. S.*, 85, 87. La première édition de ce dialogue, généralement désigné par le nom de son principal personnage, *Diotrefhes*, parut peu avant le 16 avril : cf. p. 11. Waldegrave l'imprima donc trois ou quatre mois après l'*Exhortation*. Il est naturel d'en déduire que Penry remit son manuscrit à l'imprimeur avant qu'Udall ne lui remit le sien. C'est pour avoir imprimé le *Diotrefhes* que Waldegrave perdit ses instruments de travail : cf. pp. 11-12. — 36 *sqq.* Ce traité, le premier ouvrage signé de Penry, est intitulé : *A treatise containing the Aequity of an Humble Supplication which is to be exhibited unto hir Gracious Majesty and this high Court of Parliament in the behalfe of the Countrey of Wales, that some order may be taken for the preaching of the Gospell among those people...* J. Barnes, Oxford, 1587 [Brit. Mus. C. 37. a. 54 ; Bodl. S. 127. Th. Édition moderne par A. J. Grieve, *The Aequity of an Humble Supplication by John Penry*, London (Cong. Hist. Soc.) 1905]. La date de sa présentation au Parlement est fixée par les passages suivants : Marprelate, *Epistle*, 29 (Pierce, *M. T.*, 65) ; Penry, *Appellation*, 3-4 ; cf. une note du Rev. A. Gordon dans les *Trans. of the Cong. Hist. Soc.*, II, n° 2 et Pierce, *M. T.*, 65 note.

9, 13-16. Sur l'intérêt que le Parlement portait aux questions religieuses et le cas que la reine faisait de son avis en pareille matière, vid. D'Ewes, *Journals*, 168, 185, 213, 257, 302-303, 344-345. — 16-17. Penry dit lui-même : « ... the parliament shewed no disliking [of the suit], though they sinned in the carelesse respect they had thereunto », *Appellation*, 3. — 17-23. Penry, *Appellation*, 3-6 ; Marprelate, *Epistle*, 29-30 (Pierce, *M. T.*, 65-66). — 26-29. Penry, *Appellation*, 6.

10, 12-14. *A Dialogue concerning the Strife of our Church : wherein are answered divers of those unjust accusations, wherewith the godly preachers and professors of the Gospell are falsly charged ; with a brieve declaration of some such monstrous abuses, as our Byshops have not bene ashamed to foster... At London. Printed by Robert Waldegrave. 1584.* M. J. D. Wilson attribue ce dialogue anonyme à Udall : vid. *Camb. Hist. of Engl. Lit.* III, 376. — 14-16. Le 11 septembre 1586, l'archidiacre du Surrey, Dr. John Comington, écrivit à Udall et aux autres autorités

ecclésiastiques de la paroisse de Kingston une lettre où il leur demande de porter remède à ce qu'il appelle divers « contemptuous disorders in church matters : ... new ceremonies, new forms of prayers, new feasting and fasting days, private meetings, singing of psalms and lectures, reading and interpreting of Scriptures in private houses. » Vid. Waddington, *Surrey Cong. Hist.*, 6-7.

**11**, 12-26. Ames-Herbert, *Typ. Ant.*, II, 1145. — 26-30. Arber, *Transcript*, I, 528. Sur les sympathies ou convictions anglicanes de John Wolfe, cf. Pierce, *M. T.*, 84, note 2. — 30-37. Arber, *Transcript*, I, 528.

**12**, 1-4. Marprelate, *Epistle*, 23 (Pierce, *M. T.*, 53). — 6-13. Arber, *Transcript*, II, 490. — 21-27. Arber, *Transcript*, I, 528; Marprelate, *Epistle*, 42-43 (Pierce, *M. T.*, 84); cf. Arber, *Demonstration*, IX. — 27-30. Tomkins, Arber, *I. S.*, 84-86. Sur N. Crane, cf. Brook, *Lives*, I, 362.

**13**, 1-3. *A New Discovery of Old Pontificall Practises...* (Arber, *I. S.*, 172). — 8-fin du paragraphe (p. 14). Cf. J. D. Wilson, *A New Tract from the Marprelate Press*, The Library, 1909, 230 sqq. — 12-14. *A Defence of the Government Established in the Church of Englande for Ecclesiasticall Matters. Contayning an answer unto a Treatise called « The Learned Discourse of Eccl. Government », otherwise entituled « A briefe and plaine declaration concerning the desires of all the faithfull Ministers that haue, and do seecke for the discipline and reformation of the Church of Englande. » Comprehending likewise an aunswere to the arguments in a Treatise named « The Judgement of a most Reverend and Learned man from beyond the seas, etc. » Aunswering also to the argumentes of Caluine, Beza, and Danaeus, with other our Reverend learned Brethren, besides Cevalis and Bodinus, both for the regiment of women, and in defence of her Majestic, and all other Christian Princcs supreme Gouvernement in Ecclesiasticall causes. Against the Tetrarchie that our Brethren would erect in every particular congregation, of Doctors, Pastors, Gouvernors, and Deacons, with their severall and ioynt authoritie in Elections, Excommunications, Synodall Constitutions, and other Ecclesiasticall matters. Answered by John Bridges, Deane of Sarum. Come and See. Joh. I. 36. Take it up and Read. Aug. lib. conf. 8, ca. 12. At London, Printed by John Windet, for Thomas Chard, 1587 [4to. VIII + 1402 pp. — Brit. Mus. 1353. f. 1]. — 14-28. Cf. *supra*, **8**, 27-30. De la deuxième édition de l'*Exhortation* de Penry, il existe un exemplaire de 110 pages à la bibliothèque d'Aberystwyth, et plusieurs exemplaires de 65 pages. Le premier contient l'adresse aux Lords du Conseil Privé. Qu'il soit la forme originale de la deuxième édition est prouvé par la différence entre sa page 110 et la page 65 des autres exemplaires. Cf. *infra*, **14**, 16-18, et, J. D. Wilson, *art. cit.**

**14**, 7-8. Tomkins, Arber, *I. S.*, 84. — 16-18. La note au lecteur à la page 110 de l'exemplaire unique d'Aberystwyth commence ainsi : « Master D. Somes book was published this day, I have read it... ». A la page 65

de tous les autres exemplaires, elle est devenue : « I have read Master D. Somes book... ». — 26-34. Cf. Cox, *North. Bor. Rec.*, II, 388; *State Papers, Dom. Eliz.*, vol. LXXVIII, n° 38; *Victoria Hist. of the Count. of England, Northampton*, Eccles. Hist. Sur les *prophesyings*, cf. Harrison, *Desc. of Engl.*, 19.

15, 2-3. Baneroff, *Dangerous Positions*. — 7-10. Cf. Cox, *Op. cit.*, II, 139-140. — 12. Sur Sir R. Knightley, cf. *D. N. B.* — 17-18. Sur les Throckmorton, cf. *D. N. B.* — 19. Camden, *Annales*, I, 290. — 24-33. Cf. Marprelate, *Hay any worke*, 14 (Pierce, *M. T.*, 239).

16, 11-20. Cf. Appendice A. — 5-fin du paragraphe (page 18). Tout ceci ressort des événements racontés dans les chapitres suivants.

18, 20-31. Tomkins, Arber, *I. S.*, 86-87. — 32 *sqq.* Arber, *Transcript*, I, 528; Marprelate, *Epistle*, 42 (Pierce, *M. T.*, 84).

19, 4. *A Demonstration of the trueth of that Discipline which Christe hath prescribed in his worde for the gouernment of his Church, in all times and places, untill the ende of the worlde...* [Lambeth XXIX, 6, 6 (2); Trin. Coll. Camb. 5, 14 a, 33; etc... Edition moderne par Arber, *English Scholar Library*, n° 6, 1880 — rééditée en 1895 par Constable & Co.] est anonyme. Udall en est certainement l'auteur. Il n'en refusa pas la paternité lors de son interrogatoire du 13 janvier 1590: cf. *supra*, 3, 31-34. Penry le lui attribue: vid. Sharpe, Arber, *I. S.*, 95. Pour la date et le lieu de l'impression, vid. Tomkins, Sharpe, Arber, *I. S.*, 84-85, 87, 115. — 8-9, Udall, Arber, *I. S.*, 89. — 9-12. *A New Discovery...* (Arber, *I. S.*, 160-170); Marprelate, *Epistle*, 34-36 (Pierce, *M. T.*, 74-76). — 17-22. Pour de nombreux exemples de ces récits de puritains, cf. Brook, *Lives*, passim. — 22-25. Chatfield, Arber, *I. S.*, 83; *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 122; Sharpe, Arber, *I. S.*, 94.

20, 1. *A Defence of that which hath bin written in the questions of the ignorant ministerie, and the communicating with them. By John Penry* [Brit. Mus. 4103. aa. 14]. La date de ce traité est fixée par la note au lecteur à la fin de l'*Exhortation* de mai, où Penry promet une réponse à Some, et par la réplique qu'y donna Some dans une deuxième édition, datée du 19 septembre, de son *Godly Treatise*. — 3-6. Serjeantsou, *Hist. of the Church of St.-Peter, Northampton*, 35 note. — 13-16. Tomkins, Arber, *I. S.*, 86-87. — 19-21. Tomkins, Sharpe, Arber, *I. S.*, 85-87, 95. — 21-27. Enquête du 14 novembre à Kingston, Arber, *I. S.*, 81-82. — 27-28. *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 114.

21, 2-6. *Martins Months minde*, Grosart, Nashe, I, 163-164. — 8-10. Marprelate, *Epitome*, Ai (Pierce, *M. T.*, 118). — 10-17. R. Codrington, *The Life and Death of Robert, Earl of Essex*, Harleian Miscellany, ed. 1744, I, 214. — 19-20. *State Papers, Dom. Eliz., Add.*, vol. XXXI,

n<sup>o</sup> 32. — 20-22. *The Consolations of David briefly applied to Queene Elizabeth in a Sermon preached in Oxford the 17 of November. By John Prime 1588.* La citation est tirée de l'épître dédicatoire à l'évêque de Winchester, datée du 7 décembre 1588. — 23-24. Arber, *I. S.*, 139. — 24-30. *State Papers, Dom. Eliz.*, vol. CCXVIII, 23.

## Chapitre II

Pour le titre complet de l'*Épître* (*The Epistle*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 1. D'après ce titre, Martin annonce un *Épitomé*, c'est-à-dire un résumé critique, du premier livre de la *Défense* de Bridges (cf. *supra*, 13, 12-14). Mais cet *Épitomé*, qui sera son second pamphlet, n'étant pas encore prêt, il publie seule l'*Épître* dédicatoire qu'il adresse aux « terribles prêtres » de la Convocation. L'usage alors voulait qu'une épître liminaire précédât tout traité religieux. L'originalité de Martin est de la publier séparément et en avance. Il ne semble se plier aux formes consacrées de la polémique contemporaine que pour mieux marquer son indépendance.

22, 1-20. Les éléments de cette mise en scène sont tous tirés des premières pages de l'*Épître*. Martin la suggère invinciblement à ses lecteurs. Son pamphlet débute et se continue pendant longtemps comme un véritable discours. — 2-7. Il existe de nombreux portraits de Whitgift; on peut les comparer commodément à la Bibliothèque municipale de Croydon, qui possède la série complète en reproductions photographiques réunies par les soins de M. H. J. Clayton. Nous avons étudié plus particulièrement, et sur les originaux, les portraits de Peterhouse et Trinity College, Cambridge, celui de la National Portrait Gallery, celui surtout, si suggestif, de la chapelle du Croydon Hospital. — 7-14. Martin s'adresse tour à tour à chacun des personnages que nous nommons.

23, 31 sqq. *Epistle*, 4-8 (Pierce, *M. T.*, 24-26).

24, 6-14. *Op. cit.*, 8 (Pierce, *M. T.*, 28-26).

25, 13-20. *Op. cit.*, 8-10 (Pierce, *M. T.*, 29-32). — 24-39. *Op. cit.*, 10-11 (Pierce, *M. T.*, 32-34). — 25. Cet ouvrage anonyme, *A Defence of the Godlie Ministers against the Slaunders of D. Bridges...* [Brit. Mus. 111. a. 27] est daté 1587. Il avait donc paru l'année précédente. — 30-31. *A Ryght Pithy, Pleasaunt, and Merie Comedie: Intytuled Gammer Gurtons Nedle, 1575* [Éditions modernes par 1. Dodsley, *Sel. Coll. of Old Engl. Plays*, III (Hazlitt, II) ; 2. Gayley, *Repres. Engl. Com.*]. La rumeur que nous rapporte Martin n'a jamais été prise au sérieux que par un Américain, M. Ross : vid. *Anglia*, XIX, 297. L'auteur de cette fameuse comédie fut probablement W. Stevenson : voir l'introduction de M. H. Bradley dans

*Repres. Engl. Com.* — 34. Bridges, dans sa préface, dit : «...much gladlier ...would I be, to have wholly objected my selfe (as before to my mediocritie I haue endeouored) against the publike aduersaries of Gods truth. »

26, 1-4. *Epistle*, 11-12 (Pierce, *M. T.*, 34-37). — 4-16. *Op. cit.*, 13-15 (Pierce, *M. T.*, 37-40). — 21-25. *Op. cit.*, 15-17 (Pierce, *M. T.*, 40-43). — 27-30. *Op. cit.*, 18 (Pierce, *M. T.*, 43-44).

27, 1-15. *Op. cit.*, 18-19 (Pierce, *M. T.*, 44-46). — 9. Sur Sir Edward Horsey, ambassadeur en France en 1573, aux Pays-Bas en 1576, cf. Froude, *Hist. of Q. Eliz.'s Reign* (Everyman's) I. 108 ; II. 166-170, 188 ; III. 93 ; IV. 103. — 16. *Epistle*, 19-38 (Pierce, *M. T.*, 46-79).

28, 21-30. *Op. cit.*, 33 (Pierce, *M. T.*, 71). — 32 sqq. *Op. cit.*, 25 (Pierce, *M. T.*, 56). — 36-37. Sur la controverse de 1572 sqq. entre Whitgift et Cartwright, cf. Pierce, *H. I.*, 45-50.

29, 8-10. *Epistle*, 24 (Pierce, *M. T.*, 54). — 22-24. *Op. cit.*, 26-27 (Pierce, *M. T.*, 57-59). — 24-25. *Op. cit.*, 34-36 (Pierce, *M. T.*, 74-76).

30, 5-18. *Op. cit.*, 20-21 (Pierce, *M. T.*, 49). — 8. L'évêque de Londres possédait d'importants domaines et un palais à Fulham, aux environs de Londres. — 24-36. *Epistle*, 36-37 (Pierce, *M. T.*, 77).

31, 1-5. *Op. cit.*, 37 (Pierce, *M. T.*, 79). — 6-18. *Op. cit.*, 38-40 (Pierce, *M. T.*, 79-81). — 19-27. *Op. cit.*, 40-43 (Pierce, *M. T.*, 81-86). — 27-34. *Op. cit.*, 43-53 (Pierce, *M. T.*, 86-99).

32, 1-8. *Op. cit.*, 53-54 (Pierce, *M. T.*, 99-101).

### Chapitre III

33, 20. Les écrivains non-conformistes en général. Encore aujourd'hui les historiens ecclésiastiques semblent incapables de parler avec sang-froid et impartialité des origines du puritanisme. Ils se divisent toujours en avocats de l'anglicanisme et champions du puritanisme. Voir, à titre d'exemple, la discussion entre MM. W. H. Frere et W. Pierce à propos de la *Hist. Int.* du second : W. H. Frere, *English Hist. Rev.*, XXV, 338-342 ; Pierce, *M. T.*, Introduction.

34, 1-2. Hooker, *Ecclesiastical Polity*. — 3-6. Marprelate, *Epitome*. A1 (Pierce, *M. T.*, 117). — 16-20. Cf. MacKerrow, *Nashe*, V. 42. — 24-28. La lettre de Burghley elle-même est perdue. Il en existe le brouillon : vid. Lansd. MSS. 103, fol. 102 (Arber, *I. S.*, 107-108).

35, 15-19. *Chatfield*, Arber, *I. S.*, 81-83. — 20-22. *Tomkins*, Arber, *I. S.*, 84-86.



36, 10. Cf. pp. 19-20. — 18-19. Cette date est fixée par le procès-verbal de l'interrogatoire de Sir R. Knightley en automne 1589. Le procès-verbal lui-même a disparu. Mais nous en connaissons la teneur, sur ce point-là, par l'acte d'accusation dressé contre les martinistes à la fin de janvier 1590 : vid. *Brief... ag. Penry*, Arber, *I. S.*, 126-127. La date y est indiquée comme « a little before Michaelmas 1588 ». La Saint-Michel est le 29 septembre. — M. W. Pierce, *H. I.*, 157 et *Journ. of the North. Nat. Hist. Soc.*, sept. 1905, vol. XIII, n° 103, estime qu'il y eut une première entrevue entre Penry et Sir R. Knightley aux environs du 25 juillet. Il se base sur la défense de Sir Richard à son procès, le 13 février 1590 : vid. Howell, *S. T.*, I. 1266-7, où Sir Richard parle de son entretien avec Penry comme ayant eu lieu « about St-James tide » ; la Saint-Jacques est le 25 juillet. Mais il néglige l'affirmation qui, dans ce même document, suit immédiatement : « This, as he said, was about St-James tide was twelvemonth, and he had heard nothing thereof again until All-hallow tide. » Cette dernière phrase prouve péremptoirement qu'il y eut une seule entrevue. Eut-elle lieu en juillet ou en septembre ? La vraisemblance est en faveur de la seconde date : si Penry avait obtenu, en juillet déjà, l'autorisation d'installer la presse à Fawsley, il n'aurait pas attendu à novembre pour l'y transporter, puisqu'il avait promis à Mrs. Crane de la laisser à Molesey aussi peu de temps que possible : cf. p. 18. La valeur relative des documents est également en faveur de septembre : l'acte d'accusation a été dressé à tête reposée par un greffier qui avait sous les yeux le procès-verbal de l'interrogatoire de Sir R. Knightley ; et ce procès-verbal avait été sans doute écrit séance tenante, probablement même soumis à l'inculpé ; la défense de Sir Richard, au contraire, nous est connue par un résumé écrit évidemment après le procès, de mémoire ou sur des notes hâtivement prises. — 28-29. Sur le caractère de Sir R. Knightley, vid. Paule, *Whitgift*, 40 ; Fuller, *Church Hist.*, III. 110 ; Heylin, *Aerius Redivivus*, 280 ; Collier, *Eccles. Hist.*, II. 606. — 29-33. De quels arguments Penry s'est-il servi pour obtenir l'autorisation de Sir R. Knightley ? D'après l'interrogatoire de celui-ci : vid. *Brief... ag. Penry*. Arber, *I. S.*, 126-127, Penry lui aurait dit qu'il avait l'intention « to print such a like Booke, as he had before made, concerning the unlearned Ministri of Wales ». (Cf. Howell, *S. T.*, I. 1265 : «... Penry told him he would set forth such a like book as he had beforetime set forth for the government of Wales ». Cette phrase se trouve dans le résumé des aveux de Sir Richard lu au procès par le ministère public. La source en est la même que pour le document ci-dessus.) D'après la défense de Sir R. Knightley à son procès : vid. Howell, *S. T.*, I. 1266-7, Penry lui aurait demandé la permission de réimprimer *l'Aequity* : «...the press was brought into his house upon this reason : there was a book that before-time was printed in Oxford... written by one Mr. Penry, who requested Sir Richard that this book might be printed again in his house... » Lequel des deux

documents faut-il suivre ? La vraisemblance nous incline à donner la préférence au premier : un mensonge prémédité nous paraît difficile à admettre de la part de Peury ; e'en eût été un de prétendre qu'il voulait réimprimer l'*Aequity* ; il n'en avait nullement l'intention, puisqu'il venait de composer ou était en train de composer sa *Supplication* : cf. *infra*, 62, 15-16, destinée à remplacer l'*Aequity*. Par contre, il avait probablement déjà l'intention d'imprimer cette *Supplication*. En fait il la fit imprimer par Waldegrave à Coventry, en février 1586. En outre, la valeur du premier document nous paraît supérieure à celle du second : cf. fin de la note précédente. — 33-36. *Interrogatoire de Sir Richard, Howell, S. T., I.* 1266-7.

37, 3-5. *Interrogatoire de Sir Richard, Howell, S. T., I.* 1265, 1269 ; *déposition de Lawrence Jackson, Brief... ag. Sir R. Knightley, Arber, I. S.,* 130. — 6-20. *Déposition de Jeffs, Brief... ag. Mrs. Crane, Arber, I. S.,* 123. — 9-10. *Sharpe, Arber, I. S.,* 95. — 12-13. Sur l'état des routes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, cf. Macaulay, *Hist. of Engl.*, 182. Elles devaient être bien pires un siècle auparavant. — 21-23. *Tomkins, Arber, I. S.,* 87. — 24 *sqq.* *Déposition de Lawrence Jackson, Brief... ag. Sir R. Knightley, Arber, I. S.,* 130. — 35. M. W. Pierce, *H. I.*, 161, dit que cette « nursery » était une chambre sous le toit, qui a disparu du bâtiment actuel. Dans *M. T.*, 105, il est encore plus précis : « Tradition, dit-il, locates the press in the nursery of the house, a room in an octagonal tower in the centre of the frontage of the building as it now exists, and supposed to have been reached by a spiral staircase. The room has, however, vanished in subsequent alterations to the structure. » C'est, semble-t-il donc, sur une tradition locale — nous n'avons pu la contrôler — que M. W. Pierce fonde son affirmation. Cette tradition est contredite par le témoignage de Sir Richard lui-même. A son procès, en effet, Sir Richard expliqua que « the press was never in his own house but in a house at the farther end of the town<sup>1</sup>. » vid. *Howell, S. T., I.* 1266-7.

38, 6. Penry paya Jeffs 50s., environ 400 fr. de notre monnaie : vid. *Déposition de Jeffs, Brief... ag. Mrs. Crane, Arber, I. S.,* 123. — 7-10. *Déposition de Lawrence Jackson, Brief... ag. Waldegrave, Arber, I. S.,* 124-125. — 12-16. Le 6 décembre, Whitgift a déjà lu l'*Epitomé* : cf. pp. 49-50, qui doit être arrivé à Londres au moins deux jours plus tôt. Si nous comptons deux jours aussi pour le transport de Northampton à Londres et deux jours encore pour le brochage, nous arrivons à cette conclusion que l'impression fut achevée le 30 novembre au plus tard. Avec la presse à bras employée par Waldegrave le tirage était une opération aussi longue que la composition. La moitié environ du temps passé par les imprimeurs à Fawsley, soit six jours, fut prise par la composition et la correction. — 15-16. *Rumeur publique, Summary of Information,*

<sup>1</sup> town, ensemble des bâtiments du manoir.

Arber, *I. S.*, 115; *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 95. Peter Greye ou Graye, un des serviteurs de Fawsley, déposa « that he taketh Penry to be Martin », qui portait, lors de ses visites, un manteau bleu de ciel, au col bordé d'une dentelle d'or, d'argent et de soie, un chapeau de couleur claire et une épée au côté. L'identification de Greye, que lui-même présente comme une simple conjecture, est acceptée, bien qu'avec hésitations, par M. W. Pierce, *H. I.*, 162. Nous serions enclin à voir plutôt dans cet élégant gentilhomme le puritain homme du monde qu'était Throckmorton, que le puritain fanatique qu'était Penry; Martin lui-même plutôt que son éditeur: vid. *déposition de Peter Greye, Brief... ag. Penry*, Arber, *I. S.*, 128. — 16-24. *Déposition de Sharpe, ministre, Brief... ag. Waldegrave*, Arber, *I. S.*, 125; *interrogatoire de Sir R. Knightley*, Howell, *S. T.*, I. 1265, 1269. — 25-37. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 96; *dépositions de John Wright et Peter Greye, serviteurs de Sir R. Knightley, Brief... ag. Newman*, Arber, *I. S.*, 131; *interrogatoire de Sir R. Knightley*, Howell, *S. T.*, I. 1266.

39, 1-10. *Interrogatoire de Sir R. Knightley*, Howell, *S. T.*, I. 1265, 1269. — 11-28. Cf. pp. 48-50.

## Chapitre IV

Pour le titre complet de l'*Epitomé* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 2.

40, 3. *A Briefe and plaine declaration concerning the desires of all those faithfull Ministers that have and do seeke for the Discipline and reformation of the Church of Englande. Which may serve for a just Apologie against the false accusations and slaunders of their Aduersaries. At London. Printed by Robert Waldegrave, 1584* [Brit. Mus. 702. a 38. Le titre courant est *A Learned Discourse of Ecclesiasticall Government.*] — 13-14. Pour le titre complet de la *Défense*, cf. *supra*, 13, 12-14. — 18 sqq. *Epitome*, A1-A2v (Pierce, *M. T.*, 117-121).

43, 9-10. Voici les passages des Actes et des Épîtres sur lesquels les puritains fondaient leur système: pour la répartition des tâches suivant les aptitudes: Éph. IV, 8, 11-12; — pour l'institution des anciens: Actes XV, 4; XX, 17; I Tim. V, 17; Tit. I, 5; Rom. XII, 8; — pour celle des diaques: Actes VI, 2-6; Rom. XII, 8; Phil. I, 1; I Tim. III, 8; — que ce gouvernement est voulu de Dieu et l'est pour tous les temps: Éph. IV, 11-13; Rom. XII, 8; I Cor. XII, 28.

44, 9-15. *Epitome*, A4v (Pierce, *M. T.*, 122). — 22-25. *Op. cit.*, B1 (Pierce, *M. T.*, 124). — 31. *Op. cit.*, B2 - B3 (Pierce, *M. T.*, 126-128).

45, 5-31. *Op. cit.*, B3-D2v (Pierce, *M. T.*, 128-145). — 32 sqq. *Op. cit.*, D2v - E2v (Pierce, *M. T.*, 145-154).

**46.** 1. L'ouvrage d'Aylmer, *An Harborouue For Faithfull and Trewe subiectes agaynst the late blowne Blaste, concerning the Gouvernemt of VVemen, wherein be confuted all such reasons as a straunger of late made in that behalfe, with a breije exhortation to Obedience. Anno MDLIX... At Strasboroue the 26. of Aprill* [Brit. Mus. C. 38. e. 2] est une réfutation du *First Blast of the Trumpet against the monstrous regiment of women*, (Genève?) 1558, de John Knox. — 20-26. *Epitome*, E1 (Pierce, *M. T.*, 151). — 29-34. *Op. cit.*, E2v (Pierce, *M. T.*, 154).

## Chapitre V

**49.** 1-4. *Epistle*, 40-45 (Pierce, *M. T.*, 82-87); *Epitome*, A1-A2v, E4 (Pierce, *M. T.*, 117, 121, 159). — 12-26. Marprelate, *Hay any worke*, 41 (Pierce, *M. T.*, 274). Les renseignements que l'*Epître* et *Hay any worke* donnent sur Waldegrave, leur imprimeur, sont évidemment authentiques: ils émanent probablement de Waldegrave lui-même. — 27 sqq. *Second Parte of a Register* (MSS. Dr Williams' Library), 844 sqq. Sur Wiggington, cf. *D. N. B.*; *Trans. of the Cong. Hist. Soc.*, III, 27; Pierce, *H. I.*, 85-86, 164, 281.

**50.** 8-9. Pierce, *M. T.*, 59-60, note. — 10-14. Au cours de son interrogatoire du 6 déc., Wiggington dit à Whitgift: « I understand by hearsay (that which I suppose you know well enough) that many Lords and Ladyes, and other greate and wealthy personages of all estates, have had and read it; and so they will joyne with me in my having and reading of it, if I have done either or both. And in my simple judgement, it would be more for your credit if you would examine indifferently all sorts about, and not poor fellows only as you use to do. » *Second Parte of a Register*, 845. — 14-17. Harl. MSS. 6848, 28 a; cf. Pierce, *H. I.*, 179. — 18-20. Arber, *Transcript*, I, 248. — 20-31. Peury, *Appellation*, 6-7; cf. J. D. Wilson, *A Date in the Marprelate Controversy*, The Library, oct. 1907.

**51.** 6-10. Cf. MacKerrow, *Nashe*, V, 42. — 10-11. L'inscription au registre de la corporation des *Stationers* est du 10 janvier: vid. Arber, *Transcript*, II, 513. — 10. Pour le titre complet de l'*Avertissement au Peuple d'Angleterre* (*An Admonition to the People of England*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 3. — 14-20. Sur Cooper, cf. *D. N. B.* — 20-26. *Epistle*, 2, 30, 46 (Pierce, *M. T.*, 20, 65-66, 90). — 27. Outre Whitgift et Aylmer, sont pris à partie dans l'*Epître* les évêques suivants: Bullingham (Gloucester), Freake (Worcester), Howland (Peterborough), Hughes (St-Asaph), Middleton (St-Davids), Overton (Lichfield et Coventry), Westfaling (Hereford), Wolton (Exeter) et Young (Rochester): vid. *Epistle*, passim. — 30-37. Le premier à identifier T. C.

avec Thomas Cooper, évêque de Winchester, fut Martin lui-même : vid. *Hay any worke*, A2 - A2v (Pierce, *M. T.*, 215-217). Cette identification n'a jamais été disputée. Elle peut être considérée comme certaine : l'*Admonition* est écrite par un évêque qui se défend, lui personnellement et ses collègues avec lui, contre les attaques puritaines. Or, des 17 évêques<sup>1</sup> alors en fonctions, aucun autre n'a ces initiales.

52, 2-17. *Admonition*, ed. Arber, 20-43. — 22 *sqq.* *Op. cit.*, 43-61. — 26-29. Ce n'était pas la première fois qu'une réponse épiscopale était composée en collaboration : cf. Pierce, *H. I.*, 47.

53, 7 *sqq.* *Admonition*, 61-71.

54, 2-15. *Op. cit.*, 71-170. — 16-22. Cf. Appendice C, 3.

55, 2-3. Marprelate, *Hay any worke*, A1v (Pierce, *M. T.*, 214). — 35. Sur Bancroft, cf. *D. N. B.*

56, 9. Pour le titre complet du *Sermon* de Bancroft (*A Sermon Preached at Pauls Crosse the 9. of Februarie*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 4. La Croix de Saint-Paul était une chaire en plein vent, dont l'abat-voix était surmonté d'une croix, et située dans le parvis de la cathédrale, dans l'angle nord-ouest de la nef et du transept. Les fidèles trouvaient devant la chaire quelques bancs en hémicycle, ou se tenaient debout. Voir les gravures de l'époque dans Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James I, 1865*, 180; Harrison, *Desc. of Engl.*, ed. Furnivall, II; Benham, *Old St. Paul's Cathedral*, plate 22. La Croix fut démolie en 1642 : vid. Stow, *London*, ed. 1720, III, 148-9. Il y avait un sermon à la Croix de Saint-Paul chaque dimanche où le temps le permettait. Le prédicateur était choisi, semaine après semaine, par l'évêque de Londres; il servait fréquemment de porte-parole officiel à l'épiscopat. Ainsi le sermon que Thomas Cooper, alors évêque de Lincoln, y prononça le 27 juin 1572 était la réponse épiscopale à la première *Admonition*. Ainsi encore le sermon que Bridges fut chargé d'y prononcer en réponse au *Savant Discours* devint sa *Défense*. — 17-19. *Admonition*, 20. — 22-27. *A Sermon*, A2-A2v. — 32-34. I Jean IV, 1.

57, 2-10. *A Sermon*, 1-33. — 14-16. *Admonition*, 27. — 20. *A Sermon*, 37. — 19-27. *Op. cit.*, 33-49. — 28-35. *Op. cit.*, 49-60. — 31-32. *Op. cit.*, 57-58.

58, 6-10. D'après Strype, *Whitgift*, I, 558-559, un puritain dont il ne donne pas le nom écrivit en réponse au sermon de Bancroft un traité intitulé *Touching the Superiority of Bishops, with a Syllogism; and an Answer to the same, and a Reply thereunto*, qu'il remit en manuscrit à Sir Francis Knollys, un des membres du gouvernement, aux idées et sympathies puritaines avouées, mais très bien vu de la reine dont sa femme

<sup>1</sup> 18 en comptant l'archevêque.

était la cousine germaine. Là-dessus, Knollys écrivit au Dr Reynolds, alors simple « tutor » à Queen's College, Oxford, mais déjà connu comme défenseur du puritanisme dont, quinze ans plus tard, il devait être le champion principal à la conférence de Hampton Court. Il lui demanda son avis sur le *Sermon* de Bancroft et la question du « jus divinum » des évêques. Reynolds répondit par une lettre imprimée dans *Informations, or A Protestation, And A Treatise from Scotland. Secoded with D. Reignoldes his letter to Sir Francis Knollis. And Sir Francis Knollis his speach in Parliament. All Suggesting the usurpation of Papal Bishops. Imprinted 1608* [Brit. Mus. 4175. de. 22. La lettre de Reynolds se trouve pp. 73-87], réimprimée seule dans *The Judgement of Doctor Reignolds Concerning Episcopacy, whether it be Gods Ordinance. Expressed in a Letter to Sir Francis Knowls, Concerning Doctor Bancrofts Sermon at Pauls-Crosse, the ninth of February, 1588. In the Parliament time. London, Printed by Thomas Paine, 1641* [Brit. Mus. E. 156. (3.)]. Dans l'un et l'autre volume, elle est datée à la fin « 19. Septemb. 1598 », ce qui est manifestement une faute d'impression pour 1589. On la trouve encore dans Neal, *Puritans*, I. 322-323. En 1590, deux autres réponses à Bancroft parurent : 1<sup>o</sup> *A Briefe Discovery of the untruthes and slanders (against the true Government of the Church of Christ) contained in a Sermon, preached the 8. [sic] of Februarie 1588 by D. Bancroft, And since that time, set forth in Print, with additions by the said Authour* [Trin. Coll. Camb. Daté par une allusion, dans l'épître au lecteur, à *An Almond*, « that vile and scurrilous Palmphlet, lately suffered to come abroad » : été 1590. Dickson, *Annals of Scottish Printing*, I. 410, le croit imprimé par Waldegrave à Edimbourg]; 2<sup>o</sup> *D. Bancrofts Rashnes In Rayling against the Church of Scotland, noted in an answer to a letter of a worthy person in England, and some reasons rendered, why the answeere thereunto hath not hitherto come foorth... By I. D. a brother of the sayd Church of Scotland... At Edinburgh. Printed by Robert Waldegrave. Anno 1590* [Brit. Mus. 4175. de. 3. Daté à la fin « the 18. of September. 1590 »]. — 13-22. *A Proclamation against certaine seditious and Schismatical Bookes and Libels... giuen at her Maiesties Pallace of Westminster, the xiiij of Februarie, 1588, In the xxxj yeere of her Highnesse reigne. God saue the Queene. Imprinted at London by the Deputies of Christopher Barker, Printer to the Queenes most excellent Maiestie, 1588* [Brit. Mus. Grenville Coll., n<sup>o</sup> 6463, fol. 273. Réimprimée dans Cardwell, *Documentary Annals*, II. 18; Ames-Herbert, *Typ. Ant.*, 1084; Arber, *I. S.*, 109-111]. — 23-30. Arber, *I. S.*, 84-86. Il est probable que c'est à ce moment-là qu'il faut placer l'interrogatoire de Mrs. Crane qui ne nous est connu que par l'acte d'accusation dressé contre elle une année plus tard. Cette courageuse femme refusa de répondre aux questions qu'on lui posait. Elle ne voulait pas, dit-elle, être son propre bourreau et ne pouvait pas en conscience accuser autrui : vid. *Briefs... ag. Mrs. Crane*, Arber, *I. S.*, 123.

## Chapitre VI

**59**, 12 jusqu'à page 60, l. 32. *Défense de Sir. R. Knightley*, Howell, *S. T.*, I. 1267.

**60**, 3. Cette date, donnée par Sir R. Knightley, est confirmée par celle que Hales assigne à la visite que lui fit Waldegrave : vid. *Interrogatoire de Hales, Brief... ag. Sir R. Knightley*, Arber, *I. S.*, 130. Sir R. Knightley dit : « At Christmas following... », et Hales : « ...shortly after Christmas 1588... ». — 23. « The voyce of the Country was that this Booke was printed at Fawsley, and that there was a Press there. » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 95-96 ; cf. *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 114. — 33 sqq. *Défense de Hales*, Howell, *S. T.*, I. 1267 ; Dugdale, *Warwickshire*, ed. 1730, 186-188.

**61**, 2-6. Dr H. Sampson, *Lives of Coventry Ministers 1580-1590*, MSS. Dr Williams' Library (Ames-Herbert, *Typ. Ant.*, 1464). — 7-15. *Défenses de Sir R. Knightley et de Hales*, Howell, *S. T.*, I. 1267 ; *interrogatoire de Sir R. Knightley*, Howell, *S. T.*, I. 1265 ; *interrogatoire de Hales, Brief... ag. Sir R. Knightley*, Arber, *I. S.*, 130. Devant la concordance de ces témoignages de première main, la phrase du Dr Sampson : « Master Knightley, his [Hales'] cousin, took that opportunity [of the house being empty] to borrow his house for a divertisement for a month or two, or other pretence », loc. cit., doit être considérée comme procédant d'informations incomplètes. Hales lui-même, dans sa défense, se dit neveu par alliance de Sir Richard. — 16-24. *Interrogatoire de Hales, Brief... ag. Waldegrave, Penry, Sir R. Knightley, Hales*, Arber, *I. S.*, 125, 127, 130, 132 ; *interrogatoire de Sir R. Knightley*, Howell, *S. T.*, I. 1265, 1266 ; *défense de Hales*, Howell, *S. T.*, I. 1267.

**62**, 4-5. En réalité, il ne semble pas y avoir eu de perquisition à Fawsley. Sir R. Knightley ne fut arrêté qu'en octobre 1580, sur les dénonciations du relieur Sharpe. Mais que Sir Richard eut des craintes au moment où les poursuivants étaient à Northampton et dans les environs, ressort d'une réponse qu'il fit à Sharpe, qui lui demandait ce qu'il aurait fait au cas d'une descente de police à Fawsley : « Let me alone ye knaves durst not search my House, yf they had, I woulde have courst them, they know well inough, but now yt ys gone, and that danger is past. » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 96. — 8-13. *Déposition de Gifford, Brief... ag. Sir R. Knightley*, Arber, *I. S.*, 130 ; *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 95-97. Sharpe et Gifford ne sont pas d'accord sur la durée du séjour de la presse à Norton. Nous suivons Gifford de préférence à Sharpe qui dit que la presse resta chez Sir Richard plus de trois semaines, sans dire de façon très précise qu'il entend à Norton. Sharpe du reste tient ses renseignements de Gifford et les rapporte avec une certaine hésitation. — 15-16. Vers la fin de jan-

vier, Penry avait deux manuscrits achevés : 1<sup>o</sup> une réponse au *Godly Treatise* réédité par Some en septembre, laquelle fut saisie par la police épiscopale le 29 janvier : cf. p. 50 ; 2<sup>o</sup> un nouveau traité sur les besoins spirituels du Pays de Galles. C'est ce traité-ci : *A Supplication*, qu'il se décida à publier en premier lieu. Il en donne lui-même la raison dans l'épître au lecteur écrite avant le 29 janvier, mais après achèvement de la réponse à Some : « Neyther is any man to maruell, that I being charged of late, by M. Doct. Some in publike writing, to be not onely a defender of many blasphemous errors, but also an underminer of the ciuill State, durst presume to become a sutor unto the high Court of Parliament, before I had first cleared my selfe of those crimes. For my purpose being to haue published an answeare to M. D. Some, before this cause should be made known ; I was drawne whether I would or no, to take the opportunity of setting out this, which I thought most waighly ; least that if I had deferred it untill th' other had come forth, I might have been prevented of the means to publish it in any due time... But by the grace of God he shalbe answered, and that very shortly. » *Supplication*, The Epistle to the Reader, ii-i i. Si Waldegrave n'avait imprimé la *Supplication* qu'après les *Thèses Minérales*, environ un mois après la saisie du manuscrit de la réponse à Some, l'épître au lecteur aurait été modifiée. Le fait qu'elle fut imprimée telle que Penry l'avait écrite avant le 29 janvier, ajouté à la visite de Hales et Penry à Waldegrave le 16 février, prouve de façon péremptoire, nous semble-t-il, que Waldegrave commença son travail à Coventry par l'impression de la *Supplication*. — 17-19. *Interrogatoire de Sir R. Knightley et déposition de Gifford*, *Brief... ag. Sir R. Knightley*, Arber, *I. S.*, 129-130. — 20-22. Ce détail nous est rapporté par Sharpe, à qui Gifford le raconta un jour qu'ils passaient ensemble au même endroit : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 97. — 23-25. D<sup>r</sup> Sampson, loc. cit. — 26-27. Aucun ouvrier n'est mentionné dans les documents consultés. — 28-33. C'est du moins ce que Sharpe dit tenir de Penry lui-même : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 98. — 35 sqq. Lors de la première visite de Penry aux « White Friars », quelques exemplaires de la *Supplication* avaient déjà été tirés : vid. *Défense de Hales*, Howell, *S. T.*, I. 1267 ; *interrogatoire de Hales*, *Brief... ag. Hales*, Arber, *I. S.*, 132. La date de cette première visite se fixe ainsi : Hales lui-même mena Penry aux « White Friars ». C'était un dimanche ; vid. *Défense de Hales*, loc. cit. ; et avant la proclamation royale du 13 février : vid. *Interrogatoire de Hales*, Howell, *S. T.*, I. 1267. S'agit-il donc du 9 février ? Installé le 25 janvier au plus tôt, et travaillant probablement seul, il nous paraît difficile d'admettre qu'en quinze jours tout au plus Waldegrave ait déjà pu tirer quelques exemplaires de la *Supplication*. La date du 16 février nous semble beaucoup plus vraisemblable. En disant : « it was before the Proclamation », Hales veut évidemment dire avant que la proclamation n'atteignît Coventry. Publiée le 13, elle pouvait très bien ne pas y être arrivée le 16. Les *Thèses*



*minérales* parurent dans la semaine du 16 au 23; aux environs du 20, dit Sharpe. Il semble difficile de croire que Waldegrave prit plus de trois ou quatre jours pour les imprimer.

**63**, 9-12. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 98. — 16-28. *Interrogatoire de Hales*, *Brief... ag. Waldegrave*, Penry, *Hales*, Arber, *I. S.*, 125, 127, 132; *défense de Hales*, Howell, *S. T.*, I. 1267. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 97-98, veut que l'impression de la *Supplication* ait suivi celle des *Thèses Minérales*. Son témoignage, qui ne tient pas devant celui de Hales, est cependant suivi par MM. Pierce, *H. I.*, 181, et MacKerrow, *Nashe*, V. 180. — 35 *sqq.* Waldegrave avait imprimé avec ces mêmes caractères la deuxième édition de l'*Exhortation* de Penry : cf. p. 13, la *Démonstration* d'Udall : cf. p. 19, et la première réponse de Penry à Some : cf. pp. 19-20.

**64**, 1-6. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 97-98. — 7-13. Voir Appendice C, 5.

**66**, 15. Dans l'*Epitomé*, et surtout dans l'*Epître*, l'arbitraire de certains résumés de passages de Bridges peut être mis sur le compte de l'obscurité de la pensée de Bridges. — 22-28. *The Mineralls*, Conclusion (Pierce, *M. T.*, 106). — 29 *sqq.* *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 98.

**67**, 1. *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 116. — 2-7. *Interrogatoire de Mrs. Wigston*, Howell, *S. T.*, I. 1268. — 19. Le Prieuré désaffecté était la résidence de R. Wigston, Esq. : vid. Dugdale, *Warwickshire*, ed. 1730, 37. — 20. *A viewe of some part of such publike wants and disorders as are in the service of God, within her Maiesties countrie of Wales, together with an humble Petition, unto this high Court of Parliament for their speedy redresse. Wherein is shewed, not only the necessitie of reforming the state of religion among that people, but also the only way, in regarde of subtaunce, to bring that reformation to passe* [Brit. Mus. C. 38. a. 16; 4105. e; Lambeth XXIX. 9. 13 (3); Edinburgh, Advocates' Library]. Le traité est signé à la page 83 : « By him that hath bound him selfe continually to pray for your Hli. and worships JOHN PENRI ». Le titre courant, *A Supplication unto the High Court of Parliament*, est généralement abrégé en *A Supplication*. Édition moderne par J. O. Halliwell, 4to, VIII - 95 pp., 1861]. — 31 *sqq.* *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 99.

## Chapitre VII

**69**, 1-8. Cf. *Tempest*, *Cries of London*, fol. 17111. — 9. Pour le titre complet de *Hay any worke* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 6.

**70**, 1-17. *Hay any worke*, A1v-A3 (Pierce, *M. T.*, 213-219) — 14-17. *Op. cit.*, A3 (Pierce, *M. T.*, 218) — 18 *sqq.* *Op. cit.*, A3v-B1 (Pierce, *M. T.*, 219-223).

**72.** 1. C'est ainsi, par exemple, qu'avaient procédé Whitgift dans *An Answer to a certain Libel intituled An Admonition to the Parliament, 1572*; Bridges dans sa *Défense*; Some dans ses réfutations de Penry, etc. — 8-10. Cf. *supra*, 66, 15. — 13-16. Résumés par Martin des pages 4-5, 8-10, 21 de l'*Avertissement* (ed. 1589) : vid. *Hay any worke*, 31, 31-32, 34 (Pierce, *M. T.*, 258, 259-260, 264). — 23. Première partie : pp. 1-4 (Pierce, *M. T.*, 223-228) ; 2<sup>e</sup> partie : pp. 4-30 (Pierce, *M. T.*, 228-257) ; 3<sup>e</sup> partie : pp. 30-35 (Pierce, *M. T.*, 257-265) ; 4<sup>e</sup> partie : pp. 36-47 (Pierce, *M. T.*, 266-283) ; conclusion : pp. 47-48 (Pierce, *M. T.*, 283-284).

**73.** 3-8. *Admonition*, ed. 1580, 1, 2 ; *Hay any worke*, 1, 3 (Pierce, *M. T.*, 223, 226). — 9-26. *Hay any worke*, 1-4 (Pierce, *M. T.*, 223-228). — 18-26. *Op. cit.*, 3-4 (Pierce, *M. T.*, 226-227). — 27-33. *Admonition*, 2-3 ; *Hay any worke*, 4 (Pierce, *M. T.*, 228). — 34 *sqq.* *Hay any worke*, 4-14 (Pierce, *M. T.*, 228-238).

**75.** 15-40. *Op. cit.*, 14-15 (Pierce, *M. T.*, 238-240).

**76.** 1-30. *Op. cit.*, 15-21 (Pierce, *M. T.*, 240-246). — 17-26. *Op. cit.*, 19 (Pierce, *M. T.*, 244). — 31 *sqq.* *Op. cit.*, 21-30 (Pierce, *M. T.*, 246-258).

**77.** 16-22. *Admonition*, 4-10 ; *Hay any worke*, 31, 31-32 (Pierce, *M. T.*, 258, 259-260). — 27-32. *Admonition*, 10-13 ; *Hay any worke*, 32 (Pierce, *M. T.*, 260-261). — 34 *sqq.* *Hay any worke*, 32-33 (Pierce, *M. T.*, 261-262).

**78.** 10. *Admonition*, 16-17 ; *Hay any worke*, 33 (Pierce, *M. T.*, 262). — 11 *sqq.* *Hay any worke*, 33-34 (Pierce, *M. T.*, 262-264).

**79.** 14-15. Voir en particulier *Hay any worke*, 47 (Pierce, *M. T.*, 281-283) où Martin parodie *Admonition*, 71-72.

## Chapitre VIII

**80.** 8-11. Aux environs de Pâques (6 avril), la police se rapprochant de nouveau de Northampton, Sir R. Knightley fait disparaître pour un temps son serviteur Stephen Gifford, plus ou moins complice des martinistes : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 99. — 11-14. Le poursuivant Walton avait perquisitionné chez Penry à la fin de janvier déjà : cf. p. 50. Au commencement d'avril, le relieur Sharpe s'aperçut que la police le surveillait ; il songea à éviter une arrestation et une condamnation possibles en révélant ce qu'il savait ; il demanda conseil à Sir R. Knightley, qui le dissuada d'agir ainsi : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100. Si la police avait soupçonné Penry et Sharpe d'être complices de Martin, elle aurait bien trouvé moyen de les arrêter. Ni l'un ni l'autre ne semble prendre alors de précautions spéciales. — 16-20. « Auswer but this reason of mine.

and then hang those that seek reformation, if ever again they speak of it : if you do not, I will give you little quiet. I fear you not... Assure yourselves I will prove Marprelate ere I have done with you... Shall I hear and see these things professed and published, and in the love I owe unto God's religion and her Majesty say nothing ? I cannot ; I will not ; I may not be silent at this speech ; come what will of it. » *Hay any worke*, 20, 21, 24 (Pierce, *M. T.*, 245, 246, 250). — 21-22. Martin annonce en sept endroits différents de *Hay any worke* la publication d'un pamphlet qu'il intitule *More Worke for the Cooper*. Il indique avec précision les matières qu'il compte y mettre : cf. *Hay any worke*, B1, 26, 30, 35, 37, 43 (Pierce, *M. T.*, 223, 253, 258, 265, 268, 276, 277). Ses promesses de pamphlets ultérieurs dans l'*Epître* et l'*Epitomé* étaient beaucoup plus vagues : cf. *supra*, 49, 1-4. — 23-24. On en trouve de nombreuses preuves dans les pamphlets antimartinistes des mois suivants et dans d'autres pamphlets contemporains : e. g. « [Martin] Whose scoffes so stinking in each nose doth smell, As all mouthes saie of dolts he beares the bell. » *A Whip*, v. 17-18 (Bond, *Lyly*, III. 418) ; « Anglia Martinis parce favere malis... England if yet thou art to learne thy spell, Learne other things, such doctrine is for hell... The commou sort of simple swads, I can there state but pitie : That will vouchsafe, or deyne to laugh, at libelles so vvwittie. » *Mar-Martine*, v. 31, 106-107, 200-201 [Lambeth] (Bond, *Lyly*, III. 424-426 ; v. 31, 40-41, 108-109) ; « I... gained nothing, saue that I have gotten many thousand eye-witnesses of my witles and pitiful conceites... » dit Martin dans *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 178 ; « ... the most poysonous Pasquil any durty mouthed Martin or Momus euer composed is gathered vp with greedinesse before it fall to the ground, and bought at the dearest... for I know not how the minde of the meanest is fedde with this folly, that they... count it a greet peece of Art in an inkhorne man, in any tapsterly termes whatsoeuer, to expose his superiours to enuy. » *Nashe, Preface to Greene's Menaphon*, A3v (MacKerrow, *Nashe*, III. 315).

81, 1-2. Au lendemain de la proclamation, Martin est encore en faveur à la cour, ou du moins dans certains cercles de la cour ; l'anecdote du comte d'Essex le prouve : cf. p. 21. Mais nous avons un indice de l'effet de la proclamation sur la noblesse dans le trait suivant : « One of Sir Richard Knightleys men being at wyne about Easter last with an acquaintance of his in London, tolde him that he had then brought up from his sayde Master to the Earle of Hertforde a letter and a little packett of writings or bookes, which when y<sup>e</sup> Earle had seene, he willed the servante to tell his brother from him, that he liked not that course ; adding that as they shoote at Bishoppes now, so will they doe at the Nobilitie also, if they be suffred. » *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 114. 2-7. Cf. Marprelate, *Epitome*, A1 (Pierce, *M. T.*, 118) ; *Hay any worke*, A2, 14 (Pierce, *M. T.*, 215, 238) ; *Theses Martinianae*, A1 (Pierce, *M. T.*,

304) ; *Sharpe*, *Arber*, I. S., 100, rapporte ce mot de Waldegrave en mars : « ...he wolde no longer meddle or be a dealer in this Course, partly because, sayth he, all the Preachers that I have conferred withall do mislike yt... » ; « I am hable to make good proof that from the beginning of Martin unto this day, I have continually upon any occasion, testified both my mislike and sorrow for such kind of disordered proceeding. » *Lettre de T. Cartwright à Burghley du 4 octobre 1589*, *Strype*, *Whitgift*, Appendix III. 231, 232 ; au commencement de novembre 1588 déjà, Richard Greenham, « tutor » de Robert Browne, le fondateur du congrégationalisme, dans un sermon prêché à St-Mary's déclara « his dislike of the same : For (said he) the tendency of this book is to make sin ridiculous, whereas it ought to be made odious. » *Clark*, *Lives*, 13 ; « ...the more discreet and devout sort of men, even of such as were no great friends to the hierarchy, upon solenn debate then resolved (I speak on certain knowledge from the mouths of such whom I must believe) that, for many foul falsehoods therein suggested, such books were altogether unbeseeming a pious spirit to print, publish, or with pleasure peruse... » *Fuller*, *Church History*, ed. 1845, V. 128-130. — 7-10. « The division between Protestants and Puritans is as before about Church Government. What has lately been bruited was through a prophecy by Martin Marprelate, which troubles the bishops much... Many find fault with the Church, and speak of a Reformation like that in Scotland, and seizing the living of Bishops, who are in great contempt. » *Suggestions for a letter from Thos. Barnes to Owen, June 23, 1589*, *State Papers, Dom. Eliz., Add.*, vol. XXXI. 32. — 18-20. Burghley, Knollys, Walsingham en particulier ; et des hommes déjà influents comme le comte d'Essex et Raleigh : cf. *State Papers, Dom. Eliz.*, vol. CCXXXVIII. 82 et CCXXXIX. 70.

82. 3-5. Cf. *supra*, 58. 6-10. — 9-27. La proposition de Bancroft nous est connue par une lettre de Whitgift à la reine et à ses conseillers, écrite en juin 1597, lorsque Bancroft fut nommé évêque de Londres ; des bruits malveillants couraient sur le compte du nouveau prélat ; son supérieur éprouva le besoin de le recommander à la bienveillance du gouvernement en énumérant ses titres à la dignité épiscopale ; la part prise par Bancroft à la lutte contre Martin est l'un de ces titres : vid. *Strype*, *Whitgift*, II. 387. Whitgift n'indique pas la date à laquelle Bancroft fit sa proposition. Les considérations suivantes la fixent fin mars, commencement d'avril : elle n'est pas vraisemblable avant l'apparition de *Hay any worke*, qui prouve l'échec radical de la réponse épiscopale ; son premier effet fut la publication de *A Whip*, en avril : cf. *infra*, 89, 1-5. — 19-27. Whitgift dit simplement : « By his advice that course was taken, which did principally stop Martin's and his fellows' mouths ; viz. to have them answered after their own vain writings. » *Strype*, loc. cit. Mais les détails de la proposition ressortent des événements subséquents. —

29-30. La reconnaissance ressort de la lettre de Whitgift. — 31-33. Qu'aucune démarche officielle ne fut faite par les évêques auprès des hommes de lettres semble bien prouvé par ce passage de Bacon : « I hope assuredly that my Lords of the Clergy haue none intelligence with this interlibelling, but do altogether disallow that their credit should be thus defended. » Bacon, *Advertisement, Resuscitatio*, ed. 1657, 162.

**83, 8-9.** Que le mandataire des évêques s'adressa à Lyly seulement et le chargea d'organiser la campagne antimartiniste et que Lyly lui-même embaucha ses collaborateurs, est une double conjecture basée sur les faits et considérations suivants : a) la campagne antimartiniste fut dirigée par Lyly : « Blessed Euphues, thou onely happy, that hast a traine of such good countenances, in thy flourishing greene-motley liuery : miserable I, the unhappiest on earth, that am left desolate. Ah but that might be endured : euery man is not borne, to be the leader of a bande. » G. Harvey, *Pierce's Supererogation*, Grosart, Harvey, II. 226. [Quand Nashe dit : « Greene, being chiefe agent for the companie (for hee writ more than foure other, how well I will not say : but *Sat citò si sat benè*) tooke occasion to camaze him a little... » *Strange Newes*, C3 (MacKerrow, *Nashe*, I. 271), il ne contredit point Harvey ; il emploie « agent » au sens latin, celui qui agit : Greene aurait donc été le plus actif des collaborateurs de Lyly, mais sous sa direction : c'est à quoi Harvey fait allusion quand il parle de la « flourishing greene-motley liuery » de Euphues, sa « valetaille entreprenante et mêlée », dont était Greene ;] b) il n'est pas vraisemblable que Bancroft commît Greene, ce bohème, ou Nashe, ce nouveau venu ; il devait au contraire avoir fréquemment rencontré Lyly, courtisan poète ; c) il est peu probable que Bancroft s'occupa avec Lyly des détails de la campagne ; ç'eût été trahir le secret des évêques. — *N. B.* - On a supposé que Lyly était membre de la censure de la presse et que ces fonctions l'avaient déjà mis en rapport avec l'épiscopat : vid. Bond, *Lyly*, I. 44. Cette supposition est une erreur, comme l'a montré M. Feuillerat : *Lyly*, 106, n. 3. C'était Peter Lyly, le frère cadet de John, qui donnait parfois l'« imprimatur » pour l'évêque de Londres. — 10. Lyly naquit en 1554. De tous les écrivains notoires de sa génération, qui avaient au moins vingt ans en 1589 et avaient commencé à produire, Peele seul était plus âgé (1552), mais il n'avait rien publié, semble-t-il, avant 1584. Lyly comptait au contraire plus de dix ans de succès continuels : *Euphues. The Anatomy of Wyt*, 1578 ; *Euphues and his England*, 1580 ; *Campospe*, 1580 ou 1581 ; *Sapho et Phao*, 1582 ; *Endimion*, 1586 ; *Gallathea*, 1588 ; *Loves Methamorphosis* et *Midas*, 1588 ou 1589 ; cf. Feuillerat, *Lyly*, Appendice B. — 11-12. Nous pensons avant tout aux Peele, Greene, Marlowe, Kyd et Lodge ; non aux Chettle, Daniel, Davies, Drayton, Munday, Raleigh, Spencer, Warner que rien ne pouvait qualifier pour la tâche de combattre Martin. — 13. Sur Greene, cf. p. 86. La renommée des Kyd, Marlowe, etc... n'avait pas encore dépassé le public

des théâtres populaires. — 14-18. Cf., entre autres, J. J. Jusserand, *Histoire littéraire*, II, 456-457. — 18 *sqq.* Sur la vie de Lyly, cf. Feuillerat, *Lyly*, 1<sup>re</sup> partie; Bond, *Lyly*, I, 1-82. — 23-25. En particulier dans *Sapho* et *Endimion*. — 25-26. Les écuyers du corps, *esquires of the body*, « avaient ... pour devoir de parader dans toutes les cérémonies officielles et, en temps ordinaire, de se tenir dans les antichambres ». Feuillerat, *Lyly*, 195. — 26-27. Voir les documents publiés par Feuillerat, *Lyly*, Appendice A, XLVI, XLVIII, LV. — 27-29. Le 1<sup>er</sup> février 1580 : vid. *Members of Parliament*, I, 425 (Feuillerat, *Lyly*, Appendice A, XXXVIII).

84, 1-2. G. Harvey, parlant de Lyly étudiant, l'appelle « a dapper and deft companion, or a pert-conceited youth, that had gathered-together a few prettie sentences... » *Advertisement for Papp-hatchett*, Grosart, *Harvey*, II, 128. Les comédies de Lyly sont très spirituelles : cf. Feuillerat, *Lyly*, 368 *sqq.* — 4-5. *Euphues. The Anatomy of Wyt* : 5 éditions, *Euphues and his England* : 7 éditions, avant 1580 : cf. Bond, *Lyly*, I, 100-102. — 5-7. Cf. Feuillerat, *Lyly*, 118, 193, 311-312. — 7. Son grand-père était William Lyly le grammairien, et son père, Peter Lyly, était un honorable dignitaire ecclésiastique : cf. Feuillerat, *Lyly*, chap. 1<sup>er</sup>. — 16-18. Dans *Endimion* ; cf. l'interprétation que Feuillerat donne de cette comédie allégorique sur le sens de laquelle on a tant discuté : *Lyly*, chap. VII. — 18-20. Dans *Midas* : cf. Feuillerat, *Lyly*, 197-210. — 21. Hindon Borough. — 23. Le style propre à Lyly est un style artistique, châtié et très travaillé ; voir l'analyse qu'après bien d'autres Feuillerat en fait : *Lyly*, 411-444. — 25-26. *Euphues. The Anatomy of Wit* est adressé à tous les gens sérieux que préoccupait la question de l'éducation nationale des jeunes gens. — 27-29. John Northbrooke. *A Treatise wherein Dicing, Dauncing, Vaine plaies... are reprooved*, 1579 ; Stephen Gosson, *The School of Abuse*, 1579 ; Philip Stubbes, *The Anatomie of Abuses*, 1583. — 30-32. C'est l'un des principaux arguments des pamphlets antimartiniistes. — 35-36. Sur la rivalité de Leicester et du comte d'Oxford, cf. *State Papers, Dom. Eliz.*, vol. CLI, 40.

85, 5-6. Sur Peter Lyly, le frère de John, cf. *D. N. B.* — 7. On trouve des traces de cette hésitation dans *Pappe* : « I was loath so to write as I haue done... I seldome vse to write, and yet neuer writ anie thing, that in speech might seeme vndecent... » Bond, *Lyly*, III, 394, 396. — 10-12. « Il a considéré la littérature comme un marchepied pour arriver à la fortune. » Feuillerat, *Lyly*, 409 ; « Social eminence was his ideal. » Bond, *Lyly*, I, 77. — 13-19. Dans *Midas*, il exprime des sentiments nationaux et non plus les préoccupations des courtisans. Les comédies que Lyly écrivit après la controverse de Martin Marprelate, *Mother Bombie*, 1590, *The Woman in the Moone*, entre 1591 et 1595, sont de goût beaucoup plus populaire que celles qu'il avait écrites avant. — 22-24. « It were not greatly amisse,

euen for the pertest, and gayest companions (notwithstanding whatsoever courtly holly-water or plausible hopes of preferment) to deigne their old familiars the continuance of their former courtesies. » G. Harvey, *Advertisement for Papp-hatchett*, Grosart, *Harvey*, II. 125. Cf. *supra*, 83, 26-27. — 24. En 1584 déjà, nous trouvons Lyly en prison pour dettes : vid. document publié par Feuillerat, *Lyly*, Appendice A, XXX ; en décembre de la même année, le comte d'Oxford lui constitue une rente annuelle de plus de 30*l.* (plus de 5000 fr. de notre monnaie) qui, après sa mort, devait passer sur la tête de ses descendants ; mais en 1587, il renonça à cette rente, moyennant paiement immédiat de 250*l.* : vid. documents publiés par Feuillerat, *Lyly*, Appendice A, XXXII, XXXIV, XXXV. Cf. cette allusion de Harvey à la pauvreté de son ennemi : « Oh what a Magnifico would he be, were his purse as heauie, as his head is light. » G. Harvey, *Advertisement for Papp-hatchett*, Grosart, *Harvey*, II. 220. — 24-26. Cf. Feuillerat, *Lyly*, 196, note 1. — 26. Les hommes de lettres engagés dans la lutte contre Martin furent payés : « ...all the rimers and stage-players, which my lords of the clergy had suborned against me... » Marprelate, *Protestatyon*, 25 (Pierce, *M. T.*, 412) ; « If this will not make Martin mad... then will we be desperate, and hire one that shall so translate you out of French into English, that you will blush und lie by it. » [Lyly], *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 400 ; cf. aussi *infra*, 92, 1-3, cit. de Harvey. — 26-29. Cf. chap. XV. — 32 *sqq.* Sans doute, Lyly avait beaucoup de facilité. Ses deux premiers romans en sont preuves suffisantes. Mais depuis lors il avait été de plus en plus sévère à lui-même. Il était devenu un écrivain rare.

86, 9-11. Sur l'influence considérable exercée par Lyly jusqu'aux environs de 1590, cf. Bond, *Lyly*, I. 148-154, 164-175 ; Feuillerat, *Lyly*, 477-490. — 13-15. Ceci résulte de divers passages dans les pamphlets antimartinistes et autres pamphlets contemporains. Voici d'abord ceux qui prouvent que plusieurs écrivains collaboraient à la campagne : « Martins Months minde, that is, a certaine report... contayning the cause of his death, the manner of his buriall, and the right copies both of his Will, and of such Épitaphs, as by sundrie his dearest friends, and other of his well-willers, were framed for him. » *Martins Months minde*, titre, Grosart, *Nashe*, I ; « ...as there want not desperate Dicks amongst you, to write... so are there, you shall well knowe it, some Scaeuolas that have vowed by all lawful meanes, to remove, such proude and pestilent Porsennaes, as you, and your mates are, from the desperate sege of our walls. » *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 201. Voici ceux qui prouvent qu'il y avait trois écrivains particulièrement actifs, Lyly et deux collaborateurs principaux : « Martin, thinkst thou thou hast so good a wit, as none can outwrange thee ? Yes Martin, wee will play three a vies<sup>1</sup> wits : art thou

<sup>1</sup> *a vies, vie*, à l'envi.

so backt that none dare blade it with thee ? Yes Martin, we will drop vie stabbes... Martin Iunior giues warning that none write against reuerent Martin : yes, there are a tribus ad centum, from three to an hūdred, that haue vowed to write him out of his right wittes, and we are all Aptots<sup>1</sup>, in all cases alike, til we haue brought Martin to the ablatiue case, that is, to bee taken away with Bulls voider<sup>1</sup>... Martin, wee are now following after thee with hue and crie, & are hard at thy heeles ; if thou turne backe to blade it, wee doubt not but three honest men shall bee able to beate six theeues... » [Lyly], *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 399, 404, 406-407. Cf. [R. Harvey], *Plaine Percevall*, ed. 1860, 3 ; G. Harvey, *Advertisement for Papp-hatchett*, Grosart, *Harvey*, II. 213 : vid. *infra*, 92, 1-3. — 17-18. Nashe lui-même se dit de la bande des écrivains antimartinistes parmi lesquels il range aussi Greene : « Somewhat I am priuie to the cause of Greenes inueighing against the three brothers. Thy hot-spirited brother Richard (a notable ruffian with his pen) hauing first tooke vpon him in his blundring Persiuall, to play the Iacke of both sides twixt Martin and vs, and snarld priuily at Pap-hatchet, Pasquill, & others, that oppose themselues against the open slaunder of that mightie platformer of Atheisme, presently after dribbed forth another fooles bolt, a book I shoulde say, which he christened The Lambe of God... Not mee alone did hee reuile and dare to the combat, but gliect at Pap-hatchet once more, and mistermed all our other Poets and writers about London, piperly make-plaies and make-bates. Hence Greene, beeing chiefe agent for the companie (for hee writ more than foure other, how well I will not say : but *Sat citò, si sat benè*) tooke occasion to canuaze him a little in his Cloth-breeches and Veluet-breeches... » Nashe, *Strange Newes*, C<sub>2v</sub> - C<sub>3v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 270-271). — 21-37. Sur Greene, cf. J. J. Jusserand, *The English Novel in the time of Shakespeare*, 150-192 ; J. Churton Collins, *The Plays and Poems of Robert Greene*, I. 1-54 ; et surtout les romans autobiographiques, éd. Grosart. — 21. Né probablement en juillet 1558 : cf. Churton Collins, *Op. cit.*, I. 13-14. — 23-24. *Mamillia* est inscrit au registre de la corporation des *Stationers* le 3 octobre 1580 : vid. Arber, *Transcript*, II. 378. La première édition en est de 1583. — 30-34. La date d'*Alphonsus, King of Arragon* n'est pas fixée avec précision : 1587 pour les uns, 1591 pour les autres ; cf. Churton Collins, *Op. cit.*, I. 70-75.

**87**, 2. Sur Nashe en 1589, cf. MacKerrow, *Nashe*, V ; l'*Anatomie de l'Absurdité* et la *Préface* au *Ménaphon* de Greene. Né en octobre ou novembre 1567 : cf. MacKerrow, *Nashe*, V. 197, Nashe avait donc 21 ans en avril 1589. — 4-6. G. Harvey, *The Trimming of Thomas Nashe*, G<sub>3</sub>-G<sub>3v</sub> (Grosart, *Harvey*, III. 67-68). Cf. MacKerrow, *Nashe*, V. 9-10. — 7. Probablement en septembre 1588 : cf. MacKerrow, *Nashe*, V. 8-9. — 9-10. Il

<sup>1</sup> Indéclinable. — <sup>2</sup> Bull était le bourreau du moment. Le *voider* désigne son tablier.



ne semble pas que jusqu'en 1590 aucun écrivain — Greene seul excepté — ait même essayé de vivre du produit de sa plume. Nashe essaya d'abord d'obtenir les faveurs de Charles Blount : vid. *The Anatomie of Absurditie*, The Epistle (MacKerrow, *Nashe*, I, 5-8). Sa part à la campagne antimartiniste lui valut peut-être la protection de Whitgift lui-même. Dès 1592, son patron est le capitaine général de l'île de Wight, Sir G. Carey, chez qui il fit plusieurs séjours et à qui il dédia plusieurs de ses ouvrages : cf. MacKerrow, *Nashe*, V, 19sqg. — 10-13. L'*Anatomie* est inscrite au registre de la corporation des *Stationers* le 19 septembre 1588 : vid. Arber, *Transcript*, II, 499. Mais elle ne fut publiée qu'en 1589, après la *Préface* au *Ménaphon* où l'on trouve ce passage : « It may be, my *Anatomie of Absurdities* may acquaint you ere long with my skill in surgery, wherein the diseases of Art more merrily discovered may make our mained Poets put together their blankes vnto the building of an Hospitall. » Greene, *Menaphon*, B<sub>4</sub> (MacKerrow, *Nashe*, III, 324). Le *Ménaphon* est inscrit au registre de la corporation des *Stationers* le 23 août 1589 : vid. Arber, *Transcript*, II, 529; la première édition en est datée 1589 : cf. MacKerrow, *Nashe*, III, 300. — 25-27. Cf. MacKerrow, *Nashe*, V, 45-48. — 28-35. Ces procédés et ces arguments sont le fonds commun de tous les pamphlets de la campagne antimartiniste. Il est naturel de supposer qu'ils furent dictés aux auteurs par les organisateurs.

**88**, 1-9. Ceci résulte des événements subséquents. — 5-6. Cf. *Martine*, v, 25-27 (Bond, *Lyly*, III, 424 : v, 25-27).

## Chapitre IX

**89**, 1-5. Pour le titre complet de *Un Fouet pour un Singe* (*A Whip for an Ape*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 7. — La ballade ne porte aucune date. Elle parut sans l'« imprimatur » épiscopal et sans inscription préalable au registre de la corporation des *Stationers*. Sans doute les évêques voulaient-ils éviter de paraître sanctionner la campagne. On peut néanmoins fixer cette date avec précision. L'auteur dit à Martin : « I leaue off thy worke, and more worke, hear'st thou me ? » *A Whip*, v, 146 (Bond, *Lyly*, III, 421), ce qui est évidemment une allusion à *Hay any worke* : cf. *supra*, **80**, 21-22. *Hay any worke* arriva à Londres à la fin de mars : cf. pp. 67-68. Si l'on compte le temps nécessaire à l'organisation de la campagne, ce n'est guère avant le 15 avril que le premier pamphlet put paraître. Or ce premier pamphlet est précisément *A Whip*. Dans une satire du mois d'août ou de septembre, on lit en effet : « [Martin was] first drie beaten, & therby his boues broken [en marge : T. C.], then whipt that made him winse [en marge : A Whip for an Ape],... then... made a May-game upon the stage [en marge : The

Theater]... and at length cleane marde [en marge : Marre-Martin]. » *Martins Months minde*, E3v (Grosart, *Nashe*, I. 175-176). L'expression « at length » ne peut se comprendre qu'en admettant entre *A Whip* et *Mar-Martine* un espace de temps assez long ; et *Mar-Martine* fut publié en mai : cf. *infra*, 92, 31. *A Whip* fut donc publié au milieu d'avril au plus tard. — 13. Vingt-six strophes de six décasyllabes rimant *ababcc*. — 14-17. *A Whip*, v. 1-12 (Bond, *Lyly*, III. 418). — 17 *sqq.* *Op. cit.*, v. 13-60 (Bond, *Lyly*, III. 418-419).

90, 3-15. *Op. cit.*, v. 61-108 (Bond, *Lyly*, III. 419-420). — 10-12. *Op. cit.*, v. 83-84 (Bond, *Lyly*, III. 420). — 15-22. *Op. cit.*, v. 109-126 (Bond, *Lyly*, III. 420-421). — 22-29. *Op. cit.*, v. 127-156 (Bond, *Lyly*, III. 421-422). — 30-31. D'Israeli la décrit ainsi : « It is an admirable political satire against a mob-government... The solemnity of the versification is impressive, and the satire equally dignified and keen. » *Quarrels of Authors*, 528.

91, 8-9. *A Whip* a été attribué tantôt à Lyly, tantôt à Nashe. Son dernier éditeur l'attribuait d'abord à Nashe, puis à Lyly : vid. Bond, *Lyly*, III. 415-416. M. MacKerrow, *Nashe*, V. 63, ne voit aucune raison pour l'attribuer à Nashe, qui déclara lui-même n'avoir jamais imprimé de vers sauf ceux de *Pierce Penilisse* : vid. *Strange Newes*, K2 (MacKerrow, *Nashe*, I. 318). M. Feuillerat déclare qu'il est impossible de l'attribuer à Lyly : vid. *Lyly*, 215, note 4. Toutes ces tentatives pour découvrir l'auteur responsable de tel ou tel des pamphlets de la campagne antimartiniste sont, à l'exception du seul cas de *Pappe*, vouées à un échec. Dans tous ces pamphlets on retrouve les mêmes arguments. Mais il est impossible d'en conclure à l'existence d'un seul auteur, car nous savons qu'il y eut plusieurs collaborateurs ; le style, du reste, varie beaucoup d'un pamphlet à l'autre ; dans le cas de *Mar-Martine* et de *Martins Months minde* il change à l'intérieur du même pamphlet. Il est donc vain de faire état d'arguments semblables pour conclure à un même auteur. Il est également vain de prétendre que deux pamphlets sont du même écrivain, parce qu'on y retrouve les mêmes expressions. Ces ressemblances peuvent être des emprunts. S'il était possible d'identifier le style des pamphlets avec le style connu de Nashe, Lyly, Greene ou quelqu'autre écrivain contemporain, on pourrait peut-être retrouver leurs auteurs. Cette identification se fait sans peine pour *Pappe*, qui ne peut être que de Lyly. Mais elle est impossible dans le cas des autres pamphlets. Pour *A Whip*, les traces d'euphuisme sont trop faibles pour qu'on puisse l'attribuer avec certitude à Lyly ; le rythme trop uniforme et l'absence de poésie trop absolue pour qu'on puisse y voir la main de Greene. Il ne nous paraît pas impossible cependant que Lyly en ait été l'auteur ; il faudrait alors supposer un effort de sa part pour se défaire de ses habitudes de style. — 13-18. Cf. J. J. Jusserand, *Histoire Littéraire*, II. 484-485. — 18-19. Cf. Collier, *History of Dramatic Poetry*, I. 277. — 22-25. Nous avons relevé

quatorze allusions différentes, dans dix pamphlets différents. Outre les passages cités dans les notes suivantes, cf. Marprelate, *Theses Martinianae*, Di, Dii (Pierce, *M. T.*, 328, 330). — 26-31. «...The Anotamic latelie taken of him, the blood and the humors that were taken from him, by launcing and worming him at London vpon the common Stage.» Pasquil, *Countercuffe*, A2 (MacKerrow, *Nashe*, I. 59) ; « Old Martin... then wormd and launced... » *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 175 ; « But who commeth yonder Marforius, can you tell me ? » *MAR*. By her gate and her Garland I knowe her well, it is Vetus Comaedia. She hath been so long in the Country, that she is somewhat altdred : this is she that called in a counsell of Phisitians about Martin, and found by the sharpness of his humour, when they had opened the vaine that feedes his head, that hee would spit out his lunges within one yere. » Pasquil, *Returne*, D3-D3v (MacKerrow, *Nashe*, I. 100) ; «...hee that hath so lately felte the paine of worming and launcing cannot but stande in awe of Buls slicing tooles one two moneths after. » *An Almond*, B3v (MacKerrow, *Nashe*, III. 348). — 31 sqq. «...that he took verie grievonslie, to be made a May-game vpon the Stage... [en marge : The Theater] » *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 175 ; dans son dernier opuscule Marprelate indique sommairement le contenu du pamphlet saisi à Manchester ; il semble y avoir parodié ce May-game : « Then among all the rimers and stage-players, which my lords of the clergy had suborned against me, I remember Mar-Martin, John a Cant's hobby-horse, was to his reproach, newly put out of the Morris, take it how he will ; with a flat discharge for ever shaking his shins about a Maypole again while he lived. » Marprelate, *Protestatyon*, 25 (Pierce, *M. T.*, 412) ; cf. [R. Harvey], *Plaine Percevall*, ed. 1846, p. 16.

92, 1-3. « [Martin] was termed, by some a Vice, by some a Viper.. that euerie stage Plaier made a jest of him, and put him cleane out of Countenance... » *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 175-176 ; « And all you, that tender the preservation of your good names, were best to please Pap-hatchett, and see Euphues betimes, for feare lesse he be moued, or some one of his Apes hired to make a Playe of you... Better, anger an hundred other, then two such ; that haue the stage at commam-dement, and can furnish-out Vices, and Diuels at their pleasure. » G. Harvey, *Advertisement for Papp-hatchett*, Grosart, *Harvey*, II. 213. — 3-8. « Would those Comedies might be allowed to be plaid that are pend, and then I am sure he would be decyphered, and so perhaps discouraged. He shall not bee brought in as whilom he was, and yet verie well, with a cocks combe, an apes face, a wolfs bellie, cats clawes, &c... » [Lyly], *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 408 ; «...we must not measure of Martin... as he was attired like an Ape on y<sup>e</sup> stage... » *An Almond*, C3 (MacKerrow, *Nashe*, III. 354). — 9-15. « Me thought Vetus Comaedia beganne to pricke him at London in the right vaine, when shee brought fourth Diuinitie wyth a scratcht face,

holding of her hart as if she were sicke, because Martin would haue forced her, but nyssing of his purpose, he left the print of his nayles vppon her cheekes, and poysoned her with a vomit which he ministred unto her, to make her cast vppe her dignities and promotions. » Pasquil, *Returne*, C<sub>3v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 92). — 16-17. Cf. *Martins Months minde*, loc. cit., *supra*, 89, 1-5 et 91, 31 *sqq.* — 18. Le passage de *Pappe* cité ci-dessus : 3-8 fut écrit en septembre et « whilom » se rapporte à un temps peu antérieur. Ni le masque ni la moralité ne sont mentionnés dans *Martins Months minde* qui arrête son énumération chronologique des productions antimartinistes à *Mar-Martine*, c'est-à-dire au milieu de mai. — 17-21. Le début du passage de Pasquil cité en note, *supra*, 9-15, fait supposer que plusieurs pièces précédèrent la comédie de Dame Divinité. — 21-23. La date du début des représentations est fixée par le passage de *Martins Months minde* : ces représentations commencèrent peu après la publication de *A Whip*. Pour leur interruption en août, cf. *infra*, 94, 14. — 23-24. *Theses Martinianae*, Dii (Pierce, *M. T.*, 330). — 24-27. « If it be shewed at Paules, it will cost you foure pence : at the Theater two pence : at Saint Thomas a Watrings nothing. » [Lyly], *Pappe*, Boud, *Lyly*, III. 408 (note marginale) : au début de novembre les comédies antimartinistes étaient jouées par deux troupes différentes, celle du Lord Admiral et celle de Lord Strange : cf. documents cités *infra*, 141, 15-16 ; il est probable que les mêmes troupes furent employées par Lyly et ses collaborateurs d'avril à août. — N.-B. Tout ce qu'on peut dire des auteurs probables de ces cinq pièces, c'est que Lyly était peut-être l'auteur principal de la moralité : vid. *supra*, 1-3, cit. de G. Harvey. Il est vraisemblable du reste qu'elles furent toutes écrites en collaboration. — 31. Le passage de *Martins Months minde* fait supposer qu'un temps assez long s'écoula entre la publication de *A Whip* et celle de *Mar-Martine* : cf. *supra*, 89, 1-5. Mais en juin « A book in rhyme called Mar Martin is sold everywhere and seems to be *cum privilegio*. » *State Papers*, *Dom. Eliz.*, *Add.*, vol. XXXI, 33. Si nous prenons au pied de la lettre ce passage de *Marre Mar-Martin*, v. 19-30 : « On Whitson-even last, at night, I, dreaming, sawe a pretie sight ; Three monsters in a halter tide, And one before, who seemde their guide. The formost lookt and lookt againe, As if he had not all his traîne ; With that I askt that gaping man His name ? « My name (said he) is Lucian. This is a Jesuite, quoth he, These Martin and Mar-Martin be : I seeke but now for Machyvell, And then we would be gone to hell "... », il faut admettre que *Mar-Martine* parut juste avant Pentecôte, c'est-à-dire avant le 18 mai. Il nous semble qu'un mois peut suffire à expliquer le « at length » de *Martins Months minde*. Nous ne voyons dès lors aucune raison pour ne pas interpréter littéralement le passage de *Marre Mar-Martin*. — 34-35. Pour le titre complet de *Mar-Martine* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 8. — *Mar-Martine* compte 307 vers en 18 pièces différentes : 1<sup>o</sup> 5 strophes de

6 déasyllabes rimant *ababcc*, plus un vers latin ; 2<sup>o</sup> 16 strophes de 6 vers variés (un de 8, un de 6, un de 7, un de 6, 2 de 8 syllabes) rimant *abcbdd* ; 3<sup>o</sup> 6 strophes de 10 vers de 14 syllabes rimant *aa, bb, cc, etc.* ; 4<sup>o</sup> 16 déasyllabes, *aa, bb, cc, etc.* ; 5<sup>o</sup> quatrain de tétramètres et trimètres iambiques alternés, *abcb* ; etc., etc. — La troisième pièce est en écossais.

**93**, 3-4. La première, la seizième, par exemple. — 4-5. La deuxième en particulier. — 7-13. A Martin: troisième, onzième, dix-septième ; au Parlement : première ; à l'Angleterre : quatrième ; aux évêques : sixième. — 13-19. Deuxième, cinquième, septième, seizième, etc. — 21-29. Lyly fait peut-être allusion à une de ces séances dans *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 394 : « ...I learnde, that he that driukes with cutters, must not be without his ale dagger... »

**94**, 6-7. A titre d'exemple, ces quelques vers suffiront : « The holy whore no fellow hath, The Pruritan is shee That midst her praiers sends her eie, The purest man to see. The purer man, the better grace... They gin in sprite, but end in flesh... If any wonder that not onlie men are pure, But women like hipocrisie do also put in ure, They use the helpe of some, that never did them wed : And learne to prooue such holy dames of Martins in their bed. » *Mar-Martine*, v. 86-90, 97, 230-233 [Lambeth]. — 14. Lyly, écrivant en septembre, dit : « Would those Comedies might be allowed to be plaid that are pend... » *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 408 ; « Neuer greater Tragedies tendred abroad, nor lighter Comedies trauesred at home. » *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 149 ; cf. *supra*, **91**, 26-31 : citation de Pasquill, *Returne* : « ...She hath been so long in the Country... ». Or *Martins Months minde* est du mois d'août, la fin du *Returne* d'octobre. D'autre part, les représentations sont encore en pleine faveur à la fin de juillet : voir ce qu'en dit Martin, *Theses Martinianae*, Dii (Pierce, *M. P.*, 330). — 15-16. Cf. *infra*, **122**, 9-15. — 16-18. *Advertisement touching the Controversies* (Arber, *I. S.*, 149 sqq.). Pour la date de cet *Advertisement*, cf. *Camb. Hist. of Engl. Lit.*, III. 392. — 20-34. *Op. cit.*, Arber, *I. S.*, 140-151. — 37. La teneur de *Marre Mar-Martin* date sa composition, et vraisemblablement sa publication, peu après *Mar-Martine* ; mais rien ne permet de fixer la date exacte. — 38. Pour le titre complet de *Marre Mar-Martin* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 9.

**95**, 13-18. « The sixt of the last moneth it came to my turue to preach... at Bedford. Where I being over-heard of some, before I was understood : the Discourse I now present... was serat in the face with a slander of Errour. But knowing that in the suspition of errour wee ought not to keep silence... I haue increased my former Treatise... in the which I go a fishing for mine accusers... » Bland, *A Baile for Momus*, to the Reader, daté « Junii 14 ». Ce sermon est inscrit au registre de la corporation des

*Stationers* le 7 juin 1589 : vid. Arber, *Transcript*, II, 522. Pour le titre complet de *A Baite for Momus* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 10. Le premier à appeler Martin Momus avait été Thomas Cooper : vid. *Admonition*, ed. Arber, 56. — 17-18. « Now not altered but augmented. » Bland, *Op. cit.*, titre. — 18-20. Exemples d'euphuisme : « Have wee not brought forth for roses nettels, for grapes thistles,... for the fruites of faith, the breach of charitie, and for the perfect bond of peace, the bitter and venomous bane of rancour and malice... A dangerous sore must have a desperate cure... The lukewarm bloude of the Goate, will mollify the Adamant stone ; but the dearest drops of Christs bloud... can not supple or dissolve the more then stony harted man... » Bland, *Op. cit.*, 17, 34. — 21-22. Bland, *Op. cit.*, 2. — 30-33. « ...a prophecy by Martin Marprelate, which troubles the bishops much, and has given the preachers matter for their sermons, as the book was much read... » *State Papers, Dom. Eliz., Add.*, vol. XXXI, 32.

96, 1-2. Pour le titre complet de l'*Antimartinus* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 11. Cet ouvrage est inscrit au registre de la corporation des *Stationers* le 3 juillet 1589 : vid. Arber, *Transcript*, II, 525. Nous n'avons pu identifier ce « quidam Londinensis ». — 4-6. A. I., *Antimartinus*, 44. — 6. La signature A. I. se trouve à la fin, page 60. — 22-25. A. L., *Op. cit.*, 60.

97, 1-5. Cf. Martin Junior, *Theses Martinianae*, Cii<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 322). — 4-5. Cf. *infra*, 126, 21-27.

## Chapitre X

98, 15 *sqq.* *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 99-100.

99, 13-14. Sutcliffe, *Answer*, 70 (Arber, *I. S.*, 176). — 14-17. Le 1<sup>er</sup> mai Sharpe demanda à Penry « what became of Waldegrave » et « whether they should haue any more new Bookes ». Penry répondit « that Waldegrau was surely in hand in some corner... » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100. Ce n'est que lorsqu'il eut appris le départ de Waldegrave pour La Rochelle que Penry, désespérant de le voir revenir, « dispairing of Waldegraves return », se mit à la recherche d'un nouvel imprimeur : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100-101. — 18-22. Ces deux ouvrages furent imprimés par Waldegrave à La Rochelle : cf. p. 130. Waldegrave avait pu en recevoir les manuscrits avant cette entrevue où il prit congé de Penry et Throckmorton. Mais même s'il en était ainsi, le fait qu'il put les garder est preuve suffisante qu'on se quitta en bons termes. Pour le titre exact de ces deux traités, et l'attribution du second à Throckmorton : cf. *infra*, 130, 25-26. — 20-22. « Having this lying by me, without any

purpose to publish it as yet, I was advertised of the taking away of M. Penrie's book by the Pursuivant. Whereupon I resolved (though it should be some offence to my friende) not to closet it up any longer, lest th'adversary shoulde too much triumph and insult... » [Throckmorton], *Some... in his coulcers*, To the Reader (Arber, *I. S.*, 179, note). — 22-24. Waldegrave avait dit à Sharpe en parlant de l'ouvrage de Cartwright : « he would go print yt in Devonshire. » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100. Nous supposons qu'il mit à exécution son intention. Notre supposition nous paraît confirmée par son voyage et son séjour à La Rochelle : c'était d'un des ports du Devon qu'il était alors le plus naturel de s'embarquer pour La Rochelle. — 25-26. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 101. — 26-29. *Interrogatoire de Mrs. Wigston, Brief... ag. Mrs. Wigston*, Arber, *I. S.*, 133. — 29-33. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 101. La date du transport de la presse des « White Friars » à Coventry se fixe ainsi : Hales semble avoir demandé qu'on l'en débarassât aussitôt après le départ de Waldegrave ; Mrs. Wigston avoua « that the Press remained in her Howse many weeks, and the printing continued about a fortnight. » *Brief*, loc. cit. La presse fut donc à Wolston « many weeks » avant l'impression des pamphlets de juillet. Cela semble bien reporter au mois d'avril son arrivée au Prieuré ; ce qui s'accorde avec la date de la demande de Hales. — 33-35. *Interrogatoire de Mrs. Wigston*, Howell, *S. T.*, I. 1268. — 36 sqq. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100-101. Cf. Sutcliffe, *Answer*, 74 (Arber, *I. S.*, 180).

100, 2-3. « A little before Whitsontide... » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100. — 3-5. « Upon occasion of speech whilest they were in Lancashire Symmes asked where Walgrave was. Hodgkins answered that he had played the knave notably wth the brethren in that having gotten the copy of Cartwrights book agaynst the Rhemish Testament he was gone to print that for his commoditie and had given the brethren over. » *Symmes*, Pierce, *H. I.*, 339. Cf. *supra*, 99, 14-17. — 19-23. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100-101. Il y a là, dans les rapports de Sharpe avec les martinistes, un point obscur. Sharpe répondit à Penry qui lui demandait « if he coulde not worke about the Press », qu'il le pouvait « in some sorte, but that he woulde not so doe, except the Lord Chancellor refused to remit him ». En quoi il avait offensé le Lord Chancelier, il ne l'indiqua jamais. A Pâques déjà, au moment où il se sentait soupçonné par la police épiscopale : cf. *supra*, 80, 11-14, il croyait savoir « that the Lord Chancellor was offended with him. » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100. D'après ce passage de son interrogatoire, il ne semble pas qu'il y eût de relation entre les soupçons de la police épiscopale et l'offense faite à Hatton : « [Sharpe found] how he was layd for by the High Commissioners, and [understood] withall how the Lord Chancellor was offended with him. » C'est pour obtenir le pardon de Hatton que Sharpe envoya sa femme à Londres : « ... to remit him. And thereupon this Examinee sent his wife to the Lord Chancellor, with a Supplication to that purpose. » Il ne l'obtint pas, mais n'en refusa pas

moins son concours à Penry lorsque celui-ci le lui redemanda. — 24-25. *Interrogatoire de Newman, Sutcliffe, Answer*, 74 (Arber, *I. S.*, 176). — 25-26. C'est « a little before Whitsuntide » que Penry demanda à Sharpe de remplacer Waldegrave, et c'est « a little after Whitsontide » que Penry annonça à Sharpe que Hodgkins remplacerait Waldegrave : vid. *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100. — 28-32. Sutcliffe, *Answer*, 71 (Arber, *I. S.*, 177) ; cf. *Symmes-Thomlyn*, Pierce, *H. I.*, 337-338. Les convictions puritaines de Hodgkins sont prouvées par sa défense, *Jo : Hodgskins arraigned...*, Pierce, *H. I.*, 335 : « he acknowledged the degree of Bishoppes, but not of Lo<sup>r</sup> Bishoppes, Archbishoppes... » — 32-34. « ...Penry... procured... one Hoskins to supply Waldegraves place, which he willingly undertooke to doe, as Hoskins told him likewise afterwards. » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 100.

101, 1-4. « About the said Midsommer, Hoskins afterwards coming to Northampton, told this Examinee that he had sent a Press into the North to printe some such new Books, as Master Penry sholde sett him on worke withall... » *Sharpe*, Arber, *I. S.*, 101 ; « [It is confessed] That Hodgkys aboute Easter last told Sharpe he had a press, but would not name where ; that at Penryes motion he would take the worke in hand instead of Waldegrave who was gone, that Sharpe should shortlye heare more from him. » *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 115. L'interrogatoire de Sharpe dont nous possédons le procès-verbal est du 15 octobre. Le *Summary* porte la date du 22 septembre. Il contient des renseignements donnés par Sharpe dans un premier interrogatoire. Le passage ci-dessus du *Summary* semble en particulier provenir de ce premier interrogatoire. Sharpe se contredit-il de son premier à son second interrogatoire ? Ou fait-il allusion dans son premier interrogatoire à une première entrevue ? Il semble en tout cas que le *Summary* contient une erreur de date. A Pâques aucune entrevue entre Sharpe et Hodgkins n'est vraisemblable. Cette erreur est-elle due à Sharpe qui, dans l'effroi de son arrestation, brouilla les dates, ou au rédacteur du *Summary* ? Il est impossible de le savoir. Quoi qu'il en soit, elle rend ce passage du *Summary* suspect. Et nous pourrions en conclure à une seule entrevue entre le relieur et l'imprimeur. Il nous a semblé toutefois préférable de conclure à deux entrevues ; dans la première Hodgkins dit à Sharpe qu'il s'est procuré une presse, mais refuse de lui dire où il l'a entreposée, et ajoute qu'il lui en dira davantage plus tard ; dans la seconde, aux environs du 21 juin, Hodgkins dit à Sharpe qu'il a expédié sa presse dans la direction du nord et lui demande son aide. A quand dater cette première entrevue ? Pas avant le moment, en tout cas, où Newman a embauché Hodgkins, c'est-à-dire pas avant le 20 mai ; mais avant le 20 juin, date de la deuxième entrevue. Plus de précision semble impossible. (Hodgkins, en tout cas, fait allusion à une autre presse que celle dont il allait se servir à Wolston : cf. *infra*, 125, 9-12.) — 4-6. *Déposition du charretier qui transporta la*



*presse de Wolston à Warrington, Summary of Information, Arber, I. S., 116* : « [Hodgkins] confessed to the Caryer, that the gentleman at Wolston, at whose house he receyved the press, did often harboure him a fourtenight together, and relieved him with meat, drinck and money » ; *Brief... ag. Throckmorton, Arber, I. S., 134* : « It is to be noted, that the said Hodgkins in diverse of his examinations, went about to conceale his being at Master Throckmortons... » — 7-11. *Sharpe, Arber, I. S., 100-101.* — 11-13. Pour Hodgkins, vid. *Sharpe, Arber, I. S., 101* ; pour Newman, vid. *Sharpe, Summary of Information, Arber, I. S., 116.* — 13-15. Sutcliffe, *Answers, 71 (Arber, I. S., 177).* — 15-22. *Symmes-Thomlyn, Pierce, H. I., 335-337.* — 22-23. Hodgkins parle toujours à Symmes des « brethren », jamais à Thomlyn. — 27-32. *Interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Penry, Throckmorton, Arber, I. S., 127, 134* ; *Sharpe, Arber, I. S., 101.* — 33 sqq. *Interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Penry, Throckmorton, Arber, I. S., 127, 134 et Jo: Hodgkins arraigned..., Pierce, H. I., 333* ; *Symmes-Thomlyn, A, B, Pierce, H. I., 335.*

**102,** 29-33. *Symmes, C, Pierce, H. I., 336.* — 33 sqq. *Interrogatoire de Mrs. Wigston, Howell, S. T., I. 1268* ; *interrogatoire de Mr. Wigston, Howell, S. T., I. 1268* et *Brief... ag. Wigston, Arber, I. S., 133* ; *Sharpe, Arber, I. S., 101-102.*

**103,** 5-11. *Symmes-Thomlyn, C, Pierce, H. I., 336.* « Demonstration and Martin J. and S. are printed in the same type, and they are knowen by printers to be Waldegraves letters. And it is the same letter that was taken with Hodgkys. » *Summary of Information, Arber, I. S., 115* ; « At this Ex[amine]e's coming first to Master Wigstons and fyndeing them printing these two Bookes, with that Lettre that the Supplication was printed withall, he talked with Master Penry, and sayd unto him, that yt would desery him to be Martin. Who made to this Ex. a careless answer, and so they past yt over. » *Sharpe, Arber, I. S., 102* ; « Hodgkins... confesseth that... he and his two men... printed the Books... with the Press and Lettres which they found at Master Weekstons. » *Interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Hodgkins, Arber, I. S., 135.* — 11-13. Il n'est guère vraisemblable, comme semble le supposer M. W. Pierce, *H. I., 183-184,* que Waldegrave s'embarassa de ces caractères très lourds et qu'un char seul pouvait transporter, à son départ pour le Devon. Depuis *Hay any worke,* ces caractères ne furent plus employés. Nous ignorons ce qu'ils devinrent. Peut-être Throckmorton les garda-t-il à Haseley où Waldegrave les trouva en septembre et d'où il les emporta en Ecosse ? Waldegrave se servit en tout cas de caractères semblables à Édimbourg : cf. *Pierce, H. I., 184.* — 14-19. *Symmes-Thomlyn, E, Pierce, H. I., 336.* — 20-35. *Symmes-Thomlyn, F-J, Pierce, H. I., 336* ; *interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Penry, Arber, I. S., 127.*

**104,** 1-11. *Symmes-Thomlyn, K, Pierce, H. I., 337* ; *Sharpe, Arber, I. S., 101-102.* — 12-13. *Symmes-Thomlyn, J, M, Pierce, H. I., 336, 337.*

— 14-15. *Symmes-Thomlyn, K, Pierce, H. I., 337.* — 15-17. *Interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Penry, Arber, I. S., 127.* — 17-27. *Symmes-Thomlyn, L, Pierce, H. I., 337.* — 30 sqq. *Interrogatoires de Mr. et Mrs. Wigston, Brief... ag. Mrs. Wigston, Arber, I. S., 133 ; Sharpe, Arber, I. S., 102.*

**105,** 3-5. *Symmes-Thomlyn, M, Pierce, H. I., 337.* — 5-10. *Interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Penry, Arber, I. S., 127 ; Symmes, Pierce, H. I., 339.* — 10-12. *Symmes, M, Pierce, H. I., 337.* — 12-13. *Interrogatoire de Mrs. Wigston, Brief... ag. Mrs. Wigston, Arber, I. S., 133 et Howell, S. T., I. 1268 ; Sharpe, Arber, I. S., 102.* — 16-22. *Sharpe, Arber, I. S., 102.* — 28-37. *Symmes-Thomlyn, N-O, Pierce, H. I., 337.*

**106.** 5-6. *Interrogatoire de Hodgkins, Brief... ag. Penry, Arber, I. S., 127.* — 6-7. *Symmes-Thomlyn, O, Pierce, H. I., 337 ; interrogatoire de Mrs. Wigston, Brief... ag. Mrs. Wigston, Arber, I. S., 133 et Howell, S. T., I. 1268.* — 9-13. *Sharpe, Arber, I. S., 102-103.* — 13-18. *Déposition de Lawrence Wood, Brief... ag. Newman, Arber, I. S., 131.*

## Chapitre XI

**107,** 20-21. Où nous ne voyons qu'une ingénieuse fiction littéraire, certains auteurs ont voulu voir l'expression de la réalité : cf. Appendice A. — 22 sqq. *Theses Martinianae, Cii<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 322-323).

**108,** 12-20. *Op. cit., Ciii-Ciii<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 324-325). — 20-24. *Op. cit., Ai* (Pierce, *M. T.*, 303).

**109,** 7. Pour le titre complet des *Thèses Martiniennes (Theses Martinianae)* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 12. — 7-19. *Theses Martinianae, Ai<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 304). — 19-27. *Op. cit., Aii-Aii<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 305-306). — 27-30. *Op. cit., Aii* (Pierce, *M. T.*, 305). — 31 sqq. *Op. cit., Aii<sub>v</sub>-Aiv* (Pierce, *M. T.*, 306-309).

**110,** 13-25. *Op. cit., Aiv-Biv* (Pierce, *M. T.*, 309-314). — 31 sqq. *Op. cit., Biv-Bii* (Pierce, *M. T.*, 314-315).

**111,** 4-16. *Op. cit., Bii-Biv<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 315-319). — 17-24. *Op. cit., Biv<sub>v</sub>-Civ* (Pierce, *M. T.*, 319-321). — 32-33. Cf. Pierce, *M. T.*, 313-315, notes.

**112,** 4-9. *Theses Martinianae, Cii* (Pierce, *M. T.*, 322). — 10-14. *Op. cit., Cii<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 323). — 15-25. *Op. cit., Cii<sub>v</sub>-Ciii* (Pierce, *M. T.*, 323-324). — 30 sqq. *Op. cit., Civ-Civ<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 325-327).

**113,** 1-6. *Op. cit., Civ* (Pierce, *M. T.*, 326). — 14-31. *Op. cit., Di-Di<sub>v</sub>* (Pierce, *M. T.*, 327-329). — 22-28. *Op. cit., Di* (Pierce, *M. T.*, 328). — 31-38. *Op. cit., Di<sub>v</sub>-Dii* (Pierce, *M. T.*, 329-330).

**114.** 1-7. *Op. cit.*, Dii (Pierce, *M. T.*, 330). — 8-14. *Op. cit.*, Dii<sub>v</sub>-Diii<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 330-334). — 18-22. Pour le titre complet de la *Just Censure* (*The Just Censure*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 13. — 23-28. *Just Censure*, Ai-Aii (Pierce, *M. T.*, 351-352). — 29 *sqq.* *Op. cit.*, Aii-Aii<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 352-354).

**115.** 1. Anthony Monday, espion, pamphlétaire et policier, jouissait alors d'une grande notoriété : cf. J. D. Wilson, *Anthony Munday, Pamphleteer and Pursuivant*, *Modern Language Review*, July 1, 1900. — 16-39. *Just Censure*, Aii<sub>v</sub>-Aiv (Pierce, *M. T.*, 354-359).

**116.** 1-13. *Op. cit.*, Aiv-Aiv<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 359).

**117.** 9-15. *Op. cit.*, Aiv<sub>v</sub>-Bi (Pierce, *M. T.*, 360). — 15-20. *Op. cit.*, Bi<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 361-362). — 20-30. *Op. cit.*, Bii<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 363). — 31 *sqq.* *Op. cit.*, Biii (Pierce, *M. T.*, 364).

**118.** 6-14. *Op. cit.*, Biii-Biv (Pierce, *M. T.*, 364-366). — 21-30. *Op. cit.*, Ci (Pierce, *M. T.*, 367). — 31 *sqq.* *Op. cit.*, Cii<sub>v</sub>-Ciii<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 370-372).

**119.** 21-33. *Op. cit.*, Civ-Div (Pierce, *M. T.*, 372-375). — 34 *sqq.* *Op. cit.*, Div-Diii<sub>v</sub> (Pierce, *M. T.*, 375-380).

**120.** 9-14. *Op. cit.*, Div (Pierce, *M. T.*, 380).

— — —

## Chapitre XII

**121.** 9-10. Les documents consultés ne parlent jamais que d'un seul auteur des libelles puritains signés de Martin Marprelate, Martin Junior et Martin Senior. *Martin Junior* et *Martin Senior* devinrent les titres abrégés des *Theses Martinianae* et de *The Just Censure*, presque aussitôt après leur publication. C'est comme titres seulement que ces noms se rencontrent dans les documents contemporains. Les auteurs des pamphlets antimartinistes écrits après la publication des *Theses Martinianae* traitent l'invention de Throckmorton d'ingénieuse et suggestive fiction littéraire. Ils l'adoptent à leur tour pour varier de réponses aux fils la réplique au père, mais rien ni dans leur ton ni dans leurs paroles mêmes ne permet de croire qu'ils l'aient prise pour bon argent. Cf. *la lettre de Whitgift à Burghley, écrite à la nouvelle de la saisie de la presse* : « I do understand that the printers of certaine bokes of Martin Mar are sent up by your Lordships... The letters wherewith they were now taken printing, are the same whereby Marten Junior, and Marten senior, as they term them selfs, were printed and therefore I dowl not, but that the author of those unchristian Libles, may by them be detected. » Lansd. MSS. 61, Art. 3 (Arber, *I. S.*, 112-113). Ce n'est que tout récemment que M. W. Pierce

a indiqué, et M. J. D. Wilson adopté, la théorie de trois auteurs distincts : vid. Pierce, *H. I.*, 298 et J. D. Wilson, *Martin Marprelate and Shakespeare's Fluellen*, 63-64 ; cf. Appendice A.

**122**, 1-2. Cf. *supra*, **94**, 14, et *infra*, **124**, 6-9. — 3-7. Cf. *infra*, **137**, 5. — 7-9. Cf. pp. 127-128. — 9-15. « Would those Comedies might be allowed to be plaide that are pend... He shall not bee brought in as whilom he was... with a cocks coube... but in a cap'de cloake, and all the best apparell he ware the highest day in the yeare, thats neither on Christmas daie, Good fridaie, Easter daie, Ascension, nor Trinitie sundaie, (for that were popish) but on some rainie weeke daie, when the brothers and sisters had appointed a match for particular praiers, a thing as bad at the least as Auricular confession... Martin... cau play nothing but the kuaues part... Would it not bee a fine Tragedie, when Mardocheus shall play a Bishoppe in a Play, and Martin Hamman, and that he that seekes to pull downe those that are set in authoritie aboue him, should be hoysted vpon a tree aboue all other. » [Lyly], *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 408. — 16-19. *A Countercuffe* est daté à la fin (A4v) « From Grauesende Barge the eight of August » ou « From Grauesende Barge the sixt of August », suivant les exemplaires : cf. MacKerrow, *Nashe*, I. 52-55. — 20. Que Lyly n'exerce aucune autorité sur Pasquil, qu'il n'est pas même au courant des intentions de ce franc-tireur est prouvé par ce passage de *Pappe* : « Pasquil is comming out with the liues of the Saints. » Bond, *Lyly*, III. 413, puisque ces « Vies des Saints » qui n'ont jamais vu le jour étaient une promesse de Pasquil analogue aux promesses de l'*Epître*. L'auteur de *An Almond*, qui est très probablement l'un des collaborateurs de Lyly, cf. *infra*, **141**, 11-13, s'étonne que ces « Vies des Saints » ne paraissent pas : « I maruell Pasquill comes not away with his legends, considering that the date of his promise is more then expired. It seemes he staves for some Saintes that are yet to suffer... if it be so, I woulde thou wouldest come aloft quickly, that we might haue this good sport altogether, and not liue euer in expectation of that which is not. » *An Almond* F2v (MacKerrow, *Nashe*, III. 374) ; il n'y a donc aucune collaboration entre Pasquil et l'auteur de *An Almond*. Il est improbable que si Pasquil avait fait partie de la bande de Lyly, Nashe eût employé son nom comme il le fait dans la préface au *Ménaphon* de Greene : cf. *supra*, **30**, 23-24. — 22-25. Marphoreus, qui signe la préface de *Martins Months minde*, dédie à Pasquil cette œuvre écrite en collaboration par la bande antimartiniste. Pour montrer qu'il n'est point insensible à cet hommage, Pasquil fait de Marforius son interlocuteur dans son *Returne*. C'est peut-être une allusion à Lyly et à *Pappe* que contient ce passage de la fin de ce même *Returne* : « *MAR.* You said in the ende of your Countercuffe, that you would sende vs a Comentarie vpon Martin Junior, I forgot till now to aske you what is become of that ? *PAS.* I fell that night into a traunce, wherein mee thought I saw a verie golden wit performe that matter,

with so keene a tooth, and such a pleasant grace, that I gaue ouer to him... » Pasquil, *Returne*, D<sub>3</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 99-100). — 25-28. Ceci est surtout vrai de son troisième et dernier pamphlet, *The First parte of Pasquils Apologie*. Sur ce pamphlet, cf. *infra*, 141, 13-15. — 28-30. Pasquil, *Apologie*, C<sub>1v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 121-122). — 30-31. « Were I but a dogge, wise men would suffer me to bay in the defence of mine own maister, but being a liuely stone, squared and layd into Gods building, by the hands of many excellent workmen in the Church of England, when I see the theefe, and the sente of Church-robbers is in my nostrils, shall I not lay out my throate to keepe them off ? » Pasquil, *Apologie*, A<sub>3</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 106). — 33-34. M. R. B. MacKerrow a démontré une fois pour toutes que l'identification commune de Pasquil avec Nashe ne repose sur aucune base solide : vid. *Nashe*, V. 55-58. — 35 sqq. Sir Thomas Elyot, *Pasquil the Playne*, 1540 ; R. W., *A Recantation of the famous Pasquin of Rome*, 1570, etc. ; cf. Lowndes, *The Bibliographer's Manual of English Literature*, ed. Bohm, sous « Pasquil » et « Pasquin ».

123, 4-5. « Lo, you may see hereby, that the Libeller to set out his Pasquill, raketh all things by all reportes from all the sycophants in the worlde... » [Cooper], *Admonition*, ed. Arber, 44 ; « the most poysonous Pasquil any durtly mouthed Martin or Momus euer composed is gathered vp with greedinesse... » Nashe, *Preface to Menaphon*, dans Greene, *Menaphon*, A<sub>3v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, III. 315). — 9. Pour le titre complet de la *Contregille* (*A Countercuffe*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 14. — 10-18. *A Countercuffe*, A<sub>4v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 64). — 18-21. *Op. cit.*, A<sub>2v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 60). — 21-25. *Op. cit.*, A<sub>2v</sub>-A<sub>3</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 61).

124, 6-9. Pour l'arrêt des représentations théâtrales antimartinistes, cf. *supra*, 94, 14. Aucun pamphlet antimartiniste si ce n'est *Martins Months minde* ne fut publié avant octobre, c'est-à-dire avant la *Protestation* de Martin. Les deux pamphlets d'octobre, le *Returne* de Pasquil et le *Pappe* de Lyly avaient été en tout cas en partie composés en août : cf. *infra*, 137, 5 et 138, 13. On ne s'explique leur publication si tardive que par une interdiction de les publier plus tôt. Cette interdiction peut avoir été le résultat des protestations soulevées par les pièces de théâtre et pamphlets antimartinistes. Il est plus probable que, comme nous l'admettons, les protestations ne furent écoutées qu'après la capture des imprimeurs. — 22-35. *Symmes-Thomlyn*, P, T, Pierce, *H. I.*, 337-338, 338.

125, 1-2. Cf. R. Halley, *Lancashire : its Puritanism and Nonconformity*, I. 96-216. — 2-5. Cf. *Chetham Society Publications*, vol. XCVI : *State of the Manchester Diocese in 1590*. — 5-20. *Symmes-Thomlyn*, Q, R, Pierce, *H. I.*, 338. — 9-12. « Now it is confessed by the Carter,

that John Hodgkys that is taken, did send from a gentlemans house at Wolston in Warwikeshire unto Warrington immediatlye after whitsontyde last a printinge presse, two boxes of letters, a barrell of incke, a baskett and a brasse pot, which were delyvered to him at Warrington. » *Summary of Information*, Arber, *I. S.*, 115-116 ; cf. *supra*, **101**, 1-4. Il semble bien que la presse que Hodgkins s'était procurée, peu après que Newman l'eut engagé comme imprimeur de Martin, avait été envoyée à Warrington après avoir été entreposée à Wolston. La suite de la déposition du charretier telle qu'elle est rapportée dans le *Summary*, soulève une difficulté : « When the Carier overtooke Hodgkys on Duusmoore [entre Wolston et Rugby], there were two strangers with him. It is like they were workemen printers, whom he then brought with him from London ; and it seemeth they were not the same that were taken last with him, if they say true concernyng the tyme of his hirlinge of them. » Hodgkins se rendit-il vraiment une première fois à la fin de mai à Warrington avec deux ouvriers ? La chose paraît peu vraisemblable. Qu'y aurait-il été faire ? Il est probable que la déposition du charretier, telle que nous l'a transmise le *Summary*, se rapporte à deux événements différents et séparés l'un de l'autre par quelques semaines, et que le paysan brouilla les choses dans ses réponses aux questions qu'on lui posait. Il aurait une première fois, à la fin de mai ou au commencement de juin (interpréter autrement « immediatlye after whitsontyde » serait ajouter plus de foi à ce témoignage obscur d'un paysan, que du reste nous connaissons indirectement, qu'à celui du relieur Sharpe : cf. *supra*, **100**, 25-26, et **101**, 1-4), transporté de Wolston à Warrington une presse amenée à Wolston par Hodgkins, et refait une deuxième fois le voyage du 29 juillet au 4 août pour transporter les casses de caractères, l'encre, etc. C'est cette deuxième fois qu'il aurait rattrapé Hodgkins et ses deux ouvriers à peu de distance encore de Wolston. — 23-30. *Instructions adressées à Mr. Fortescue, Esquire, Master of the Wardrobe, Mr. Rookesby, Master of St Katherine, and Mr. Recorder of London* » chargés d'examiner Hodgkins et ses ouvriers, *Acts of the Privy Council*, XVIII, 62 ; *lettre de Whitgift à Burghley*, Lansd. MSS. 61, Art. 3 (Arber, *I. S.*, 112-113). Le jeudi 14, les imprimeurs sont arrêtés ; le 24, Whitgift écrit à Burghley. Comme il est alors à Canterbury, et qu'il avait fallu lui envoyer la nouvelle de l'arrivée des prisonniers à Londres, c'est le 23 au plus tard, peut-être même le 22 déjà, qu'ils y arrivèrent. Le voyage de Manchester à Londres, en comptant un maximum de 30 milles par jour, devait prendre environ huit jours. C'est donc le samedi 16 au plus tard qu'ils quittèrent le Lancashire. C'est probablement la veille que le comte de Derby les avait interrogés, peut-être le jeudi après-midi, car l'arrestation avait eu lieu à la fin de la matinée : « They had not wrought the sayd Thursday above three howres : but they were apprehended, having printed abowt six quires of one side. » *Symmes-Thomlyn*, Q. Pierce, *H. I.*, 338. — 32 sqq. *Symmes-Thomlyn*, S. Pierce, *H. I.*, 338.

**126**, 13-20. Lansd. MSS. 61, Art. 3 (Arber, *I. S.*, 112-113). — 21-27. *Acts of the Privy Council*, XVIII. 59, 62. La séance du Conseil Privé a peut-être eu lieu le samedi 23 ; le résultat des délibérations nous est connu par les instructions adressées aux fonctionnaires désignés pour examiner les coupables et aux « Masters » de la prison de Bridewell, toutes deux datées du 24 août ; mais, le 24, Whitgift écrit à Burghley comme si les décisions du Conseil Privé lui étaient déjà connues : « I do understand that the printers... are sent up by your Lordships being found printing... » Quant au rôle de Bancroft, cf. la lettre de Whitgift sur Bancroft : « ...he was, by his diligent search, the first detector of Martin Marprelate's press and books : where and by whom they were printed. He was a special man, that gave the instructions to her Majesty's learned council, when Martin's agents were brought into the Star Chamber. » Strype, *Whitgift*, II. 387. — 29-30. Le Conseil Privé avait décidé dans sa séance du 24 (23 ?) août de transférer à la Tour les coupables s'ils refusaient de parler : « ...and upon notice of their obstinacy they shall be removed to the tower... » *Acts of the Privy Council*, XVIII. 62. Or, le 24 octobre 1589, Hodgkins est prisonnier à la Tour : vid. *State Papers, Dom. Eliz.*, vol. CCXXVII, n<sup>o</sup> 37. — 30-32. Les interrogatoires de Synnes et Thomlyn préservés dans les « Manchester Papers » et publiés par M. W. Pierce sont intitulés : « The laste examinacions of Thomlynnes and Synnes... 10 Decembris. » Pierce, *H. I.*, 335. Le *Summary of Information*, rédigé le 22 septembre, contient déjà presque tout l'essentiel de ces interrogatoires. — 32-34. Pour la date de l'arrestation de Sharpe, cf. *infra*, **129**, 17 sqq. — 34 sqq. L'interrogatoire de Sharpe dont nous possédons le procès-verbal est du 15 octobre : vid. Arber, *I. S.*, 94. Mais le *Summary of Information* contient des renseignements fournis par le relieur dans un premier interrogatoire.

**127**, 1-4. La date de l'arrestation de Knightley, de Hales et des Wigston n'est pas exactement connue. Peut-être faut-il la placer un peu plus tard. Le 16 novembre, en tout cas, ils sont tous en prison. Ce jour-là, le Conseil Privé nomme une commission de plusieurs importants personnages, dont l'évêque de Rochester, pour examiner ou réexaminer les inculpés : vid. *Acts of the Privy Council*, XVIII. 225-226. — 8. Pour le titre complet de *Martins Months minde* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 15. Un « months minde » était un service religieux célébré en mémoire de quelqu'un un mois après sa mort, du temps où l'Angleterre était catholique. Ainsi le testament du grand-père de Sir Richard Knightley ordonne à ses héritiers de célébrer des « masses of requiem at my months mind in the parish church of Ffaullesley — after the order of Saint Gregorius, and another at my yeares mind. » Baker, *History of Northampton*, I. 380. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'expression « months mind » a le sens de « souvenir mêlé de regrets ». C'est ainsi que Martin lui-même l'emploie : « Why, it passeth to think what loving and careful

brethren I have ; who, although I cannot be gotten to tell them where I am, because I love not the air of the Clink or Gatehouse [prisons de Londres] in this cold time of winter, and by reason of my business in 'pistle-making, will notwithstanding, make it known unto the world that they have a month's mind towards me. » *Hay any worke*, A1v (Pierce, *M. T.*, 213-214). Shakespeare donne à « month's mind » le sens de « désir de voir » : vid. *The Two Gentlemen of Verona*, I. 2. Dans Fuller le sens de désir seul subsiste : « The King had more than a month's mind to procure the pope to canonize Henri VI for a saint. » *Church History*, IV. 23. Butler revient au sens de « souvenir mêlé de regret » : « For if a trumpet sound, or drum beat, Who hath not a month's mind to combat ? » *Hudibras*, I. II. 3. Il semble que, dans le titre du pamphlet antimartiniste, nous ayons à la fois le sens de « service religieux célébré en mémoire de quelqu'un, un mois après sa mort », et celui de « souvenir mêlé de regret ». Le pamphlet, en effet, est publié quelque temps après la mort supposée de Martin, et Martin nous y est présenté comme se rappelant ses erreurs avec de cuisants regrets. — 6-9. *Martins Months minde* fut publié à la fin d'août ou au commencement de septembre. En effet : 1° l'auteur de *An Almond* en parle comme publié peu après *A Countercuffe* et un peu avant *Pappe* : « ...his crazed cause... that was earst so brauely encountered by Pasquin and Marphoreus, and not many moneths since most wittily scofte at by the extemporall endeour of the pleasant author of Pap... » *An Almond*, B3 (MacKerrow, *Nashe*, III. 347). [La forme « Pasquin » a été sans doute suggérée à l'auteur de *An Almond* par la dédicace de *Martins Months minde*. Marphoreus est le signataire de cette dédicace, le pseudonyme de l'auteur ou des auteurs du pamphlet. Il est vrai que Marforius est aussi l'interlocuteur de Pasquil dans le *Returne*, mais il y joue un rôle si effacé, si timoré même, que l'auteur de *An Almond* n'a pu songer à en faire l'un des braves adversaires de Martin.] 2° C'est probablement une allusion à *Martins Months minde* que contient ce passage du *Returne* de Pasquil : « MAR. ... Is there any thing els you would haue me doe ? PAS. Yes, if I thought you were at leysure : you haue been very busie I perceiue about Martins death... » *Returne*, D3v (MacKerrow, *Nashe*, I. 101). 3° R. Harvey place également *Martins Months minde* plus près de *A Countercuffe* que de *Pappe* : « Martin and his brood hath furnished the first course with sundry dishes, and sawced them thoroughly, and againe his heauie frinds Pasquill, Marforius, and the fresh Cater [= caterer, allusion au sens de *Pappe*, cf. *infra*, 137, 5] of late, have countercoursd him, with messes somewhat hoat of the spice : (for the Pap had corns of long Pepper as big as a hatchet)... » [R. Harvey], *Plaine Percevall*, ed. 1846, 9. 4° Le passage suivant du pamphlet lui-même prouve que sa publication a précédé la *Protestation* de Martin : « And now last of all (and would God it were so) out steppes mee their Abaddon, a badde one indeede... Martin Senior forsooth... » *Martins Months minde*,



Grosart, *Nashe*, I. 157. D'autre part, nombreuses sont les allusions à Hodgkins : « They have chosen a Salpeter man for their foreman... having a salte peter man to be their factor... The lamentation of the Salt-peeter man : Martin I would long since, thou hadst been dead, And thy two sounes faire buried close by thee : Then had I not by thy faire words been led To this foule place, that now is happened me : But were I out ; ere shackles I would shake, Of all your bones gunpowder would I make... if you liappen uppon your Salt-peter mans and your two fugitive printers goodluck... » *Martins Months minde*, Grosart, *Nashe*, I. 147, 164, 190, 203. De tous ces passages, il ressort donc : 1<sup>o</sup> que *Martins Months minde* a été publié entre le 24 août et la fin de septembre (pour la date de la *Protestation*, cf. *infra*, 129, 15-16) ; 2<sup>o</sup> qu'il a été publié plus près de *A Countercuffe* que de *Pappe*. La seule date qu'on puisse lui assigner est donc bien : fin d'août ou début de septembre. Sans donner ses raisons, M. W. Pierce le place à la fin de novembre : *H. J.* 220, 310, 328 (son ouvrage est du reste de peu de valeur pour toute la campagne antimartiniste). M. R. B. MacKerrow, *Nashe*, V. 53, note 2, le date : octobre ; il en donne la raison suivante : « ... August is surely too early, for the writer says in his dedication 'It growes fast towards Ianuarie' ». Mais il oublie que Pasquil avait déjà dit dans *A Countercuffe* : « ...the long Winter nights, which verie shortlie will steale vpon vs. » MacKerrow, *Nashe*, I. 64. — 10. Ce pseudonyme recouvre presque certainement plusieurs collaborateurs. Le style de l'épître dédicatoire est très différent de celui de certaines parties du pamphlet ; le pamphlet lui-même est fait de plusieurs morceaux dont chacun forme un tout : la maladie de Martin, le testament, l'enterrement, etc... Du reste, Lyly dit au commencement de *Pappe* (écrit en août) : « ...we are prouiding his funerall... » Bond, *Lyly*, III. 400. Rien ne permet de l'attribuer à Nashe, Lyly ou Greene en particulier. Les épitaphes de la fin sont, d'après le titre même, « by sundrie liis dearest friends, and other of his well willers. » vid. Appendice C, 15.

### Chapitre XIII

129, 15-16. Les dates précises de la composition, de l'impression et de la publication de la *Protestation* ne sont pas connues. Toutefois, elles se fixent nécessairement entre le moment où Throckmorton et Peury apprirent la catastrophe de Manchester et la publication de *Pappe*. Or, *Pappe* parut aux environs du 15 octobre. Si nous évaluons à deux semaines le temps nécessaire à l'impression de ce dernier pamphlet et y ajoutons les un ou deux jours que Lyly passa à le revoir et à le terminer, nous obtenons les derniers jours de septembre comme date d'arrivée à

Londres de la *Protestation*, dont l'impression dut être terminée aux environs du 25. Si, maintenant, nous comptons environ quinze jours pour cette impression, nous obtenons, comme date de la composition, les derniers jours d'août et les premiers jours de septembre. — 17 sqq. L'impression de la *Protestation* commença vers le 10 septembre. Où se fit-elle ? Aucun document ne nous permet d'affirmer que ce fut plutôt à Haseley qu'à Wolston. Mais c'est au Prieuré de Wolston, et par l'un des fermiers de R. Wigston qui était « bailiff » [le « bailiff » est un sous-ordre du sheriff] que Sharpe fut arrêté : vid. *Summary of Information*, Arber, I. S., 116. La date exacte de cette arrestation n'est pas connue. Elle précède en tous cas de quelques jours le *Summary of Information* qui contient le résultat d'un premier interrogatoire de Sharpe et fut rédigé le 22 septembre. Elle eut lieu ou avant ou après le 10. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'impression de la *Protestation* à Wolston paraît invraisemblable. On ne comprendrait pas comment Penry et Throckmorton auraient pu imprimer leur pamphlet à Wolston sans être découverts ni inquiétés, un officier de justice arrêtant Sharpe dans la même maison et pendant l'impression. D'autre part, on ne comprendrait pas non plus que Penry et Throckmorton imprimassent leur pamphlet à Wolston, alors que Sharpe venait d'y être arrêté. La conclusion nous semble s'imposer que la *Protestation* fut imprimée à Haseley. Et cette conclusion nous permet en retour de fixer la date de l'arrestation du relieur. Hodgkins avait laissé au Prieuré la presse et les caractères. Pourquoi, au lieu d'aller imprimer la *Protestation* à Wolston, Throckmorton fit-il transporter à Haseley les instruments nécessaires ? Une seule chose nous semble expliquer ce transport : l'arrestation de Sharpe, qui rendait un séjour à Wolston trop dangereux.

130, 6-7. *Interrogatoire de Newman*, Sutcliffe, *Answers*, 75 (Arber, I. S., 181). — 7-21. Cf. J. D. Wilson, *A Date in the Marprelate Controversy*, The Library, oct. 1907. — 21-26. *Interrogatoire de Newman*, Sutcliffe, *Answers*, 75 (Arber, I. S., 181). — 25-26. a) *The appellation of John Penry unto the highe court of parliament, from the bad and injurious dealing of the archbp. of Canterb., and other his colleagues of the high commission* [Brit. Mus. C. 25. b. 10 ; G. 19931 ; Lambeth XXIX 9. 13 (6.) ; Bodl. P. 74. Jur.]. Le mérite d'avoir fixé la date de la composition et de l'impression de ce pamphlet de Penry revient à M. J. D. Wilson, *art. cit.* — b) *M. Some laid open in his coulers : Wherein The Indifferent Reader may easily see, howe wretchedly and loosely he hath handeled the cause against M. Penry.* — *Done by an Oxford man, to his friende in Cambridge* [Brit. Mus. 848. a. 10]. L'attribution de ce traité à Throckmorton est le fait de Sutcliffe, *Answers*, 74 (Arber, I. S., 180) sur la foi d'une déposition sous serment de Waldegrave. Throckmorton n'en a jamais nié être l'auteur. Newman, dans son interrogatoire, également cité par Sutcliffe, *loc. cit.*, affirma que Throckmorton s'occupa activement de la vente de *Some...*

*in his coulers.* — 26-30. Cf. J. D. Wilson, *art. cit.* — 30-32. Une partie de l'édition fut temporairement laissée à Northampton, chez le beau-père de Penry, d'où Newman l'expédia à Banbury et de là sans doute à Londres : vid. *Interrogatoire de Newman*, Sutcliffe, *Answer*, 75 (Arber, *I. S.*, 181). — 33 *sqq.* Pour le titre complet de la *Protestation* (*The Protestation*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 16.

**131**, 16-17. «... he never meaneth by the assitaunce of god to leaue the assayling of them and their generation vntill they be vterly extinguisht out of our church. » *The Protestation*, titre. — 18-27. *Op. cit.*, 3-6 (Pierce, *M. T.*, 397-398). — 28-32. *Op. cit.*, 5-6 (Pierce, *M. T.*, 398).

**132**, 1-9. *Op. cit.*, 6-10 (Pierce, *M. T.*, 398-401). — 14-17. *Op. cit.*, 10-12 (Pierce, *M. T.*, 401-402). — 20-31. *Op. cit.*, 12-14 (Pierce, *M. T.*, 402-404). — 32 *sqq.* *Op. cit.*, 14-16 (Pierce, *M. T.*, 404-406).

**133**, 5-19. *Op. cit.*, 16-24 (Pierce, *M. T.*, 406-411). — 25. Cazamian, L., *Essais de psychologie littéraire*, Le mécanisme de l'humour. — 28 *sqq.* *The Protestation*, 24-32 (Pierce, *M. T.*, 411-417).

**134**, 24-27. *Déposition d'un certain Jenkin Jones qui servait d'intermédiaire entre Penry et Throckmorton*, Sutcliffe, *Answer*, 76 (Arber, *I. S.*, 182). — 28-34. *A New Discovery...* (Arber, *I. S.*, 160-172).

**135**, 6-15. Dr H. Sampson, *Lives of Coventry Ministers 1580-1590* (Ames-Herbert, *Typh. Ant.*, 1464).

## Chapitre XIV

**137**, 5. Pour le titre complet de *Pappe with an hatchet* et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 17. Date de la publication : G. Harvey répondit à Lyly par son *Aduertisement for Papp-hatchett* qu'il date à la fin : « At Trinitie hall : this fift of Nouember : 1580 ». Cette date est celle de la fin de la composition de *Aduertisement*. *Pappe* précéda le 5 novembre du temps qu'il fallut à Harvey pour le lire, en rechercher l'auteur, se décider à lui répondre et composer sa réponse d'une centaine de pages, soit d'environ deux à trois semaines : ce qui placerait sa publication au milieu d'octobre. L'allusion probable à *Pappe* que contient *The Returne of... Pasquill* : cf. *supra*, **122**, 22-25, confirmerait cette date, puisque le *Returne* est daté « 20. Octobris ». Date de la composition : *Pappe*, à l'exception des pages de la fin, est une réponse à Martin et à ses fils : cf. Bond, *Lyly*, III, 394. 1 ; 395. 10-12 ; 396. 5 ; 398. 7-13 ; 399. 30-40 ; 400. 9-10, etc. ; on n'y trouve aucune allusion à la *Protestation*, ni à la saisie de la presse à Manchester : cette saisie n'avait pas encore eu lieu,

lorsque Lyly se mit à écrire son pamphlet : cf. Bond, *Lyly*, III. 394. 9 ; ce travail lui déplaisait : cf. Bond, *Lyly*, III. 394. 27 ; 396. 25-28. Les dernières pages : Bond, *Lyly*, III. 410-413, sont une réponse à la *Protestation*, dont les premiers mots : « Here I was writing Finis and Finis, and determined to lay it by, till I might see more knauerie fildie in : within a while appeared olde Martin with a wit worn into the socket... I drew neere the sillie soule, whom I found quiuering in two sheetes of protestation paper », confirment notre théorie : la composition de *Pappe* fut entreprise dans les premiers jours d'août, menée à contre-cœur jusqu'au moment où la campagne antimartiniste fut arrêtée, puis reprise à l'apparition de la *Protestation*. Auteur : l'épître préliminaire est signée « Double V ». Ce pseudonyme cache certainement Lyly : Dans son *Aduertisement* et dans ses *Four Letters*, G. Harvey identifie Double V ou Papp-hatchett avec Lyly. Cette identification n'a jamais été repoussée par Lyly. Le style de *Pappe* du reste ne peut être que celui de Lyly : cf. Bond, *Lyly*, III. 390-392. Sens du titre : « Pap with 'a hatchet » était une expression proverbiale : au lieu de la bouillie désirée, bébé ne reçoit qu'un coup de hachette : cf. Bond, *Lyly*, III. 573. — 9. Rien ne permet de croire que Lyly eût une connaissance même indirecte de Rabelais. Rabelais ne fut traduit qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. On trouve quelques allusions à Rabelais dans les œuvres des contemporains, mais elles prouvent seulement que le nom de Rabelais n'était pas inconnu à l'Angleterre d'Elizabeth. Cf. MacKerrow, *Nashe*, V. 129-130. — 9-11. Bond, *Lyly*, III. 407. 30-32.

**138.** 6-9. Cf. Fenillierat, *Lyly*, 411-444 ; Bond, *Lyly*, III. 391-392. — 13. Pour le titre complet du *Retour de Pasquill* (*The Returne of... Pasquill*) et toutes indications bibliographiques, voir Appendice C, 18. A la fin du pamphlet, *Returne*, D3v (MacKerrow, *Nashe*, I. 101), on trouve la date « 20. Octobris » qui marque probablement la fin de la composition ; la publication suivit de quelques jours.

**139.** 2-3. Cf. p. 123. — 15-20. *Returne*, A2 (MacKerrow, *Nashe*, I. 71). — 21-34. *Op. cit.*, A2v-A3 (MacKerrow, *Nashe*, I. 72-73). — 34 sqq. *Op. cit.*, A3-B2 (MacKerrow, *Nashe*, I. 73-79).

**140.** 11-17. *Op. cit.*, B2 (MacKerrow, *Nashe*, I. 80). — 18-29. *Op. cit.*, B2-D2v (MacKerrow, *Nashe*, I. 80-98). — 35-38. *Op. cit.*, D4 (MacKerrow, *Nashe*, I. 102).

**141.** 2-3. L'arrestation de Newman ne nous est connue que par Sutcliffe qui cite son interrogatoire. Nous fixons avec hésitation cette arrestation à octobre ou novembre 1589. Penry lui-même n'étant pas en prison, il fallait au moins que Newman le fût pour que les évêques fussent tranquillisés. Ils n'auraient probablement pas arrêté au début de novembre la campagne antimartiniste s'ils avaient encore cru à la réapparition de

Martin. D'autre part, il est pour le moins étrange que l'interrogatoire de Newman ne soit cité ni dans l'acte d'accusation rédigé à la fin de janvier, ni dans le récit du procès lui-même. — 11-13. *An Almond for a Parrat, Or Cutbert Curry-knaues Almes. Fit for the knaue Martin, and the rest of those impudent Beggars, that can not be content to stay their stomakes with a Benefice, but they will needes breake their fastes with our Bishops. Rimarum sum plenus. Therefore beware (gentle Reader) you catch not the hicket with laughing. Imprinted at a place, not farre from a Place, by the Assignes of Signior Some-body, and are to be sold at his shoppe in Trouble-knaue Street, at the signe of the Standish* [Brit. Mus. C. 37. d. 45. Éditions modernes par 1. J. Petherau, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1846 (2<sup>e</sup> éd. 1860) ; 2. MacKerrow, *Nashe*, III. 337-376, avec notes IV. 460-476]. Date: une allusion à *Pappe*, publié « not many moneths since », *An Almond*, B3 (MacKerrow, *Nashe*, III. 347), prouve que plusieurs mois s'écoulèrent entre les deux pamphlets ; février, ou mars semble donc être la date de la publication de *An Almond*. Auteur : les allusions à *Pappe* et aux représentations antimartinistes : cf. *supra*, 91, 26-31 et 92, 3-8, semblent prouver que l'auteur est l'un des collaborateurs de Lyly. Peut-être la publication si tardive de ce pamphlet s'explique-t-elle par le désir de ne pas laisser perdre un certain nombre d'anecdotes contre les puritains recueillies au cours de la campagne antimartiniste ? L'auteur, en dédiant son pamphlet à l'acteur Kemp, lui dit : « I haue thought good to offer here certaine spare stufte to your protection... » *An Almond*, A2 (MacKerrow, *Nashe*, III. 341). *An Almond* nous paraît en dehors de la controverse par sa date d'abord, par sa matière ensuite. C'est en fait une attaque contre tous les puritains notoires du temps et non spécifiquement contre Martin ; Stubbs, Cartwright, Paget, Wiggington, Udall, Penry surtout, sont tour à tour raillés et Martin n'apparaît que de temps à autre. — 13-15. *The First parte of Pasquils Apologie. Wherin he renders a reason to his friendes of his long silence : and gallops the felde with the Treatise of Reformation lately written by a fugitiue, Iohn Penrie. Printed where I was, and where I will bee readie by the helpe of God and my Muse, to send you the May-game of Martinisme for an intermedium, betweene the first and seconde part of the Apologie. Anno. Dom. 1590.* [Brit. Mus. C. 37. d. 51 (1.). Éditions modernes par 1. A. & B. Grosart, *Nashe*, I. 207-253 ; 2. MacKerrow, *Nashe*, I. 105-136, avec notes IV. 65-76.] Daté à la fin « the 2. of Iuly. Anno. 1590. » Ce pamphlet, le dernier que Pasquil ait signé, est une réfutation sérieuse de *A Treatise wherein is manifestlie proved, that Reformation and those that sincerely fauor the same, are vnjustly charged to be enemies, vnto hir Maiestie, and the state, 1590* [Brit. Mus. 697. f. 33. Ce traité porte la signature de John Penry au verso du second feuillet]. Il ne fait à aucun titre partie de la controverse de Martin Marprelate. 15-16. Lausd. MSS. 60, 47 ; *Acts of the Privy Council, New Series*, XVIII. 214-215. Cf. Collier, *History of English Dramatic Poetry*, 1831, I. 272-277.

— 24. *Udall*, Arber, I. S., 88-92. Cf. *A New Discovery...* (Arber, I. S., 170). — 26-31. *The Brief held by Sir John Puckering, while Attorney General, against the Martinists*, Arber, I. S., 121 sqq. — 31-33. Howell, S. T., I. 1264 sqq.

142, 2-6. Pierce, *H. I.*, 214-219. — 7-16. Cf. *D. N. B.*, sous Udall, Penry, Waldegrave.

## Chapitre XV

144, 1-3. But had I bene Martin, (as for a time I was vainely suspected by such madd Copesmates, that can surmize any thing for their purpose, howsoever vullikely or monstrous... » G. Harvey, *Advertisment*, Grosart, *Harvey*, II. 131. — 3-5. « I haue a laughing hickocke to heare him saye, hee was once suspected for Martin, when there is nere a Pursiuant in England, in the pulling on his boots, euer thought of him or imputed to him so much wit. » Nashe, *Haue with you*, X<sub>2v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, III. 138). — 5-21. Sur G. Harvey, cf. *D. N. B.*; Grosart, *Harvey*; MacKerrow, *Nashe*, V. 69 sqq. — 28-33. Sur R. Harvey, cf. *D. N. B.*; MacKerrow, *Nashe*, V. 71-72. — 31-32. Il y avoit alors un nommé Harvie en qualité de « rector » à Chislehurst, d'après Hasted. *Kent*, I. 104 (*D. N. B.*). Ce Harvie s'appelait Richard, et Nashe lui lance une pointe dans *Haue with you*: « No more will there from Dick quibus in terris, Dick, Pastor of Cheselhurst, that was wont to pen Gods indgements vpon such and such and one... » *Haue with you*, X<sub>3</sub> (MacKerrow, *Nashe*, III. 84). Il est donc probable qu'il s'agit du frère de Gabriel. — 33 sqq. *A Theologicall Discourse of the Lamb of God and His Enemies: Containing a briefe Commentarie of Christian faith and felicitie, together with a detection of old and new Barbarisme, now commonly called Martinisme. Newly published, both to declare the unfayned resolution of the wryter in these present controversies, and to exercise the faithfull subject in godly reuerence and duetiful obedience...* London. Imprinted by John Windet for W. P. Anno. 1590 [Brit. Mus. C. 37. d. 44; Bodl. Tanner 898]. Auteur: l'épître dédicatoire est signée R. H.; à A<sub>4</sub> se trouvent ces vers latins: « Cedite sectarum primates, cedite puri, Harveius patriae seruiet atque Deo. Non curat fatuos, nō christomastigas audit Non creduit placitis principiisque nouis... » Date de la composition: à en croire Nashe, le « briefe Commentarie of Christian faith and felicitie » n'était pas récent: « That booke was a learned booke, a labourd booke; for three yere before he put it in print, he had preacht it all without booke. I my selfe haue some of it in a booke of Sermons that my Tutor at Cambridge made mee gather euery Sunday... » *Strange Newes*, C<sub>3</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 270). Le reste de l'ouvrage, « a detection of... Martinisme », date de septembre-octobre

1589. On n'y trouve aucune allusion à Pappe, qui contient une violente attaque de R. Harvey : cf. p. 146. En outre, l'ouvrage est inscrit au registre de la corporation des *Stationers* le 23 octobre 1589 : vid. Arber, *Transcript*, II. 532. Date de la publication : 1590, donc le *Theological Discourse* n'a pu paraître avant avril 1590<sup>1</sup>. Faut-il admettre une édition antérieure sur la foi de l'inscription au registre de la corporation des *Stationers* et en raison de l'expression « Newly published » du titre ? Nous n'avons pu découvrir aucune trace d'une édition de 1589. Tous les exemplaires à nous connus portent le « Newly published » et la date 1590, aussi bien l'exemplaire unique de la Bodléienne qui contient la fameuse épître dont parle Nashe<sup>2</sup> que les autres. Sans vouloir nous prononcer catégoriquement, nous inclinons à admettre l'existence d'une première édition en décembre 1589 ou janvier 1590. La réfutation du Martinisme commence à la page 73.

145, 9-12. «...a grave orator for ruffianly purposes... a bloody massacer and cutthroate in iesters apparell... a wilie fox in a lambs skin... » *Theological Discourse*, 110. — 18-19. *Three Proper, and wittie, familiar Letters : lately passed betweene two Vniuersitie men : touching the Earthquake in Aprill last, and our English reformed Versifying. With the Preface of a wellwiller to them both. Imprinted at London, by H. Bynne-man, dwelling in Thames streate, neere unto Baynardes Castell. Anno Domini. 1580. Cum gratia & priuilegio Regiæ Maiestatis.* [Réimprimées par E. de Selincourt dans ses éditions de Spenser.] La première lettre est de Immerito ou Spenser, les deux autres de G. Harvey. Le *Speculum Tuscanismi* se trouve aux pages 625-626 de Spenser, ed. Selincourt, 1912.

— 21-24. « For in truth I looued him, in hope praysed him ; many wayes faoured him, & neuer any way offended him. » Harvey, *Pierces Supererogation*, Grosart, Harvey, II. 122. — 24-26. « An other company of speciall good fellowes, (whereof he was none of the meanest that brauely threatned to coniure-vpp one, which should massacre Martin's wit, or should bee lambackd himself with ten yeares prouision) would needs forsooth verve courtly perswade the Earle of Oxforde, that some thing in those Letters, and namely, the Mirroure of Tuscanismo, was palpably intended against him. » G. Harvey, *Four Letters*, Grosart, Harvey, I. 183. Nashe reprint à son compte la même accusation : « ...needs hee must cast vp certayne crude humours of English Hexameter Verses that lay vppon his stomacke ; a Noble-mau stode in his way, as he was vomiting, and from top to toe he all to berayd him with Tuscanisme. » Nashe, *Strange Newes*, G1 (MacKerrow, Nashe, I. 295). — 27-28. « ...whereas two great Pieres beeing at iarre, and their quarrell continued to bloudshed, he would needs, vncald and when it lay not in his way, steppe in on the one side, which indeede was the safer side (as the foole

<sup>1</sup> L'année commençait encore au 25 mars. — <sup>2</sup> Cf. *supra*, 86, 17-18.

is crafty inough to sleepe in a whole skin) and hewe and slash with his Hexameters ; but hewd and slasht he had beene as small as chippings, if he had not playd ducke Fryer and hid himselfe eight weeks in that Noblemans house for whome with his pen hee thus bladed. » Nashe, *Haue with you*, M<sub>3v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, III. 78). — 28-30. « But the noble Earle, not disposed to trouble his Ioniall mind with such Saturnine paltery stil continued, like his magnificent selfe : and that Fleeting also proued, like the other, a silly bullbeare, a sorry puffe of winde, a thing of nothing. » Harvey, *Foure Letters*, Grosart, *Harvey*, I. 184. — 30-33. « If he ioyne with vs, periisti Martin, thy wit will be massacred : if the toy take him to close with thee, then haue I my wish, for this tenne yeres haue I lookt to lambacke him. » [Lyly], *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 400. — 33-34. Peut-être est-ce Lyly que Harvey désigne par l'expression « madd Copesmates » : vid. *supra*, I 44, 1-3. — 34 sqq. « And one will we coniere vp, that writing a familiar Epistle about the naturall causes of an Earthquake, fell into the bowells of libelling, which made his eares quake for feare of clipping, he shall tickle you with taunts ; all his works bound close, are at least sixe sheetes in quarto, & he calls them the first tome of his familiar Epistle : he is full of Latin endes... Nay he is a mad lad, and such a one as cares as little for writing without wit, as Martin doth for writing without honestie ; a notable coach companion for Martin ... But we neither feare Martin, nor the foot cloth, nor the beast that weares it, be he horse or asse ; nor whose sonne he is, be he Martins, sonne, Iohns, soune, or Richards, sonne ; nor of what occupation hee be, be a ship-wright, cart-wright, or tiburn-wright. » *Op. cit.*, III. 400.

I 46, 4-13. « There was a libeller, who was also a coniuurer, so that whatsoeuer casting of figures there was, he deceived them... I could tickle Martin with a true tale of one of his sonnes, that hauing the companie of one of his sisters in the open fieldes, saide, hee woulde not smoother vp sinne... » [Lyly], *Pappe*, Bond, *Lyly*, III. 403, 401. Sur la réputation de galanterie de R. Harvey, cf. Nashe, *Strange Newes*, C<sub>4v</sub> (MacKerrow, *Nashe*, I. 273). — 20-23. *An Aduertisement for Papp-hatchett, and Martin Marprelate* forme la seconde partie de *Pierces Supererogation Or A New Prayse of the Old Asse. A Preparatiue to certaine larger Discourses, intituled Nashes S. Fame. Gabriell Haruey. London. Imprinted by John VVolfe. 1593.* [Huth Library. Réimpression dans Brydges, *Archaica*, II. 35 sqq. Edition moderne par Grosart, *Harvey*, II.] *An Aduertisement* (Grosart, *Harvey*, II. 124-221) est daté à la fin « At Trinitie Hall, this fift of November 1589 ». Il n'est guère vraisemblable que Harvey garda pour lui pendant trois ans les injures de son *Aduertisement* ; que ce pamphlet circula en manuscrit n'en est pas moins une simple conjecture, à moins que ce passage de Pasquil ne se rapporte justement à l'*Aduertisement* et à G. Harvey, qui avait récemment fait du droit et avait obtenu en 1585 le grade de D. C. L. d'Oxford (*D. N. B.*) : « It is reported, that



a student at the Lawe hath vndertaken to be a stickler betweene vs all : his booke is not in print, and I came a day short of the sight of the coppie of it. For any thing I heare, he quencheth the strife with a pinte of water and a pottle of fire. I little thought his leysure would haue suffered him to haue any more then a common kinde of knowledge, in matters so farre remoued from the course of his studie, place, and calling. » Pasquil, *Apologie*, A4 (MacKerrow, *Nashe*, I. 111). — 27. «...the carrior of thy unsavoury, and stinking Pamflett. » Grosart, *Harvey*, II. 126. — 34-38. *Op. cit.*, II. 218-220 (traduction Feuillerat, *Lyly*, 218).

**147.** 2-6. *Op. cit.*, II. 126. — 7-8. *Plaine Percevall The Peace-Maker of England. Sweetly indeuoring with his blunt persuasions to botch vp a Reconciliation between Mar-Ton and Mar-tother. Compiled by lawfull art, that is to say, without witch craft, or sorcery : and referred specially to the Meridian and pole Artichocke of Nomans Land : but may serue generally without any great error, for more Countries then Ile speake of... Printed in Broad-streete at the signe of the Pack-staffe* [Brit. Mus. C. 37. d. 43 · Lambeth XXX. 6. 26 (4.)]. Édition moderne par J. Petheram, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1846 (2<sup>e</sup> éd. 1860)]. Auteur : « Thy hot-spirited brother Richard (a notable ruffian with his pen) hauing first tooke vpon him in his blundring Persiuall, to play the Iacke of both sides twixt Martin and vs, and snarld priuily at Pap-hatchet, Pasquill, & others, that oppose themselves against the open slaunder of that mightie platformer of Atheisme, presently after dribbed forth another fooles bolt, a booke I shoulde say, which he christened The Lambe of God. » Nashe, *Strange Newes*, C2v-C3 (MacKerrow, *Nashe*, I. 270.). — 22-24. *Plaine Percevall*, ed. 1846, 22. — 32-33. D'après Nashe, *Plaine Percevall* aurait paru peu avant le *Theologicall Discourse of the Lamb of God*. Pour la date de publication de ce dernier ouvrage, cf. *supra*, **144.** 33 *sqq.*

**148.** 17-18. *A Myrror for Martinists And all other Schismatiques, which in these dangerous daies doe breake the godlie unitie, and disturbe the Christian peace of the Church. Published by T. T... London. Printed by John VVolfe. 1590.* [Lambeth XXX. 6. 26 (8.)]. Cet ouvrage est inscrit au registre de la corporation des *Stationers* le 22 décembre 1589 : vid. Arber, *Transcript*, II. 537, mais est daté 1590. — 25. Voir, par exemple, *Protestatyon*, 28 (Pierce, *M. T.*, 414). — 28-29. *A Friendly Admonition to Martine Marprelate, and his Males By Leonard Wright. London, printed by John Wolfe. 1590* [Lambeth XXX. 6. 23 (3.) : Bodl. C. 69 Th.]. Inscrit au registre des *Stationers* le 10 janvier 1590 : vid. Arber, *Transcript*, II. 538.

**149.** 3-4. *A Reconciliation of all the Pastors and Clergy of the Church of England... London 1590* [Brit. Mus. 100. a. 9 ; Bodl. Tanner 229]. Inscrit au registre des *Stationers* le 13 juillet 1590 : vid. Arber, *Transcript*, II. 554.

## CONCLUSION

**152.** 21-22. *Sir Marten Mar-People...*, satire en vers sur les péchés de l'Angleterre par Sir John Davies [?], London, 1590; *Martin Mar-Sixtus...*, London, 1592, pamphlet, signé R. W., contre le pape Sixte V; *Sir Martin Marall* est le titre d'une comédie de Dryden, adaptation de *L'Etourdi* de Molière; Sir Oliver Mar-Text dans *As you like it*; « Reverend Young Martin Mar-Priest » est le pseudonyme d'un pamphlétaire de 1645 et 1646: cf. Arber, *I. S.*, 18. — 22-23. On ne compte pas moins de six ouvrages signés de Pasquill en l'an 1600: *Pasquill's foolscap*, *Pasquill's mad-cap*, *Pasquill's night-cap*, tous trois de N. Bretou; *Pasquill's Madnesse*, *Pasquill's Mistresse*, *Pasquill's humors*, d'auteurs inconnus. Il y a un *Pasquill's Jest* en 1604, un *Pasquill's Palidonia* (sic) en 1634, un *Pasquill risen from the dead* en 1674, un *Dialogue between Marphorio and Pasquin* en 1701. Cf. Ames-Herbert, *Typ. Ant.*, I. 1384; Lowndes, *Bibliographer's Manual*. — 23-25. Cf. MacKerrow, *Nashe*, V.45 sqq. — 25-26. Voici comment Camden parle de la controverse: « ...some, which onely admired the discipline of the Church of Geneva, iudging that there was no better way to establish it, than by blazoning the English Hierarchie, and bringing the Prelates in hatred with the people, did in scurrilous maner spit out their slanderous venome against this Hierarchie, by certain iniurious printed Bookes, which carried the titles of Martin Mar-Prelate, or A Whip for the Prelates, Minerals Diotrepes demonstration of Discipline, etc. » *Annales*, I. 290. Strype en a donné le récit suivant: « The chief of these writers was one (or rather a club) affecting to be called Martin Marprelate. These books went under such names as these, *Diotrepes, the Mineralls, the Supplication, the Epitome*, which book bore this title in the front, *O! read Dr. Bridge's book: for it is a worthy work.*

*Have yee any Work for a Cooper? More Work for a Cooper, Martin Junior, alias Martinæ Theses.*

<i>Episto [Episco] mastix</i>	<i>Martin's Dream</i>
<i>Paradoxes</i>	<i>The Lives and Doings</i>
<i>Dialogues</i>	<i>of English Popes</i>
<i>Miscellanea</i>	<i>Itinerarium or Visitations</i>
<i>Variae Lectiones</i>	<i>Lambathismes.</i> »

**153.** 4. L'Acte de 1593 bannit tous les nonconformistes.

## APPENDICES



## APPENDICE A

### **Job Throckmorton et Martin Marprelate.**

L'identification de Martin Marprelate avec Job Throckmorton n'est pas universellement reconnue. Il est donc nécessaire que nous disions nos raisons pour l'admettre. En même temps nous devons avouer que notre théorie n'équivaut pas à une certitude. Aussi, tout en basant sur elle notre histoire de la controverse, en interprétant à sa lumière les faits avérés, en traitant le squire de Haseley d'auteur des pamphlets puritains, avons-nous tenu à laisser à Martin Marprelate sa vie en somme quasi-indépendante. Peut-être quelque document nouveau nous permettra-t-il d'affirmer un jour que Throckmorton est Martin : nous pourrions alors donner à Throckmorton la place qui revient à Marprelate dans la littérature élizabéthéenne.

Nous ne discuterons pas les opinions de nos prédécesseurs. Une pareille discussion nous entraînerait beaucoup trop loin. Elle serait à elle seule un sujet de thèse. Notre opinion du reste, et bien que nous n'y arrivions pas par le même chemin, concorde avec celle de M. W. Pierce et avec celle de M. J. D. Wilson jusqu'en 1910. Elle était celle aussi de E. Arber, qui n'a malheureusement jamais donné ses raisons. En 1912, M. J. D. Wilson a brillamment exposé dans *The Library* une très intéressante et toute nouvelle théorie sur l'auteur des pamphlets de Martin. Malheureusement, pour identifier Martin avec Sir Roger Williams, il n'a que des conjectures à son service, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, mais qu'aucun fait ne vient établir, et il est obligé quand même d'attribuer à Throckmorton et Penry les trois derniers pamphlets.

\* \* \*

L'identification de Martin Marprelate avec Job Throckmorton est due à un polémiste anglican contemporain de la controverse, Matthew Sutcliffe.

En 1592, semble-t-il, parut un traité puritain anonyme, sous forme de pétition adressée à la reine : *A petition directed to her most excellent Maiestie wherein is delivered 1. A meane how to compound the ciuill dissention in the church of England. 2. A prooffe that they who write for Reformation, doe not offend against the stat. of 23. Eliz. c. and therefore till matters bee compounded, deserue more fauour...* [4to. — Pp. 83. — Brit. Mus. 108. b. 2. — L'auteur aux pages 48 et 76 parle de *An Almond*, publié à la fin de l'hiver 1589-1590 (cf. note **141**, 11-13), et à la page 48 d'Udall et probablement de sa condamnation du 24 juillet 1590 pour avoir écrit la *Demonstration* ; la *Petition* est donc au plus tôt de la fin de 1590. D'autre part Sutcliffe date sa réponse à la *Petition* le 20 décembre 1592]. Ce traité contenait, pp. 44 sqq., une défense des pamphlets de Marprelate contre l'accusation de trahison.

A la fin de 1592, Sutcliffe répondit à la *Petition* par *An Auswere to a Certaine Libel supplicatorie, or rather Diffamatory... put forth under the name and title of a Petition directed to her Maiestie. Wherein not onely the friuolous discourse of the Petitioners is rejuted but also the accusation against the Disciplinarians his clyents justified...* London 1592 [4to. — Pp. 212. — Brit. Mus. 4105. aaa. 55]. A la page 78, Sutcliffe parle de « J. Penry, J. Ud., J. F., all Johns, and J. Thr. that all concurred in making of Martin ». Il attribue donc à Throckmorton une part dans la composition des pamphlets de Martin, avec Penry, Udall et Field. A la page 202, il attribue à Throckmorton seul tous les « libels and scoffes published under the name of Martin ».

A cette accusation, Throckmorton ne répondit qu'en 1594 dans *The Deience Of Iob Throckmorton against the slaunders of Maister Sutcliffe, taken out of a Cotype of his owne hande as it was written to an honorable Personage...* 1594. [4to. — Sig. Eiv. — Brit. Mus. 4378. c. 46]. Il y nie toute participation à la composition des pamphlets de Martin en ces termes : « Touching Marten, whatsoever it pleaseth Ma. Sutcliffe to say, I hope those that are in Authoritie, & Ma. Sutcliffes betters, are sufficientlie perswaded of mine innocencie that way... though in

one of his Queres pag. 202. he lay all upon me, I thanke him, Theses, Protestations, Dialogues, & all... yet in his better moode, when, it may be, hee had slept better all night, he frankly cleareth me againe, disburdening me of that charge, and letteth not to say, pag. 78. that the noble Martin was John Penry, John Udall, John Field, all Johns, saith he, as for me he doeth but bring me in at the later end as a candle holder : and no more indeede I am not, in regard of some of those Reverend men. But because, Madame, I am to render accompt of my doings before other manner of men then Maister Sutcliffe. Seeing an oth (as th'Apostle saith) ought to be th'ende of all strife, I will for my final clearing heerein (whensoeuer it shall be thought so good by the State) willinglie take this oth, as I haue heeretofore offered, to witte, That I am not Martin, I knewe not Martin. And concerning that I am endighted of, I am as cleare as the childe unborne. » *Op. cit.*, Eï-Eïi.

L'année suivante, Sutcliffe répliqua à Throckmorton par *An Answere unto a certaine calumnious letter published by M. Job Throckmorton, and entituled A Defence of J. Throckmorton... wherein the vanitie both of the defence of himselfe, and the accusations of others is manifestly declared... London, by the Deputies of Christopher Barker... 1595* [4to. — Ff. 150. — Brit. Mus. 4105. aaa. 56]. Sutcliffe y renouvelle la plus grave de ses accusations de 1592 avec une assurance tranquille : « ... he still stand indited for entermedling in the libels published under the name of Martin, and for slandering her Maiestie... » fol. 2v; « .. a man neither in words nor deeds very staid... most hastie and foolish in beginning needlesse controversies... The epistles of Martin, and other such scurrilous pamphlets hereof give testimonie... for I trust that M. Throckmorton will not now discredite their authentically writings... » Ff. 2v-3; « ...when will master Job Throckmorton that now goeth masked with a vizard of grauitie, retract all... that he hath degorged, published, and maintained in Martins epistles ?... » fol. 51 ; « ...M. J. Throckmorton the author of Martins Satyres... whose sulphureous writings Hodgskins the gunpowder maker was chosen out to print at Wolston... he that made that infamous libell, that was

called More worke for Cowper, and should have bene printed in Lancashire... » fol. 54v; cf. *Op. cit.*, Ff. 45-46, 50, 51, 57, 66v, etc.... — Sutcliffe ne se contente pas d'affirmer, il donne une ou deux preuves de ce qu'il avance : « ...that he was a principal actor in Martins libels witnesses testifie. » fol. 83v; « It is evident that the same men were actors in the libel called More work, and in the libel called, Hay... : For he that wrote Hay... doth promise More... But this More work is written with J. Throckmorton's own hand, and in divers places with his hand it is interlined and corrected... the style is so like to Job Throk.'s talking and writing, that as children do declare whose they are by the lineaments of their visage and proportion of parts, so these libels do bewray their natural father by the frame of the words and sentences, and such draughts as can proceed from no other author... the copy which euery man may see that doubteth herof, is half of it written with Job Throckmorton's own hand... the same book is found in divers places corrected and interlined by Job Thr.'s own hand. » Ff. 70-75 (Arber, *J. S.*, 176 sqq.).

Contre ces accusations, Throckmorton ne répéta pas son affirmation de l'année précédente. Il resta muet.

\* \* \*

Nous avons donc, d'une part, l'affirmation de Throckmorton en 1594 qu'il n'est pas Martin et, d'autre part, les accusations catégoriques de Sutcliffe. Il nous faut choisir entre elles deux.

Que vaut l'affirmation de Throckmorton ? Remarquons d'abord que ce n'est pas tant une affirmation qu'une promesse d'affirmation sous serment, si on la lui demande. Throckmorton n'eut jamais à prêter ce serment. Il savait probablement ses protecteurs à la cour assez influents pour lui épargner cette épreuve. Remarquons ensuite que son « ... I am as cleare as the childe unborne » est précédé d'une demi-admission des charges alléguées contre lui, quand il dit : « ...he doeth but bring me in at the later end as a candle holder : and no more indeede I am not... » Enfin, Throckmorton ne nous paraît nul-



lement un de ces puritains que nous hésiterions à accuser d'un mensonge, alors qu'il s'agissait de choisir entre la potence et le mensonge. Il n'aspira jamais à mourir pour la cause de la réforme ecclésiastique. Il aurait peut-être pu sauver Penry en établissant la part exacte que son ami avait prise à la campagne martiniste ; mais il se garda bien d'intervenir. Ses pétitions à Burghley (Lansd. MSS. 53, 71) et à Hatton (Manchester Papers, 124) sont d'une humilité qui tourne presque à l'abjection. Martin, en dépit de certaines paroles, ne nous semble pas davantage aspirer au martyre : le fait même qu'il se couvre d'un pseudonyme, qu'il prend de telles précautions pour que son identité reste secrète le démontre. L'homme, du reste, qui pouvait attaquer les évêques avec le sans-gêne que l'on sait, ne péchait certes pas par un excès de scrupules ou de délicatesse. L'habitude de la calomnie facilite le mensonge. Nous concluons donc à la possibilité d'un mensonge même délibéré de la part de Throckmorton, qu'il soit ou ne soit pas Martin. La forme de son assertion nous paraît lui laisser peu de valeur.

Que vaut, par contre, l'accusation de Sutcliffe ? En 1592, elle ne semble fondée que sur des présomptions. En 1595, elle est fondée sur une certitude. Entre-temps, Sutcliffe avait étudié le dossier de l'affaire. Or ce dossier n'est plus complet : il y manque de nombreuses pièces, les procès-verbaux d'importantes dépositions, d'importants interrogatoires (voir Appendice B), le manuscrit de *Morc Worke* saisi à Manchester, d'autres papiers encore. Nous ne pouvons donc vérifier l'argumentation de Sutcliffe dans tous ses détails. Throckmorton, dit-il, a été « a principal actor in Martins libels ». La part qu'il prit à l'impression à Wolston, telle que nous la connaissons par les interrogatoires de Symmes et Thomlyn, en est une preuve suffisante. Throckmorton, dit-il encore, a écrit de sa main la moitié du manuscrit de *Morc Worke* et les corrections du manuscrit entier sont aussi de lui. Throckmorton ne répondit pas à cette affirmation, qui est sans doute juste, puisque chacun pouvait la vérifier. Sur ces deux faits, dont l'un nous est prouvé par ailleurs, dont l'autre est probablement exact, Sutcliffe échauffa son argumentation : écrit en partie par Throckmorton,

« a principal actor in Martins libels », entièrement corrigé par lui, *More Worke* est son œuvre.

Sutcliffe sent cependant qu'il ne peut, de l'écriture et de l'intérêt porté à l'impression, conclure à la composition. Aussi ajoute-t-il ici un nouvel argument : le style de *More Worke*, dit-il, ressemble trop à celui de Throckmorton pour ne pas être le sien. Sutcliffe était mieux placé que nous pour juger. D'ouvrage signé par Throckmorton, nous ne connaissons que sa *Défense* de 1594 ; il est évident qu'on n'y retrouve pas la verve de Martin ; mais si Throckmorton est Martin, il devait tout faire pour ne pas se trahir, et se garder de se défendre d'être Martin dans le style de Martin. Sutcliffe avait connaissance de divers manuscrits envoyés par Throckmorton à Penry, que la police avait interceptés et versés au dossier. Il en parle dans son *Answer* de 1595 à plus d'une reprise. Il connaissait le style naturel à Throckmorton comme nous ne le connaissons que lorsque ces papiers, s'ils existent encore, seront retrouvés. Mais au moment où il le déclarait identique à celui de *More Worke*, chacun pouvait vérifier son dire, qu'il paraît donc naturel d'admettre. Dès lors le raisonnement de Sutcliffe semble impeccable : L'auteur de *More Worke* est certainement celui de *Hay any worke*, c'est-à-dire des pamphlets signés de Martin Marprelate, et puisque Throckmorton a écrit le premier, c'est lui et personne autre qui est Martin.

\* \* \*

L'argumentation de Sutcliffe vaut pour les pamphlets signés de Marprelate. Vaut-elle pour ceux signés de Martin Cadet et de Martin Aîné ? Avons-nous un seul ou trois écrivains puritains ? Y a-t-il, ou n'y a-t-il pas fiction littéraire dans les pamphlets de juillet ? Ces questions ont été récemment soulevées. Il importe de prendre position à leur égard. Nous le ferons en peu de mots. Trois arguments ont été avancés contre la thèse de la fiction littéraire, dont personne, jusqu'à M. W. Pierce, n'avait jamais douté. Quelle est leur valeur ?

Le premier se ramène à ceci : il y a une curieuse coïncidence

entre la manière étrange dont Hodgkins trouva la première partie du manuscrit des *Theses Martinianac* et ce que dit Martin Cadet de la manière dont le manuscrit de son père lui parvint. Ce fut Penry qui, plus tard, apporta à l'imprimeur le reste du pamphlet. Ne pourrait-on en conclure que Penry est Martin Junior ? — A notre sens, cet argument tombe devant la constatation suivante : Penry était avec Hodgkins au moment de la trouvaille ; il le quitta aussitôt qu'il l'eut vu en possession du manuscrit qu'il avait probablement lui-même déposé là. Était-ce pour donner aux yeux de Hodgkins une certaine vraisemblance à la fiction ? C'est possible. Mais nous savons par Newman que Throckmorton aimait à remettre ses manuscrits aux imprimeurs de façon bizarre : vid. Sutcliffe, *Answer*, 75. Peut-être faut-il ne voir dans cet incident qu'une manie de l'auteur ?

Le second argument part du fait que les Thèses de Martin sont imparfaites, incomplètes, sans références, pour en inférer qu'elles ne sauraient être du même auteur que l'épilogue. Si, dit-on, un seul et même écrivain était responsable du pamphlet tout entier, il aurait complété ses thèses... Oui, sans doute, mais au cas seulement où il n'aurait pas eu à rendre sa fiction vraisemblable. Il importe que les thèses aient une apparence imparfaite pour que le lecteur croie ce que dit Martin Cadet. La thèse de la fiction suffit parfaitement à expliquer leur état actuel.

Le troisième argument se heurte à la même objection. Le style de Martin Cadet, dit-on (*Pierce, H. I.*, 301-303), n'est pas le même que celui de son frère. Il est différent de celui de Marprelate. Nous ne nions pas ces différences. Nous les avons relevées nous-même. Mais en quoi consistent-elles ? Le style du père est d'une extraordinaire variété. Tous les tons s'y rencontrent. Chacun des deux fils ne possède que quelques-uns des tons du père. La nécessité de la fiction ne suffit-elle pas à expliquer cette différenciation ? Aucune donc des soi-disant difficultés soulevées par les pamphlets de juillet qui ne s'explique, sans recourir à trois écrivains différents, par le talent de l'auteur unique, capable de pousser jusqu'au bout la fiction

qu'il imaginait. Il y avait en lui — et les anecdotes de l'*Épître* le prouvent — un dramaturge à qui cet effort ne devait rien coûter.

\* \* \*

Un seul auteur nous paraît donc responsable des sept pamphlets puritains. Sutcliffe nomme Throckmorton. A l'appui de son affirmation, il avance des preuves que nous ne pouvons que partiellement contrôler. Mais ce contrôle, quand il est possible, les vérifie. Du reste, rien de ce que nous savons de Throckmorton ne contredit la thèse de Sutcliffe. Ses études à Oxford, sa connaissance des lois (il fut M. P. en 1572-1583 et 1586-1587), son zèle religieux qui semble un peu déséquilibré (cf. *D. N. B.*), le fait qu'il est un laïque et un homme du monde, qu'il vit dans l'aisance, qu'il n'est pas encore marié, mais qu'il se maria peu après la controverse, sont applicables à la fois à l'auteur des pamphlets et à Throckmorton. Enfin, de tous ceux dont les noms furent mêlés à la controverse, Throckmorton seul peut avoir composé les libelles de Martin. Penry, absorbé par la direction pratique de l'entreprise et ses propres ouvrages, ne peut en avoir eu le temps matériel. Son style, du reste, ne rappelle en rien celui de Martin. On peut supposer qu'il aida Throckmorton en une certaine mesure. Nous savons qu'il lui fournit des notes pour le premier pamphlet. Peut-être mit-il sa science théologique au service de son ami ? Mais il ne nous semble pas que l'on puisse parler de véritable collaboration.

---

## APPENDICE B

### Documents judiciaires permettant de reconstituer l'histoire de la production des sept pamphlets de Martin Marprelate.

Ces documents sont :

1<sup>o</sup> Les procès-verbaux de dix interrogatoires et dépositions de personnes mêlées directement à l'impression des pamphlets ou simplement interrogées à propos de cette impression. Ces procès-verbaux se trouvent au British Museum parmi les *Harleian MSS.* et au Record Office parmi les *Manchester Papers.*

2<sup>o</sup> Un résumé des informations aux mains du gouvernement en date du 22 septembre 1586. Ce résumé se trouve au British Museum parmi les *Lansdowne MSS.*

3<sup>o</sup> L'acte d'accusation dressé contre les principaux complices de l'impression des pamphlets. Cet acte d'accusation se trouve au British Museum parmi les *Harleian MSS.*

4<sup>o</sup> Les procès-verbaux des audiences où jugement fut rendu contre les complices de Martin. Ces procès-verbaux se trouvent à Caius College, Cambridge et au Record Office, parmi les *Yelverton MSS.*

\* \* \*

En voici le détail :

1<sup>o</sup>

- a) The depositions of Nicolas Kydwell of Kingston upon Thames etc...  
14<sup>o</sup> Nouembris 1588.  
*Harl. MSS. 6849, 157 and 7042, 34 (Baker's copy)*  
[printed in Arber, *I. S.*, 81-82]
- b) The depositions of John Good of Kingston upon Thames... xiiij<sup>o</sup> No-  
uembris 1588.  
*Harl. MSS. 6849, 159*  
[printed in Arber, *I. S.*, 82]

- c) The examination of Walter Rogers clerk minister of Richmond... Vice-simo nono Novembris 1588.  
*Harl. MSS. 6849, 120 and 7042, 15* (Baker's copy)  
[printed in Arber, *I. S.*, 82-83]
- d) [The deposition of Stephen Chatfield, rector of Kingston. Probably in Autumn 1588.]  
*Harl. MSS. 6849, 130 and 7042, 31* (Baker's copy)  
[printed in Arber, *I. S.*, 83]
- e) The examination of Nicholas Tomkins... Feb. 15 : 1588. [*i. e.* 1589].  
*Harl. MSS. 7042, 13* (Baker's copy)  
[printed in Arber, *I. S.*, 84-86]
- f) Henry Sharpe sworn and examined... y<sup>e</sup> 15th : day of October, 1589.  
*Harl. MSS. 7042, 23* (Baker's copy)  
[printed in Arber, *I. S.*, 94-104]
- g) Nycholas Tomkins... sworn and examined. 20. die Novembris 1589.  
*Harl. MSS. 7042, 32* (Baker's copy)  
[printed in Arber, *I. S.*, 86-87]
- h) The laste examinations of Thonlynnes and Symmes... 10 Decembris.  
*Manchester Papers, 123*  
[printed in Pierce, *H. L.*, 335-339]
- i) The examination of John Udall late the preacher at Kingston upon Theames xiiij die January 1589.  
*Harl. MSS. 6849, 166*  
[printed in Arber, *I. S.*, 88-92]
- j) Second examination of Rev. J. Udall 13 July 1590.  
*Harl. MSS. 6849, 154*  
[printed in Arber, *I. S.*, 92-93]

2<sup>o</sup>

Summary of the Information in the hand of the Government. Sept. 22. 1589.  
*Lansd. MSS. 61, Art. 22*  
[printed in Arber, *I. S.*]

3<sup>o</sup>

The Brief held against the Martinists.  
*Harl. MSS. 7042, 1-11* (Baker's copy)  
[printed in Arber, *I. S.*]

4<sup>o</sup>

- a) The arraignment of Sir Richard Knightley, and others, in the Star Chamber, for maintaining seditious Persons, Books, and Libels...  
Feb. 31 (*sic*). A. D. 1588.

*Caius College MSS. Class A. 1090, 8. 206*

[printed in Howell, S. T., I and Hargrave's edition of the *State Trials*, VIII]

- b) Jo : Hodgskins arraigned uppon y<sup>e</sup> stat. of 23 Eliz. for printing of thies  
matiname (*sic*)

*Yelverton MSS. 70, 146*

[printed in Pierce, H. J., 333-335]

\* \* \*

Les procès-verbaux des interrogatoires des principaux inculpés : Sir R. Knightley, John Hales, Mr. et Mrs. Wigston, Mrs. Crane, Hodgkins et Newman ; des dépositions de nombreux témoins ; du premier interrogatoire de Sharpe et des ouvriers de Hodgkins n'ont pas été retrouvés. Nous connaissons cependant sur certains points la teneur de ces interrogatoires et dépositions grâce aux documents 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup>, et au pamphlet de Sutcliffe, *An Answer*. Voici la liste complète des interrogatoires et dépositions que nous pouvons ainsi plus ou moins reconstituer :

1<sup>o</sup> Interrogatoires de Mrs. Crane, Sir R. Knightley, John Hales, Mr. et Mrs. Wigston, Hodgkins et Newman. Premiers interrogatoires de Sharpe, Symmes et Thomlyn.

2<sup>o</sup> Dépositions de Jeffs, le charretier qui transporta la presse secrète de Molesey à Fawsley ; de Lawrence Jackson, le concierge de Fawsley ; de Sharpe, le ministre de Fawsley ; de John Wright et Peter Greye, serviteurs de Sir R. Knightley ; de Stephen Gifford qui transporta la presse de Fawsley à Coventry ; du charretier qui la transporta de Wolston à Warrington ; de Laurence Wood, l'un des agents de Throckmorton à Londres ; de Jenkins Jones, un serviteur de Throckmorton.

En outre, les documents 4<sup>o</sup> nous permettent de nous faire quelque idée des faits et arguments avancés par Sir R. Knightley, John Hales et Hodgkins dans leurs défenses respectives.

\* \* \*

Dans les notes, nous nous référons à ces documents en indiquant :

- a) pour les documents 1<sup>o</sup>, simplement le nom du témoin ou de l'in-

culpé, suivi de l'indication de l'ouvrage où son interrogatoire ou sa déposition a été imprimé.

b) pour les documents 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup>, le nom du témoin ou de l'inculpé en indiquant s'il s'agit de son interrogatoire, de sa déposition ou de sa défense ; le document où on retrouve cet interrogatoire, etc. ; l'ouvrage où le document a été imprimé.

*N. B.* — Plusieurs faits sont communs par les documents 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup>, sans qu'il soit possible de retrouver leur source précise. Il est évident que dans ces cas-là, l'indication du document suffit.

Ainsi la note **14**, 7-8. *Tomkins*, Arber, *I. S.*, 84 indique que le renseignement est tiré de la déposition de Nicholas Tomkins du 15 février 1589, Harl. MSS. 7042, 13, imprimée dans l'*Introductory Sketch* d'Arber à la page 84. — **19**, 8-9. *Udall*, Arber, *I. S.*, 80 indique que le renseignement est tiré d'un passage de l'interrogatoire d'Udall du 13 janvier 1580, Harl. MSS. 6849, 166, et qu'on trouvera ce passage à la page 89 de l'*I. S.* — **36**, 33-36. *Interrogatoire de Sir Richard*, Howell, *S. T.*, I, 1266-7 indique que le renseignement est dû aux réponses de Sir R. Knightley à son interrogatoire, telles que nous les connaissons par le document 4<sup>o</sup> a), et qu'on le trouvera aux pages 1266-7 du premier tome de l'édition Howell des *State Trials*, etc...



## APPENDICE C

### Bibliographie chronologique des pamphlets de la controverse.

#### 1.

Oh read ouer D. John Bridges | for it is a worthy worke :  
Or an epitome of the fyrste Booke | of that right worshipfull  
volume | written against the Puritanes | in the defence of the  
noble cleargie | by as worshipfull a prieste | John Bridges |  
Presbyter | Priest or elder | doctor of Diuinitie | and Deane  
of Sarum. Wherein the arguments of the puritans are wisely  
prevented | that when they come to answeere M. Doctor | they  
must needes say something that hath bene spoken.

Compiled for the behoofe and overthrow of the Parsons |  
Fyckers | and Currats | that have lernt their Catechismes | and  
are past grace : By the reverend and worthie Martin Marprelate  
gentleman | and dedicated to the Confocationhouse.

The Epitome is not yet published | but it shall be when the  
Bishops are at conuenient leysure to view the same. In the  
meane time | let them be content with this learned Epistle.

Printed oversea | in Europe | within two furlongs of a Boun-  
sing Priest | at the cost and charges of M. Marprelate | gentle-  
man.

4to. - Pp. 54. - Brit. Mus. 224. b. 8 ; Lambeth XXX. 6. 24 ; Bodl.  
M. 46. Th. ; Edinburgh, New College. - Éditions modernes par 1. J. Pethe-  
ram, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1842 (2<sup>e</sup> éd. 1860) ; 2. E. Arber,  
*English Scholar Library*, n<sup>o</sup> 11, 1880 (2<sup>e</sup> éd., Constable, 1895) ; 3. W.  
Pierce, *M. T.*, 1-101. - Extraits dans P. Dearmer, *Religious Pamphlets*,  
1868, 111-141.

#### 2.

Oh read ouer D. John Bridges | for it is worthy worke : Or  
an epitome of the fyrste Booke | of that right worshipfull

volume | written against the Puritanes | in the defence of the noble cleargie | by as worshipfull a prieste | John Bridges | Presbyter | Priest or elder | doctor of Diuinitie | and Deane of Sarum. Wherein the arguments of the puritans are wisely prevented | that when they come to answeere M. Doctor | they must needs say some thing that hath bene spoken.

Compiled for the behoofe and overthrow of the unpreaching Parsons | Fyckers | and Currats | that haue lernt their Catechismes | and are past grace : By the reverend and worthie Martin Marprelat gentleman | and dedicated by a second Epistle to the Terrible Priests.

In this Epitome | the foresaide Fickers | &c. are very insufficiently furnished | with notable inabilityie of most vincible reasons | to answeere the cauill of the puritanes.

And lest M. Doctor should thinke that no man can write without sence but his selfe : the senceles titles of the seueral pages | and the handling of the matter throughout the Epitome | shewe plainly | that beetleheaded ignoraunce | must not lue and die with him alone.

Printed on the other hand of some of the Priests.

4to. -- Sig. Giv-in fours (Pp. 46). -- Brit. Mus. C. 25. c. 1 ; Lambeth XXX. 6. 24 (2.); Bodl. C. 25. Th. Seld. ; Camb., Trin. Coll. -- Copie manuscrite du XVI<sup>e</sup> siècle : Brit. Mus. Harl. MSS. 834, fol. 63. -- Editions modernes par 1. J. Petheram, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1843 (2<sup>e</sup> éd. 1860) ; 2. W. Pierce, *M. T.*, 103-172.

## 3.

An Admonition to the People of England :

Wherein are aunswered, not onely the slaunderous untruethes reprochfully uttered by Martin the Libeller, but also many other Crimes by some of his broode, objected generally against all Bishops, and the chiefe of the Cleargie, purposely to deface and discredit the present state of the Church.

Detractor et libens auditor, uterque Diabolum portat in lingua.

Seene and allowed by authoritie.

Imprinted at London by the Deputies of Christopher Barker,  
Printer to the Queenes most excellent Maestie.

1589.

4to. — Trois éditions: 1. Pp. 252 (Pp. 266); 2. Pp. 245, pagination différente, une phrase ajoutée: cf. introductions de Petheram et Arber; 3. Pp. 244. — 1. Lambeth XXX. 6. 27; 2. Brit. Mus. 701. g. 31; 3. Brit. Mus. C. 37 d. 38. — Editions modernes par 1. J. Petheram, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1847 (2<sup>e</sup> éd. 1860); 2. E. Arber, *English Scholar Library*, n<sup>o</sup> 15. 1882 (2<sup>e</sup> éd., Constable, 1895).

4.

A Sermon Preached at Panles Crosse the 9. of Februarie,  
being the first Sunday in the Parleament, Anno 1588, by  
Richard Bancroft, D. of Divinitie, and Chaplaine to the right  
Honorable Sir Christopher Hatton, Knight L. Chancelor of  
England.

Wherein some things are now added, which then were  
omitted, either through want of time, or default in memorie.

2. Tim. 2. Stay prophane and vaine babblings, for they will  
increase unto more ungodliness.

Imprinted at London, by E. B. for Gregorie Seton and are  
to be sold at his shop under Aldersgate.

1588.

1<sup>re</sup> éd.: in-16. — Pp. iv + 106. — Brit. Mus. 693. d. 2; Lambeth  
XXVII. 8. 20 (3.); Bodl. B. 187. Th. — édition citée.

2<sup>e</sup> éd.: 1588. — in-8<sup>o</sup>. — Bodl. T. 100. Th.

Réimpressions: 1. 1647. — 4to. — Pp. iv + 87. — Brit. Mus. 3932. f.

2. 1709. — in-8<sup>o</sup>. — Pp. 69. — Brit. Mus. 4105. c. (4.)

Extraits dans la *Wodrow Miscellany*.

5.

Certaine Minerall | and Metaphisicall Schoolpoints | to be  
defended by the reuerende Bishops | and the rest of my cleargie  
masters of the Conuocation house | against both the vniuersi-  
ties | and al the reformed Churches in Christendome. Wherin  
is layd open | the very quintessence of all Catercorner diuinitie.

And with all | to the preuenting of the Cauels of these wrangling Puritans | the persons by whom | and the places where these misteries are so worthely maintayned | are for the most part | plainly set downe to the view of all men | and that to the ternall prayse of the most reuerend Fathers.

in-plano. — Lambeth XXX. 6. 27 (7.). — Fac-similé photographique par W. Pierce : Brit. Mus. C. 37. g. 12. — Edition moderne par W. Pierce, *M. T.*, 173-196.

## 6.

Hay any worke for Cooper : Or a briefe Pistle directed by waye of an hublication to the reuerende Byshopps | counselling them | if they will needs be barrellled vp | for feare of smelling in the nostrels of her Maiestie & the State | that they would vse the aduise of reuerend Martin | for the prouiding of their Cooper. Because the reuerend T. C. (by which misticall letters | is vnderstood | eyther the bousing Parson of Eastmeane, or Tom Coakes his Chaplaine)<sup>1</sup> to bee an vnskilfull and a beceytfull tubtrimmer.

Wherein worthy Martin quits himselfe like a man I warrant you | in the modest defence of his selfe and his learned Pistles | and makes the Coopers hoopes to flye off | and the Bishops Tubbs to leake out of all crye.

Penned and compiled by Martin the Metropolitane.

Printed in Europe | not farre from some of the Bousing Priestes.

4to. — Pp. vi 48. — Brit. Mus. 225. a. 33 ; Lambeth XXX. 6. 24 (3.) ; Bodl. G. 25. Th. Seld.

Réimpressions: 1. *Reformation no enemie. Or a true discourse, betweene the Bishops and the desirers of reformation: wherein is plainly laid open the present corrupt government of our church...* 1641. — 4to. — Pp. 48. — Brit. Mus. 4103. cc. 3 (titre courant : *Hay any worke for Cooper*).

2. *Hay any worke for Cooper...* 1642. — 4to. — Pp. 48. — Brit. Mus. F. 141 (22.).

<sup>1</sup> Dans l'errata, « Falts escaped », à la fin du pamphlet, on trouve la remarque suivante : « Tytle line ten | read | Chaplaine hath showed in his late Admonition to the people of England to be | etc. »

Editions modernes par 1. J. Petheram, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1845 (2<sup>e</sup> éd. 1860) ; 2. W. Pierce, *M. T.*, 197-284.

## 7.

A Whip for an Ape : Or Martin displaid.  
Ordo Sacerdotum fatuo turbatur ab omni,  
Labitur et passim Religionis honos.

4to. — Pp. 7. — Brit. Mus. C. 37. d. 32 ; 702. g. 1 (6.) ; Lambeth XXX. 6. 26 (7.) ; Bodl. C. 69. Th

2<sup>e</sup> édition : *Rythmes against Martin Marre-Prelate. Ordo Sacerdotum fatuo turbatur ab omni, Labitur et passim Religionis honos.* 4to. — Pp. 7. — Lambeth XXX. 6. 23 (2.).

Editions modernes par 1. D'Israeli, *Quarrels of Authors*, III. 271-282 (réimpression de la 2<sup>e</sup> édition) ; 2. E. F. Rimbault, *The Bibliographical Miscellany*, n<sup>o</sup> 5, March 20, 1854 (réimpression de la 1<sup>re</sup> édition) ; 3. R.W. Bond, *Lyly*, III. 415-422, avec notes 580-591 (1<sup>re</sup> édition collationnée avec la 2<sup>e</sup>).

## 8.

Mar-Martine,  
I know not why a trueth in rime set out  
Maie not as wel mar Martine and his mates,  
As shamelesse lies in prose-books cast about  
Marpriests, & prelates, and subvert whole states.  
For where truth builds, and lying overthroes,  
One truth in rime, is worth ten lies in prose.

4to. — Pp. 7. — Brit. Mus. 702. g. 20 (manque le 1<sup>er</sup> feuillet) ; 66. b. 15. K. P. (1.) (mal coupé par le relieur en haut et en bas, de nombreux vers disparus) ; Lambeth XXX. 6. 26 (5.) (en parfait état). — Réimpressions partielles par 1. Brydges, *Censura Literaria*, II. 34-39 ; 2. R. W. Bond, *Lyly*, III. 423-426, avec notes 591 (M. Bond, se basant uniquement sur le 2<sup>e</sup> exemplaire du Brit. Mus., a commis deux ou trois légères erreurs : 425, la 14<sup>e</sup> pièce n'a que deux vers ; il y a une 15<sup>e</sup> pièce qui en a 4 ; « 15 » devrait être « 16 » — 426, « 16 » et « 17 » devraient être respectivement « 17 » et « 18 » ; la pièce « 17 » [« 18 »] est complète).

## 9.

Marre Mar-Martin, or, Marre-Martins medling, in a manner misliked.

Martin's vaine prose, Marre Martin doth mislike,  
Reason (forsooth) for Martin seekes debate :  
Marre-Martin will not so : yet doth his patience strike :  
Last verse, first prose, conclude in one selfe hate :  
Both maintain strife, unfitting England's state.  
Martin, Marre-Martin, Barrow ioynd with Browne,  
Shew zeale ; yet strive to pull Religion downe.  
Printed with Authoritie.

4to. — Ff. 3. — Brit. Mus. C. 37. d. 40; 702. g. 1 (5.); Lambeth XXX. 6. 26 (6.); Bodl. C. 69. Th. — Réimpression par Brydges. *Censura Literaria*, II. 31-34.

## 10.

A Baite for Momus, so called  
Upon occasion of a sermon at Bedford iniuriously traduced  
by the factious. Now not altered but augmented. With  
A briefe Patrocinie of the lawfull use of Philosophie in  
the more serious and sacred studie of diuinitie.  
By Tobie Bland Chaplaine to the right Honourable John  
Lord Saint John, Baron of Bletsoe ...

London

Printed by John Wolfe

1589.

4to. — Pp. iv + 38. — Brit. Mus. 4474. c. 39.

## 11.

Antimartinus sive Monitio cuiusdam Londinensis ad Adolescentes utriusque Academiae, contra personatum quemdam rabulam, qui se Anglicè Martin Marprelat Hoc est Martinum *Μαστιγόρονον, ἢ μισόρονον* vocat...

Londini

Excudebant Georgius Bishop, &amp; Radulphus Newbery

Anno Domini 1589.

4to. — Pp. 60. — Brit. Mus. 4103. bb. 12 ; Lambeth XXX. 6. 25 (5.).

## 12.

Theses Martinianae: That is, Certaine Demonstrative Conclusions, sette downe and collected (as it should seeme) by that famous and renowned Clarke, the reuerend Martin Marprelate the great : seruing as a manifest and sufficient confutation of al that euer the Colledge of Catercaps with their whole band of Clergie-priests, haue, or, can bring for the defence of their ambitious and Antichristian Prelacie.

Published and set foorth as an after-birth of the noble Gentleman himselfe, by a prety stripling of his, Martin Iunior, and dedicated by him to his good neame and nuncka, Maister Iohn Kankerbury : Hovv the yongman came by them, the Reader shall understande sufficiently in the Epilogue. In the meane time, vvhosoeuer can bring mee acquainted vvith my father, Ile bee bounde hee shall not loose his labour.

Printed by the assignes of Martin Iunior, without any priuiledge of the Catercaps.

Petit in-8°. — Sig. Div-in fours (Pp. 31). — Brit. Mus. C. 36. b. 21 ; Lambeth XXIX. 9. 4 (2.) ; Bodl. M. 115 Th. — Edition moderne par W. Pierce, *M. T.*, 285-334.

## 13.

The iust censure and reproofe of Martin Iunior.

Wherein the rash and vndiscreete headines of the foolish youth, is sharply mette with, and the boy hath his lesson taught him, I warrant you, by his reuerend and elder brother, Martin Senior, sonne and heire vnto the renowned Martin Marprelate the Great.

Where also, least the springall shold be vtterly discouraged in his good meaning, you shall finde that hee is not bereaued of his due commendations.

Petit in-8°. — Sig. Div-in fours (Pp. 32). — Brit. Mus. C. 36. b. 22 ; G. 6060 ; Lambeth XXIX. 9. 4 (3.) ; Bodl. Tannei 502. — Edition moderne par W. Pierce, *M. T.*, 335-381.

## 14.

A Countercuffe giuen to Martin Iunior : by the venturous, hardie, and renowned Pasquill of England, Canalihero.

Not of olde Martins making, which newlie knighted the Saints in Heauen, with rise up Sir Peter and Sir Paule ; But lately dubd for his seruice at home in the defence of his Countrey, and for the cleane breaking of his staffe vppon Martins face.

Printed, Betweene the skye and the grounde, VVithin a myle of an Oake, and not many fieldes of, from the vnpriuiledged Presse of the Ass-ignes of Martin Iunior.

Anno Dom. 1589.

4to. — Sig. Aiv (Pp. 8). — Brit. Mus. C. 37. d. 48. — Certains exemplaires de *A Countercuffe* diffèrent de l'exemplaire ci-dessus : l'arrangement et l'orthographe de la page du titre, la division en pages, l'orthographe, et la date donnée à Aiv ne sont pas les mêmes. Dans l'exemplaire ci-dessus la date donnée est « the eight of August » ; dans les autres : Lambeth XXX. 6. 25 (1.) et XXX. 6. 26 (1.), elle est « the sixt of August ». L'explication la plus probable de ces divergences, suivant M. R. B. MacKerrow, *Nashe*, I. 52-55, est le tirage du pamphlet sur deux presses travaillant presque en même temps. — Editions modernes par 1. A. B. Grosart, *Nashe*, I. 74-85 ; 2. MacKerrow, *Nashe*, I. 51-64, avec notes IV. 12-47.

## 15.

Martins Months minde, That is, A certaine report, and true description of the Death, and Funerals, of olde Martin Marreprelate, the great makebate of England, and father of the Factious.

Contayning the cause of his death, the manner of his buriall, and the right copies both of his Will, and such Epitaphs, as by sundrie his dearest friends, and other of his well willers, were framed for him.



Martin the Ape, the dronke, and the madde,  
 The three Martins are, whose workes we haue had.  
 If Martin the fourth come, after Martins so euill,  
 Nor man, nor beast comes, but Martin the deuill.  
 1589.

4to. - Sig. H3-in fours (Pp. 64). - Brit. Mus. C. 37. d. 39 : 4103. c :  
 Lambeth XXX. 6. 26 (11.); Bodl. Tanner 24. - Edition moderne par  
 A. B. Grosart, *Nashe*, I. 141-205.

## 16.

## The Protestatyon of Martin Marprelat

Wherin notwithstanding the surprizing of the printer, he maketh it known vnto the world that he feareth, neither proud priest, Antichristian pope, tiranous prellate, nor godlesse catercap : but defieth all the race of them by these presents and offereth conditionally, as is farther expressed hearin by open disputation to appear in the defence of his caus aginst them and theirs

Which chaleng if they dare not maintaine aginst him : then doth he alsoe publishe that he never meaneth by the assitaunce of god to leaue the assayling of them and their generation vntill they be vterly extinguised out of our church

Published by the worthie gentleman D. martin marprelate D. in all the faculties primat and metropolitan

Petit in-8°. - Pp. 32. - Lambeth XXIX. 9. 4 (4.); Bodl. M. 115. Th.; Cambridge, Univ. Lib. - Edition moderne par W. Pierce, *M. T.*, 383-417.

## 17.

Pappe with an hatchet. Alias, A figge for my Godsoune. Or Cracke me this nut. Or A Countrie cuffe, that is, a sound boxe of the eare, for the idiot Martin to hold his peace, seeing the patch will take no warning.

Written by one that dares call a dog, a dog, and made to preuent Martins dog daies.

Imprinted by John Anoke, and John Astile, for the Bayliue

of Withernam, cum priuilegio perennitatis, and are to bee sold at the signe of the crab tree cudgell in twackcoate lane.

A sentence. Martin hangs fit for my mowing.

4to. — Sig. D<sub>3v</sub>-in fours (Pp. 28). — Trois éditions : 1. Bodl. Douce N. 252 ; 2. Brit. Mus. C. 37. d. 41 ; 3. Bodl. Malone, 715. Ces trois éditions, que distinguent des variantes sans importance, doivent avoir paru à peu près en même temps : cf. Bond, *Lylly*, III. 389-390. — Editions modernes par 1. J. Petheram, *Puritan Discipline Tracts*, London, 1844 (2<sup>e</sup> éd. 1860) ; 2. G. F. Saintsbury, *Elizabethan and Jacobean Pamphlets*, 43-83 ; R. W. Bond, *Lylly*, III. 388-413, avec notes 573-580.

## 18.

The Returne of the renowned Caualliero Pasquill of England, from the other side the Seas, and his meeting with Marforius at London vpon the Royall Exchange.

VWhere they encounter with a little houshold talke of Martin and Martinisme, discovering the scabbe that is bredde in England : and conferring together about the speedie dispersing of the golden Legende of the liues of the Saints.

If my breath be so hote that I burne my mouth, suppose I was Printed by Pepper Allie.

Anno Dom. 1589.

4to. — Sig. D<sub>4</sub>-in fours (Pp. 30). — Brit. Mus. 66. b. 15 (8.) ; C. 37. d. 40 ; Lambeth XXX. 6. 26 (2.) ; etc. — Editions modernes par 1. A. B. Grosart, *Nashe*, I. 87-130 ; 2. MacKerrow, *Nashe*, I. 65-103 avec notes IV. 48-65.

## APPENDICE D

### Bibliographie des ouvrages et articles cités et à consulter.

- Acts of the Privy Council of England*, edited by J. R. Dasent, London, 1890 sqq.
- A. L., *Antimartinus etc...*, vid. Appendice C, 11.
- Almond (An) etc...*, vid. note **141**, 11-13.
- Ames, J., *Typographica' Antiquities or the History of Printing in England, Scotland & Ireland...* augmented by W. Herbert, 3 vols., London, 1785-1790.
- Arber, E., *A Transcript of the Registers of the Company of Stationers of London 1554-1640*, 5 vols., London, 1875-1894.
- *An Introductory Sketch to the Martin Marprelate Controversy, 1588-1590*, The English Scholar's Library of Old and Modern Works, n° 8, London, 1880. — Seconde édition : London (Constable) 1895.
  - Edition de [*The Epistle*], vid. Appendice C, 1.
  - Edition de *An Admonition*, vid. Appendice C, 3.
  - Edition de [*Diotrephes*], vid. note **8**, 31-34.
  - Edition de *A Demonstration*, vid. note **19**, 4.
- Aylmer, J., *An Harborovve etc...*, vid. note **46**, 1.
- Bacon, F., *Advertisement touching the Controversies...*, dans *Resuscitatio*, London, 1657.
- Baker, G., *The History and antiquities of the County of Northampton*, London, 1822-1841.
- Bancroft, R., *A Sermon etc...*, vid. Appendice C, 4.
- *Dangerous Positions and Proceedings, published and practised within this Iland of Brytaine and under pretence of Reformation, and for the Presbyteriall Discipline*, London, 1593.
- Beesly, E. S., *Elizabeth*, London, 1889.
- Benham, W., *Old St. Paul's Cathedral*, London, 1902.

- Bland, T., *A Baite for Momus etc...*, vid. Appendice C, 10.
- Bond, R. W., vid. Lyly, J.
- Bridges, J., *A Defence etc...*, vid. note 13, 12-14.
- Brydges, Sir E., *Archæica, Containing a Reprint of Scarcely Old English Prose Tracts with Prefaces, Critical & Biographical*, 2 vols., London, 1815.
- *Censura Literaria, containing Titles, Abstracts & Opinions of Old English Books*, 2nd ed., 10 vols., London, 1815.
- Briefe (A) and plaine declaration etc...*, vid. note 40, 3.
- Briefe (A) Discovery of the untruthes etc...*, vid. note 58, 6-10.
- Brook, B., *The Lives of the Puritans*, London, 1813.
- *Memoir of the Life and Writings of Thomas Cartwright, the distinguished Puritan reformer*, London, 1845.
- Burnet, G., *History of the Reformation of the Church of England*, edited by N. Pococke, 7 vols., Oxford, 1865.
- Burrage, C., *The Early English Dissenters in the Light of Recent Research (1550-1641)*, 2 vols., London, 1912.
- Cambridge Modern History (The)*, edited by A. W. Ward, G. W. Prothero, S. Leathes, 13 vols., Cambridge, 1902-1911.
- Cambridge History (The) of English Literature*, edited by A. W. Ward and A. R. Waller, 12 vols., Cambridge, 1908 sqq.
- Camden, W., *The Historie of... Queene Elizabeth (1558-1588)*, translated by A. Darcie, London, 1625.
- Cardwell, E., *Documentary Annals of the Reformed Church of England from 1546 to 1716*, London, 1839.
- Cazamian, L., *Essais de Psychologie Littéraire*, Paris, 1912.
- Chetham Society Publications*, Manchester, 1844-1884.
- Churton Collins, J., vid. Greene.
- Clark, S., *The Lives of 32 English Divines Famous in their Generations for Learning and Piety...*, 3rd ed., London, 1677.
- Clayton, H. J., *Archbishop Whitgift and his Times*, London, 1911.
- Coddington, R., *The Life and Death of Robert, Earl of Essex*, dans *Harleian Miscellany*, I.

- Collier, J., *Ecclesiastical History of Great Britain to the Death of Charles II*, 9 vols., London, 1840.
- Collier, J. P., *The History of English Dramatic Poetry to the time of Shakespeare ; and Annals of the Stage to the Restoration*, 3 vols., London, 1879.
- Cooper, C. H. and Cooper, T., *Athenae Cantabrigienses*, 2 vols., Cambridge, 1858-1861.
- [Cooper, T.], *An Admonition etc...*, vid. Appendice C, 3.
- Cox, J. C., *The Records of the Borough of Northampton*, Northampton, 1898.
- Creighton, M., *Queen Elizabeth*, London, 1898.
- Cutbert Curry-Knaue, vid. *Almond (An) etc...*
- Dearmer, P., *Religious Pamphlets*, London, 1898.
- Defence (A) of the Godlie Ministers etc...*, vid. note 25, 25.
- D'Ewes, Sir S., *Journals of all the Parliaments during the Reign of Queen Elizabeth*, London, 1682.
- Dexter, H. M., *The Congregationalism of the last 300 years, as seen in its literature*, London, 1879.
- Dialogue (A) concerning the Strife of our Church etc...*, vid. note 10, 12-14.
- Dictionary of National Biography*, 66 vols., London, 1885-1901.
- D'Israeli, I., *Curiosities of Literature*, 5 vols., London, 1791-1834.
- *Quarrels of Authors*, London, 1814.
- Dickson, R. and Edmond, J. P., *Annals of Scottish Printing*, 2 vols., Cambridge, 1890.
- Dodsley, R., *Select Collection of Old Plays*, edited by W. C. Hazlitt, 15 vols., London, 1874-1876.
- Dugdale, Sir W., *Antiquities of Warwickshire*, London, 1730.
- Encyclopaedia (The) Britannica*, 11th edition, 29 vols., Cambridge, 1910-1911.
- Feuillerat, A., *John Lyly, contribution à l'histoire de la Renaissance en Angleterre*, Cambridge, 1910.
- Frere, W. H., *Puritan Manifestoes*, London, 1907.
- W. Pierce : « *An Historical Introduction to the Marprelate Tracts* », *English Historical Review*, vol. XXV, pp. 338-342.

- Froude, J. A., *The History of Queen Elizabeth's Reign*, 5 vols., London (Everyman's Library).
- Fuller, T., *The Church History of Britain*, edited by Prof. J. S. Brewer, 6 vols., Oxford, 1845.
- Gayley, C. M., *Representative English Comedies*, London, 1903.
- Gee, H., *The Elizabethan Clergy*, London, 1898.
- Gosson, S., *The School of Abuses, containing a plesaunt invective against Poets, Pipers, Plaiers, Jesters, and such like Catterpillers of a Commonwelth*, edited by E. Arber, London, 1868.
- Greene, R., *The Life and Complete Works, in prose and verse...* For the first time collected and edited... by A. B. Grosart, The Huth Library, 15 vols., 1881-1886.
- *The Plays and Poems of...* edited... by J. Churton Collins, 2 vols., Oxford, 1905.
- Grippen, T. G., *Early Nonconformist Bibliography*, Transactions of the Congregational Historical Society, I.
- Grosart, A. B., vid. Greene, R.; Harvey, G.; Nashe, T.
- Halley, R., *Lancashire : its Puritanism and Nonconformity*, 2 vols., Manchester, 1869.
- Hargrave, F., *State Trials*, 11 vols., London, 1776-1781.
- Harclian Miscellany (The), A Collection of Scarce, Curious, and Entertaining Pamphlets and Tracts...*, 10 vols., London, 1744.
- Harrison, W., *Description of England*, edited by F. J. Furnivall (New Shakspeare Society. Series VI, n<sup>o</sup> 1), London, 1877.
- Harvey, G., *The Works of...* collected and edited... by A. B. Grosart, 3 vols., The Huth Library, 1884-1885.
- Harvey, R., *A Theologicall Discourse etc...*, vid. note 144, 33 sqq.
- [ — , *Plaine Percevall etc...*, vid. note 147, 7-8.
- Hazlitt, W. C., vid. Dodsley, R.
- Heylin, P., *Ecclesia Restaurata : History of the Reformation in England*, edited by J. C. Robertson, London, 1849.
- *Acrius Redivivus or History of the Presbyterians*, London, 1670.

- Hook, W. F., *Lives of the Archbishops of Canterbury*, 12 vols., London, 1860-1876.
- Hooker, R., *Works...* edited by J. Keble, 3 vols., Oxford, 1888.
- Howell, T. B., *State Trials*, 34 vols., London, 1809-1828.
- I. D., *D. Bancroft's Rashness etc...*, vid. note 58, 6-10.
- Journal of the Northamptonshire Natural History Society*, Northampton, 1892 sqq.
- Jusserand, J. J., *Histoire littéraire du Peuple Anglais*, 2 vols., Paris, 1896-1911.
- *The English-Novel in the Time of Shakespeare*, translated ...by E. Lee, revised and enlarged by the Author, London, 1908.
- Knox, J., *First Blast etc...*, vid. note 46, 1.
- Lamentable Complaint (A) etc...*, vid. note 8, 18-19.
- Le Neve, J., *Fasti Ecclesiae Anglicanae*, corrected and continued by T. D. Hardy, 3 vols., Oxford, 1854.
- Library (The)*, New Series, London, 1900 sqq.
- Lowndes, W. T., *The Bibliographer's Manual of English Literature*, 4 vols., London, 1834.
- Lyly, J., *The Complete Works of...* now for the first time collected and edited from the earliest quartos, with life, bibliography, essays, notes, and index by R. W. Bond, 3 vols., Oxford, 1902.
- Macaulay, T. B., *The History of England*, 2 vols., London, 1889.
- MacKerrow, R. B., vid. Nashe, T.
- Mar-Martine etc...*, vid. Appendice C, 8.
- Marprelate, M., vid. Appendice C, 1 (*Epistle*) ; 2 (*Epitome*) ; 6 (*Hay any worke*) ; 16 (*Protestatyon*).
- [ — ], vid. Appendice C, 5 (*Certaine Minerall... Schoolpoints etc...*).
- Marre Mar-Martin etc...*, vid. Appendice C, 9.
- Martin Junior, *Theses Martinianae etc...*, vid. Appendice C, 12.
- Martin Senior, *The iust censure etc...*, vid. Appendice C, 13.
- Martins Months minde etc...*, vid. Appendice C, 15.
- [Maskell, W.], *Martin Marprelate*, Christian Remembrancer, IX. 338-406, April 1845.

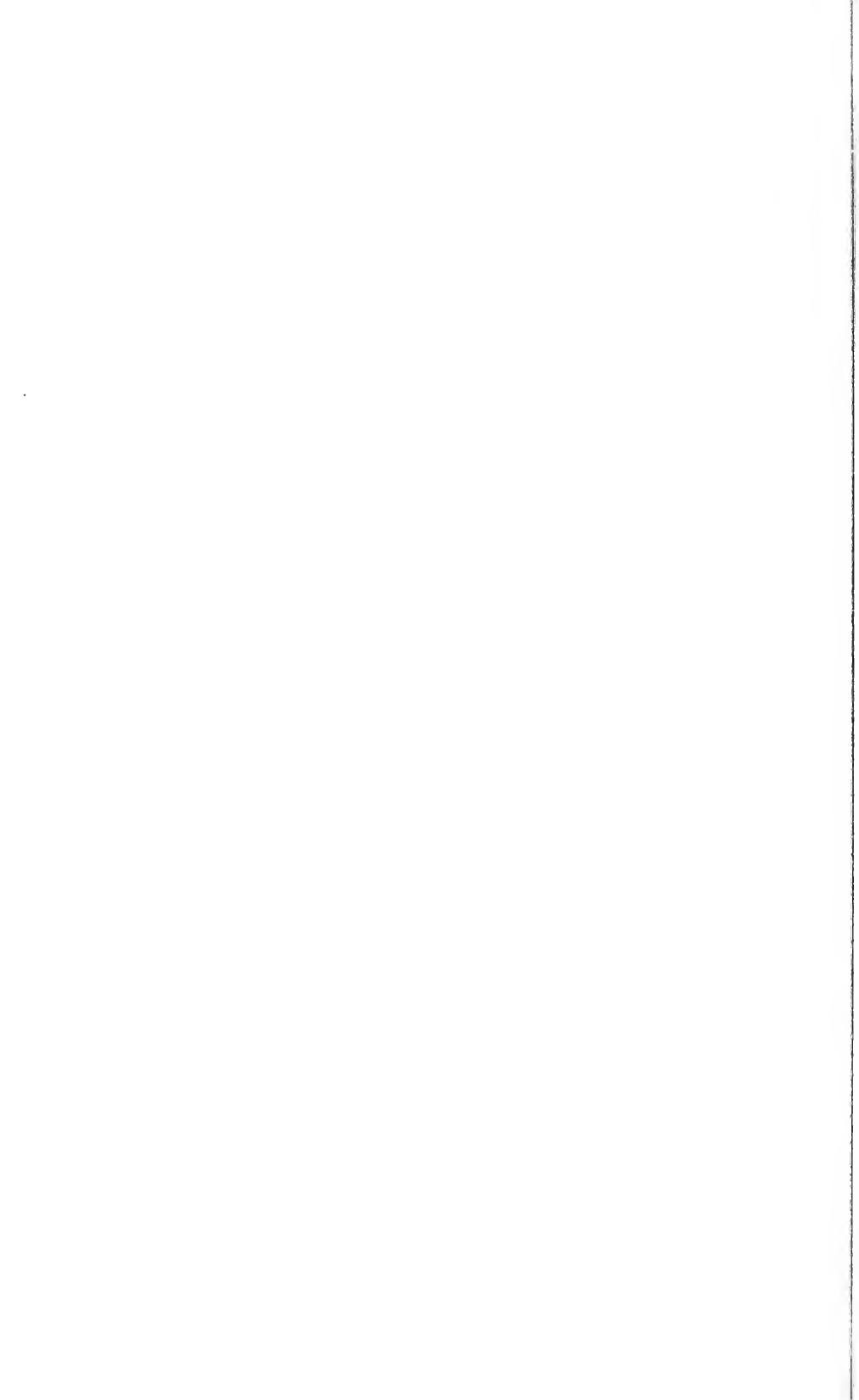
- Maskell, W., *A History of the Martin Marprelate Controversy in the reign of Queen Elizabeth*, London, 1845.
- Miscellany (The) of the Wodrow Society*, selected and edited by D. Laing, Edinburgh, 1844.
- Nashe, T., *The Complete Works of...* for the first time collected and edited... by A. B. Grosart, 6 vols., The Huth Library, 1883-1884.
- *The Works of...* edited from the original texts by R. B. MacKerrow, 5 vols., London, 1910.
- Neal, D., *History of the Puritans*, edited by J. Toulmin, 5 vols., London, 1822.
- New Discovery (A) of Old Pontificall Practises for the maintenance of the prelates authority and hierarchy; evinced by their tyrannical persecution of John Udall in the raigne of Queeen Elizabeth*, London, 1643.
- Northbrooke, J., *A Treatise wherein Dicing, Dauncing, Vaine plaies or Enterludes, with other idle pastimes, etc. commonly used on the Sabbath day are reproofed, by the authoritie of the worde of God and auncient writers etc...*, London, 1570.
- Pasquil, *A Countercuffe etc...*, vid. Appendice C, 14.
- *The Returne etc...*, vid. Appendice C, 18.
- *The First parte of Pasquils Apologie*, vid. note 141, 13-15.
- Parker, M., *Advertisments partly for due order in the publique administration of common prayers and usinge the holy Sacramentes, and partly for the apparrell of all persons ecclesiasticall by vertue of the Queenes majesties letters commanding the same, the XXV day of January etc...*, London, 1566.
- Paule, Sir G., *Life of Whitgift*, London, 1612.
- Penry, J., [*Aequity*] *A treatise containing the Aequity etc...*, vid. note 8, 36 sqq.
- [*Appellation*] *The appellation of etc...*, vid. note 130, 25-26a.
- [*Exhortation*] *An exhortation unto etc...*, vid. note 8, 27-30.



- [Supplication] *A viewe of some part et ...*, vid. note **67**, 20.
- *A Defence of that etc...*, vid. note **20**, 1.
- *A Treatise whercin etc...*, vid. note **141**, 13-15.
- Petition (A) directed etc...*, vid. Appendice A.
- Perry, G. G., *A Student's Manual of English Church History, 596-1884*, 3 vols., London, 1878-1887.
- Petheram, J., Edition de [The Epistle], vid. Appendice C, 1.
  - Edition de [The Epitome], vid. Appendice C, 2.
  - Edition de *An Admonition*, vid. Appendice C, 3.
  - Edition de *Hay any worke*, vid. Appendice C, 6.
  - Edition de *Pappe*, vid. Appendice C, 17.
  - Edition de *Plaine Percevall etc...*, vid. note **147**, 7-8.
  - Edition de *An Almond etc...*, vid. note **141**, 11-13.
- Pierce, W., *The Marprelate Tracts*, Transactions of the Congregational Historical Society, II, 2, May 1903.
  - *The Date of the Second Tract by Martin Marprelate, commonly called the Epitome*, Journal of the Northamptonshire Natural History Society, XIII, 103, September 1905.
  - *An Historical Introduction to the Marprelate Tracts. A Chapter in the Evolution of Religious and Civil Liberty in England*, London, 1908.
  - *The Marprelate Tracts, 1588, 1589*, edited with notes historical and explanatory by W. Pierce, London, 1911.
- Powicke, F. J., *Henry Barrow, Separatist, 1550?-1593*, London, 1900.
- Prime, J., *The Consolations of David etc...*, vid. note **21**, 20-22.
- Privy Council, vid. *Acts etc...*
- Reynolds, J., [Letter to Sir F. Knollys], vid. note **58**, 6-10.
- Rye, W. B., *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James I*, London, 1865.
- Saintsbury, G., *Elizabethan and Jacobean Pamphlets*, London, 1892.
  - *History of Elizabethan Literature*, London, 1887.
- Serjeantson, R. M., *History of the Church of St-Peter, Northampton*, Northampton, 1904.

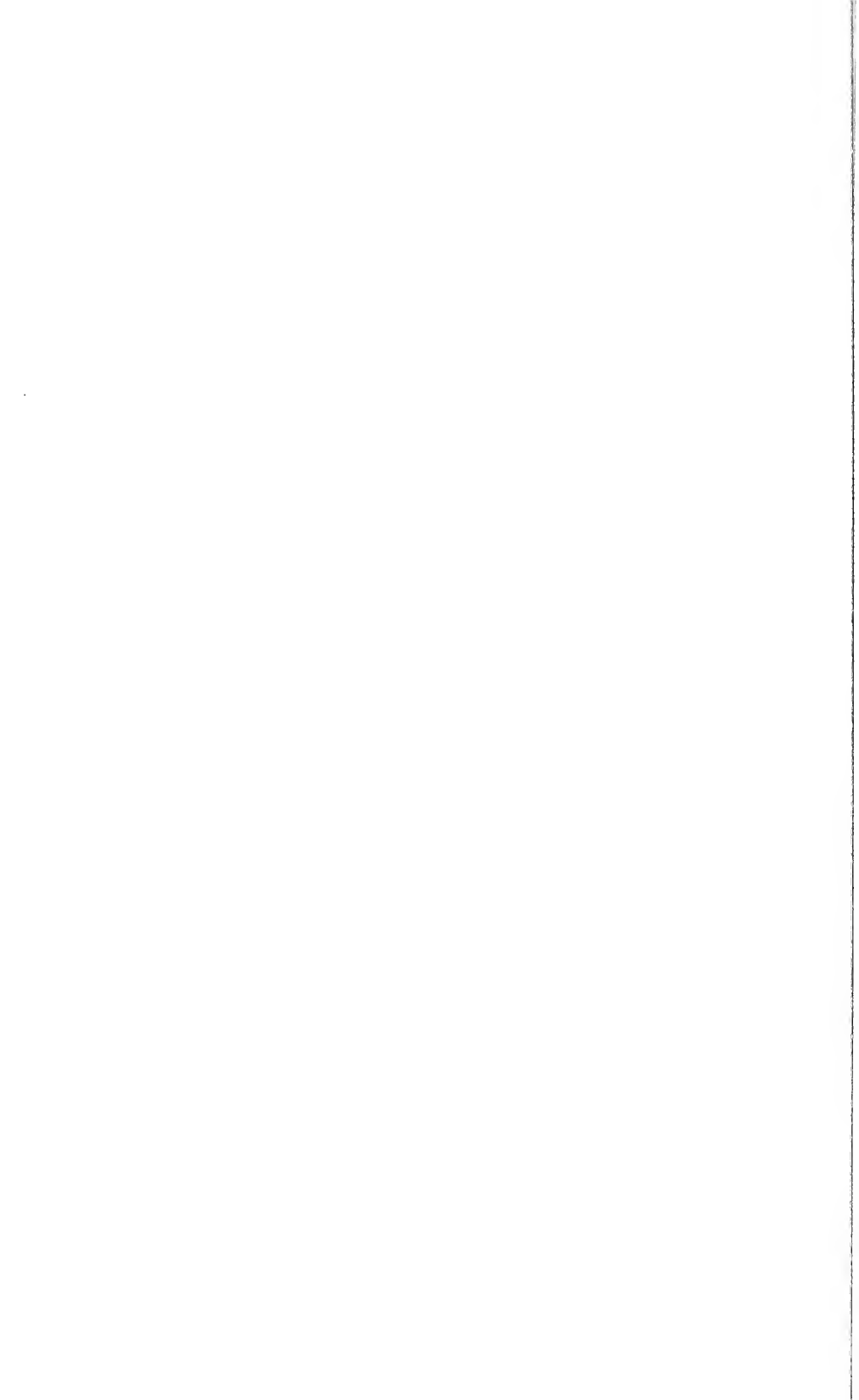
- Some, R., *A Godly Treatise etc...*, vid. note **8**, 27-30.
- Some (M.) laid open etc...*, vid. note **130**, 25-26.
- Spenser, E., *The Poetical Works of...* edited... by J. C. Smith and E. de Selincourt, Oxford, 1912.
- State Papers (Calendar of), Domestic Series, of the Reigns of Edward VI, Mary, Elizabeth, and James I*, edited by R. Lemon and Mrs. E. Green, 12 vols., London, 1856-1872.
- Stowe, J., *Survey of London*, London, 1720.
- Strype, J., *Annals of the Reformation in England*, 8 vols., Oxford, 1821-1840.
- *Life and Acts of Matthew Parker, Archbishop of Canterbury*, Oxford, 1822.
- *Life and Acts of Edmund Grindal, Archbishop of Canterbury*, Oxford, 1822.
- *Life and Acts of John Whitgift, Archbishop of Canterbury*, 3 vols., Oxford, 1822.
- *Life and Acts of John Aylmer, Lord Bishop of London*, 3 vols., Oxford, 1822.
- Stubbes, P., *The Anatomie of the Abuses*, edited by F. J. Furnivall (New Shakspeare Society. Series VI, n<sup>o</sup> 6), London, 1877-1882.
- Sutcliffe, M., *An Answer to a Certaine Libel etc...*, vid. Appendice A.
- *An Answer unto a certaine calumnious letter etc...*, vid. Appendice A.
- Tempest, P., *The Cryes of the City of London*, drawne after the Life, (1711?).
- Traill, H. D., *Social England*, 6 vols., London, 1901-1904.
- Transactions of the Congregational Historical Society*, 1901 sqq.
- Throekmorton, J., *The Defence of etc...*, vid. Appendice A.
- [Udall, J.], *The state of the Church etc...*, vid. note **8**, 31-34.
- *A Demonstration etc...*, vid. note **19**, 4.
- Victoria (The) History of the Counties of England*, edited by H. A. Doubleday, W. Page, etc..., London, in progress.
- Waddington, J., *Surrey Congregational History*, London, 1866.
- *John Penry, the Pilgrim Martyr*, London, 1854.

- Whip (A) etc...*, vid. Appendice C, 7.
- Whitgift, J., *An Answer etc...*, vid. note 72, 1.
- Wilson, J. D., *A Date in the Marprelate Controversy*, The Library, October 1907.
- *Historical Introduction to the Marprelate Tracts*, by W. Pierce, The Library, April 1909.
- *A New Tract from the Marprelate Press*, The Library, July 1909.
- *The Marprelate Controversy*, Cambridge History of English Literature, III, Cambridge, 1909.
- *Martin Marprelate and Shakespeare's Fluellen, a new theory of the authorship of the Marprelate Tracts*, London, 1912.
- *Anthony Munday, Pamphleteer and Pursuivant*, Modern Language Review, vol. IV.
- Wodrow Miscellany*, vid. *Miscellany*.
- Wood, A. a., *Athenae Oxonienses*, edited by Bliss, 4 vols., London 1813-1820.
- Wordsworth, C., *Ecclesiastical Biography*, 6 vols., London, 1813.
- Zurich Letters*, edited by H. Robinson, 3 vols., Cambridge, 1842-1847.
-

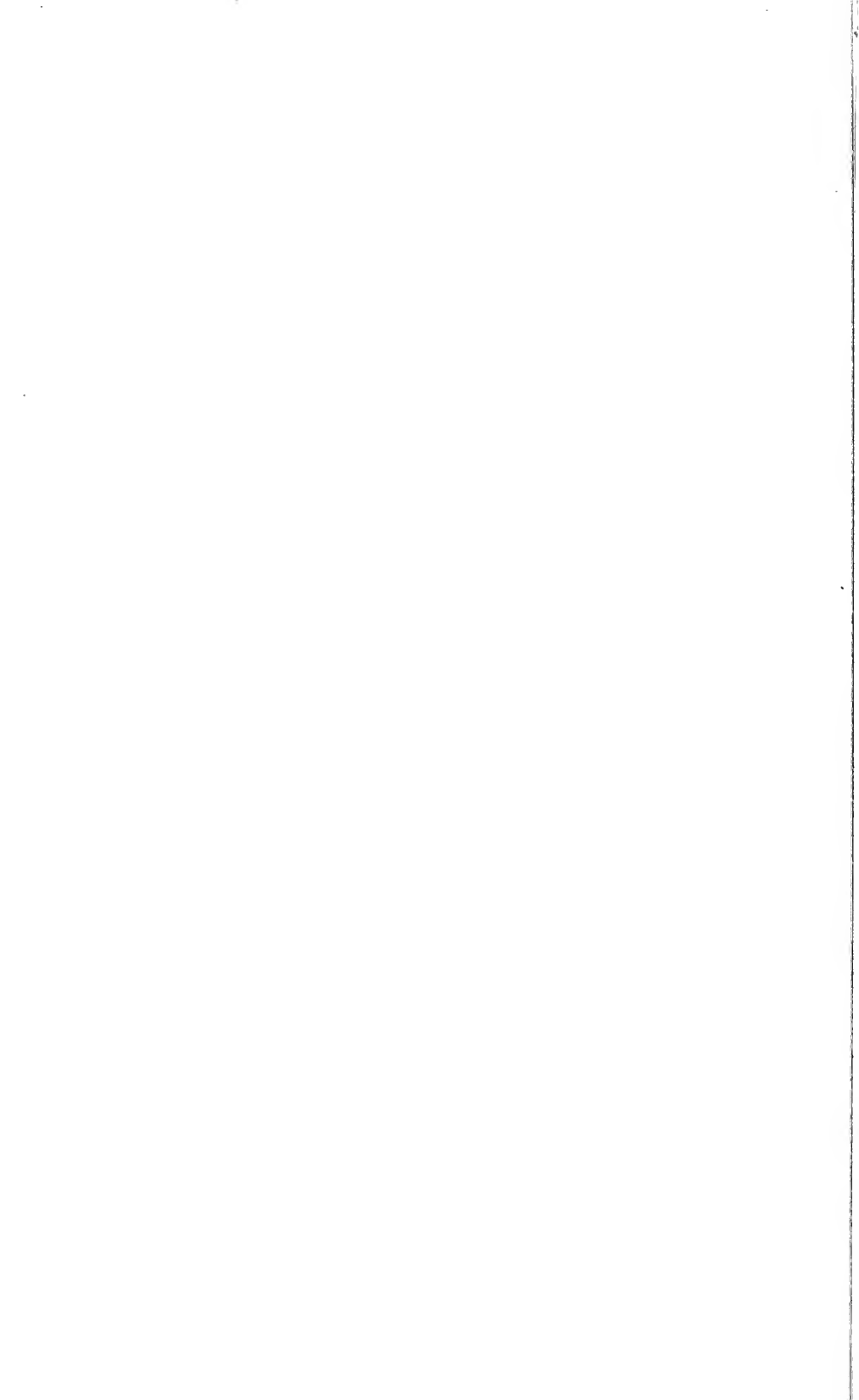


## ERRATA

page	10, ligne 30 :	<i>a la place de</i> ...parole de Dieu...	<i>lire</i> ...Parole de Dieu...
" 11, "	37 :	" 12 d ,	" 12 d.
" 12, "	4 :	Mais, cette...	Mais cette...
" 14, lignes 32-33 :		<i>prophesyings,</i>	" « prophesyings »
" 15, ligne 2 :		<i>classes,</i>	" « classes »
" 32, sommaire :		<i>Epitome,</i>	" <i>Epitomè</i>
" 72, ligne 18 :		" obscure.	" obscures
" 74, "	33 :	" s'émergent,	" émergent
" 77, "	30 :	" on dits,	" on dit
" "	" 35 :	" pétriment,	" détriment
" 85, lignes 9-10 :		" idée de de produire.	" idée de produire
" 89, sommaire :		<i>Un appât,</i>	" <i>Un Appât</i>
" 97, ligne 17 :		<i>après</i> mois, <i>ajouter</i> et la première semaine d'août	
" 102, lignes 34-35 :		<i>à la place de</i> soi-disants,	<i>lire</i> soi-disant
" 115, ligne 39 :		" nuit,	" nuit
" 116, "	37 :	" des Martinistes,	" des martinistes
" 122, "	22 :	" tout-à-fait,	" tout à fait
" 127, "	10 :	" Marforeus,	" Marphoreus
" 136, sommaire :		" des Martinistes,	" des martinistes
" 157, ligne 4 :		<i>Transcript.</i> 435, 444, 449,	" <i>Transcript.</i> II, 435, 444, 449.
" 158, "	42 :	<i>Engl. Lit.</i> III,	" <i>Engl. Lit.</i> , III
" 159, "	40 :	" et J. D. Wilson,	" et J. D. Wilson

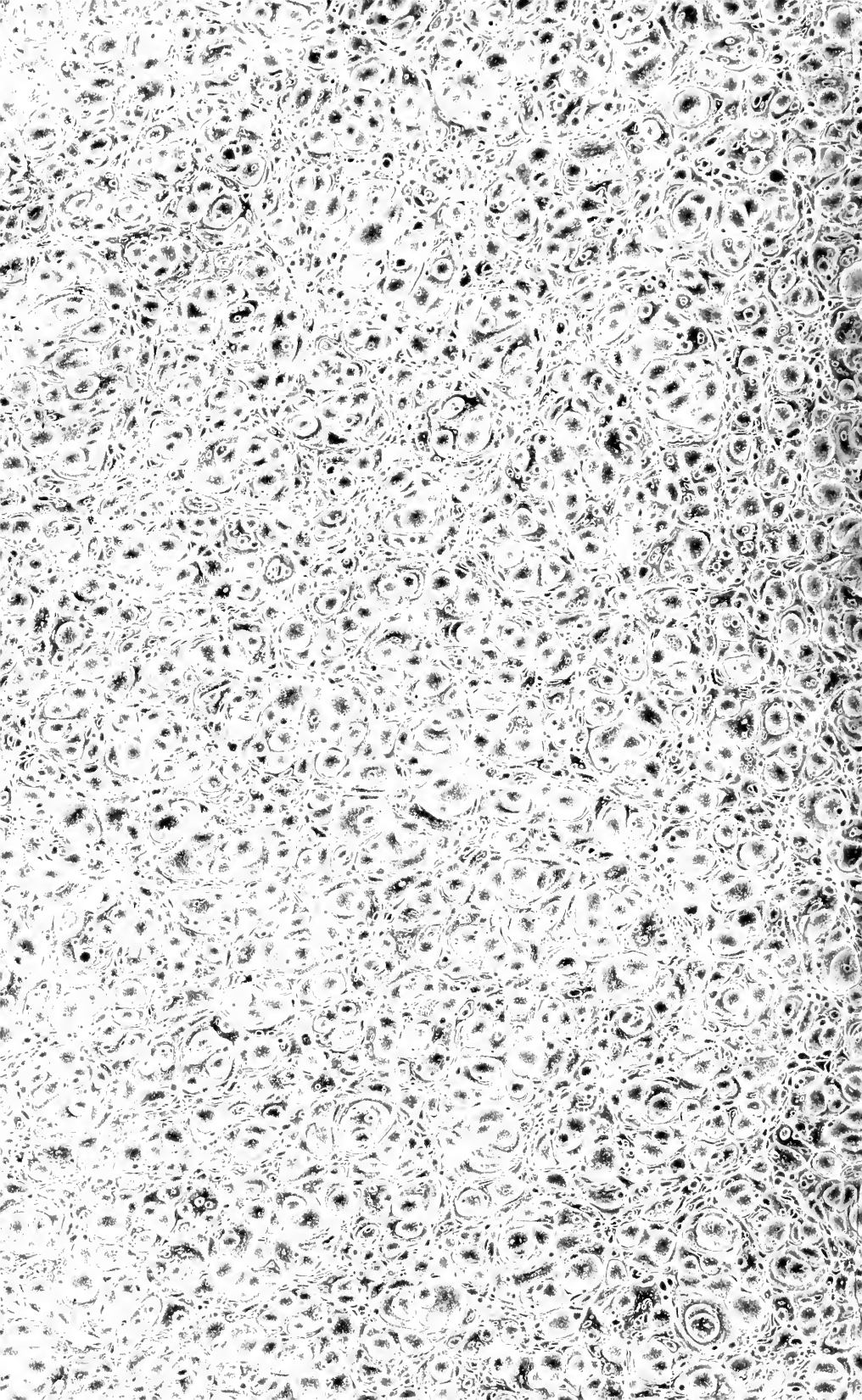












University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Use Library Card Pocket  
for University of Toronto  
LIBRARY BUREAU

